

Les tribulations
de
François Libard



Souvenirs militaires
(1938-1945)



Avertissement de la rédaction

Ce texte est la simple transcription des souvenirs militaires que M. Jacques Lizambard, a bien voulu me confier. Enseignant l'histoire-géographie au lycée de Rambouillet, j'encourage toujours mes élèves à recueillir des témoignages sur notre passé proche, notamment ceux des anciens combattants de la II^{ème} Guerre Mondiale (puisque'il en reste encore de bien vivants), à se faire, comme disait Jakez Hélias, quêteurs de mémoire, contribuer ainsi à enrichir notre mémoire collective. L'école, entre autres missions, a celle d'éduquer à l'esprit de défense (on n'ose plus parler de patriotisme). C'est l'occasion pour les jeunes citoyens de réfléchir à ce que peut signifier contribuer à la défense son pays. Pour des hommes comme M. Lizambard, se battre pour préserver l'intégrité du territoire national envahi allait de soi, surtout qu'il s'agissait de combattre une idéologie criminelle : le nazisme. Qu'en serait-il actuellement ? Il est vrai que la donne géopolitique a complètement changé. Il n'y a plus de menace directe d'invasion ou prétendue telle depuis la fin de la Guerre Froide. Mais peut-on être assuré qu'aucune agression ne nous guette et que dès lors qu'une armée de métier et un arsenal sophistiqué suffisent à notre sécurité ? Ceci devrait alimenter bien des débats en Éducation civique !

En 1997, une curiosité d'ordre familial m'avait conduit à dépouiller au SHAT (Service Historique de l'Armée de Terre) le carton concernant l'histoire du 23^e régiment d'infanterie coloniale. Le journal de marche 39-40 avait disparu, mais subsistait une liasse de documents contenant notamment un rapport d'évasion qui avait nécessité, de la part de son auteur, beaucoup d'audace. Je n'espérais pas, vu le temps écoulé, en retrouver l'auteur dont je ne connaissais que le nom. Pourtant, un simple recours à l'annuaire téléphonique me suffit pour le retrouver !

Lors de notre première conversation, je lui demandai de m'écrire le récit de cette évasion. Réticent à s'atteler à ce pensum (il estimait que "ces vieilles histoires n'intéressaient plus personne"), il ne me promit rien. J'eus pourtant la surprise de voir arriver chez moi, bien plus tard, un premier manuscrit racontant sa "cavale" du mois d'août 1940. La suite est venue peu à peu, à savoir le récit de son apprentissage d'officier lorsqu'il entra à Saint-Cyr à l'automne 1938, sa vie de garnison qui précéda la mobilisation générale de septembre 1939, la Drôle de Guerre et la Campagne de mai-juin 1940 qui fit de lui, malgré une honorable retraite, un prisonnier. Encore plus tard me sont parvenus ses souvenirs d'Afrique dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils ne manquent pas de pittoresque et pour terminer, la chronique de sa campagne 44-45 qui, partant de la Provence le conduisit sur les rives du lac de Constance. C'est un parcours exemplaire en ce sens que nous avons le récit d'un cursus militaire menée sans interruption pendant sept ans se superposant à la Seconde Guerre Mondiale et qui résume de nombreuses facettes du métier.

Le 2 juin 2000, il me fit le plaisir de rencontrer certains de mes élèves au lycée et leur confier pendant deux heures ses souvenirs.

La Revue Lorraine Populaire dans son numéro de juin 2000 a publié le récit condensé de son évasion qui lui fit parcourir, à pied, toute la France de l'est, du nord au sud.

Le 18 juin suivant, je fis avec lui un court voyage en Lorraine et sur les lieux de ses derniers combats et de sa capture. Le correspondant de l'Est Républicain pour le village de Xeuilley vint l'interroger et fit un article. Nous avons assisté à une cérémonie officielle près de Toul, faute d'avoir été présents à celle qui s'était déroulée quelques jours plus tôt à Esnes-en Argonne à la mémoire du 23^e RIC. Mon beau-père, M. Guy Delpech, trop fatigué désormais pour faire un tel voyage, s'était associé à nous par la pensée. Lieutenant de réserve dans le même régiment, il fut fait prisonnier le 14 juin 1940 et dut subir une longue et pénible captivité.

Jacques Lizambard est un enfant du pays. Né à Rambouillet, il y passa son enfance. Une photo le montre en compagnie de camarades de classes de l'école Foch. Son père et avant lui son grand-père avaient été directeurs de la caisse d'Épargne et avaient fait aussi chacun leur guerre, celle de 14, celle de 70. Il n'est pas rare de rencontrer ainsi dans les familles trois générations de combattants. A celles-là s'ajoutent parfois celles de l'Indochine ou de l'Algérie quand il ne s'agit pas d'opérations plus récentes. Puisse la série s'arrêter !

L'auteur a cru bon de rédiger ses souvenirs à la troisième personne, sous un pseudonyme assez transparent, sans doute par volonté de prendre du recul, par retenue, réticence à parler de soi. Il a modifié certains noms pour se montrer charitable envers ceux qu'il juge sévèrement.

Servi par une excellente mémoire, les notes qu'il a pu conserver, ses dons d'observation et surtout d'analyse, il nous livre, un récit qui ne manque pas d'intérêt. Si l'on apprend rien de nouveau sur les raisons de la défaite de 40, et même si, comme Fabrice à Waterloo, il n'a pas compris grand chose de sa première bataille, il nous montre la réalité de ce qu'était, sur le terrain, le niveau de préparation (ou d'impréparation) d'une unité d'infanterie, les défaillances du commandement, les difficultés imprévues qui surgissent dès que le combat commence, mais aussi l'endurance et la discipline des troupes même au plus fort de la débandade. Sa position

d'officier subalterne en contact avec le commandement élargit sa vision des choses Il reste cependant près de la troupe dont il partage le quotidien.

On lit avec intérêt ses souvenirs sahariens débarrassés de tout cliché romanesque et riches d'observations ethnographiques puis la préparation d'une unité de la Première Armée Française qui montre que le débarquement de Provence était loin d'être improvisé et les raisons pour les quelles la libération du territoire s'est fait attendre. La guerre, en 1944 n'a plus rien à voir avec celle de 40. On peut se rendre compte à quel point elle devient l'affaire des techniciens, logisticiens, gestionnaires autant que des combattants.

Certes, le récit est anecdotique. Mais un historien pourrait y glaner des renseignements utiles pour faire le portrait des jeunes officiers d'active. (Ici les opinions de Jacques Lizambard sont ceux de la droite traditionnelle d'avant-guerre et de ses préjugés. Patriote, ayant de par sa formation acquis le sens du devoir, il déplore le défaitisme ambiant et en fait endosser l'unique responsabilité à l'extrême gauche et plus généralement au Front Populaire ce que les travaux d'historiens ont largement nuancé. Lui-même reconnaît que parmi les officiers d'active, tous n'étaient pas déterminés à se battre farouchement et que, par contre, il a constaté que la plupart des mobilisés qu'il commandait ont su se battre. L'expérience de la guerre l'amène, d'ailleurs à réviser certains de ses préjugés.)

On est frappé par le poids des responsabilités qui pèsent soudain sur les épaules d'un jeune homme tout juste du cocon des études, d'un univers familial plutôt protecteur. A lire Jacques Lizambard, on songe à Lucien Leuwen, autre personnage de Stendhal. C'est un tempérament que l'écrivain aurait aimé : un élégant et séduisant cavalier, à la fois sceptique, critique, ironique et enthousiaste. Notre garçon qui a tout juste vingt-deux ans au commencement du récit, mûrit très vite au contact de la réalité militaire puis des épreuves de la défaite. C'est un homme accompli que nous voyons commander un escadron de chars. Et il n'a pas trente ans au sortir de la guerre. En de telles périodes, l'avancement des carrières peut être rapide. Quant aux caractères, ils ont l'occasion de s'affirmer plus vite.

C'est une évidence que la guerre est pleine de dangers ; la guerre aurait pu le broyer. Il a frôlé la mort de près lors de sa capture. Son évasion était risquée. Il a couru d'autres risques. Somme toute, il s'en tire bien, sans aucune blessure. Il a aussi rencontré la chance qui, en ces temps incertains est une vertu indispensable. Mais cette chance, il a su la forcer. Il a l'élégance de n'évoquer ni ses angoisses ni les moments tout simplement pénibles. On sourit quand il nous dit que ses plus coriaces adversaires ont été les "riz, pain, sel" avec qui il eut quelques démêlées.

Au fil de mon travail de copiste, j'ai appris le connaître l'homme, même si je ne l'ai rencontré que trois fois ! Je lui ai trouvé l'élégance discrète de celui qui, ayant reçu une bonne éducation, sait le moi haïssable et se réserve pour soi une part de la critique. Je l'ai trouvé consciencieux quant à ses devoirs à remplir mais ne dédaignant pas les rares et bons moments qu'il faut savoir saisir dans une vie de soudard (comme il se nomme lui-même) ainsi que les occasions de bonne fortune. Il parle des êtres qu'il a rencontrés, le plus souvent avec sympathie ou indulgence. Pas de jugement hautain sur les hommes qu'il a commandés, le plus souvent, une chaleureuse affection. Il a ressenti à l'égard des Africains qu'il a côtoyés, une réelle empathie. Son épouse m'a assuré qu'il fut ainsi lorsqu'il exerça des responsabilités de chef d'entreprise vis-à-vis de ceux avec lesquels il travaillait. On le devine bon camarade avec ses pairs, fidèle en amitié et loyal envers les chefs qu'il estime.

Le manuscrit, rédigé au fil de la plume, chaque partie ayant été rédigée indépendamment des autres, présente quelques répétitions et emploie le présent de narration. J'ai cru bon, à tort ou à raison, de tout transposer au passé. J'ai consulté, pour la typographie le Dictionnaire des difficultés du français (collection Usuels du Robert). Je ne prétends pas avoir trouvé les bonnes abréviations en usage, surtout dans le vocabulaire militaire. Malgré le soin porté à la relecture, il subsiste des fautes et des incorrections. On voudra bien me les pardonner. Mais ces lignes ne sont pas destinées à la publication.

M. Lizambard, très fatigué brusquement, n'a pu relire les derniers chapitres et corriger mes erreurs de transcription concernant les noms propres. Il m'a donné l'autorisation de déposer son récit dans des archives si je l'estime utile, ce que je crois.

Le 20 septembre de cette année, il s'est éteint, rattrapé par la maladie qui semblait l'avoir oublié.

Octobre 2004
Michel COTONNEC
Professeur Agrégé de Géographie
au lycée Louis Bascan, Rambouillet

Avant-propos de l'auteur

Je suis un vétéran de la campagne de 39/40 dans les troupes coloniales. Pendant longtemps, et comme beaucoup de Français je suppose, je n'y ai plus pensé, honteux de cette défaite et blessé par les commentaires de mes compatriotes qui mettaient la défaite sur le dos de l'armée.

Soixante ans après, l'idée m'est venue de raconter ce qui m'est arrivé. Mon désir serait, à travers l'histoire d'un petit groupe de soldats, de tenter de faire justice à tous ceux qui ont fait leur devoir, qui sont morts ou qui ont payé d'une longue captivité leur détermination, en bref, à tous ceux qui ne se sont pas sauvés.

J'ai du mal à comprendre la volonté qui règne aujourd'hui encore d'occulter la défaite de 1940. Évidemment, il n'y a pas de quoi en être fier, ni de ses causes ni de ses conséquences, mais on peut en parler honnêtement et ne pas mettre tout le monde dans le même sac !

En 1940 je disposais de quatre mitrailleuses *Hotchkiss modèle 1914* transportées par des chevaux. Ma trentaine de soldats bretons n'avaient que leurs brodequins comme moyen de transport et, pour les commander et communiquer, j'avais un sifflet. Nous n'avons quitté la frontière belge que sur l'ordre de repli du 9 juin après avoir été sévèrement étrillés.

Un pénible et peu glorieux combat en retraite nous a conduits au sud de Nancy et, dans l'espoir d'éviter la captivité, nous avons combattu désespérément, même après la demande d'armistice dont les Allemands nous firent part immédiatement par des tracts lancés le 18 juin par leur petit "mouchard". Personnellement je fus pris le 21 juin à 7 heures du soir. Bref, nous avons été battus à plate couture ...

Par chance, en 1944, l'occasion m'a été donnée d'une revanche. Je n'ai été ni plus brave ni plus malin mais j'étais à la tête d'un escadron de chasseurs de chars avec les énormes moyens américains que l'on sait et nos adversaires, pourtant bien entraînés et encore bien équipés nous ont montré le fond de leurs pantalons ...



Première partie : Apprendre le métier d'officier

Ses dernières vacances, en 1938, furent écourtées par l'invasion des Sudètes qui provoqua, en France, une mobilisation partielle. Les élèves des écoles militaires furent nommés sous-lieutenants le 15 septembre au lieu du 1er octobre. Libard et ses trois camarades qui avaient choisi l'infanterie coloniale reçurent leur affectation au 23^e régiment d'infanterie coloniale. Le colonel Ménerat, son état-major et ses services occupaient la caserne de Lourcine, bd du Port-Royal et les bataillons étaient dans les forts autour de Paris. Libard fut affecté au 1er bataillon stationné au fort de Villeneuve-St-Georges. Mais les sous-lieutenants sortant de l'X devaient obligatoirement rejoindre une école d'application, la formation militaire générale reçue à l'X étant très rudimentaire. Gros problème pour le ministère de la Guerre : l'école d'application de l'infanterie était à St-Maixent, il ne paraissait pas possible d'y envoyer de jeunes savants et ils furent désignés pour un stage à St-Cyr comme "officiers-élèves".

Le premier contact de Libard avec l'Ecole fut assez rude ; lorsqu'il s'y présenta, sans tarder, tout le monde paraissait encore en vacances et l'on ne put lui ouvrir qu'une chambre de sous-officier dans le quartier de cavalerie. Il n'y passa qu'une nuit blanche, dévoré par les punaises et se réfugia le lendemain à l'hôtel du *Soleil d'Or* (tout à fait hors de ses moyens financiers (!). Mais tout le personnel, rappelé par l'ordre de mobilisation, rentra rapidement et Libard put se présenter, d'abord au général Lucien, commandant de l'Ecole, puis au colonel Legentilhomme, de l'infanterie coloniale qui était, pense-t-on, directeur d'études. Flatté d'accueillir d'un seul coup, quatre sous-lieutenants de son arme, ce qui ne s'était jamais vu, il leur déclara très courtoisement que, puisqu'ils savaient déjà tout (ce qui était l'opinion fréquemment admise, à cette époque, sur les Polytechniciens), il était bien embarrassé pour leur imposer des cours. Il leur recommanda cependant les cours d'histoire et de géographie militaires ainsi que des cours d'emploi des armes. Face à son bureau se trouvait une cheminée sur laquelle reposait un buste de l'empereur Napoléon Ier et les élèves racontaient malicieusement que, petit de taille comme son modèle, il était obligé de se lever légèrement de son fauteuil pour se regarder dans la glace surmontant la cheminée et pouvait ainsi se comparer à l'Empereur ...

François alla ensuite se présenter au colonel Groussard, lui aussi de l'infanterie coloniale, qui commandait en second. C'était un véritable sosie de l'acteur allemand Eric Von Stroheim : nuque épaisse et rasée, monocle vissé à l'œil, bottes, éperons sonnants, très cavalier ! Visiblement, il cultivait très soigneusement cette ressemblance. Son accueil fut enthousiaste car il prodigua de nombreux conseils pour une future carrière coloniale. Libard en retint une mise en garde

sévère contre les “ramatou” (femmes) de Madagascar qui avaient, paraît-il, le don d’envoûter les jeunes officiers et ruinaient souvent leur carrière.

Ensuite, il ne manqua pas de se présenter au commandant de l’escadron (qui venait de remplacer le capitaine de Hauteclouque) avec le projet de lui demander l’autorisation de monter ses chevaux. Assez inquiet à cause des préjugés bien connus des cavaliers pour les coloniaux, il fut vite rassuré par sa gentillesse et la confiance qu’il témoigna à Libard et à son camarade Blachard. Il leur indiqua qu’ils trouveraient aux écuries une liste de “chevaux d’infanterie” ainsi qu’un cahier. Il suffisait d’inscrire son nom, le nom du cheval et l’heure à laquelle le spahi marocain devait l’amener pansé, sellé, bridé. C’est ainsi que les deux amis, les jours d’amphi à neuf heures, avaient le temps d’aller faire le tour du parc de Versailles, promenade d’autant plus agréable qu’une ou deux allées étaient barrées d’arbres abattus qui faisaient un petit parcours de steeple. S’ils disposaient de plus de temps, ils pouvaient aller en forêt de Marly où se trouvait un parcours d’obstacles fixes.

Le plus grand danger venait des mauvais plaisants qui, doublant les officiers sur la piste cavalière qui longeait la route de St-Cyr à Versailles, klaxonnaient derrière les chevaux (on était volontiers antimilitariste à cette époque et les cavaliers souvent taxés de morgue à l’égard du bon peuple du Front Populaire). Un jour d’hiver, avec neige et verglas, Libard eut une belle peur alors qu’il franchissait avec précaution le pont de la route de Bois d’Arcy qui enjambe la voie ferrée. Alors qu’il était au milieu du pont, une locomotive qui passait en dessous lâcha sa vapeur ; le nuage effraya le cheval qui se cabra. François crut bien passer par dessus le parapet - avec ou sans cheval - et la hauteur était impressionnante. Mais tout rentra dans l’ordre : le “cheval d’infanterie” n’était pas trop vif .

Oubliant les punaises de sa première nuit, il s’était installé avec son camarade dans un petit appartement au premier étage du cercle des officiers, ce qui était vraiment très commode puisqu’ils faisaient popote avec les lieutenants-instructeurs, au rez-de-chaussée. Etant détaché du 23^e RIC, Libard bénéficiait d’un ordonnance, lui aussi détaché de Paris. C’était un titi de Belleville assez dégourdi pour avoir obtenu cette bonne planque. Ayant balayé la chambre, fait le lit et ciré les bottes, il était libre de son temps !

Toutefois, il fut amené à remplir une mission de confiance lorsque la mère de François lui rendit son chat qui faisait très mauvais ménage avec sa nouvelle petite chienne. Tous les jours, il fallait acheter un poisson, le faire cuire et assurer ainsi le confort du superbe chat siamois. Celui-ci provoqua du scandale parmi les chats, nombreux dans le quartier de cavalerie qui jouxtait le cercle et qui n’avaient jamais vu un congénère aussi différent d’eux. Un lieutenant-instructeur de cavalerie signifia qu’il le condamnerait à mort s’il se hasardait dans sa chambre. Un jour, une chatte était venue déposer ses chatons dans une de ses bottes et, depuis, il ne supportait plus les chats !...

Les quatre Polytechniciens participaient aux exercices en campagne avec les élèves de seconde année, chacun dans une compagnie et sous l’autorité d’un lieutenant-instructeur. Libard eut la chance d’être affecté à la compagnie du capitaine Lehur, un Breton dur à cuir, qui avait servi à la Légion et qui jouissait d’un grand prestige auprès des élèves. Un de ses grands succès, quand il entendait un élève tousser dans les rangs était de dire : << Vous êtes enrhumé ? Je vais vous indiquer le meilleur traitement : un collier en peau de cuisse et le nez dans la fourrure ! >>

Il était bon cavalier et montait une superbe petite jument anglo-arabe *Brigth Sun*. Blaclard avait obtenu l’insigne honneur de la monter. Libard, étant trop grand pour elle, devait se contenter des “chevaux d’infanterie”... Rapidement, les relations avec les lieutenants-instructeurs furent excellentes. Celui de Libard, Lecoq, que les élèves appelaient *Abd-el-Coq*, un grand diable qui avait servi au Maroc dans un régiment de tirailleurs, participé aux derniers combats dans le djebel Sagho (avec Bournazel) avait beaucoup d’histoires à raconter ainsi que son camarade Hipolite qui, lui, venait de la Ligne Maginot et des garnisons de l’Est : deux mondes très différents.

Les jeunes savants crapahutaient ainsi chaque semaine dans la campagne de Bois d’Arcy, Rennemoulin et surtout en direction de la ferme de Frileuse qui était un terrain militaire et servait de rendez-vous pour la halte-repas. Des hauteurs de la Folie Baron, ils arrêtaient l’ennemi sur la coupure du ru de Gally ou bien, ils montaient à l’assaut des pentes de Blanc Soleil sans être autrement essoufflés. Et les élèves qui souvent rampaient dans la boue ou commençaient la journée par un bain d’eau fraîche à six heures du matin, regardaient avec envie les quatre sous-lieutenants qui prenaient de confortables leçons particulières d’infanterie. Au cours d’une petite cérémonie, on leur remit un casoar d’honneur qu’ils piquaient sur leur képi noir pour assister aux prise d’armes dans le groupe des “officiers sans troupe”.

Libard a personnellement beaucoup appris à St-Cyr et même des choses imprévues comme la *viande*, tout ce qui concerne l’alimentation et l’hygiène des troupes de campagne. Dans l’infanterie, tout repose sur le “capitaine commandant de compagnie”. Il a appris, par la suite, à ses dépens, qu’il est responsable pécuniairement de tout le matériel qui lui est confié et dont le prix, dans le cas d’une armée moderne (ce qui n’était pas le cas à l’époque) peut devenir astronomique et en tout cas sans rapport avec une maigre solde ! Il entreprit donc d’assister à quelques cours de comptabilité militaire. Le professeur était un vieux capitaine, probablement d’intendance, qui n’en revenait pas de voir un Polytechnicien assister à ses cours. Heureusement que le crédit qu’on lui accordait était illimité car il se souvient d’une séance de rédaction de la feuille de prêt où il avait eu tout faux. Le pauvre homme le rassurait en lui expliquant avec indulgence que ses erreurs étaient vénielles. Il ne savait pas qu’un Polytechnicien peut très bien, en comptabilité, n’avoir jamais dépassé l’usage de la règle de trois ; c’était précisément le cas de François (nul en math)...

La période d’instruction à l’Ecole devait obligatoirement se terminer par un séjour dans un camp pour les grandes manœuvres. Comme l’instruction des stagiaires ne devait durer que six mois, ils partirent pour Sissonne avec le bataillon

d'E.O.R. Ils quittèrent donc avec regret leur garnison de St-Cyr et leurs sympathiques instructeurs pour une installation très spartiate à Sissonne avec le bataillon d'E.O.R. Les troupes de manœuvres étaient des tirailleurs d'Afrique du Nord et les conditions d'hygiène si médiocres qu'il y eut une épidémie d'hépatite dont Libard fut victime. A cette époque on l'appelait jaunisse mais ses effets étaient sévères et, en compagnie de nombreux tirailleurs, Libard fut bientôt hors de combat. Les mauvaises langues attribuaient la jaunisse à un excès de libations et les plus sarcastiques remarquaient qu'il ne lui avait pas fallu longtemps, sous l'uniforme colonial pour être affligé des maux qui, aux colonies, décimaient les plus vaillants.

Heureusement, le médecin militaire qui jugeait sévèrement les conditions d'hospitalisation, proposa à François de rentrer chez lui, ce qu'il accepta d'enthousiasme. Après plusieurs jours de jus d'orange, il eut tout juste la force de rejoindre Rambouillet. Le confort de sa chambre retrouvée et les soins attentifs de sa mère le guérirent rapidement et il partit en convalescence à Beaulieu chez sa tante. Une fois bien remis sur pieds, il rejoignit plein de curiosité le fort de Villeneuve-St-Georges, sa première garnison.

Deuxième partie : premiers contacts avec le métier

Lorsqu'il arriva, le chef de bataillon était absent mais il était remplacé avec grande compétence par un adjudant-chef très efficace. Libard fut nommé adjoint au commandant la compagnie d'accompagnement qu'il devait remplacer très prochainement à son départ aux colonies car il n'y avait que deux autres officiers pour commander la compagnie de voltigeurs.

Assez inquiet de cette responsabilité, il se mit au travail pour connaître cette grosse compagnie : quatre sections de mitrailleuses, soit 16 pièces, une section d'engins comprenant deux mortiers de 81 et deux canons de 25 anti-chars avec les chevaux et les voiturettes pour transporter le total. Il fit connaissance de *Fauvette*, la jument du commandant de compagnie et rejoignit à la popote des célibataires son chef qui venait d'Indochine, un autre lieutenant venant de la Guadeloupe et le médecin-lieutenant du bataillon. En fait, ils déjeunaient dans un bistrot de Villeneuve-St-Georges où ils rencontraient souvent un jeune entrepreneur sympathique qui impressionnait Libard car il l'emmenait faire un tour en avion et disposait d'une superbe voiture américaine ! Il apprit ainsi que le chef de bataillon avait passé sa thèse de docteur en médecine pour se passer des services des médecins militaires qu'il détestait. Ses nombreuses absences étaient dues à des remplacements de médecin qu'il effectuait pour arrondir sa solde insuffisante à entretenir sa maîtresse en plus des besoins de sa famille. L'adjudant-chef lui donnait l'alerte afin qu'il puisse rejoindre son poste en cas d'inspection.

Le médecin devint vite son ami ; il venait de terminer un long séjour au Moyen-Congo, en campagne de trypanosomiase au cours de laquelle il avait lu tout Balzac et fortement ébranlé sa santé. Quant à son chef, qui terminait son séjour métropolitain, il s'intéressait de près à l'épouse du cabaretier, ce qui lui faisait que peu de temps pour jouer au tennis avec lui.

Mais, à son plus grand plaisir, il occupait aussi ses loisirs à apprendre à monter à cheval au fils du commandant, un jeune garçon très sympathique qui maîtrisa vite *Courageux*, l'alezan de son père. *Fauvette*, la jument de la compagnie, lui donna un peu de fil à retordre car personne ne l'avait montée depuis longtemps. En outre, comme tous les chevaux, elle logeait dans une casemate souterraine dont elle ne sortait que pour de rares et brèves promenades, tenue en main par un des conducteurs de voiturettes. Pour sortir du fort, il fallait parcourir un souterrain voûté qui débouchait sur un pont-levis enjambant un fossé large et profond. La jument, un jour, éblouie en sortant de la pénombre et affolée par le bruit de ses sabots sur le pont-levis en bois, se cabra et la sentinelle, qui présentait les armes à ce moment, ajouta encore à sa frayeur. Un instant, François se vit atterrir dans le fossé mais ce ne fut qu'une fausse alerte. Il fallut cependant un bon moment pour que *Fauvette* s'habitue à ce pont. Pourtant, elle appréciait beaucoup les promenades en forêt de Sénart toute proche.

La vie au fort était monotone, l'instruction de la troupe difficile à cause d'un défaut d'encadrement. Pourtant cette troupe était bonne : le recrutement était presque exclusivement breton du Morbihan ou du Finistère. De rudes paysans, peu instruits mais indifférents au manque de confort, disciplinés et ayant, en général, bon esprit. Les gradés étaient en majorité des Parisiens, plus dégourdis et qui, souvent, s'étaient fait recommander par un élu politique afin d'effectuer leur service dans la division de Paris. Le coffre-fort de la compagnie était plein de lettres avec en-tête de la Chambre des Députés pour recommander tel ou tel bon jeune homme à la hiérarchie militaire. Tout ce monde n'avait, bien sûr, de colonial, que les ancres sur les boutons. Toutefois, il y avait quelques vieux soldats engagés et des sous-officiers effectuant leur séjour en métropole. Quelques uns des soldats professionnels étaient hauts en couleur ; ils étaient affectés à des emplois variés, aux magasins, aux bureaux ou aux cuisines, étant censés tout connaître sur les manœuvres et sur le tir.

Comme il est de tradition, étant le plus jeune officier, François fut chargé de l'instruction d'un peloton d'élèves-caporaux. Pour un néophyte, comme lui, dans l'infanterie, ce fut une expérience très intéressante par la variété des individus, leur motivation, leur éducation, leur instruction. Les engagés - quelques uns - étaient évidemment volontaires mais ce n'était pas le cas des autres, soit parce que c'était des paysans timides soit parce que c'était des Parisiens dégourdis qui cherchaient la planque plus que les responsabilités avec, comme toujours, une ou deux personnalités exceptionnelles comme un ancien séminariste, étudiant en philosophie et finalement engagé dans la Coloniale. Il était myope, adipeux, les poignées de main molles et humides, bref le contraire de ce qu'on attendait d'un jeune caporal professionnel. Peu apprécié des sous-officiers, il devint vite la tête de turc de ses camarades mais suscita un intérêt certain chez le sous-lieutenant commandant le peloton.

La vie du peloton était assez sportive car, dès l'aurore, il fallait monter au fort par un raidillon et partir à l'exercice du côté de Brévannes dans les sablières et les boqueteaux. Le soir était consacré souvent à l'équitation mais comme Paris était proche, Libard allait assez souvent retrouver ses amis. Lorsque tout allait bien, la jeunesse et l'insouciance aidant, il rentrait à Villeneuve-St-Georges par le premier train. Quelques minutes lui suffisaient pour changer de tenue, habitant à l'*Hôtel de la Gare*. Ensuite il n'y avait pas de temps à perdre. Il descendait prendre un café sur le zinc en compagnie des cheminots de la gare de triage qui se rendaient à leur travail. Il découvrait que la plupart arrosaient leur café de rhum ou de calvados, qu'ils étaient en majorité communistes et qu'ils se souciaient peu de bavarder avec un porteur d'uniforme... De toute façon, il ne fallait pas traîner pour être à l'heure au rassemblement du peloton que le sous-officier adjoint lui présentait à sept heures précises.

A sa grande honte, François doit à la vérité historique d'évoquer un fâcheux incident qui lui est arrivé le lendemain d'une soirée bien longue et bien arrosée. Après la première phase de l'instruction prenait place la "pause casse-croûte" après qu'on eut "formé les faisceaux". Comme il était bien fatigué et que le soleil, déjà haut, incitait au repos, il s'éloigna de sa troupe, roula sa vareuse sous sa tête et s'allongea tranquillement au pied d'un arbre... Horreur ! Quand il s'éveilla, le paysage était tranquille avec seulement le chant des oiseaux et le soleil terriblement haut ; il était près de midi et la troupe rentrée depuis longtemps, à la soupe. Son adjoint, un vieux sergent-chef très dévoué affirma qu'il l'avait cherché partout. En réalité, François le soupçonna de l'avoir bien trouvé *patule recubans sub tegmine fagi* et laissé dormir, ému par sa jeunesse et son insouciance à moins qu'insensible à la poésie de Virgile, il eût voulu lui jouer un bon tour, riant sous cape à l'idée d'un jeune officier traversant tout seul le village longtemps après le passage de sa troupe et qui ne s'était jamais senti aussi seul et humilié malgré son air détaché...

Il faut évoquer aussi, hélas, les rapports avec la population. Elle était très à gauche et l'antimilitarisme fort à la mode. Lorsque les élèves-caporaux devaient traverser la ville l'arme sur l'épaule, au pas cadencé, cela donnait lieu à des manifestations souvent peu sympathiques. Libard connaissait le refrain, ayant revêtu l'uniforme et les gants blancs sous le Front Populaire, en 1936. On s'habitue mal à être traité de "gueule de vache" ou de "buveur de sang" mais la consolation venait de l'attitude des jeunes élèves-caporaux. Un jour qu'un excité s'était approché du premier rang en hurlant des injures, le grand Cochet, l'arme sur l'épaule, en un clin d'œil et sans sortir de son rang lui allongea un bon coup de crosse. Il n'y eut pas de plainte !

L'instruction allait bon train et, vers le mois de juin, le peloton partit au camp d'Auvours, près du Mans pour des manœuvres et des tirs. François participait aux exercices, payant de sa personne, comme il se doit, pour montrer l'exemple. Quand il fallut creuser un emplacement de mitrailleuse avec pelles et pioches, il tomba la veste et travailla comme un vrai terrassier. Mais il n'avait pas remarqué, à quelque distance, un gamin qui gardait un petit troupeau de chèvres. Malheur ! Quand il récupéra son beau ceinturon tout neuf, la moitié du baudrier avait été grignotée !

Le Peloton terminé, on remit les galons de caporal à la plupart des élèves qui, sans le montrer, en étaient assez fiers, surtout Yoyote, qui avait perdu quelques kilos et commençait à ressembler à un soldat. Et l'on rentra à Villeneuve-St-Georges pour préparer la revue du 14 juillet. François avait déjà participé à deux défilés : à l'Ecole en 1937 et 38. Celui de 1937 ne lui avait pas vraiment laissé un bon souvenir : c'était le Front Populaire et l'antimilitarisme l'emportait sur la popularité de l'Ecole, très vive dans le quartier de la Montagne Ste-Geneviève. Ailleurs, le bicorne et les gants blancs suscitaient des sarcasmes quand ce n'était pas des injures... Sur les Champs-Élysées, les applaudissements étaient parfois couverts par des sifflets et les cris de : << A bas l'Armée ! >> En 1938 le défilé fut banal. En revanche, peu de temps après, eut lieu un grand défilé à Versailles, avenue de Paris, devant le roi d'Angleterre George VI qui venait voir de près l'armée française sur laquelle il comptait pour défendre son île contre Hitler.

C'est pourquoi on fit bien les choses : les chars et les avions qui défilèrent constituaient sans doute l'essentiel des engins opérationnels, la gauche, les syndicats et les grèves ayant totalement désorganisé la production dans les usines et les arsenaux. Le défilé motorisé était suivi des troupes à cheval, encore assez nombreuses à cette époque et, juste devant les élèves - l'Ecole Polytechnique défilant traditionnellement en tête des troupes à pied - se tenait une brigade de spahis marocains. Ils devaient défiler au petit galop, parfaitement en ligne avec leur burnou et leur mousqueton en sautoir. Le spectacle était magnifique. Comme il se doit, les troupes étaient en place plus d'une heure avant le commencement du défilé et, au premier rang à cause de sa grande taille et non de son excellence en mathématique, François pouvait admirer à loisir ces spahis sortant des fontes de leurs selles, chiffons, brosses et cirage pour briquer leurs bottes et les harnachements de leurs chevaux. Hélas, la pause de longue durée eut une conséquence néfaste sous forme de tas de crottin que le premier rang des jeunes savants dut disperser sans broncher ni rompre le pas cadencé... Cependant la foule, il est vrai en majorité versaillaise, criait son enthousiasme. Mais entendre crier << Vive l'Armée >> et même << Vive le Roi >> et à Versailles en plus, par la même foule prête aux injures l'année précédente, provoquait chez Libard d'amères pensées sur la démocratie et la versatilité du bon peuple.

Mais revenons en juillet 1939 où les circonstances étaient très différentes. Il fallait en effet être très optimiste pour ne pas être sûr que nous allions droit à la guerre dans un état d'impréparation matérielle et surtout morale très inquiétant pour l'avenir. Il était urgent de ranimer les énergies par un beau spectacle coloré, bien nécessaire pour cacher les insuffisances... Le gouvernement décida donc que ce serait le "défilé de l'Empire" et l'on rassembla tous les tirailleurs, de toutes les couleurs, de tous les pays d'Afrique, d'Extrême-Orient, de Madagascar, de la Nouvelle-Calédonie, souvent en uniformes aux couleurs d'avant-guerre, des zouaves, des spahis magnifiques et déchaînant l'enthousiasme de la foule... Quant aux coloniaux bretons de Villeneuve-St-Georges, ils devaient présenter un bataillon d'infanterie coloniale européenne en uniforme tropical. On les déguisa donc en short, chemisette, casque en liège, bas beiges et chaussures en toile et ils répètent

le défilé dans la cour du fort devant le général. Il était à coup sûr perfectionniste car, trouvant que les soldats avaient la peau un peu trop blanche, il décida qu'ils feraient meilleur effet un peu bronzés, comme dans la chanson en vogue ! << Qu'à cela ne tienne, intervint le colonel-médecin, nous pouvons y remédier avec du permanganate ! >> Et le matin du 14 juillet, on installa au milieu de la cour du fort, un baquet de permanganate dans lequel toute la troupe devait plonger ses avant-bras et frotter ses genoux. Hélas, les Bretons avaient la peau grasse et, si les ongles devinrent bruns, le reste était zébré de rayures violettes d'un effet inattendu ! Tant pis ! On n'y pouvait plus rien car il n'y avait pas de temps à perdre. Pour être en place à 10 heures du matin, les "marsouins" quittèrent le fort à 5 heures. Il fallait en effet aller à pied prendre le train à Villeneuve-St-Georges et, à la gare de Lyon, prendre le métro. Incroyable mais vrai, à cette époque, l'infanterie ne se déplaçait qu'à pied ou en chemin de fer ! Quant au métro, on peut imaginer la difficulté d'infiltrer un bataillon en armes et casque de liège dans les rames normalement remplies de civils ! Passons sur les quolibets que suscitaient les bras et les genoux violets ! Bien entendu, Libard avait son sabre mais, au dernier moment, il renonça aux gants, à cause des bras nus. Et la foule, toujours la même, redevenue militariste, les acclama frénétiquement ! Ce fut un bon entraînement car, après un déjeuner à la caserne de Lourcine, accueillis par le colonel, il leur fallut reprendre le train Gare de Lyon et remonter au fort, contents mais fourbus.

Anxieux de quitter l'*Hôtel de la Gare*, séjour pratique mais peu enchanteur, Libard avait réussi à louer une chambre chez l'habitant et il y avait installé quelques objets personnels : son bureau, son fauteuil et une lithographie représentant l'Empereur sur son cheval gris. Le propriétaire, bon communiste comme de nombreux habitants de Villeneuve-St-Georges n'avait aucune sympathie pour l'Armée. Il le prouva sans état d'âme en réclamant trois mois de loyer au beau-frère de François venu récupérer ses affaires après son départ précipité. Et il ne consentit à rendre les meubles que contre espèces sonnantes et rébuchantes... A la popote, Libard et ses camarades se demandaient comment les communistes s'arrangeaient avec leur attachement inconditionnel à la Russie soviétique car le Pacte germano-russe faisait de Staline le seul allié d'Hitler, lui permettant ainsi d'attaquer la Pologne et nous entraînant dans la guerre. Les officiers attribuaient l'antimilitarisme à la haine de classe et le pacifisme à l'abandon des vertus gauloises.

Troisième partie : la Drôle de Guerre

Les événements se précipitaient et Libard n'eut pas à supporter longtemps l'antipathie de son propriétaire : le 26 août, l'ordre arriva de "mise sur le pied de guerre" du 1er bataillon. Libard était seul pour commander la compagnie, accueillir les réservistes, les habiller, les équiper, les loger et les nourrir, de même pour aller chercher, à Arpajon, les perchons de réquisition qui devaient tirer les voitures de mitrailleuses. En outre, Libard reçut l'ordre de commencer l'entraînement par une petite marche, dont une courte étape avec les masques à gaz en position de protection... Ce ne fut pas triste ! Le capitaine, ancien sous-officier de la Grande Guerre, officier d'active, ne rejoignit la compagnie que la veille du départ, retenu d'après lui, par une mission importante au service de l'habillement du ministère de la Guerre...

Cela commençait plutôt mal mais Libard accueillit avec grand plaisir ses camarades de réserve : le lieutenant Pupy qui était architecte et le lieutenant Kass qui préparait l'Inspection des Finances ainsi que le sergent-chef Gloaguen qui arrivait du Morbihan et qui devint son adjoint. N'oublions pas le sergent Trapenard, un Breton qui parlait un français approximatif et le caporal d'échelon Pentecôte, enfant trouvé de l'Assistance Publique, connaissait bien les chevaux. Libard qui résistait difficilement aux plaisanteries d'un goût douteux affecta aussitôt le soldat Champion comme conducteur d'un cheval de réquisition nommé Champion : ils répondaient à leur nom aussi bien l'un que l'autre !

Quelques camarades d'active quittèrent le bataillon pour aller encadrer le 43^e régiment d'infanterie coloniale, régiment de réserve du 23^e RIC. Entre temps, Libard désigné pour le Levant, avait permuté avec son camarade Blachard ravi de partir pour le Liban. François se justifiait par un raisonnement simple : si c'était la guerre, comme cela paraissait inéluctable, c'est ici qu'il faudrait la faire. Et s'il y avait encore un sursis, c'est au Sahara qu'il souhaiterait aller et non pas dans un désert d'opérette entre Alep et Der-ez-Zor !

Le commandant fantôme disparut on ne sait où et fut avantageusement remplacé par le cdt de Villepoix précédé d'une réputation de baroudeur. Libard avait tant de choses à faire qu'il s'était fait installer un châlit dans son bureau et qu'il ne quittait plus le fort. Un des premiers soucis fut l'arrivée de voitures métalliques flambant neuves mais prévues pour être tractées par des chenillettes. Elles transportaient deux mitrailleuses au lieu d'une et donc étaient très lourdes mais comme les chenillettes n'étaient pas sorties des usines, elles furent munies de brancards métalliques improvisés. Pour pouvoir les tirer, le bataillon toucha, au lieu des chevaux de "trait léger", d'énormes perchons classés "traits lourds". Par la suite, on s'aperçut qu'on n'avait pas changé les rations, ce qui causa des tracas à Libard connu pour son amour des chevaux...

Lorsque tout fut prêt, la guerre n'était pas encore déclarée mais paraissait inévitable à Libard qui n'avait pas le temps de s'intéresser aux nouvelles politiques. Début septembre, le bataillon se mit en route, à pied, vers le fort d'Ivry où il fut hébergé cordialement mais de façon très précaire par un autre bataillon du régiment. Il faisait très chaud, les hommes avaient mal aux pieds, mal aux épaules, peu habitués au sac et au fusil et, au bord de la route, les banlieusards antimilitaristes abreuyaient les soldats de vin et d'injures les officiers qui essayaient de maintenir leur troupe en ordre. Ce fut pour Libard un vrai calvaire qui continua le lendemain pour aller à la gare de la Villette embarquer dans le train. Le plus dur fut d'embarquer les chevaux et les voitures. Au cours de l'embarquement de la voiture de forge du bataillon, qui pesait un poids énorme à cause du stock de fer et de charbon, son conducteur eut le pied écrasé par une roue. Par miracle, lorsque le convoi s'ébranla, il ne manquait personne quoique de nombreux traîneurs eussent rejoint les autres de justesse, parfois en piteux état...

Après une nuit dans le train, le bataillon débarqua en gare de Hochfelden, à une dizaine de kilomètres de Saverne. Le cantonnement désigné était le charmant village de Wilwisheim qui n'était qu'à une courte étape d'une heure. C'était l'entrée en campagne, dans l'Alsace traditionnellement accueillante aux soldats qui, pour la plupart, découvraient cette province. Hommes et chevaux se casèrent tant bien que mal dans les granges, les officiers chez l'habitant. Comme étant le plus jeune, Libard prit la responsabilité de la popote des officiers de la compagnie d'accompagnement de l'état-major du bataillon. C'était facile d'améliorer l'ordinaire de l'intendance avec les produits du pays. Aussi Libard, montant la jument Fauvette, allait-il chercher du bon bœuf au village voisin et ramenait son marché dans les fontes de sa selle. Les soldats eurent vite fait de découvrir que la petite rivière qui traversait le village fourmillait d'écrevisses, sans compter toutes les truites. Le garde-champêtre, mal résigné à voir son domaine complètement pillé, admit cependant, avec le chef de bataillon, qu'il lui était impossible de sauvegarder son trésor jusqu'à présent farouchement préservé. Quelques braconniers, nombreux chez les paysans, marquèrent un premier point sur les Parisiens qui eux, ne savaient que manger le produit des rapines. La popote des officiers fut abondamment pourvue. Décidément, les rigueurs de la guerre étaient, jusqu'à présent, très supportables !

Après quelques jours d'entraînement, le bataillon changea de cantonnement en prévision de sa montée en ligne, aux avant-postes, devant la Ligne Maginot entre Bitche et Deux-Ponts, dans ce qu'on appelait le "saillant d'Orenthal". Le déplacement s'effectua en trois étapes, les 18, 19 et 20 septembre. Cela devenait sérieux. La relève s'effectua de nuit, les mitrailleuses en batterie à la lisière d'un bois, en direction de Waldhouse, dans le no man's land. Devant le bataillon il n'y avait plus que l'ennemi. Tous les villages avaient été évacués dans une extrême hâte et quelques animaux erraient encore dans la nature. Les coloniaux relevaient des troupes motorisées, ce qui explique qu'un poulain abandonné vint aussitôt rejoindre les chevaux de la section. Il fut d'emblée adopté par le caporal Pentecôte qui le baptisa *Marsouin*. On perfectionna la position, creusant des tranchées et des abris, installant des barbelés garnis de boîtes de conserve pour signaler toute intrusion. Les alertes se révélèrent fréquentes la nuit, causées par les chevreuils et les sangliers mais l'ennemi ne réagissait pas. Le régiment forma un groupe franc, commandé par le lieutenant du peloton motocycliste et les patrouilles partirent à la recherche de l'ennemi qu'on ne rencontra qu'aux lisières du village de Walshbronn. Heureusement, d'ailleurs, car Libard se régala avec les confitures et les œufs de conserve du curé de Walschbronn. Il devait apprendre, par la suite, qu'il est préférable, dans les provinces catholiques, d'avoir un billet de logement chez le curé, pour sa maison confortable et sa cave bien remplie !

En dépit des intempéries, les soldats s'habituèrent à ce rude bivouac : on couchait dans des trous garnis de paille, vite transformés en fumier par la pluie. Dans les bois de sapin la nuit était si obscure qu'il fallait installer des fils de fer lisses pour se guider vers les postes de mitrailleuses et les abris. Libard se souvint d'avoir, dans les premiers jours, passé tout le reste de la nuit dehors car, après avoir été inspecter les sentinelles, il avait été incapable de retrouver son trou, craignant en outre de s'aventurer au péril de sa vie, en cas de rencontre avec une sentinelle nerveuse jusqu'à ce que le jour réapparut, il vit son fidèle ordonnance Hiron, sortir du trou, à quelques mètres de lui !

Comme il arrivait souvent, ce n'était pas les hommes qui étaient les plus malheureux, mais bien les chevaux. Les pauvres, mal ravitaillés en foin, mangeaient l'écorce des arbres si bien que François entreprit, avec le caporal Pentecôte, d'aller au ravitaillement dans le village de Bousseviller. Les granges étaient pleines de foin et de paille et ils étaient en train de remplir leur voiturette lorsqu'ils furent interpellés par un capitaine d'intendance venu là pour réquisitionner les fourrages en bonne et due forme. Il entra en fureur et les menaça du tribunal militaire pour "pillage". François ne fit qu'aggraver son cas en plaidant que, si ses chevaux avaient été convenablement ravitaillés, il n'aurait pas eu besoin de se servir lui-même. Il regagna néanmoins sa lisière de bois avec son butin au grand plaisir des chevaux et de Marsouin qui, déjà bien maigre, était en sureffectif. Il pensa tout à coup que si le "riz-pain-sel" avait eu vent de son existence, il eut été promis au poteau d'exécution. Heureusement, le commandant qui avait peut-être mauvaise conscience en montant dans sa *Hotchkiss* étouffa la plainte qui avait pourtant été portée par le capitaine d'intendance.

Parfois on entendait quelques tirs d'artillerie peu étoffés, sans doute des tirs de réglage de part et d'autre. Peut-être par réplique à un de nos tirs, le premier vrai bombardement eut lieu vers Liederschiedt, aux emplacements de la section Kass de notre compagnie. Il y eut un blessé mais, du coup, tout le monde enviait cette section pour son baptême du feu. Libard avait beau observer le paysage à la jumelle, il n'y voyait aucune activité de l'ennemi et la consigne était de ne pas provoquer. L'Etat-Major ne se manifestait pas non plus. Les seules interventions de l'autorité supérieure étaient pour demander des états de manquants ou d'existants. Un jour, cependant, le bataillon diffusa un bulletin de renseignement que Libard condamna sévèrement, *in petto* bien entendu. Il disait en particulier ceci : << Il se passe devant vous des choses inexplicables... >> Libard pensa aussitôt que si c'était pour nous rassurer, bravo ! Par la suite, on attribua cette perle aux bruits de camions et de bétonneuses qu'on distinguait souvent la nuit ; l'ennemi perfectionnait tranquillement la "ligne Siegfried" en coulant du béton, assuré visiblement, qu'on n'avait pas l'intention d'aller le déranger.

On s'ennuyait un peu et les canulars allaient bon train. Un jour, un officier affirma sérieusement qu'il observait depuis plusieurs jours la conduite surprenante d'une vache à la lisière d'un bois que nous connaissions bien, le Rothmunsterwald. Il en déduisait qu'il devait s'agir d'un observatoire allemand camouflé en vache. Cela déclencha un tir nourri de mitrailleuses qui coûta la vie à un pauvre animal qui n'avait rien d'un observatoire. Le lieutenant-motocycliste Thirode qui commandait le groupe franc faisait des patrouilles, surtout la nuit, et allait échanger, de l'autre côté de la frontière, quelques rafales avec les Allemands qui, décidément, n'avaient rien d'agressif !

Après huit ou dix jours en ligne, c'était la relève et le cantonnement dans les faubourgs de Bitche ou dans les bâtiments du camp et, après un temps de repos bien utile pour faire toilette et lessive, on remontait aux avant-postes. Libard

fit dans ce cantonnement une expérience nouvelle : comme il y avait des plaintes pour pillage dans les maisons évacuées, il fut nommé officier de police judiciaire et eut ainsi l'occasion de voir travailler les gendarmes. La Coloniale n'avait pas toujours très bonne réputation et les soupçons se portaient naturellement sur les soldats. S'il s'était agi d'évaporation de vin ou de schnaps, il aurait eu, bien sûr, des doutes sur l'innocence de sa troupe ! Mais il s'agissait de meubles, de postes de radio et d'autres biens d'équipement que les pauvres fantassins eussent été bien embarrassés d'emmener dans leurs abris. L'enquête des gendarmes démontra que les vols avaient été commis par les voisins des victimes. Bien renseignés, ils savaient où aller se servir et quoi faire pour diriger les soupçons sur les coloniaux ! En fait, les soldats se tenaient fort bien et les incidents avec les habitants furent toujours exceptionnels.

Pour vérifier l'instruction de la troupe on effectua quelques manœuvres - très modestes - et un seul tir dans les installations du camp de Bitche qui auraient pu servir beaucoup plus. Vers la Toussaint, le bataillon quitta définitivement les "avant-postes" pour cantonner dans la région de Fénétrange. Comme d'habitude, le déplacement s'effectua de nuit, en *black-out* par crainte de l'aviation ennemie. C'était un bon entraînement pour la troupe mais assez éprouvant pour les chefs, la discipline étant bien plus difficile à maintenir par une nuit obscure qu'au grand jour. Pour la première fois, le commandant, qui avait remarqué le goût de Libard pour les chevaux et, sans doute, le peu d'aptitude des autres officiers, lui confia le commandement du convoi hippomobile du bataillon. Ce fut pour lui une rude expérience ; il fallait traverser la forêt de la Petite Pierre par une nuit sans lune, avec déjà du verglas sur les routes escarpées, sans allumer la moindre lampe électrique. La voiture de forge, qui avait déjà fait parler d'elle à l'embarquement et au débarquement du train ne pouvait pas monter les côtes. Il fallait déteiler un fort cheval et l'atteler en renfort pour arriver en haut. Le verglas dans les descentes était encore plus dangereux et quelques accidents se produisirent qui eussent été de peu de chose en plein jour mais qui posaient de vrais problèmes en *black out*. C'est là que Libard apprit à connaître le sergent-chef d'échelon : un débrouillard pour qui tout était simple ! A l'aube, longtemps après le bataillon, le convoi arriva en vue du village de Baerendorf, son nouveau cantonnement et jamais le café du matin ne parut aussi bon !

Les soldats apprirent à connaître les particularités de nos provinces de l'Est. Baerendorf était un village catholique où la plupart des habitants parlaient français. Le bataillon breton y fut bien accueilli et apprit rapidement à remplacer le cidre par la bière et le calvados par le schnaps. En revanche, on racontait que dans le village voisin de Hirschland, qui était protestant et germanophone, les soldats étaient très mal accueillis... Les trois lieutenants de la compagnie se retrouvèrent logés dans le vaste grenier de la ferme de Monsieur Fiegel. Le premier dimanche, à la grande surprise de leurs ordonnances qui fabriquaient du café au lait avec le mauvais jus de la roulante et le bon lait de la ferme, Bernardine, la fille de la maison leur apporta un superbe kouglof qu'elle avait gentiment fait à leur intention.

La routine de l'entraînement reprit mais il n'était plus question d'effectuer le moindre tir : trop dangereux et trop compliqué d'obtenir les autorisations nécessaires. Il fallait donc admettre que les soldats savaient tout sur l'emploi de leurs armes, ce qui était très douteux.

Bien que très différents, les trois lieutenants s'entendaient fort bien ; l'intimité du grenier permettait de longues conversations sur de nombreux sujets mais le plus lancinant portait toujours l'impréparation de l'armée qui ne faisait que refléter celle de la nation. On avait pourtant tout fait pour éviter la guerre et même subi la honte d'abandonner nos alliés. Le sort réservé à la Pologne faisait mal augurer de notre première rencontre avec l'ennemi. Mais curieusement, celui-ci ne se manifestait pas. Il réagissait même assez peu à nos gesticulations dans la Sarre. Libard choquait à la popote les officiers anciens en critiquant la formation des "groupes francs" de volontaires pour les patrouilles et les coups de main. On en faisait grand cas mais pour lui, c'était reconnaître que le gros de la troupe était peu apte au combat et totalement dépourvu d'agressivité. Le capitaine n'avait aucun prestige à ses yeux : c'était pourtant un ancien de la Grande Guerre et les jeunes officiers auraient bien aimé le respecter et écouter les récits de ses combats. C'était le cas du chef de bataillon qui fut d'emblée très populaire mais le capitaine avait probablement fréquenté les bureaux plus que les champs de bataille. Un jour, il donna sa mesure ; il avait commandé une inspection des munitions. Comme la compagnie n'avait encore pratiquement pas tiré une seule cartouche, cela parut de peu d'intérêt. Cependant on vida les voiturettes, on compta toutes les caissettes, on vérifia toutes les bandes, on s'assura que les balles perforantes et les balles traceuses existaient bien, en quantité conforme à la dotation réglementaire. Horreur ! Il manquait une certaine quantité de balles traceuses. Comme c'était Libard qui avait perçu tout le matériel de la compagnie, le regard courroucé du capitaine se tourna vers lui. Il avança timidement que ces cartouches étaient probablement plus chères que les autres et, comme elles manquaient dans les quatre sections en nombre égal, c'était sans doute que la dotation avait été réduite par économie et quelles avaient été remplacées par des cartouches ordinaires... Il ne fit qu'aggraver la colère de son chef. Sa compagnie eut été décimée par l'ennemi qu'il n'eut pas été plus fâché. Il se répandit en imprécations sur les jeunes officiers qui croyaient tout savoir mais qui seraient incapables de remplir les fonctions de sergent-fourrier. Il menaça tout le monde de risquer une défaite sanglante lorsqu'on affronterait la "machine à secouer le paletot" (c'est ainsi qu'il appelait les mitrailleuses allemandes). A la surprise des lieutenants, l'effet produit sur la troupe fut détestable. Les Parisiens gouailleurs ne croyaient pas du tout qu'il eût jamais fait l'expérience des combats et se moquaient de lui derrière son dos, ce qui créait un vrai malaise chez les lieutenants et les sous-officiers. C'est sans doute vers cette époque qu'il gagna le surnom de *Leroidec* et qu'on ne le nomma plus qu'ainsi dans tout le bataillon et même au-delà, ce qui faisait d'ailleurs très "breton".

Libard était anxieux de perfectionner l'entraînement de sa troupe et ce n'était pas commode. Il fallait manœuvrer sans endommager les cultures et étudier la technique sans jamais faire de tir réel. Les sous-officiers faisaient de leur mieux et les camarades de réserve surprenaient par leur sérieux et les efforts qu'ils faisaient pour bien connaître leur troupe et la nécessité de bien manœuvrer faute de quoi, le combat finirait mal pour eux. Le combat ! C'était de plus en plus difficile d'y

croire puisqu'il ne se passait rien. Les mauvais esprits considéraient la mobilisation comme une brimade inutile et ceux qui voulaient les préparer au combat passaient pour des fauteurs de guerre !

Le camarade Kass avec sa magnifique chevelure blonde ondulée et son goût pour les sucreries s'occupait de sa troupe avec beaucoup d'adresse et de dévouement. On l'imaginait mieux dans un salon du faubourg St-Germain, avec de jolies femmes, que dans une grange de Lorraine entouré de paysans bretons pas très passionnés par le démontage-remontage de la mitrailleuse les yeux bandés ! Et pourtant, tous l'appréciaient et sa section était impeccable ; elle devait d'ailleurs le prouver par la suite.

L'architecte Pupy, lui, était plutôt un artiste. Par une belle matinée d'automne où ils étaient dans les champs dominant le village, il saisit le bras de Libard et lui dit : << Regardez cette lumière, ces couleurs, un vrai Vlaminc ! >>

Cependant il prenait son rôle d'instructeur très au sérieux. Avec les canons anti-chars de 25, on pouvait, à la rigueur, viser les vaches ou mieux, les voitures sur la route mais avec les mortiers de 81, comment faire un réglage sans obus ?

Le bataillon se trouvait finalement très à l'aise dans le village. Les fermiers s'entendaient bien avec les hommes et avaient aussi réservé bon accueil aux chevaux, ce qui était important ! Le soir, dans leur grenier, les trois lieutenants, après la correspondance toujours abondante, réformaient l'armée, remettaient le pays dans la bonne direction et s'endormaient du sommeil des justes... qu'ils étaient réellement !

L'automne avançait, les nuits devenaient fraîches, les pluies et les brouillards fréquents. L'hiver approchait et promettait d'être froid. Les grandes vacances au "village des ours" s'achevaient. Vers la fin de novembre, la division fut désignée pour aller garnir les intervalles de la "Tête de pont de Montmédy", limite nord de la ligne Maginot et, en conséquence, point très sensible de notre défense. On embarqua dans le train à Drulingen, en route pour Stenay. Le bataillon fut cantonné au village d'Olizy-sur-Chiers, le colonel et son état-major s'installant au village voisin de Lamouilly. La 1ère compagnie du Lt Laurent cantonnait au village de Villy qu'elle devait fortifier et défendre en liaison avec le 155ème régiment de forteresse qui occupait en particulier le petit ouvrage de la Ferté, dernier de la ligne Maginot.

La seule occupation de la troupe était l'organisation du terrain c'est-à-dire un travail de terrassier, peu exaltant, surtout par mauvais temps. Creuser des tranchées dans la terre argileuse qui collait aux pelles, installer des emplacements de mitrailleuses qui se remplissaient d'eau aux premières averses, étayer la paroi verticale du célèbre "fossé anti-chars" avec des clayettes laborieusement confectionnées dans les bois, fulminer contre les planqués qui restaient au chaud dans les bureaux : voilà ce qui occupa tout l'hiver. Les mitrailleurs servaient un poste de D.C.A. avec avec leurs mitrailleuses *modèle 1914* munies d'un support spécial pour le tir contre avions. Heureusement, le ciel restait toujours vide et le problème majeur était la lutte contre le froid pour les soldats et, pour les gradés, la difficulté de prendre au sérieux des consignes qui, au cours des semaines et des mois, se révélaient parfaitement inutiles...

Un jour, Libard eut à prendre une décision difficile : comme il inspectait le poste de D.C.A. qui surplombait le village, il constata l'absence du chef de poste, un sergent très sérieux, qu'il aimait bien et qui était prêtre. Sur les indications sournoises d'un caporal (probablement anticlérical), il ne tarda pas à le découvrir derrière un bouquet d'arbres, en train de lire son bréviaire ! Bien sûr, le ciel était entièrement vide d'avions allemands et personne ne croyait sérieusement à la guerre. Mais c'était son devoir de faire un exemple et Libard dut punir son pauvre abbé !

Le pire était la lecture, au rapport, des professions recherchées en vue de l' "affectation spéciale". Le gros de la troupe, formé de paysans, en déduisait forcément qu'ils seraient bientôt les seuls à combattre... Un tour de permissions fut établi, ce qui fit bien plaisir mais non sans retombées fâcheuses : l'arrière trouvait que cette guerre n'était pas très sérieuse. Cependant, ceux qui venaient des avant-postes, souffraient beaucoup d'être confondus avec ceux qui s'étaient installés, quelquefois avec leur femme, dans les garnisons de l'arrière. Libard eut une permission pour Noël et, bien que peu enclin et pour cause, à raconter ses faits d'armes, il était assez mortifié lorsqu'on lui trouvait "très bonne mine". << Allons ! Ce n'est pas si dur que cela ! >> C'était vrai d'ailleurs qu'il avait bonne mine : la vie au grand air, une popote confortable, une chambre un peu spartiate chez une veuve attentionnée (c'est d'ailleurs meilleur de dormir dans une chambre non chauffée avec un gros édredon rouge que dans une atmosphère amollissante). Les soldats qui couchaient dans la paille se portaient mieux qu'on aurait pu le craindre dans le froid des Ardennes. Si bien que le médecin du bataillon subissait des critiques, à la popote, lorsqu'on lui reprochait les nombreuses dispenses qui évitaient d'aller patauger tout le jour dans les redoutables "fossés anti-chars" avec, en prime, un pique-nique servi par la roulante, debout dans le vent !

Et comme toujours, c'était les chevaux qui souffraient le plus. Ils étaient presque tous atteints de la morve et on avait bien du mal à les soigner. A la fin de l'hiver, Marsouin fut mis entre les brancards, ce qui n'alla pas tout seul, au début. Mais il avait bon caractère et il était si populaire et si bien soigné que, rapidement, il fut capable de tirer un voiturier, comme un grand !

Souvent le dimanche était consacré à des promenades à cheval ou à des invitations dans les popotes voisines. Seules les rumeurs comme celles qui déclenchaient la chasse aux parachutistes ou celles qui suspendaient les permissions rappelaient que c'était la guerre tant cela était difficile d'y croire !... Libard s'étonnait cependant qu'on ne préparât pas plus à fond la défense dont ils étaient chargés. A St-Cyr, il avait appris que, sur la position, les tirs étaient préparés, les distances mesurées avec soin sur les croquis panoramiques. Les mitrailleuses devaient avoir plusieurs emplacements pour battre au mieux tout le terrain. Des réseaux de barbelés devaient être installés et les angles morts battus par les grenades VB Quant au

personnel, il devait disposer de tranchées étroites et profondes et même d'abris couverts avec des rondins, les créneaux garnis de sacs à terre et les liaisons avec les voisins bien assurées par des itinéraires reconnus et des boyaux en zigzag afin d'être protégés des tirs d'artillerie... Rien de tout cela ne fut réalisé pendant la fin de l'hiver et au début du printemps. En tout cas, au 1er bataillon, il y avait d'immenses lacunes et encore moins d'exercices de cadres, sur le terrain, avec les manœuvres à exécuter au cas où l'ennemi ne se présenterait pas comme prévu !

Cependant, l'Etat-Major, attentif à la formation et au perfectionnement des jeunes officiers organisait des stages. C'est ainsi que Libard fut désigné pour aller au camp de Mourmelon pour un stage de "tir indirect de mitrailleuses", au plus fort du froid ! Il s'agissait d'utiliser nos mitrailleuses comme des pièces d'artillerie pour tirer à grande distance (plus de 2000m) et sans voir, d'après les données calculées sur un plan directeur. Ce genre de tir fut, paraît-il, parfois utilisé pendant la Grande Guerre quand on ne savait pas quoi faire des mitrailleuses et que les pièces d'artillerie étaient utilisées ailleurs. Il fallait grouper un nombre important de pièces et consommer une énorme quantité de munitions. Cela pouvait, à la rigueur, gêner un peu un ennemi qui parcourait à pied une zone sans boyaux, en effectuant, à l'improviste, des tirs groupés sur un carrefour ou un point sensible. Méditant la brève campagne de Pologne, Libard et ses camarades s'attendaient plutôt à une irruption de *panzerdivisionen* qu'à une stabilisation comme pendant la Grande Guerre. Mais les jeunes officiers ont toujours tendance à critiquer les anciens et les officiers de troupe sont prompts à brocarder l'Etat-Major... Nonobstant ces bavardages, réputés de "mauvais esprit", les instructeurs du camp de Mourmelon organisaient l'instruction des petits groupes de lieutenants qui se succédaient. Ceux-ci étaient logés dans les baraques de troupe mais, sans doute pour augmenter le confort des officiers, ils n'étaient qu'une demi-douzaine au lieu d'un trentaine dans chaque baraque. Malheureusement, les deux petits poêles ne recevaient que la ration de charbon correspondant au nombre d'habitants si bien qu'en raison du froid très vif, le soir, avant de se mettre au lit, on s'habillait plutôt que le contraire. Comme au bivouac, dans les bois, on dormait avec un gros chandail et des chaussettes de laine. Le matin, les deux officiers de service allumaient les poêles et les brodequins, rangés autour, commençaient à dégeler.

Tous les jours on pouvait voir de petits groupes serrés autour de la "planchette" fixée sur un trépied. Sur le plan directeur on déterminait la position de batterie en visant les clochers et autres points remarquables puis, l'objectif étant fixé, on en déduisait les angles de visée à communiquer aux pièces. Les jours de blizzard, fréquents sur le plateau de Mourmelon, on se cachait les uns derrière les autres lorsque l'instructeur s'appropriait à désigner un opérateur. Retirer ses gants était vraiment une punition ! Plus souvent qu'à son tour, c'était Libard qui opérait, non qu'il fût plus brave que les autres, mais sa réputation de fort en géométrie le poursuivait et le désignait pour manœuvrer l'alidade. La Théorie, bien assimilée, on attendit avec impatience les travaux pratiques. Hélas, les instructeurs, très penauds, invoquèrent la pénurie de munitions pour expliquer les résultats très négatifs d'un tir effectué avec des moyens dérisoires et de vagues panneaux déployés à terre sur lesquels on eut bien du mal à distinguer quelques impacts. Quelle efficacité attendre d'une volée de balles arrivant sans aucune précision alors que, pendant la Grande Guerre, il fallait plusieurs tonnes d'obus pour tuer un homme ? On se rattrapa cependant avec quelques séances de tir direct où les braves mitrailleuses *Hotchkiss modèle 1914*, faisaient merveille. Le commandant, plein de sollicitude pour ceux qui venaient du "front" les autorisa à loger en ville et Libard s'installa avec quelques camarades, pour la fin du stage, dans un petit hôtel de Mourmelon : un vrai paradis comparé à la baraque du camp ou même à la chambre de la logeuse d'Olizy-sur-Chiers. Les deux accortes servantes avaient grand succès auprès des militaires. C'était deux sœurs et l'une d'elles louchait terriblement mais, curieusement, c'était elle qui plaisait le plus : elle était tellement plus aimable que sa sœur, si jolie et trop sûre d'elle ! Libard préférait un furet, parfaitement apprivoisé qui se promenait dans le café et aboutissait toujours sur ses genoux. Les lapins étaient si nombreux dans le camp que beaucoup de chasseurs pratiquaient la chasse au furet...

Une soirée mémorable conduisit le petit groupe à Reims au célèbre *Palais Oriental* dont la réputation égalait celle du *Sphinx* à Paris et qui, pour l'heure, était presque exclusivement fréquenté par les aviateurs anglais de la base de Reims qui avaient un pouvoir d'achat élevé. En dépit de la qualité des pensionnaires, beaucoup d'Anglais leur préféraient le whisky et terminaient la soirée lamentablement évacués par leurs camarades.

Libard apprit aussi que le père d'un flirt, à Paris, colonel d'infanterie, était justement en garnison à Mourmelon. Hélas, en dépit des efforts et des ruses des deux parties, aucune rencontre ne fut possible. Que faire, tout seul contre la ligne Maginot ? Aujourd'hui les jeunes ont peine à croire le mal qu'on se donnait pour le peu de résultats obtenus...

Rentré au cantonnement à Olizy, François eut, un dimanche, l'occasion de rendre visite à un vieil ami de la famille, ancien combattant de la Grande Guerre et officier de réserve d'artillerie, qui se trouvait mobilisé - et tellement fier de l'être - dans un parc d'artillerie à Verdun. Engagé volontaire en 1914, il était sorti de Fontainebleau officier de réserve et aurait vivement souhaité faire carrière. Mais ses parents en avaient décidé autrement et il était devenu chef de bureau à la Banque de France. Assidu aux périodes militaires et regrettant toujours le métier des armes, il avait été promu capitaine de réserve et se dépensait sans compter dans son parc d'Artillerie. C'était un patriote : il avait baptisé son chat 75 et militait dans les "Croix de Feu". Lorsque François racontait ses démêlés avec les communistes de Villeneuve-St-Georges, il n'en croyait pas ses yeux. Lui, comme beaucoup d'autres - et malheureusement comme beaucoup de vieux officiers - repartait "comme en 14" ! Les Allemands, eux, se préparaient aussi à repartir, non pas à 2 km à l'heure pour s'arrêter à la Marne, mais bien à 40 km à l'heure pour aller jusqu'à la Bidassoa !

Il y eut aussi une battue historique aux sangliers qui se multipliaient dangereusement et ravageaient les cultures de printemps. Elle fit peu de victimes chez les sangliers et, par miracle, aucune chez les militaires qui s'étaient bien amusés.

Et le temps s'écoulait lentement ; le fossé antichars progressait encore plus lentement. Au rapport, on demandait toujours plus de tôliers-formeurs, des fraiseurs-outilleurs ou des spécialistes sur rectifieuse et le gars Hiron, le brave ordonnance, disait : « Heureusement qu'on est cultivateurs, sinon vous seriez bientôt tout seul mon lieutenant » !

En prévision de la mortalité sévère qui ne manquerait pas de se produire chez les chefs de section d'infanterie, le commandement organisa des stages destinés à former des aspirants. On demanda des sous-officiers volontaires et il fallut ensuite en choisir quelques uns mais aussi désigner les non-volontaires parmi les plus qualifiés. Ces choix étaient difficiles : qui peut, le mieux, commander les autres ? De toute évidence, il faut d'abord le vouloir mais aussi en être capable et surtout en être digne. Les connaissances générales et la technique interviennent très peu pour commander trente fantassins même dans une armée moderne. En revanche, une bonne forme physique, du bon sens, de la volonté et même parfois, bien sûr, du courage, voilà ce qu'il faut quand on doit donner l'exemple. Lorsque la liste fut définitivement arrêtée par le commandement, François n'approuva pas complètement et garda soigneusement pour lui ses réserves et ses critiques.

Bien entendu, un sujet fréquent des conversations de popote était le tour de permissions. Il fut au printemps arrêté puis repris suivant les renseignements pris en compte au G.Q.G. François fit remarquer que, décidément, les Allemands avaient partout l'initiative, même pour décider des permissions... et Leroidec le fusilla du regard. Libard était si peu d'accord avec lui qu'il lui arrivait souvent de se demander s'il n'était pas lui-même un mauvais officier !

Pourtant le printemps commençait et il avait quatre chevaux à monter, même celui du médecin ! Enfin son tour arriva et il devait prendre un train à Stenay le 9 mai dans la soirée...

Quatrième partie : Combats sur la ligne Maginot

Le 10 mai 1940, à Paris, vers cinq heures du matin, les sirènes se mirent à hurler. François Libard grogna et se retourna dans son lit pour se rendormir. Pas pour longtemps car le veilleur de nuit tambourina à la porte en criant « Aux abris, alerte aérienne ! » >> Le sous-lieutenant, d'un naturel discipliné, décida cependant de rester couché : c'en était trop ! Il était arrivé dans la nuit venant de Stenay, à la frontière belge pour entamer une permission de dix jours et comme le dernier train pour rentrer chez lui, à Rambouillet, était déjà parti, il avait échoué dans ce modeste hôtel près de la gare Montparnasse. Il se rendormit donc et ne sortit que vers huit heures, sur le boulevard, pour prendre un solide petit déjeuner, en attendant son train. Un marchand de journaux passa en criant : « Les Allemands attaquent ! La Belgique et la Hollande sont envahies ! » >>

François comprit aussitôt que sa permission serait brève et pensa aussi que le Commandement était bien mal renseigné : depuis la fin de l'hiver, les permissions avaient été plusieurs fois suspendues puis reprises suivant les bruits de rassemblements allemands en vue de l'offensive. Décidément, on ne songeait qu'à attendre l'initiative ennemie. Bien que ce soit l'Angleterre et la France qui eussent déclaré la guerre, on ne faisait que s'enterrer pour se défendre ! Rien d'étonnant d'ailleurs, car ni les soldats mobilisés ni la foule des civils n'avaient envie d'en découdre. François avait souvent entendu évoquer la mobilisation de 1914 et l'enthousiasme populaire et il remâchait avec amertume son propre départ d'août 1939 : le calvaire de la marche du fort de Villeneuve-St-Georges au fort d'Ivry puis, le lendemain à la gare de la Villette pour l'embarquement du bataillon vers la frontière, les mobilisés souffrant dans leurs chaussures neuves, alourdis de leur sac et de leurs armes, écrasés de chaleur et la populace leur portant à boire, du vin bien sûr et c'était déjà trop mais aussi du pernod et là, les sous-officiers intervenaient. François, indifférent aux injures - il en avait souvent endurées depuis qu'il avait endossé l'uniforme - essayait de maintenir sa section en ordre. Et le miracle s'était produit. Le lendemain, au moment où le train s'ébranlait, il ne manquait personne ! Il n'y avait eu qu'un seul blessé au moment de l'embarquement des voitures et tous les traînards étaient arrivés au dernier moment, en piteux état pour quelques uns...

Et voilà qu'on l'envoyait en permission la veille de l'offensive qu'on attendait depuis neuf mois ! Il eut juste le temps de téléphoner à sa mère pour qu'elle vienne déjeuner à Paris chez sa sœur, avant de prendre le premier train pour rejoindre le bataillon le plus vite possible. François trouva cependant le temps d'aller choisir chez l'armurier de la place St-Michel un superbe *Parabellum* 9mm à genouillère pour remplacer le revolver 8 mm à barillet qu'il avait touché à la mobilisation et qui lui paraissait insuffisant maintenant qu'on allait sûrement voir l'ennemi de plus près. Un officier s'arme à ses frais. Mais Libard avait fait des économies au cours de l'hiver et, de plus, il adorait les belles armes !

A la gare de l'Est, ce jour là, les adieux furent pénibles. Depuis la Drôle de Guerre, on ne songeait plus au combat et François avait déjà souffert, à sa première permission, des appréciations des amis alors qu'il revenait des avant-postes : « Comme vous avez bonne mine ! Où êtes-vous donc ? Cette guerre est moins terrible qu'on ne le redoutait ! » >> Bien sûr, ce début n'était pas très meurtrier mais il fallait quand même coucher dehors, dans les bois de sapins des Basses-Vosges, patrouiller la nuit entre Bitche et Deux-Ponts et supporter quelques petits bombardements. Mais cette fois-ci, tout le monde comprenait que quelque chose allait commencer. On ne serait pas déçu !...

Le règlement prévoyait que les permissionnaires surpris par un rappel général devaient regagner un centre mobilisateur ; mais François se souciait fort peu d'obéir à cette consigne car il était sûr de retrouver son unité rapidement, son bataillon restant sur place. Alors qu'en suivant la consigne, il risquait fort d'être affecté en catastrophe à une autre unité. Pas question de commencer la campagne ailleurs qu'avec ses camarades et même sous les ordres de Leroidec ! Il prit donc le premier train pour Reims où il séjourna un bon moment dans un souterrain pour cause d'alerte aérienne. Après une fin de nuit assez pénible, il arriva à l'aube à Stenay d'où il monta sur un camion d'artillerie qui se dirigeait vers Olizy.

En route, Libard vit passer, en direction de la Belgique, un escadron de dragons à cheval, de la 2ème Division Légère de Cavalerie. C'était un spectacle surprenant mais au quel il était bien habitué, ayant passé son enfance dans la garnison du 4ème hussards, un des derniers régiments entièrement à cheval. Il se revit, petit garçon, réveillé de bonne heure, se penchant à la fenêtre pour voir partir le régiment en manœuvres. Il était fasciné par les petits tarbais, assez vifs, dont les sabots claquaient sur les pavés. Les cavaliers étaient des paysans bretons qui n'évoquaient en rien les prestigieux sabreurs de la Grande Armée. Qu'importe ! Le petit François regardait, émerveillé, les mousquetons en bandoulière et les sabres pendant au flanc des chevaux. Ces dragons étaient équipés de la même façon "qu'en 14" ! Mais ils partaient vers l'Ardenne belge à la rencontre des troupes du Führer. Libard appréciait les montures en parfait état, bien pensées mais il se demandait pourtant à quoi pourraient bien servir les sabres qu'on distinguait sur le côté des selles. Quelques jours plus tard, il verrait passer, en sens inverse, et dans quel état (!), les survivants des accrochages : un spectacle à tirer les larmes des yeux ! L'État-Major avait décidé que la forêt des Ardennes était impraticable aux blindés et qu'on n'y pouvait manœuvrer qu'à cheval ! Comme s'il n'y avait pas de routes !

En arrivant à Olizy, Libard trouva le village vide de tous ses habitants et étrangement désert et silencieux. Dans l'impossibilité de retrouver ses bagages, il rejoignit son bataillon en chemise blanche, cravate noire, bottines et leggings élégantes, culotte mastic du bon tailleur militaire. Trois semaines plus tard, quand il put en changer, la chemise était devenue kaki clair comme il se doit !

Sa première visite fut naturellement pour le PC du bataillon sur la côte de la Vigne. Il y trouva Leroidec prostré dans un coin et qui l'envoya vers le Lt Dobin son nouveau commandant de compagnie dont le PC était mitoyen mais qui ne s'y trouvait pas. Comme il connaissait la position que devait occuper sa section, il s'y rendit sans plus tarder. Le gars Hiron, son ordonnance, avait mis de côté son sac de montagne, son couvre-pieds, sa toile de tente ainsi que sa gamelle et son bidon. Le bivouac fut vite installé.

La section occupait la corne NE du bois 226 et tirait vers Villy et l'ouvrage de La Ferté. Libard retrouva son adjoint le sergent-chef Gloaguen, très soucieux. En effet, le groupe de droite du sergent Bécher était très bien installé ; pendant l'hiver, on avait creusé des tranchées profondes, un abri sous rondins et des créneaux de tir pour les mitrailleuses, les pentes et la crête en direction de la croix de Villy et de l'ouvrage de la Ferté étaient très bien battues ; seuls manquaient les barbelés. Le souci de Gloaguen venait du groupe de gauche, à la lisière du bois où les tranchées n'avaient que cinquante centimètres de profondeur, les emplacements de pièces étaient à peine ébauchés et il n'existait ni abri enterré ni barbelés. Les deux groupes étaient distants d'environ 500m, sans vue directe. Lors de l'alerte de la veille, le bataillon avait rejoint ses positions en grande vitesse et Gloaguen savait seulement que la section se trouvait dans un point d'appui de la 3ème compagnie du Lt Pontbrun. Lors de la mise en place, Gloaguen n'avait fait qu'apercevoir le Lt Dobin qui commandait désormais la CA (Compagnie d'Accompagnement) dotée de mitrailleuses, de mortiers de 81 et de canons de 25 anti-chars. Il était accompagné de Madanne, le lieutenant qui commandait la section de fusiliers-voltigeurs voisine de la section de Libard. Ils étaient tous les deux très soucieux du peu d'organisation du terrain et avaient recommandé de se mettre sans tarder à approfondir les tranchées. Libard était bien de cet avis et prit conscience de l'étendue du travail à réaliser. Pourtant, au cours de ce rude hiver, on en avait remué de la terre ! Les soldats du 23è RIC avaient été utilisés comme pionniers pour l'aménagement de la "Tête de pont de Montmédy" dont ils constituaient les troupes d'intervalle. Si bien qu'au lieu d'aménager eux-mêmes, dans les détails, les emplacements où ils auraient à se battre, ils avaient surtout travaillé à creuser le célèbre "Fossé anti-chars" dont la paroi verticale était garnie de clayettes laborieusement taillées dans la forêt. Mais à cette époque, les soldats disposaient d'"outils de parcs", grandes pelles et pioches, alors que désormais, ils n'avaient plus que leurs "outils individuels" dérisoires devant le volume de terre à remuer pour les protéger efficacement des bombardements. Pour établir d'urgence cette situation, il aurait fallu un commandement actif et efficace. Or, le commandant de Villepoix ayant été évacué pour maladie, l'intérim était assuré par le capitaine le plus ancien qui était Leroidec. La compagnie devait y gagner puisqu'elle était désormais commandée par le Lt Dobin, un Maixantais guadeloupéen très sympathique mais Libard craignait que le bataillon ne soit plus commandée du tout !

Libard regrettait beaucoup l'absence du cdt de Villepoix. Tout le monde l'aimait bien. C'était un rude colonial qui avait commencé par commander un groupe franc pendant la guerre de 14-18 et qui racontait volontiers des histoires d'Indochine. Il avait commandé le bagne de Poulo-Condor qui, en dépit de ce nom séduisant n'était pas un séjour de rêve ! Il avait quitté le fort de Villeneuve-St-Georges dans une belle *Hotchkiss* appartenant au patron du bordel, ayant jugé la voiture de réquisition qu'on lui avait attribuée tout à fait indigne de lui ! Au cours de l'hiver, il ne décolérait pas contre le service de censure militaire qui ouvrait très souvent sa correspondance. Il avait une très jolie femme, brune aux dents de loup et aux yeux de braise, beaucoup plus jeune que lui et à qui il écrivait tous les jours. D'où la conclusion des jeunes de la popote qu'ils devaient échanger une correspondance enflammée et les censeurs, appréciant l'érotisme, ouvraient souvent les réponses de l'épouse pour s'en régaler !... Heureusement, par la suite, le Commandement envoya un chef prestigieux, le capitaine de Brébisson comme adjudant-major d'un chef de bataillon âgé très fatigué.

Pour l'instant, au matin du 11 mai, François reprit contact avec tout son monde, précisant les travaux les plus urgents, visitant la section de voltigeurs de la 3ème compagnie qui se trouvait à sa gauche dans le bois 226. Un violent bombardement sur Lamouilly rappela à tous que la vraie guerre venait de commencer. François regarda sa carte attachée sur une planchette et où il avait noté le dispositif du 1er bataillon. La ligne principale de résistance était au village de Villy fortifié par la 1ère compagnie du Lt Laurent qui détachait des patrouilles jusqu'au bord de la Chiers. A la hauteur du bois 226, c'était la position intermédiaire, avec la 3ème, celle du Lt Pontbrun. Derrière, et à l'ouest, se trouvait la 2ème cie du capitaine Louis, vers la côte de la Vigne où se trouvait côte à côte les PC du bataillon et de la compagnie d'accompagnement.

Les sections de mitrailleuses étaient réparties dans les points d'appui : une à Villy, celle de Kass avec la 3ème cie à l'ouest et celle de Libard à l'est et la 4ème avec la 2ème cie. Au sud, vers la route de Malandry à la Ferté se trouvait un bloc de béton appelé "Bloc B". La section d'engins de Pupy y avait réinstallé un groupe de mortiers de 81. Quant aux deux canons de 25, tirés par des chevaux, Libard ignorait où on avait pu les mettre : quelque part, sans doute, pour battre le fameux fossé anti-chars...

Cette position intermédiaire était à plus d'un kilomètre de Villy et, derrière, à environ un kilomètre également, c'était la ligne d'arrêt. Le terrain dessinait un éperon dominé par la cote 307 où se tenait un observatoire d'artillerie, à l'ouest de la côte de la Vigne où se trouvait la 2ème compagnie, une section de mitrailleuses, les deux PC du 1er bataillon et de la CA ainsi que l'observatoire du Lt Delpech, officier de transmissions du bataillon et, à l'est, la côte de Morchand avec les points d'appui de la 10ème cie du 3ème bataillon voisin dont les deux autres compagnies étaient à la Ferté (9ème cie) et au nord de Lamouilly (11ème cie). Cet éperon constituait un point fort et, en aucun cas, l'ennemi ne devait franchir cette "ligne d'arrêt".

Le bataillon occupait donc une position NNE-SSE d'une largeur de plus de 800 m et de plus de 3 km de profondeur. Il y avait très peu de barbelés, beaucoup de tranchées n'avaient pas plus de 50 cm de profondeur et les positions de tir des armes automatiques étaient disposées pour faire face à une attaque venant du NNE. Au NE de la limite est du quartier du 1er bataillon, près de la croix de Villy, se trouvait l'ouvrage de la Ferté, dernier ouvrage de la ligne Maginot. Il comprenait deux blocs, est et ouest distants d'environ 200 m et des locaux souterrains profondément enterrés. Mais il n'existait pas de passage souterrain permettant de communiquer avec les gros ouvrages de Margut et de Moiry. Cependant il s'agissait d'un ouvrage très bien équipé avec des groupes électrogènes, une ventilation, des réserves d'eau, de vivres et de munitions, une infirmerie et des locaux pour le repos de l'équipage. Le tout était entouré d'un réseau de rails contre les blindés et de réseaux de barbelés contre l'infanterie. Chaque bloc comprenait des cloches de tir et des cloches de guet. Une tourelle à éclipse recevait un canon de 75 et une autre un canon de 47 anti-chars. Il y avait aussi des jumelages de mitrailleuses Reibel, un canon de 25 anti-chars. Il était prévu des mortiers de 50 et des fusils mitrailleurs ainsi que des goulottes à grenades pour battre les fossés profonds de plus de 2 mètres. Des nombreux périscopes permettaient l'observation et les réglages d'artillerie. Les blindages étaient de 30 cm d'acier et les casemates épaisses de plusieurs mètres de béton à l'épreuve des obus de 300.

L'équipage du 155è RIF comprenait une centaine d'hommes dont deux officiers et un médecin. Le fort était commandé par le Lt Bourguignon que Libard connaissait pour avoir déjeuné avec lui à la popote du Lt Laurent qui commandait la 1ère Cie à Villy. Pour assurer une meilleure liaison, une section du 155è RIF se trouvait à Villy et une section de la 1ère cie se trouvait sur les pentes de l'ouvrage.

A côté de ce fort se trouvaient deux casemates armées d'un canon de 75 et d'un fusil mitrailleur. Depuis sa position, Libard pouvait apercevoir ces ouvrages rassurants à environ 1200 m. Il se sentait néanmoins assez seul car, à l'est, vers le village de la Ferté, la 9ème cie était à près de 2 km. Libard ne s'étonnait pas de n'avoir ni vu Leroidec ni rien reçu de lui mais il ne comprenait pas que Dobin n'eût pas encore fait le tour de ses sections pour vérifier leur implantation et préciser les consignes lors de l'attaque qui allait, évidemment, se produire rapidement.

La corvée de soupe s'effectuait normalement sur la route de Malandry à la Ferté et prit ainsi des nouvelles de la section d'engins de Pupy. Libard allait souvent au PC de la section de fusiliers-voltigeurs de Madanne qui disposait d'un téléphone mais, pour lors, on n'y apprenait aucun renseignement sur l'ennemi.

Dès le 12 mai on vit de nombreux éléments de la division de cavalerie qui était allée à la rencontre de l'ennemi dans la forêt belge se replier en bon ordre mais après avoir subi de sérieuses pertes. Le 13 mai, on signala des unités allemandes venant de Belgique et descendant vers Blagny. Et la nuit, on vit d'importants convois motorisés roulant à bonne allure tous phares allumés. Notre aviation n'intervenait pas et notre artillerie très peu, ces objectifs étant sans doute hors de portée. En revanche, l'aviation allemande s'était déjà manifestée et les villages et les grandes usines le long de la Chiers brûlaient, illuminant le ciel. La vue de ces convois éclairés rappelait à Libard ses randonnées nocturnes dans la forêt des Vosges où il faisait respecter le *black out* complet, si gênant pour les soldats qui s'attiraient des reproches véhéments des sous-officiers lorsqu'ils allumaient leur pipe ! Il est vrai que l'armée française vivait dans la terreur des bombardements aériens et qu'on n'avait aucune chance de progresser à plus de 4 km à l'heure, même en y voyant clair !

Dans le bois 226, les premiers obus commencèrent à arriver à la lisière où Libard se tenait avec son groupe de gauche mais ils étaient particulièrement nourris vers l'emplacement de la section Kass. Visiblement, il s'agissait de tirs de réglage en préparation d'une attaque. Les tirs étaient beaucoup plus nombreux sur Villy et, à gauche de la position, vers les fermes de Presles et de Cagneux. Libard savait que le 1er bataillon était à la gauche du régiment, le 23è RIC, lui-même à la gauche de la division (3è DIC). A sa gauche, c'était la 3è DINA et des troupes d'infanterie de forteresse qui tenaient les positions. Au cours de l'hiver, on avait vu construire, par des entreprises, de petits blocs de béton (il y en avait un près de la section Kass qu'on appelait "bloc T", d'ailleurs inoccupé. Mais Kass avait expliqué qu'il ne pouvait pas y installer des mitrailleuses car il était prévu pour un trépied différent des siens. Un autre bloc, plus important, existait dans la zone de la section d'engins de Pupy.

A partir du 13 mai on commença à évacuer les premiers blessés. Les brancardiers vinrent à pied au PC de la compagnie de voltigeurs. C'est ainsi que le premier blessé de la section, le soldat Coatmelec, fut évacué avec un éclat qui lui

avait bloqué la langue et la joue. Il saignait abondamment et ne pouvait plus parler mais il pleurait à l'idée de quitter ses camarades.

C'est probablement le 14 que Libard subit le plus violent bombardement de mortiers. Le bout de tranchée de 50 cm de profondeur se révéla très utile car, en s'y couchant, on y était parfaitement à l'abri, les éclats partant horizontalement au ras du sol. Ce n'était pas le cas des obus fusants éclatant dans les arbres. Deux autres blessés furent évacués mais il n'y eut pas de mort. Libard avait déjà subi quelques petits bombardements aux avant-postes en octobre-novembre devant la ligne Maginot de Bitche mais rien de commun avec une véritable préparation d'artillerie. Il se coucha dans son boyau, au milieu de ses hommes, interpellant un caporal pour savoir si tout allait bien. L'impression était atroce et la peur effrayante. Familier des réglages d'artillerie, il se disait, en comptant les coups : << Trop court ! Trop long ! A droite ! A gauche ! >> Comment ne pas penser que les prochains coups seraient au but ? C'est son sac de montagne, contenant tout son maigre bagage qui souffrit le plus. Il le retrouva éventré, la couverture en loques, pendant dans les arbres !

Heureusement, la nécessité d'agir fait oublier la peur, du moins un moment. Il fallait panser un blessé demander les brancardiers, faire nettoyer les armes et ranimer l'ardeur de quelques-uns. Le ravitaillement arrivant de nuit apporta des nouvelles de la roulante et de l'échelon. Quelques chevaux avaient déjà du être abattus. Mais on n'avait toujours pas aperçu d'ennemis. On ne voyait que des éclatements et ni chars, ni infanterie.

Pourtant, Libard vit avec surprise des éléments du 136^e RIF venant de l'ouest du bois se diriger vers Olizy. Beaucoup d'hommes paraissaient affolés. Un lieutenant interpellé lui répondit "qu'il avait des ordres". Ce spectacle indisposa fortement Libard d'autant plus qu'un caporal vint lui dire qu'un groupe de mortiers de 81 se trouvait abandonné en désordre. Libard les fit aussitôt porter à son camarade Pupy qui vit d'un seul coup doubler sa puissance de feu. Mais il sembla qu'il n'en n'avait cure car il se plaignit de n'avoir pas d'objectifs et de ne pas pouvoir tirer. Il n'avait aucun renseignement sur l'ennemi et ne faisait que recevoir des bombardements de toute sorte !

Libard commençait à s'inquiéter sérieusement de son inactivité. Il n'avait aucune nouvelle de son commandant de compagnie ni du bataillon. Il pensait qu'au cours de l'hiver on aurait pu effectuer quelques manœuvres pour tester notre dispositif et prévoir des variantes suivant les mouvements de l'ennemi. Il devenait évident que celui-ci ne manœuvrait pas du tout comme prévu. On apercevait toujours au loin, dans la vallée de la Chiers, des bombardements et des incendies vers les grandes usines de Blagny et de Carignan. Les combats se rapprochaient, venant de l'ouest et c'était Villy qui était attaqué en premier. Au bruit différent des armes, on devinait un combat intense. Mais Libard n'y pouvait rien. Il devait pourtant se passer quelque chose car les rafales d'armes automatiques commençaient à arriver à la lisière du bois venant de la direction de l'emplacement de Kass qu'on entendait souvent tirer.

La 3^e cie avait beaucoup souffert des bombardements et avait, semblait-il, modifié son implantation pour faire face à l'ouest. Le plus grave était l'absence totale de renseignements et d'ordres. Au PC de Madaune le téléphone était constamment coupé en dépit des efforts des hommes des transmissions qui n'en finissaient pas de dérouler leurs lignes qui pendaient lamentablement dans les arbres. Le commandement était totalement absent, ce qui peut s'expliquer par les distances considérables entre les unités et aussi par la mission "résister sur place" et l'absence de tout moyen de contre-attaque. Tous les moyens avaient été distribués une fois pour toute et chacun attendait l'ennemi dans son abri, au cas où il y en aurait eu un !

Le 16, au cours d'une accalmie, Libard fit une reconnaissance et, à la jumelle, crut discerner l'ennemi aux fermes de Presles et de Cagneux ; notre artillerie les arrosait abondamment mais la section Kass semblait étrangement muette, de même que Villy. Tout ceci ne laissait pas d'être fort inquiétant. En outre, le ravitaillement n'arrivait pas. On entama donc les vivres de réserve mais on manqua d'eau et, bien entendu, de vin et de café. Ce dont Libard souffrait le plus était du sentiment d'inutilité et de total isolement. Il essaya de déplacer une mitrailleuse pour effectuer des tirs lointains entre la section Kass et Villy, sur des mouvements suspects, mais il lui était difficile de distinguer les amis des ennemis, même à la jumelle. Cela faisait quand même du bien d'expédier quelques bandes de mitrailleuse. Mais hélas, presque aussitôt, une réaction de mortiers ennemis se produisait.

Les moyens de transmissions de Libard étaient très rudimentaires : son petit sifflet, sa grande gueule et le gars Hiron, son ordonnance, brave et dévoué mais qui n'avait rien d'un coureur de marathon ! Il fit porter des demandes de feux d'artillerie sur les mouvements repérés, des enseignements sur les bombardements, les évacuations etc... mais, en sens inverse, c'était la discrétion la plus totale !

D'après les tirs des uns et des autres, l'activité se déplaçait vers l'ouest, c'est-à-dire Malandry. Libard se souvint qu'au printemps, par un beau matin, montant la jument Fauvette, il était allé faire un grand tour dans les bois d'Inor et vers Malandry. Au détour d'un layon, il avait rencontré deux généraux à cheval, accompagnés d'un sous-officier. On ne peut dire qui fut le plus surpris. Libard avait mis sa monture au pas, salué et les trois cavaliers s'étaient éloignés vers Malandry. Sa vraie surprise avait été cependant de découvrir un magnifique réseau de barbelés flambant neuf qui avait sûrement été établi par le génie tant il était important et bien aligné. A la popote, lorsqu'il avait fait part de sa découverte au commandant, Leroidec avec son habituel sourire niais, avait prononcé les mots de "bretelle d'armée" et ne s'était pas étendu sur le sujet, comme quelqu'un qui n'avait pas l'intention de partager avec un sous-lieutenant les secrets de l'Etat-Major...

Libard ne pouvait s'empêcher de penser que c'était justement ce réseau disposé selon la direction générale nord-sud qui devait arrêter les attaques sur le flancs de notre position : les éléments d'infanterie de forteresse qui venaient de traverser

son dispositif un peu trop rapidement à son gré, s'étaient probablement repliés derrière ce réseau. Le bruit avait couru de la percée de Sedan mais Libard ne pouvait imaginer qu'en si peu de temps, la brèche ne se fût élargie jusqu'à son bataillon ! Du coup, le front du bataillon s'étirait sur trois kilomètres. A droite, le village de Villy ne tirait plus guère pas, plus que la section Kass. Qu'advenait-il de la compagnie Pontbrun qui se trouvait en première ligne derrière ce réseau ? Mais à qui pouvait servir un si beau réseau s'il n'était pas constamment battu par le feu ? Quelques braves, armés de cisailles, auraient vite fait d'ouvrir la porte indispensable.

Libard, constatant que c'était le flanc gauche qui était attaqué, pensa qu'une manœuvre "face à gauche" avait été ordonnée. Vers 17 heures, un bombardement effrayant s'abattit sur l'ouest du bois 226. Très attentif à ce qui allait se produire ensuite, Libard vit tout à coup un grand diable de *feldgrau* sauter sur l'abri des voltigeurs en criant : « Grenad ! » Les servants de la mitrailleuse occupés à surveiller le paysage à 90° ne virent rien à l'exception de l'un d'eux qui resta sidéré quand Libard hurla : « Tirez ! » Si bien qu'il s'empara du mousqueton de l'abruti et tira, ce qui fit disparaître le *feldgrau* dans la tranchée. Un caporal et deux hommes furent dépêchés vers l'abri pour voir ce qui se passait. Ils revinrent en vitesse, l'air terrorisé, en expliquant qu'ils n'avaient vu ni le *feldgrau* qui demandait des grenades pour les jeter dans l'abri ni les voltigeurs qui auraient pu s'y trouver !...

On tira beaucoup vers l'ouest, dans le bois 226 et il est certain que la 3ème cie était durement attaquée. Tout indiquait un assaut d'infanterie avec de nombreuses rafales de mitraillettes ponctuées d'éclatement de grenades, ces mitraillettes dont l'infanterie française parlait beaucoup mais qui n'en possédait pas. Libard disposa quelques tireurs au mousqueton derrière ses mitrailleuses au cas où l'ennemi se présenterait, sortant du bois, dans son dos.

Cependant, à la tombée de la nuit, un grand calme se fit et l'ennemi ne se présentait toujours pas. Le soldat sur lequel Libard avait tiré était sans doute un voltigeur de pointe qui avait rejoint son unité. Libard ne savait que penser. Il espérait toujours recevoir un ordre, soit de son commandant de compagnie, soit du bataillon, au moins un renseignement. Depuis le matin du 11 mai, il n'avait jamais vu son chef ni même rien reçu un ordre du bataillon par l'intermédiaire de la compagnie de voltigeurs au milieu de laquelle il était censé combattre. Il se décida enfin à envoyer un sergent et trois hommes à travers bois vers le PC de la 3ème cie pour rendre compte de sa situation et demander des instructions. Il eut donné cher pour que cette patrouille revienne rapidement avec des nouvelles mais la nuit tomba et elle ne revint pas... Les mitrailleuses inutiles étaient toujours à la lisière, braquées vers le nord où rien n'apparaissait. Les quelques servants qui restaient étaient disposés autour, à l'intérieur du bois d'où ils s'attendaient à voir surgir l'ennemi ou des amis se repliant de leur position... Libard était accablé par son impuissance et son isolement.

La 3ème cie de voltigeurs avait visiblement complètement modifié son dispositif et même changé son PC sans avertir Libard qui aurait dû, bien sûr, recevoir les ordres correspondants de son commandement de compagnie mais qui, en fait, n'avait rien reçu. Plus grave encore, la corvée de soupe n'était pas rentrée non plus et les hommes commençaient à grogner. Libard se demandait si elle n'avait pas été victime d'un bombardement ou pire encore, si elle n'était pas tombée aux mains de l'ennemi. Il garda cependant pour lui ses sombres réflexions. L'obsession du jeune officier était le respect de la mission reçue : se défendre sur place sans esprit de recul. Mais il n'était pas attaqué, en tout cas pas par où il s'attendait à l'être. En revanche, il ne voyait pas bien comment se défendre du danger imminent : l'irruption de l'ennemi ayant envahi le bois derrière son dos puisque les voltigeurs n'y étaient plus ! Pointer les mitrailleuses vers l'intérieur du bois, sans aucune visibilité, c'eût été absurde de jour mais alors de nuit !... Celle-ci lui parut interminable ; à part de nombreux bombardements lointains, ce fut le calme parfait. Ce qui inquiétait fortement ses hommes et son fidèle adjoint qui craignait fort d'être pris sans avoir combattu !...

Vers la fin de la nuit, sa décision fut prise : il allait rejoindre le groupe qui se trouvait à l'est, sur les pentes, face à l'ouvrage de la Ferté. Au moins, à l'aube, si l'ennemi sortait du bois, on pourrait l'accueillir ou sinon l'arrêter, du moins ne pas être surpris. En silence, la mine basse et l'estomac creux, Libard fit sortir du bois les quelques hommes qui restaient avec son adjoint Gloaguen pour rejoindre le groupe du brave sergent Bécher, un Alsacien qui ne plaisantait pas avec la consigne. Mais qu'arriva-t-il ? Dans la nuit, sous le coup de l'émotion, se trompa-t-il de chemin ? Non ! Les emplacements du groupe étaient bien là mais vides de leurs occupants ! Libard y installa néanmoins ses hommes qui étaient épuisés et qui s'endormirent. Partout, c'était un spectacle d'apocalypse qui se déroulait sous leurs yeux, sur l'ouvrage de la Ferté distant d'environ 1200 mètres. Des éclatements énormes soulevaient des gerbes de flammes et de débris : de la fumée partout et un bruit infernal de toutes armes sans qu'il fût possible de distinguer les feux des défenseurs de ceux des attaquants.

Le reste de la nuit s'écoula péniblement et de sombres pensées agitèrent le pauvre Libard. Le chef Gloaguen, son adjoint, qui regardait toujours son officier comme s'il attendait de lui quelque miracle, lui signala qu'un trépied de mitrailleuse était manquant. Le servant qui en était chargé était blessé et son remplaçant, épuisé, l'avait abandonné dans les bois. Libard n'avait même plus la force de s'indigner ; il fit démonter la mitrailleuse inutile et disperser les pièces dans la nuit.

Lorsqu'il fit grand jour, il devint évident qu'on ne pouvait rester dans cet emplacement qui n'offrait aucune possibilité de tir efficace vers les lisières du bois 226 qui était fort probablement aux mains de l'ennemi. Libard se souvint alors du fameux fossé anti-chars et décida de s'y installer afin d'essayer de tirer entre le côté Marchand et le bois 226, vers l'ouest où l'ennemi avait conquis nos positions. A peine installé, l'ennemi réagit par un vif bombardement d'artillerie qui prouva à Libard que les observateurs ennemis l'avaient parfaitement repéré. Les hommes étaient plaqués contre les claies qui maintenaient la paroi verticale du fossé mais les coups trop longs les aspergeaient d'éclats, faisant seulement un blessé léger. Libard observa un coup qui vint s'enfoncer sur la partie inclinée, derrière son dos et qui, heureusement, n'éclata pas !

Le sergent Trapenard et trois hommes furent envoyés en patrouille vers le Bloc B où devait se trouver la section d'engins. Ils l'atteignirent sans encombre et revirent en signalant qu'ils n'avaient vu personne mais qu'un grand désordre donnait l'impression que Pupy et ses hommes avaient peut-être été faits prisonniers et que l'ennemi s'était retiré - ce qui fut confirmé par la suite. Libard commença à comprendre que l'ennemi avait dû culbuter la 3ème cie puis la 2ème et peut-être atteint le PC du bataillon. Mais il n'avait pas progressé jusqu'aux lisières est du bois 226 et n'avait donc pas rencontré la section de mitrailleuses qui défendaient les lisières nord.

Vers midi, une patrouille arriva d'Olizy et indiqua à Libard une zone de regroupement des survivants du 1er bataillon dans le bois à peu de distance du PC du régiment. Là, Libard retrouva le sergent Brecher très inquiet de la réaction de son officier. Il expliqua d'un air embarrassé qu'il n'avait fait que recevoir des obus sans voir un objectif sur qui tirer. La section de la 3ème cie qui se trouvait à côté de lui ayant reçu l'ordre de se replier sur la côte Marchand à l'ouest de laquelle on entendait de vifs combats, il l'avait suivie sans avertir personne. Le sergent-chef Gloaguen émit d'abord l'opinion qu'il méritait le conseil de guerre puis il se calma et mit cette conduite surprenante sur le compte de la fatigue des bombardements ainsi que du manque de sommeil et de nourriture. Libard se rangea à cet avis. Il regroupa les reste de sa section - moins d'une vingtaine d'hommes et, ne sachant où aller pour trouver son commandant de compagnie ou son chef de bataillon, décida d'aller rendre compte au PC du régiment qu'il n'avait jamais vu.

Accompagné du sergent Trapenard et du gars Hiron, son ordonnance-agent de liaison, il chemina le long d'une lisière du bois où se trouvaient plusieurs cadavres de chevaux morts, déjà très gonflés et qui répandaient une odeur pestilentielle. C'était l'occasion de maudire les embusqués de l'état-major qui auraient bien dû les enterrer au lieu de rester à ne rien faire dans leurs beaux abris. C'est alors qu'arriva un bombardement de fusants qui hachèrent les arbres et produisirent un effet terrifiant. Ils se jetèrent à terre et Trapenard cria qu'il était touché. Il avait le poignet gauche en sang et tenait son bras avec son autre main. Libard prit son pansement individuel dans sa poche et, à l'aide de deux petits morceaux de bois comme attelles lui arrangea un pansement fort convenable. Pour consoler Trapenard, il lui fit remarquer qu'il valait mieux que ce soit le poignet gauche plutôt que le droit. Alors, Trapenard, le courageux sergent qui retrouvant son calme et son sens de l'humour, ricana en disant : << Je suis gaucher mon Lieutenant. >> Par la suite, il donna de ses nouvelles et Libard apprit ainsi que son pansement avait paru si bien fait aux différents postes de secours qu'il n'avait été changé qu'à Bordeaux !

Le PC du régiment était dans une "galerie majeure" construite par le génie et qui impressionna Libard qui n'en n'en n'avait jamais connue de si bien faite. Il y rencontra le capitaine Lajoix couché sur un brancard avec un éclat d'obus dans les reins. Il souffrait beaucoup et lui dit que sa compagnie avait été très éprouvée. Le colonel Cuzin avait une réputation de grande sévérité et Libard n'en menait pas large en allant lui rendre compte de la situation. Le colonel fut d'abord très surpris d'apprendre que Libard avait passé toute la nuit dans le bois 226 qu'il pensait depuis longtemps aux mains de l'ennemi. Puis il l'interrogea avec bienveillance sur ce qu'il avait pu observer vers Villy et l'ouvrage de la Ferté. Vers l'ouest, Libard n'avait pu voir grand chose mais seulement entendre des bombardements et des combats. Il expliqua aussi qu'il n'avait pas compris comment les voltigeurs de la 3ème cie avaient changé d'emplacement sans l'avertir et comment ses patrouilles avaient dû tomber aux mains de l'ennemi. En outre, il s'étonnait d'être resté au même emplacement depuis le 11 mai sans avoir reçu ni ordre ni renseignement ni avoir eu la visite d'aucun chef. Le colonel marmonna qu'effectivement la C.A. n'était plus commandée... Libard n'insista pas, ignorant pratiquement tout de l'attaque allemande vers Malandry et du sort réservé au PC du bataillon. Le colonel ajouta qu'une contre-attaque, appuyée par des chars, allait rétablir les positions en direction de la Ferté. Hélas, cette contre-attaque déboucha bien mais n'atteignit jamais son objectif !

Le lendemain, Libard retrouva aussi, dans les bois, son échelon qui avait beaucoup souffert des bombardements et le caporal Pentecôte qui lui raconta la mort du Lt Dobin, son commandant de compagnie, qui avait eu lieu la veille. Comme il était question d'une contre-attaque menée par des éléments de la CA et de la 10ème cie de la côte Marchand, Dobin était venu rameuter le personnel de l'échelon. Pentecôte avait été volontaire ainsi que les conducteurs honteux d'être à l'arrière avec les chevaux. Dobin était très agité, pensant qu'il était en retard et qu'il n'arriverait pas à temps au rendez-vous avec la 10ème cie. Arrivé en vue d'un boqueteau de la côte de la Vigne, Dobin avait commandé Pentecôte et ses trois conducteurs ainsi que le caporal Yoyote armé d'un fusil-mitrailleur. Il avait filé sans précaution, à toute vitesse dans un layon du petit bois. La même rafale l'avait abattu ainsi que Yoyote qui mettait son F.M. en batterie. Alors, Pentecôte s'était replié avec ses trois conducteurs dont un fut blessé en route. Il pouvait difficilement contenir son émotion à ce récit et se reprochait d'avoir abandonné les deux morts.

De même, par des blessés, on avait appris la défense héroïque de Villy et l'anéantissement de la section Kass. Elle avait été attaquée sur sa gauche et même par l'arrière par les Allemands venant des fermes de Presles et de Cagneux. Comme ses emplacements ne permettaient pas de tirer utilement, Kass avait fait mettre en batterie sur les parapets et plusieurs tireurs avaient été rapidement mis hors de combat. Alors, Kass avait pris la place d'un tireur et avait été aussitôt blessé mortellement. Les autres avaient été probablement submergés et emmenés prisonniers.

Après ce récit Libard comprit que les Allemands avaient progressé vers Malandry dans la vallée du Cran et que probablement le PC du bataillon lui-même avait été balayé. En proie à un profond découragement, il se retira à l'écart, au pied d'un arbre et ne put retenir ses larmes... Ainsi donc, sa compagnie avait été presque anéantie sans avoir eu une grande efficacité. Pupy était aussi porté disparu, lui qui s'était plaint de n'avoir pas beaucoup tiré avec ses mortiers. L'ennemi avait attaqué là où on ne l'attendait pas. Et pourtant, le commandement, lorsqu'il avait ordonné la construction du grand réseau de barbelés avait bien prévu cette "bretelle d'armée" pour cloisonner la résistance du bataillon au cas où sa gauche aurait été découverte. Mais lui, Libard, n'avait reçu aucun ordre et n'avait pas eu à faire de manœuvre. Il avait été parfaitement ignoré

de ses chefs comme si, ni sa compagnie ni le bataillon n'étaient commandés ! Jamais, au cours de l'hiver, on n'avait effectué d'exercices dans cette hypothèse. D'ailleurs, en faisant face à gauche, les 2ème et 3ème cie avaient eu à défendre un front de plus de deux kilomètres entre le PC de la côte de Vignes et le village fortifié par la 1ère cie et ce, en dehors des emplacements prévus et occupés dès le début de l'attaque allemande. Peut-être aussi que les éléments du 136è RIF repliés derrière la " bretelle d'armée " avaient été destinés à épauler la 2ème cie. Mais pourquoi ceux qui avaient abandonné leur groupe de mortiers étaient-ils partis si rapidement ? Et pourquoi avoir abandonné la section de Libard à la corne NE du bois 226 complètement isolée et inutile alors qu'elle aurait sans doute pu être employée efficacement au SO du bois ? L'ordre initial, bref et péremptoire, était de tenir la position sans esprit de recul, ce qui interdisait de changer d'emplacement sans ordre. Et pourtant, dans le courant de la nuit, il avait bien fallu changer de position pour ne pas rester face au nord où aucun ennemi ne se présentait avec, derrière soi, un bois vide d'amis et rempli d'ennemis. Libard ne pouvait s'empêcher d'avoir mauvaise conscience pensant qu'il aurait pu peut-être manœuvrer. Mais où était donc passée la section de voltigeurs avec laquelle il était en liaison à sa gauche et qui n'avait ni tiré ni réagi lorsque l'éclaireur allemand avait sauté sur le toit de l'abri où il l'avait tiré au mousqueton ? Et la patrouille chargée d'aller au PC de la 3ème cie n'étant pas rentrée, elle était sûrement tombée aux mains de l'ennemi. Il n'y avait pas d'autre explication d'autant qu'on tirait ferme vers le SO du bois. La 3ème cie avait donc sûrement changé son dispositif sans avertir Libard qui, sans ordre de son chef, ne pouvait que rester sur place ! Incohérence et inaction ! Libard commençait à comprendre la fureur de Dobin qui, paraît-il, ne pouvait supporter Leroïdec, terré dans son PC et ne réagissant plus...

Libard, très fatigué par plusieurs nuits sans sommeil et qui n'avait pas mangé grand chose depuis trois jours sauf une bonne gamelle dévorée au PC du colonel, se reprochait de n'avoir pu se rendre plus utile. Les hommes qu'il avait ramenés avec lui, effondrés de fatigue, dormaient au pied des arbres. Mais beaucoup manquaient, blessés évacués, capturés par l'ennemi lors de patrouilles dans les bois et surtout son chef Dobin, tué au cours d'une action suicidaire. Libard se souvenait de la description enthousiaste de sa fiancée qu'il faisait à la popote de Villeneuve-St-Georges. Elle était arrivée de la Guadeloupe et ils s'étaient mariés au cours d'une permission. Il évoquait tristement ses camarades tués ou disparus et se reprochait d'être encore vivant. Pupy, l'architecte, était un artiste ; à l'automne, au cantonnement de Baërendorf, il s'émerveillait des paysages lorrains : « Regardez, Libard, c'est un vrai Vlaminc ! » Mais Libard s'occupait de besoins basement matérielles, essayant d'améliorer le confort de ses hommes et aussi des chevaux. Par un accord tacite, le chef de bataillon lui confiait toujours le convoi hippomobile. Outre Fauvette, la jument de la compagnie, il montait Courageux, l'alezan du commandant et aussi le cheval du médecin. En fait, il était le seul officier à savoir à peu près monter à cheval et il était devenu l'ami et le confident du vieux sous-officier d'échelon qui souffrait encore plus que ses chevaux de leurs mauvaises conditions de vie. Mais ces chevaux eux-mêmes ne servaient à rien. Bien sûr un commandant de compagnie en aurait eu bien besoin pour inspecter son point d'appui, couvrant plusieurs kilomètres. Quant au chef de bataillon, il lui aurait fallu trotter très vite pour parcourir son dispositif dans la demi-journée. Mais cela ne pouvait se concevoir qu'en période calme car, au milieu de tirs incessants, les plus braves ne pouvaient progresser que par petits bonds voire en rampant ! Et les prudents restaient dans leur abri, devant leur téléphone coupé.

C'était le souvenir de Kass qui lui faisait le plus mal car il était sûr de sa mort. Il était certain qu'il s'était dépensé sans compter, payant d'exemple, et finalement tué, servant lui-même une mitrailleuse après que plusieurs tireurs eurent été basculés dans la tranchée. Il était mort en brave et Libard, décidément dépressif, se reprochait quelques mauvaises plaisanteries, un antisémitisme de potache étant assez répandu à cette époque, surtout après le gouvernement du Front Populaire. Il est certain que Kass, comme son illustre mentor du régiment, n'aurait eu qu'un mot à dire pour être rappelé à Paris ! Mais il était resté à sa place et avait montré l'exemple d'un vrai patriote, acceptant le sacrifice suprême...

Libard songeait aussi au lieutenant Laurent dont on commençait à commenter la défense de Villy. Il avait fortifié, avec les moyens du bord, les issues du village et avait animé la défense avec une activité inlassable. Sous des dehors bourrus - c'était un Breton - il aimait beaucoup ses hommes qu'il connaissait tous par leur nom : un véritable officier de troupe. Il était marié à une des filles du très célèbre amiral de Penfentenyo, un marin breton catholique militant, père de famille nombreuse. Au moment de partir en campagne, Libard avait confié à la jeune femme son superbe chat siamois, non sans l'avoir, au préalable, fait castrer, par précaution, à cause des deux très jeunes enfants. Où était Laurent ? Prisonnier sûrement, peut-être blessé. Il aurait mérité un sort meilleur !

Au moment où Libard ruminait ces sombres pensées, un soldat vint lui apporter un message de son camarade Louis-Philippe Ray. Celui là aussi était un personnage : plus âgé que les autres lieutenants de réserve, il était archiviste-paléographe et célibataire. C'était un pur intellectuel et le commandant lui avait taillé une mission à sa mesure à l'observatoire divisionnaire de St-Walfroy d'où l'on avait une vue complète du champ de bataille. Durant l'hiver, Libard avait beaucoup sympathisé avec lui et, au cours de longues conversations, chacun avait été curieux de découvrir l'autre. C'était la mode de l'existentialisme et le billet disait à peu près ceci : « Mon cher ami, j'ai appris que vous étiez vivant. D'ici, je comptais littéralement tous les obus qui vous étaient destinés. Vous avez été, je vous envie et vous serre cordialement les mains. » Libard retint quelques jurons à l'adresse des intellectuels de la rive gauche, se disant qu'il savait bien, lui, où il avait été - dans la merde (!) - et qu'il en était sorti peu glorieusement.

Heureusement, à quelques jours de là, Libard apprit qu'il avait été cité à l'ordre de la brigade ; il en fut surpris mais cela lui fit beaucoup de bien. Ainsi donc, le colonel ne lui reprochait rien et même avait apprécié sa conduite, non au vu des résultats obtenus, hélas, mais à cause de ses intentions. Il n'avait été qu'un pauvre sous-lieutenant, complètement abandonné de ses chefs et qui n'avait plus que le souci de garder en vie les soldats qu'on lui avait confiés et qui lui obéissaient avec un confiance aveugle.

A la réflexion, ce qui surprenait beaucoup Libard, c'était que les Allemands n'eussent pas continué leur action vers l'est puisqu'ils n'avaient pas inquiété sa section. En vérité, ils avaient porté leur effort vers le sud, c'est-à-dire vers Malandry et la ferme du Cran pour séparer la 3ème division coloniale de la 3ème DINA. Ils avaient même sûrement abordé la côte Morchand puisque le PC du bataillon, à la côte de la Vigne, avait été submergé. En dépit d'importants succès (destruction du village de Villy, neutralisation de l'ouvrage de la Ferté, dislocation des 2ème et 3ème ctes), les Allemands n'avaient pu déboucher. Notre artillerie, qui avait beaucoup tiré, même quelquefois un peu court (!), leur avait causé des pertes considérables et en certains points comme au bois 226, ils s'étaient même retirés.

Libard savait aussi que dans le bois d'Inor, la 3ème DINA s'était bien battue. Le 11ème Etranger avait contre-attaqué et ramené de nombreux prisonniers qui se plaignaient beaucoup de notre artillerie. Quelques renseignements arrivaient sur l'ouvrage de la Ferté. Les Allemands avaient voulu faire un test et amené des moyens importants en artillerie de gros calibre et en canons à grande vitesse initiale. Mais la décision revenait sans doute à des sapeurs audacieux qui avaient bloqué la tourelle à éclipse avec des charges dans les créneaux. On pensait même que ses armes ayant été rendues inutilisables, l'équipage avait souffert de l'explosion de ses propres munitions. Le lieutenant Bourguignon et ses hommes s'étaient réfugiés dans la salle basse et une conversation poignante s'était engagée avec son colonel qui assista ainsi, par téléphone, à l'agonie de l'ouvrage. Personne ne s'était rendu. Bourguignon et ses hommes étaient morts à l'intérieur de l'ouvrage. A la croix de Villy, un monument rappelle cette défense désespérée.

Cinquième partie : la remise sur pied du 1er bataillon

A partir du 20 mai, le premier bataillon, très éprouvé, fut placé en réserve afin d'être reconstitué en cadres, en hommes, en animaux et en matériels. A l'arrière de la bataille qui s'était calmée, il bivouaqua dans le bois de Bertrimont à 1 km environ à l'ouest de Chauvency-St-Hubert. Libard se reprit facilement et fit le point de la situation : il était le seul officier survivant de la compagnie et n'allait pas manquer d'occupations. Il était jeune et sportif, le printemps était superbe, le ravitaillement était bon et le camping dans la forêt lui convenait parfaitement. D'ailleurs Hiron avait retrouvé sa cantine et du linge propre. Le 24 mai les renforts arrivèrent du dépôt de Perpignan avec le capitaine Tyla qui prit le commandement de la compagnie. Les nouveaux venus n'attendirent pas longtemps leur baptême du feu car le 26 survint un gros bombardement faisant de nombreux blessés au bataillon dont trois à la compagnie. Il y eut aussi plusieurs chevaux tués ou blessés, ce qui hélas, pour eux, revenait au même. Le commandement craignit une nouvelle attaque ennemie et le bataillon reçut l'ordre de se rendre dans le bois au NE de Brouennes, en réserve de la 6ème DINA (qui avait relevé la 3ème) en vue d'une contre-attaque éventuelle en direction de Martincourt.

A proximité du bataillon bivouaquaient des éléments du 136è RIF et, un jour, Libard eut la surprise de voir arriver vers lui une petite délégation venant lui demander raison des accusations qu'il aurait portées contre une unité de ce régiment. Un capitaine, très excité voulut le provoquer en duel (!). Libard se contenta d'évoquer l'abandon, dans son secteur, du groupe de mortiers de 81 qu'il avait récupéré et dont il avait fidèlement rendu compte à ses chefs. L'affaire en resta là mis il y eut des explications assez vives entre les coloniaux et l'infanterie de forteresse. La suite de cette triste campagne confirma Libard dans l'opinion qu'il faut bien se garder de généraliser les jugements ; les défaillances et les actes d'héroïsme existaient dans les mêmes unités et les boutons d'uniforme n'y changeaient rien...

Heureusement la 6ème DINA tenait bon dans le bois d'Inor et notre artillerie décourageait l'adversaire de monter une nouvelle attaque. Libard en était très soulagé car il était soucieux de partir vite à l'attaque avec les renforts de Perpignan. Le 30 mai la compagnie reçut la mission d'assurer la D.C.A. d'un ballon d'observation de la 217ème cie d'aérostiers dans un bois proche de Baâlon. Libard s'intéressa aussitôt vivement à ce matériel dont il avait seulement entendu parler : le câble retenant la saucisse s'enroulait sur un treuil puissant et rapide placé sur un tracteur tout terrain. Ce treuil devait ramener au sol le plus vite possible l'observateur d'artillerie qui se trouvait dans la nacelle au cas où un *Messerschmitt* se présenterait, ce qui était fréquent (!). C'était un vrai défi de se servir d'un engin pareil sans avoir la maîtrise du ciel (!). Mais il y allait de l'efficacité de notre artillerie dont les observateurs n'avaient pas froid aux yeux. Le plus extraordinaire était l'armement des servants de cette saucisse : ils portaient des fusils *Gras* qui tiraient des balles en plomb. Ces armes étaient antérieures à la Grande Guerre (!). Libard les examina avec grand intérêt car il se souvenait d'en avoir vues sur le catalogue de la Manufacture d'armes et cycles de St-Etienne qui les proposait transformées en fusils de chasse (!!). Quant à la D.C.A. propre des aérostiers, elle était assurée par des mitrailleuses anglaises *Vickers*, les mêmes qui équipaient les avions de chasse en bois et en toile du début de la Grande Guerre... Cette mission de la D.C.A. était pour les mitrailleurs l'occasion de ressortir le support spécial de tir anti-aérien qu'on fixait sur le trépied de la mitrailleuse *Hotchkiss modèle 1914* ainsi qu'un appareil bizarre qui servait à corriger le tir d'après la vitesse (évaluée) de l'avion et sa direction. Heureusement, on ne parlait pas (contrairement au stage de Mourmelon sur le tir indirect des mitrailleuses) ni de la vitesse ni de la direction du vent (!). Libard ne se souvenait pas d'avoir jamais effectué un tir réussi, la saucisse ayant été cependant une fois ou deux ramenée au sol à grande vitesse. Quelle ne fut pas sa surprise, cinquante-neuf ans plus tard, en consultant les archives du château de Vincennes, de lire un rapport de Tyla, daté de Toulon, le 17 octobre 1940, mentionnant un tir réussi qui aurait abattu un avion allemand à 2 km à l'ouest de Baâlon. Le rapport indiquait en outre que, pendant la mission de la compagnie, les observations s'étaient parfaitement déroulées mais qu'après son départ du 8 juin, dans la matinée du 9, la saucisse avait été descendue (!). Libard apprécia beaucoup ce fait d'armes, sans doute à imputer à une autre section que la sienne et peut-être à porter à l'actif de son capitaine en vue d'une récompense (!).

Les soldats venant de Perpignan étaient vraiment différents de ceux qui venaient de se battre. Mais on avait déjà réalisé un amalgame des Bretons et des Parisiens qui étaient très complémentaires. Les premiers étaient très disciplinés, dévoués, habitués à la dure et supportant sans se plaindre la vie en campagne, même la nuit, sous la pluie, dans les forêts obscures des avant-postes devant Bitche en novembre 1939, tandis que les seconds, souvent petits gradés, rouspéteurs mais débrouillards avaient beaucoup appris des premiers. L'antimilitarisme avait fait place à la résignation et même à un véritable sentiment de solidarité. L'encadrement n'était pas étranger à cette évolution favorable. Au moment de l'attaque allemande, la troupe s'était beaucoup mieux tenue qu'à la mobilisation dont Libard avait conservé un bien mauvais souvenir, surtout de cette marche du fort de Villeneuve-St-Georges au fort d'Ivry puis, le lendemain, de celle accomplie pour gagner la gare de la Villette au milieu de la populace banlieusarde donnant à boire aux soldats et insultants les officiers (!). Alors pourquoi n'aurait-on pas pu assimiler aussi ces méridionaux arrivant de Perpignan après sept mois de Drôle de Guerre qui ne les avait visiblement pas transformés en guerriers redoutables ? Le capitaine Tyla déclara que Libard connaissait la compagnie mieux que lui et qu'il lui faisait toute confiance pour la remettre sur pied. Cela se fit rapidement, les "anciens" déjà auréolés d'une expérience sinon d'une victoire, expliquant aux nouveaux comment il fallait fonctionner.

On procéda à des promotions pour assurer le commandement et on vit arriver des officiers et des gradés qui s'étaient fait oublier jusque là dans les bureaux des services ou à l'état-major. Par exemple, le sergent Mitterrand fut nommé sergent-chef et on lui confia une section. Libard pensa qu'il eut été plus convenable pour un jeune homme de son instruction et de son éducation de passer par un peloton d'officiers de réserve qu'il avait obstinément refusé de suivre - avec la complicité sans doute du cdt de Villepoix qui n'avait jamais eu de si bon secrétaire. Le caporal Pentecôte fut nommé sergent et remit en ordre l'échelon. Même le poulain Marsouin, un enfant trouvé lui aussi, qui avait été dressé pendant l'hiver, tirait bravement une voiturette métallique bien trop lourde pour lui !

Cependant, la formation militaire des hommes du dépôt laissait beaucoup à désirer et leur mentalité n'était pas fameuse. Comme il s'y trouvait un coiffeur, Libard lui demanda de lui couper les cheveux, ce qui se fit au pied d'un arbre. Cette cérémonie incitant souvent aux confidences, le soldat Alunni lui confia son souci : on ne lui avait pas donné les mêmes cartouches qu'à Perpignan et cela l'inquiétait beaucoup. Renseigneusement pris, il servait là-bas un fusil-mitrailleur et il ne savait pas que les mousquetons tiraient l'ancienne cartouche de 8 mm à bourrelet comme la mitrailleuse *Hotchkiss modèle 1914* au lieu de la cartouche de 7,5 mm à gorge que tirait le F.M. modèle *24 modifié 29*. Heureux mitrailleurs qui n'avaient qu'une seule catégorie de cartouches alors que les voltigeurs armés de fusils *modèle 07/15* (ou du fusil *modèle 1886* pour les grenadiers VB) avaient des cartouches de 8 mm pour leur arme et des chargeurs de 7,5 mm pour le fusil mitrailleur (!). On avait bien fabriqué un excellent fusil *modèle 1936* qui tirait la bonne cartouche mais probablement pas en quantité suffisante pour équiper la division de Paris, pourtant division "A" de la prestigieuse Coloniale. De même, pour l'équipement *modèle 1935*, les soldats devaient se contenter d'un vieux sac de la Grande Guerre, l'incommode "as de carreaux", sans compter les bandes molletières et la capote, même en été. Ils n'avaient pas encore vu les Allemands en bras de chemise, sortant de leurs camions et les arrosant de leur mitrailleuse dont il n'y avait, dans l'armée française, que quelques exemplaires, de fabrication étrangère, et réservées aux groupes francs. Mais Libard gardait pour lui ses réflexions amères : il fallait donner confiance à la troupe qui n'allait pas tarder à reprendre contact avec l'ennemi.

Sixième partie : la retraite

Le bruit courut que le meilleur de l'armée avait été encerclé en Belgique, que les Hollandais, les Belges et même le corps expéditionnaire anglais étaient hors de combat et que les *panzerdivisionen* ou du moins leurs avant-gardes cavalcadaient dans tout le territoire. Le général-en-chef avait été limogé et remplacé par le général Weygand. Libard admira au passage le dévouement de ce général qui, bien que l'héritier spirituel du maréchal Foch, vainqueur de la Grande Guerre, avait été, dès le début de la guerre envoyé commander "l'armée d'Orient" qui ne comprenait, en réalité que quelques bataillons comme celui où était parti, à sa place, son camarade Blaclard. Il lui sembla qu'il fallait s'attendre à un combat retardateur jusqu'à un rétablissement comme celui de la Marne ; on n'avait de référence que du passé et on ne songeait qu'à la défensive... Il faut dire qu'après avoir perdu dans un combat de rencontre les seules unités capables de se mesurer aux divisions motorisées et blindées allemandes, le commandement n'avait guère le choix (!).

C'est le 9 juin, alors qu'il se trouvait encore au nord de Stenay, dans le bois de Brouennes que Libard apprit l'ordre de retraite. Le régiment n'étant plus en ligne mais en réserve, le mouvement ne présentait aucune difficulté. En dépit des précautions de camouflage, le petit avion baptisé "mouchard" survolait constamment la retraite et l'état-major allemand était sûrement mieux renseigné que le nôtre sur la position de nos troupes. On retrouva la fatigue des marches forcées et les haltes avec mise en défense d'une position. A peine installés, l'ordre arrivait de repartir. Le fantassin souffre de la vie bien plus que de la mort qui ne le surprend qu'une fois. Pour Libard, ses souvenirs sont surtout culinaires sinon gastronomiques. C'est ainsi qu'à Cunel il avala un demi-poulet rôti, l'autre moitié allant à son adjoint, Gloaguen qui étrennait ses galons d'adjudant. A Montfaucon, la roulante distribua un repas chaud. Non pas qu'il fit froid, au contraire, mais l'affaire était quand même assez rare et, hélas, devait le devenir encore plus...

Vers Montfaucon on vit, de loin, l'affreux spectacle d'une colonne d'artillerie bombardée et mitraillée par des avions. Les hommes se jetaient dans les fossés mais les pauvres chevaux, affolés par le bruit, blessés, se débattaient dans les harnais, certains mourant debout. Le désordre était indescriptible. Dans les bois on trouva de nombreux objets d'équipement américain qui témoignaient des combats de 1918. Les soldats firent aussi connaissance avec les colonnes de réfugiés ; jusqu'à présent ils n'avaient fréquenté que des villages complètement évacués. Le spectacle de ces vieux, de ces femmes chargeant

leurs hardes et leurs enfants sur de pauvres voitures, des brouettes et des landaus d'enfant faisait sur les hommes une impression détestable : ils se mettaient à penser à leur famille qui, peut-être, affrontait aussi ce triste sort.

La retraite s'effectuait vers le sud, sur la rive gauche de la Meuse. Libard avait du mal à s'orienter, ne disposant que d'une carte de calendrier des P.T.T. Le 13 juin arriva l'ordre de s'installer en position défensive devant Verdun. Le 23^e RIC reçut l'ordre de défendre la cote 304 avec deux bataillons en ligne. Le 1^{er} bataillon était à gauche, son PC installé au cimetière d'Esnes-en-Argonne. Le capitaine Tyla y installa aussi le PC de la compagnie d'accompagnement. La 2^e section de mitrailleuses de Libard était à cheval sur la route d'Avocourt, face à l'ouest, dans le sous-quartier de la 1^{ère} compagnie qui était complètement reconstituée avec quelques très rares rescapés de Villy. Libard installa sa section dans des emplacements préparés par un bataillon de pionniers. Ces emplacements étaient réglementaires, entourés de tranchées étroites et profondes. Libard resta avec le groupe de droite du sergent Lefebvre au nord de la route d'Avocourt avec la section Alfred de la 1^{ère} compagnie. Le groupe de gauche du sergent Dunoyer était au sud de la route avec l'adjudant Gloaguen en liaison avec la section Salvagnol de la 1^{ère} compagnie.

La nuit du 13 au 14 fut calme et les hommes, très fatigués, dormirent au fond des tranchées très bien préparées par les pionniers mais il n'y avait pas de barbelés. Au jour, l'infanterie ennemie fut aperçue progressant vers le sud. Des blindés ennemis furent arrêtés par un tir d'artillerie à 300 m de nos voltigeurs. L'artillerie ennemie riposta en arrosant la position sans faire de victimes, grâce à la tranchée profonde. Le combat semblait intense vers la cote 304 et le Mort-Homme. Hiron, revenant d'une liaison au PC du bataillon raconta que le 2^e bataillon avait contre-attaqué vers la cote 304 avec l'appui des chars. Libard fit effectuer des tirs de mitrailleuses à 1500 et 1000 m sur des éléments d'infanterie s'infiltrant au sud vers les bois tenus par le 119^e RI. Compte-rendu en fut fait et, par la suite, un groupe franc réussit un joli coup de filet.

Dans l'après-midi, vers 16 heures, on distingua un rassemblement important de chars vers Avocourt. Hiron courut au PC du bataillon avec des renseignements précis et les mitrailleurs de la section eurent la satisfaction de voir la réaction immédiate de notre artillerie. Les chars n'insistèrent pas mais l'infanterie allemande progressa et des éléments réussirent à se jeter dans le ravin, devant la position et là, se mirent à l'abri des mitrailleuses. Les F.M. de la 1^{ère} compagnie ne pouvaient pas non plus les atteindre. Libard craignit un assaut car il ne disposait que de quelques grenades OF sans grande efficacité. Le soldat Alunni (le fameux coiffeur) effectua volontairement des missions dangereuses. L'adjudant Gloaguen signala de son côté des tirs efficaces mais hélas aussi des bombardements d'artillerie qui firent plusieurs blessés. Libard sentait bien que l'ennemi se rapprochait hors de la vue des tireurs de mitrailleuses. Les observateurs qui avaient rampé à l'avant l'apercevaient. Il ordonna alors de mettre une mitrailleuse en batterie sur le parapet et Dioré expédia aussitôt quelques bandes audacieuses. Mais le triomphe fut de courte durée. Une mitrailleuse se révéla et le pauvre Dioré bascula dans la tranchée, atteint de plusieurs projectiles : cinq balles dans le casque dont deux dans le cuir chevelu, une dans le bras, une dans la poitrine (!). Le chargeur Guéraud prit aussitôt sa place et continua un tir très efficace mais Libard fit remettre la mitrailleuse à son emplacement normal car la pièce était constamment arrosée par une mitrailleuse lourde hors de portée. Dioré faisait preuve de beaucoup de calme et de courage. Les brancardiers arrivèrent mais, au moment d'évacuer le blessé, ils tombèrent dans la tranchée, atteints de plusieurs balles. Le soldat Alunni qui aidait Dioré à sortir de la tranchée fut également blessé et Dioré lui-même eut l'oreille coupée par une balle (!). Tous ces blessés furent installés tant bien que mal dans le petit boyau et Libard décida d'attendre la nuit pour les évacuer. Dioré était remarquable d'énergie et de sang-froid mais, comme Coatmellec au bois 226, il pleurait à l'idée de quitter son sergent et ses camarades (!). Le sergent Lefebvre continua à faire tirer son groupe et fit observer son tir par des observateurs qui rampaient vers l'ennemi. Celui-ci ne progressait plus. Les caporaux Cochet et Bouley se régalaient et les tireurs Abiven et Guéraud étaient très satisfaits. Enfin, on faisait quelque chose d'utile ! Vers la fin de la soirée, les bombardements augmentèrent : fusants et percutants. Il y eut également des tirs ajustés de *minenwerfen* sur l'emplacement du groupe mais qui ne provoqua pas de dégâts grâce à la tranchée étroite et profonde. Cependant, le ravitaillement n'arrivait pas et les hommes n'avaient eu que des méchants biscuits de guerre et du chocolat à grignoter.

L'adjudant Gloaguen signala que le soldat Alvery, après plusieurs tentatives et avertissements, avait réussi à s'enfuir en profitant d'un bombardement. Ce soldat n'avait cessé de manifester une peur intense et un caractère médiocre. Libard rendit compte au chef de bataillon de son abandon de poste en présence de l'ennemi. Le soldat Alvery ne rejoignit l'unité que le 20 juin dans les bois de Thuilley-aux-Groseilles où il eut à subir le mépris de ses camarades. Un nouveau compte-rendu de désertion fut alors fait.

A la nuit tombante, Libard envoya ses blessés vers le cimetière, au PC de la compagnie. Hiron apprit que le capitaine Tyla avait été blessé au talon, probablement par un morceau de croix en pierre projeté par le bombardement. Le sergent-chef Mitterrand avait également été blessé au PC du bataillon et évacué vers Esne-en-Argonne complètement en flammes. Libard pensa à son échelon qui s'y trouvait. Il ne devait revoir personne : ni le sergent Pentecôte, ni ses chevaux, ni le petit cheval Marsouin trouvé aux avant-postes devant Bitche à l'automne précédent.

Mais la situation semblait s'aggraver à droite où la section de voltigeurs d'Alfred avait lancé des grenades. Les mitrailleuses se turent à la nuit et une attente anxieuse commença. Les guetteurs ne signalaient pas de progression devant le groupe. Libard était très troublé car, vers 21h 30, Hiron envoyé au PC de la compagnie en quête de vivres et de munitions n'était pas revenu. Aurait-il été blessé ou le PC de la compagnie évacué ? Libard n'a jamais su ce qu'était devenu son fidèle ordonnance. La nuit ramena le calme mais c'était aussi le cas dans le bois 226 et Libard commençait à se demander si, encore une fois, on ne l'avait pas oublié. Heureusement les voltigeurs de la section Alfred avait reçu un ordre de repli à 22h15. L'ordre fut donc transmis à l'adjudant Gloaguen de se replier avec le groupe Dunoyer en même temps que la section

Salvignol. A 22h 15 Libard quitta donc sa tranchée avec les survivants qui portaient le matériel à dos. Pour montrer l'exemple, il porta lui-même deux caissettes de munitions.

Ce repli était épuisant car les voltigeurs marchaient très vite et les mitrailleurs, lourdement chargés ne pouvaient suivre. Rapidement il devint évident qu'on ne retrouverait jamais l'échelon et les voitures qui étaient à Esnes rougeoyant sous les incendies... Sur la route Libard eut la grande satisfaction de retrouver le Lt Guyard et l'aspirant Joux qui avaient regroupé les rescapés de la compagnie d'accompagnement et qui marchaient vers Béthelainville où devaient arriver les ordres du bataillon. Les hommes, épuisés et n'ayant rien à manger s'endormirent dans le fossé.

Vers 7 heures du matin, le 15 juin, n'ayant aucune nouvelle du commandement, le Lt Guyard décida de continuer le repli en direction de Verdun. Le petit détachement se dirigea vers Dombasle et fit halte dans un bois dominant Sivry. Le sergent Vallade envoyé en reconnaissance à bicyclette vers Dombasle y fut accueilli à coups de fusil. Une automitrailleuse allemande se dirigeant vers le détachement fit demi-tour à quelques centaines de mètres. C'est alors que Guyard et Libard aperçurent un spectacle rare : des bois de Sivry déboucha une attaque allemande d'envergure, sur au moins deux kilomètres de front, en plusieurs vagues d'infanterie en ligne avec des chars et qui semblait vouloir balayer la vallée et atteindre la voie ferrée de Verdun. Guyard ordonna aussitôt le départ en direction SSE à la boussole, à travers bois. Les hommes qui n'avaient rien mangé depuis le soir du 13 et très peu dormi faisaient preuve de beaucoup de volonté en conservant le matériel à dos. Libard qui n'en pouvait plus, se résigna à abandonner une des deux caissettes qu'il transportait. La voie ferrée de Verdun fut franchie vers midi et vers 15 heures on décida de faire halte au village de Souhesmes en vue de s'y ravitailler. Ordre fut donné aux hommes de se cacher dans les granges car le petit avion qu'on surnommait le "mouchard" avait déjà survolé le groupe à faible altitude. Libard et Guyard décidèrent de monter dans le clocher pour observer la campagne et y découvrir sinon l'ennemi qu'on avait déjà vu, du moins les amis avec lesquels tout contact était perdu. Pendant qu'ils étaient dans le clocher, le "mouchard" survola le village et Libard distingua très bien l'observateur qui se penchait : il aurait pu voir aussi les deux officiers dans le clocher (!). Ces derniers dégringolèrent rapidement car des motocyclistes allemands arrivaient dans le village et même des cavaliers essayaient de l'encercler dans les prés. Une panique se produisit car beaucoup d'hommes, en dépit des ordres donnés, s'étaient déséquipés et même déchaussés, dormant à poings fermés. Libard n'avait pu manger qu'un bocal de prunes en conserve et boire plusieurs verres d'eau. Il fallut à nouveau regrouper ces hommes épuisés. L'adjudant Buisine se dépensait, tirant des coups de fusil de même que les sergents Lefebvre et Vallade. Trois motocyclistes parurent hors de combat. Vallade abattit au mousqueton deux cavaliers qui chargeaient les fuyards au galop. Malheureusement, le matériel si laborieusement transporté à dos pendant plus de vingt kilomètres était resté dans les granges. Buisine et les deux sergents proposèrent d'aller rechercher au mois une mitrailleuse mais deux automitrailleuses se présentèrent et dissuadèrent de tout mouvement offensif la misérable troupe complètement épuisée. D'autres motocyclistes arrivaient en renfort. Libard comprit qu'il menait un combat retardateur contre un groupe de reconnaissance divisionnaire. Quelques hommes disparurent dans cet incident, blessés ou prisonniers. Le Lt Guyard composa avec les rescapés un détachement dont il commanda l'arrière-garde avec cinq hommes armés et confia l'avant-garde à Libard composée de la même façon avec toujours SSE comme angle de marche. L'adjudant Buisine aura rejoint plus tard avec un petit groupe.

Vers 18 heures, Libard observa avec intérêt une lisière de bois qui paraissait occupée. Il reconnut des uniformes français et pensa avec soulagement qu'il allait retrouver son régiment et recevoir de nouveaux ordres. Le sergent Lefebvre le tira par la manche en lui montrant qu'à cette lisière de bois on agitaient un drapeau blanc (!). Sans doute les défenseurs de ce bois les avaient-ils pris pour des Allemands (!). Le contact fut aussitôt établi avec des éléments du 74^e RI. Libard signala au premier capitaine qu'il rencontra ce qu'il avait constaté avec plus de tristesse que de colère. Le capitaine lui confirma qu'il avait beaucoup de mal à faire obéir sa troupe tant elle était épuisée par les marches, contre-marches et le manque de sommeil. Les coloniaux furent dirigés vers Souilly. C'est avec émotion que Guyard et Libard empruntèrent la "Voie Sacrée" et échangèrent quelques propos amères en comparant leur manœuvre avec celle de 1916. A Souilly, ils furent dirigés vers Heippes et Rambluzin. Puis, à travers bois, ils marchèrent toute la nuit atteignant Courouvre vers une heure du matin le 16 juin. Les hommes étaient totalement épuisés. Après quelques heures de halte où tous s'effondrèrent au pied des arbres, vers cinq heures du matin, un homme du bataillon les orienta vers Thillombois où ils se mirent à la disposition du commandant Bret qui commandait le 1^{er} bataillon ou du moins ce qu'il en restait (!).

Libard reçut l'ordre de former une section de tireurs au fusil avec les sergents Vallade, Lefebvre et Soulé et de se porter aux avant-postes avec les cavaliers du groupe de reconnaissance divisionnaire du commandant de Saint-Sernin qui étaient au château de Thillombois. A peine installé dans les murs de ce château, il reçut l'ordre de repli vers 10 h et la marche reprit avec les restes du bataillon, à travers bois, vers Fresnes qui fut atteint vers midi. Les soldats retrouvèrent avec satisfaction la compagnie hors-rang du régiment qui leur distribua un repas de conserves ; le précédent repas datait du 13 juin, soit trois jours avant. Depuis, les hommes avaient combattu, subi les bombardements, effectué une quarantaine de kilomètres à pied dont vingt avec les mitrailleuses sur le dos et guère dormi plus de quelques heures. Libard, qui ne se pardonnait pas l'affolement de Souhesmes-la-Grande où étaient restées les mitrailleuses, était bien obligé d'admettre qu'on pouvait difficilement demander plus à ces hommes qui étaient, pour la plupart, restés disciplinés avec leurs caporaux et leurs sous-officiers mais qui avaient dépassé les limites de la fatigue.

A Fresnes, le chef de bataillon donna à Libard le commandement de deux détachements de sécurité commandés par deux adjudants-chefs, Lefèvre de la 3^e cie et Alfred de la 1^{ère}. A 19 heures, l'ordre de repli arriva : le bataillon devait franchir la Meuse à Saint-Mihiel. La route était bombardée par l'artillerie et même mitraillée, probablement par des blindés. Un petit détachement de nos cavaliers traversa les rangs au grand galop, semant un désordre momentané dans cette pauvre troupe en marche vers une nouvelle nuit blanche.

Grâce à l'énergie de quelques sous-officiers, le pont fut franchi en bon ordre sous des tirs nourris de toutes armes. Il fallait aller vite car le pont allait sauter (!). Libard dont la fatigue n'avait pas entamé l'esprit critique se demandait pourquoi on faisait sauter ce pont alors que visiblement l'ennemi progressait sur les deux rives (!). Mais la confiance revint lorsqu'il aperçut le lt-colonel Rousseau de l'autre côté du pont qui, avec sa grande gueule et son sifflet, orientait les unités vers Apremont, Jouy-sous-les-Côtes et Vertuzey. Déjà, la veille, Libard avait constaté que le bataillon existait toujours : c'était lui qui l'avait perdu en ne marchant pas assez vite (!). Et non seulement le bataillon mais le régiment fonctionnait encore puisque la CHR (cie hors rang) avait distribué un repas et que le colonel donnait ses ordres à pied, à la voix, indifférent au tir des mitrailleuses de 20, à moins que ce ne soit un canon de 37 qui rendait ce pont vraiment peu fréquentable. Suivant leurs consignes, les sapeurs firent sauter le pont peu après le passage du bataillon et avant l'arrivée du capitaine Daboval qui en fut quitte pour traverser en barque (!).

Et la marche de nuit reprit sur les petites routes au milieu d'un désordre indescriptible de convois hippomobiles, automobiles et de réfugiés. Vertuzey fut atteint le 17 juin à 7 h du matin. A 8 h on organisa une installation défensive dans les bois. Libard reçut le commandement d'une section de la 3ème cie avec le sergent-chef Ellissalde et les sergents Hébert et Picard, à la disposition du colonel Cuzin qui commandait maintenant l'infanterie divisionnaire de la 3ème DIC. Cette journée permit à la troupe de récupérer un peu et surtout de manger mais les officiers, allant d'un PC à l'autre, qu'étaient les renseignements et perdaient beaucoup de temps à regrouper les uns et les autres. Il fallut aussi faire la connaissance des sous-officiers et quelquefois des chefs qui avaient été changés.

A 19 h, Libard reçut du lt-colonel Rousseau ordre de se porter avec cette nouvelle section en avant-garde du bataillon, à Sauvoy, sur le canal de la Marne-au-Rhin, en passant par Troussey et Void. La mission était de relever un poste fourni par la 6ème DINA et de préparer l'arrivée du bataillon qui devait venir dans la nuit d'installer défensivement pour interdire le franchissement du canal. En traversant le village de Troussey, Libard apprit que Void était aux mains des Allemands, que le pont de la route nationale avait sauté et que la route était battue par une mitrailleuse ennemie. Il fit prendre les dispositions de combat et franchit la route par bonds sous un tir mal ajusté. Il traversa les rangs d'un peloton motocycliste du GRD qui faisait du combat retardateur sur cette route qui se repliera vers Pagny-sur-Meuse aussitôt après le passage de sa section.

A la nuit tombante, il décida de passer par Ourches et commença une marche pénible à travers bois. Il tomba sur un groupe du 203è RAC dont le chef d'escadron voulut absolument le retenir avec lui ; il lui expliqua qu'il n'était couvert par aucun fantassin et que ses batteries ne disposaient plus que d'un obus par pièce pour les détruire en cas d'interception de l'ennemi, ce qui ne pouvait tarder puisqu'il était déjà sous le feu de ses armes automatiques. Libard eut beaucoup de mal à le convaincre de lui laisser exécuter la mission qu'il avait reçue et qu'il n'aurait abandonnée sous aucun prétexte.

Et la marche reprit, de nuit, en ne sachant jamais si on allait rencontrer des amis ou des ennemis. Enfin, le village d'Ouches fut atteint et Libard se présenta au PC du colonel commandant le 2è RTA qui ne put lui fournir aucun renseignement sur Sauvoy. En sortant du village, il rencontra un adjudant du 11ème Etranger avec quelques survivants de sa section qui avait été attaquée et décimée à Void. D'après les cartes aperçues chez les artilleurs, Libard avait évalué un angle de marche et dirigé la section à la boussole. Cette marche était affreusement pénible. Les hommes étaient très fatigués et ils manquaient aussi de confiance. Il était très difficile de leur faire conserver les dispositions de combat ; ils s'endormaient en marchant et instinctivement se regroupaient au lieu de conserver leurs distances. Heureusement, Libard connaissait les sous-officiers avec qui il avait déjà combattu et qui avaient encore confiance en lui.

Vers 5 h du matin à l'aube du 18 juin, il découvrit le village de Sauvoy. Par chance, le premier contact fut pris avec la cuisine roulante d'un régiment territorial : le 332è d'infanterie. Le café commençait à chauffer et redonna goût à la vie aux marsouins qui s'attendaient plutôt à rencontrer l'ennemi. Le caporal redoutait visiblement d'aller réveiller son capitaine. Il le fit néanmoins sur l'insistance de Libard. L'entrevue avec le capitaine ne manqua pas de sel. Celui-ci expliqua qu'il était là pour faire des travaux et qu'il envoyait chaque jour une patrouille vers Void. Renseignement pris : sa patrouille n'était pas rentrée. Libard n'en marqua aucun étonnement et lui donna des renseignements brefs mais sûrs puisque vécus au cours de la nuit sur la progression des troupes ennemies. Il disposa aussitôt sa section sur le canal et un fusil mitrailleur en batterie vers une écluse démolie. Effectivement un side-car allemand se présenta peu après et ses deux occupants furent culbutés. Vers six heures, à son grand soulagement, Libard vit arriver le chef de bataillon, le cdt Bret, son adjoint le capitaine de Brébisson, le lt Delpech, officier de transmissions et le lt Guyard avec quelques survivants de la C.A. Les trois compagnies de voltigeurs avaient beaucoup souffert des bombardements à Pagny-sur-Meuse. Apparemment, elles n'avaient pas encore suivi l'état-major du bataillon. Pendant le village de Sauvoy fut mis en état de défense avec les moyens dont on disposait.

Vers 14 heures, le chef de bataillon prescrivit à Libard de marcher avec sa section vers l'est pour passer si possible dans l'étroit goulet encore libre et atteindre Saint-Germain-sur-Meuse. La marche à travers bois fut ponctuée de tirs fusants mal ajustés et vers 15 heures, le détachement déboucha en terrain découvert. Dans les derniers 500 mètres, Libard crut entendre des commandements en allemand venant de sa droite. Il s'en ouvrit au sergent-chef Ellissalde qui confirma qu'il avait bien entendu aussi mais qu'il n'avait rien dit pour ne pas inquiéter ses hommes. Et là se produisit un événement vraiment extraordinaire : une section allemande déboucha du bois à 300 mètres environ, suivant le même angle de marche. La différence était que l'adversaire progressait en ligne puisqu'il attaquait et que les marsouins cheminaient en colonne puisqu'ils retraits. Les Allemands ouvrirent aussitôt le feu et grâce à l'énergie et à la détermination du chef Ellissalde et du sergent Hébert, la panique fut évitée. Les deux F.M. en état de tirer furent mis en batterie successivement pour protéger le repli en immobilisant l'ennemi. Seuls quelques fuyards ne rejoindront pas la section. Comble de malchance, les marsouins essayèrent également le feu des tirailleurs NA (Nord-Africains) qui étaient en ligne le long de la Meuse. La méprise fut vite

dissipée mais elle s'explique du fait que les deux troupes, amie et ennemie avaient surgi au même moment, avec le même angle de marche. Libard donna au passage les renseignements et fit panser un tireur qui avait le bras traversé par une balle. La marche à la boussole fut reprise et la Meuse traversée à gué. Heureusement, il faisait chaud et personne ne fut mouillé plus haut que la ceinture.

La route de Saint-Germain-sur-Meuse était violemment bombardée et encombrée de toutes sortes d'unités et de nombreux blessés. Les éléments de la 3ème DIC se regroupèrent et un officier supérieur d'artillerie coloniale indiqua Blénod-les-Toul comme itinéraire. Libard et ses hommes y arrivèrent vers 20 heures et eurent l'agréable surprise d'y trouver le capitaine Pagès qui faisait distribuer une soupe. L'état-major du 1er bataillon n'était pas là. Aussi Libard se mit-il à la disposition du capitaine Wanant qui commandait le 3ème bataillon. Libard avait vu tant d'écussons différents, tant de désordre et tant de bombardements sur ces chemins et dans ces bois qu'il ne savait que penser de la suite des opérations.

Cependant, le 19 juin, le regroupement se précisa et l'on retrouva les camarades. Mais comme le 1er bataillon avait maigri ! Il était commandé par le Lt Madaune que Libard n'avait pas revu depuis l'affaire du bois 226. Le Lt Tissandier commandait la 3ème cie, le Lt Ratte la 1ère, le Lt Gisserot la 2ème et Libard ce qui restait de la compagnie d'accompagnement, assisté de l'aspirant Joux. Le bataillon existait encore et le régiment aussi mais les hommes étaient très fatigués et il était difficile de les faire manœuvrer. Certains signalèrent des drapeaux blancs qu'ils avaient aperçus ici ou là. D'autres commentaient le tract allemand lâché par le "mouchard" qui annonçait que le maréchal Pétain avait demandé l'armistice et qui engageait les soldats français à se rendre pour ne pas être les derniers morts de la guerre (!)

Comme d'habitude, un des dispositifs de défense fut installé dans les bois et les officiers apprécièrent une fois de plus le dévouement et l'énergie de quelques sergents et caporaux. A peine achevée cette mise en place, l'ordre d'évacuer arriva à 23 heures mais cette fois, surprise extraordinaire, pour un embarquement en camions : c'était la première fois que le 1er bataillon se déplaçait ainsi et, hélas, c'était bien tard ! Il s'agissait de rejoindre les bois de Thuilley-aux-Groseilles où toute la division fut regroupée.

Le 20 juin le capitaine Souriac prit le commandement du bataillon. On n'avait aucune nouvelle du commandant Bret ni du capitaine de Brébisson. Vers 19 heures, le bataillon reçut la mission de se rendre à Xeulilly en passant par Maizières pour mettre le village en état de défense et interdire le franchissement du Madon à un ennemi venant du nord c'est-à-dire de Nancy. Libard remarqua qu'au cours de cette campagne, il s'était battu face à toutes les directions sauf au sud. La marche de nuit s'imposa comme d'habitude, pour éviter le danger aérien mais cela rendait difficile le maintien de la discipline. D'ailleurs, aussitôt qu'on faisait halte tout le monde s'endormait (!). Pourtant, au cours de la nuit, les reconnaissances furent effectuées et le village mis en état de défense avec les faibles moyens dont disposait le bataillon. S'y ajoutaient néanmoins des éléments imprévus : un groupe de deux canons de 25 antichars venant de la cie régimentaire d'engins du 21è RIC. Ce groupe, sous les ordres d'un sergent et d'un caporal-chef aura une attitude magnifique bien que parachuté dans une unité dont il ne connaissait personne. Les deux canons étaient tractés par deux chevaux gris qui se faisaient plutôt remarquer dans le paysage. Libard regretta de ne pas avoir conservé un peu de permanganate du défilé du 14 juillet de l'année précédente : il en aurait fait des alezans plus présentables (!). Il y avait aussi un sous-lieutenant du 1er RIC qui disposait d'un mortier avec quelques caisses d'obus mais sans appareil de pointage. Qu'importe ! Cet officier réalisera des tirs remarquables sur les attaquants débarquant de leurs camions. La compagnie d'accompagnement n'avait plus de mitrailleuses ; elle accueillit donc ce renfort avec reconnaissance et forma des groupes de combat de tireurs au mousqueton qui renforcèrent les compagnies de voltigeurs. Seul, le sergent Vallade avait récupéré un fusil-mitrailleur et il forma un vrai groupe de combat. Les sergents Pentecôte (qui n'avait plus ni chevaux ni voitures) et Lefebvre formèrent des groupes de cinq hommes qui auraient à effectuer des liaisons au profit de Libard et du capitaine Souriac, commandant le bataillon. L'aspirant Joux fut chargé de construire des barricades avec tout ce qui lui tombait sous la main : il réalisa ce travail sous des tirs violents de mortiers et de mitrailleuses. Il rencontra cependant un problème sous la forme d'un boulanger qu'il conduisit vers Libard. Tout blanc de farine et parlant avec véhémence, ce boulanger qui était sans doute le maire ou un élu du village reprocha aux officiers de mettre le village en état de défense en disant : «< Vous allez nous faire bombarder et lorsque le village sera détruit, vous battrez en retraite en nous laissant aux mains des Allemands ! >> Libard, tout en pensant *in petto* qu'il n'avait pas tort, ordonna aux hommes de Joux d'enfermer ce protestataire dans une cave, ce qui lui a peut-être sauvé la vie (!).

Dès l'aube, l'ennemi attaqua le village qui se présentait en glacis face à lui, rendant les tirs très efficaces. Les rues étaient impraticables sous les ricochets, les mortiers faisaient beaucoup de victimes. On aperçut les camions amenant les renforts en bras de chemise, armés de pistolets-mitrailleurs qui s'infiltrèrent de tous côtés. Le Lt Tissandier dont la 3ème cie défendait la voie ferrée fut blessé à mort. Libard le vit passer sur son brancard vers le poste de secours où il expira aussitôt arrivé. Tissandier était un personnage : on le disait communiste et il se singularisait parmi les officiers de réserve du bataillon, presque tous des bourgeois parisiens qui ne devaient leurs ancrs aux écussons qu'au fait qu'il s'agissait de la division de Paris et qu'il était plus pratique de faire son service près de chez soi. Libard l'aimait bien ; il se présentait toujours comme "instituteur public à Ivry" avec sa grosse voix bougonne. Ses hommes l'idolâtraient ; c'était un magnifique officier mort comme un brave, le 21 juin, au moment de la signature de l'armistice (!).

Rapidement la situation devint critique, sans aucun espoir de renfort ni de contre-attaque. Notre artillerie était muette, sans doute à bout de munitions. Le capitaine Souriac décida de décrocher vers 10h30. Le médecin-lieutenant Sénéchal restera avec ses brancardiers, les blessés et les morts dans son poste de secours. Le sergent des canons de 25 réussit à se replier avec ses chevaux gris sans incident, ce qui tenait du miracle. Le sergent Vallade servait lui-même son fusil-mitrailleur, ses hommes hors de combat. Il couvra le dernier, le repli de la 2ème cie.

Le capitaine Souriac qui disposait d'une chenillette - Libard n'en n'avait jamais vue au bataillon - décida de l'utiliser pour couvrir le repli des derniers éléments et il monta à côté du chauffeur. Libard monta dans la caisse avec le soldat Aubray de la CA et un caporal de la 1ère cie qui avait récupéré un fusil-mitrailleur. La chenillette progressait par bonds. Libard était content quand on s'arrêtait car, à trois dans la caisse, avec le F.M. qui tirait, ce n'était pas vraiment confortable. On arriva à Maizières tenu par le bataillon Fouquet du 1er RIC. Vers midi, les restes du bataillon étaient en bon ordre. Le village était encore occupé par ses habitants, ce qui permit aux soldats de boire et de manger, mais aussi, hélas, d'écouter la radio qui commentait les tractations d'armistice.

Pendant que le capitaine Souriac se rendait à la division pour y rendre compte et recevoir les ordres, Libard fut accueilli par une jeune femme qui lui donna à manger et à boire mais ne tarda pas à lui reprocher de faire tuer inutilement ses hommes (!). Il n'y avait rien à dire, sinon à admirer le dévouement de ces hommes qui depuis plusieurs jours obéissaient et se battaient en sachant que la guerre était perdue puisque l'armistice était demandé. Certes, les régiments coloniaux n'avaient pas connu la grande débandade, la fuite éperdue dont on parlait à la radio mais dans les derniers jours, on avait vu les convois de réfugiés y compris ceux qui remontaient du sud vers le nord puisque les *panzer* avaient bouclé l'encerclement à Pontarlier. Ces troupes avaient exécuté les ordres qu'elles avaient reçus même quand ils paraissaient surprenants et Libard, qui se reprochait constamment son inefficacité et le manque de résultats n'avait pour consolation que d'avoir maintenu en vie et en liberté quelques hommes dévoués et braves. C'est une vraie récompense pour un petit chef que l'attachement de sa troupe et la confiance qu'elle lui manifeste. Le seul espoir désormais était de tenir jusqu'à l'armistice en espérant que cela éviterait la captivité.

Mais Souriac revint de l'état-major et il ne s'agissait pas de philosopher mais d'aller se mettre en position défensive à la corne du bois entre Maizières et Xeuilley. On organisa la défense de la lisière avec des tireurs au fusil. Cette corne de bois, pour Libard, évoquait d'une façon sinistre le bois 226 envahi par l'ennemi pendant qu'il lui tournait le dos avec pour consigne de "tenir sans espoir de recul". Il s'occupa du sergent du 21è RIC et de ses canons de 25 bien inutiles car l'ennemi n'avait pas besoin de chars pour faire ses derniers prisonniers. Il l'envoya donc en reconnaissance vers l'arrière avec le souci de lui sauver la vie ainsi qu'à ses chevaux gris qui étaient encore là. Il ne reviendra pas mais il aura été sûrement pris.

Aux lisières de Maizières, on aperçut quelques drapeaux blancs. L'aspirant Joux commandait un groupement de tireurs au fusil qui exécutait des feux de salve à la lisière. L'ennemi avait repris son attaque et nous arrosait de mortiers et de rafales de mitrailleuses. Nos propres armes automatiques n'avaient plus de munitions. Un orage éclata et Libard mit son couvre-pieds sur ses épaules ; depuis longtemps il n'avait plus de bagage (!). Il échangea quelques propos désabusés avec le médecin-auxiliaire de Juli. Une rafale de mitrailleuse arriva et tous deux se jetèrent à terre. Libard se redressa et parla à de Juli : << Ca va toubib ? >>. L'autre ne bougeait plus. Quand il le retourna, il vit un petit rond de sang à la place du cœur. Il n'avait reçu qu'une seule balle alors que Libard comptait deux trous dans son couvre-pieds.

Peu après, de la droite, où l'on avait entendu des rafales et des grenades, arrivèrent en criant de jeunes soldats allemands poussant devant eux les nôtres, bras en l'air. C'était fini ! Libard regarda son beau pistolet *parabellum* et, en quelques coups de talon, il le recouvrit de mousse au pied d'un arbre : il n'en ferait pas cadeau à ceux qui l'avait fabriqué. Le sergent Lefèbvre le tira par la manche : << Venez mon lieutenant, on va filer par les bois, ils ne nous ont pas encore !... >> Libard lui rendit sa liberté : << Allez et que Dieu vous garde ! Mais moi je ne peux pas quitter mes hommes .>> Il s'adressa aussitôt à un *gefrierer* pour qu'on s'occupe du corps de Juli. On le transporta dans une toile de tente jusqu'au bord du chemin. Un officier allemand promit de s'en occuper ; on pouvait faire confiance à l'organisation allemande surtout quand elle était dans le camp des vainqueurs.

Pour la nuit, les Allemands enfermèrent tout le monde dans les granges. La garde n'était pas compliquée. Tous les hommes, ivres de fatigue se couchèrent et dormirent sans un mouvement là où ils étaient. Libard essaya de trouver une place convenable pour faire dormir son chef, le capitaine Souriac et s'endormit lui-même nonobstant la déception et la honte d'être prisonnier. Le lendemain, les officiers furent mis à l'écart et embarquèrent pour Nancy, au lycée Poincaré. Libard retrouva quelques camarades du 23è RIC qu'il n'avait pas revus depuis longtemps mais surtout le colonel Rousseau qui, avec les moyens du bord, rédigea quelques citations et lui en remit une, à l'ordre du régiment ce qui était de sa compétence. Libard en profita pour proposer quelques braves ; il était particulièrement désireux de ne pas oublier ceux qui n'appartenaient pas à sa compagnie ou même à son régiment et dont on lui avait confié le commandement lors du désordre et du mélange des unités et qui lui étaient néanmoins restés très fidèles. Il oublia pudiquement celui qu'il tenait à faire passer en conseil de guerre pour abandon de poste devant l'ennemi. Au grand scandale de ses camarades, ce soldat très peureux, avait trouvé le courage de s'enfuir sous le bombardement, ce qui était évidemment bien plus dangereux que de rester à son poste !

Septième partie : La captivité

Nous fumes installés à l'école normale de garçons de Nancy. Des groupes se formèrent, notamment les Polytechniciens nombreux dans le génie et dans l'artillerie. Libard retrouva ainsi son "ancien", Goursaud, doté d'une jolie voix et qui avait tenu un rôle dans la revue "Barbe". Très rapidement, les officiers eux-mêmes furent triés ; les coloniaux furent mis à part, avec ceux des services, que les jeunes officiers n'appréciaient guère - mais il faut de tout pour faire un monde (!). Si Libard se lia volontiers avec les médecins et même les vétérinaires, il ne se trouvait pas d'atomes crochus avec la "justice militaire", le "Trésor et Postes" et autres "riz-pain-sel". En outre, ces officiers étaient arrivés à l'école normale avec leur cantine et les "caisses popotes" qui leur assuraient un confort auquel ne pouvaient prétendre les officiers de troupe

qui étaient arrivés avec ce qu'ils avaient dans leurs poche et, au maximum, une toile de tente ainsi qu'une musette contenant leurs affaires de toilette. Les Allemands s'étaient débarrassés de l'alimentation des prisonniers sur les autorités civiles. Mais dans la "poche de Lorraine", il y en avait peut-être 500000, en plus de la population locale et des réfugiés, y compris ceux qui avaient reflué du sud lorsque Guderian avait atteint Pontarlier. C'est dire qu'au début, nous étions astreints au régime jockey ! Mais le plus insupportable, en sortant du réfectoire, c'était l'odeur de café que les embusqués se préparaient en secret.

Le commandant français du camp était le colonel Fauchon de l'infanterie coloniale. Il commandait l'un des régiments de la 3^{ème} DIC et avait, paraît-il, passé un long moment dans les camps de prisonniers pendant la Grande Guerre ; il avait donc une bonne pratique des relations avec les gardiens. Il était assisté du commandant Taillant qui, ayant obtenu un camionnette et un chauffeur, se dépensait sans compter en allant acheter des produits locaux pas encore réquisitionnés par les troupes d'occupation. C'est ainsi qu'il y eut un repas de dragées de Verdun, un autre de confitures de Liverdun qui contrastait avec les conserves allemandes si mauvaises que les vainqueurs n'hésitaient pas à les donner aux prisonniers. Ceux-ci étaient de l'ordre de 500 dans l'école normale qui avait déjà été transformée en hôpital de sorte qu'on y jouissait d'un confort relatif mais apprécié par les officiers de troupe qui depuis un bon moment n'avaient ni mangé ni dormi mais beaucoup marché. Les officiers supérieurs étaient mis à part et, sauf pour les réservistes des services, la population était donc assez jeune et mal résignée au triste sort de prisonniers.

Le commandant du camp était un vrai personnage. Lieutenant de réserve aux cheveux blancs, il faisait volontiers de longs discours pendant les rassemblements pour les appels. Il était instituteur et avait passé une bonne partie de la Grande Guerre comme prisonnier des Français. Néanmoins, il débordait d'amitié pour la France et ses habitants et déplorait sincèrement que son gouvernement eût déclaré la guerre aux Allemands qui n'en voulaient pas. Il fallait s'aligner en carrés, faciles à compter, et le colonel Fauchon rendait l'appel au vieux lieutenant en uniforme impeccable, y compris ses gants de coton vert pâle, très respectueux du colonel français.

Naturellement, les regroupements s'étaient faits par sympathie plus que suivant la hiérarchie ou l'appartenance aux mêmes unités. Libard avait sa paillasse voisine de celle du capitaine Souriac qu'il avait apprécié pendant les derniers combats. Ils eurent de longues conversations, toujours sur le même sujet : l'impréparation matérielle et surtout morale de l'armée et de la nation. Libard aurait bien voulu revenir sur les combats du mois de mai dans le secteur du 1^{er} bataillon mais il était le seul à pouvoir en parler, les autres participants étant dans d'autres camps ou peut-être morts ou blessés. Souriac était à ce moment dans un autre bataillon et il ne parlait avec lui que de généralités sur lesquelles ils étaient d'ailleurs bien d'accord : on n'avait même pas repris la guerre là où on l'avait laissée en 1918. Il y avait de nombreux chars et surtout une aviation très efficace. Seulement, l'équipement et l'armement de l'infanterie n'avait pas changé, les moyens de liaison et de transmissions étaient pratiquement inexistantes. La radio fonctionnait peut-être aux hauts échelons mais, dans les compagnies, on n'avait que le téléphone, évidemment toujours coupé. En période stabilisée comme au début, les officiers disposaient d'un cheval dont ils ne se servaient pas et en période de mouvement, on marchait à pied. Les moyens automobiles, de réquisition donc très souvent en état médiocre, étaient ridiculement insuffisants. La compagnie de Libard, comme toutes les autres, ne disposait seulement que d'une camionnette et donc ne pouvait même pas alléger les soldats de leur barda. Les généraux avaient dû mettre soigneusement de côté leurs moyens de transport puisqu'on n'avait vu des camions pour la première fois que le 19 juin (!). Il n'existait qu'une seule voiture de tourisme par bataillon et sauf au 1^{er} bataillon - on a vu comment (!) - elle était souvent en état très médiocre car les propriétaires de voitures convenables avaient déployé tous les moyens pour éviter la réquisition.

Pendant une bonne semaine, Libard ne se sentit capable que de dormir et manger le peu qu'on lui donnait tant était grande la fatigue accumulée et la déception de n'être plus qu'un prisonnier sans avenir ni projet. Il n'y avait aucune communication entre les officiers de troupe et ceux de l'état-major et des services. Libard avait trouvé un ou deux camarades et se lia d'amitié avec deux médecins bretons, Le Hénaff et Le Guillou. Les premières discussions pénibles se produisirent lorsque les Allemands distribuèrent des feuilles de renseignement destinées à "faciliter la démobilisation". Libard et ses camarades n'y croyaient pas du tout et s'empressèrent de donner des adresses fantaisistes et des renseignements erronés pour tout ce qui ne concernait pas strictement leur identité. Certains les accusaient de saboter l'organisation allemande destinée, selon eux, à les démobiliser dans l'ordre. Les bruits coururent que les Bretons auraient un traitement particulier - pour encourager l'autonomisme. Les hommes de couleur avaient déjà été séparés. On ne parlait pas des israélites...

Libard discutait de tout cela avec quelques-uns qui, après une période de récupération due à leur extrême fatigue, commençaient à échafauder des projets d'évasion. C'était, en particulier, le cas du sous-lieutenant Burgaud qui ne quittait pas son chef, le capitaine Daboval. Comme l'été était chaud et agréable, le commandant du camp, pour montrer son esprit libéral, permettait aux prisonniers, après la soupe du soir de se promener dans le jardin qui entourait les bâtiments de l'école. A l'extinction des feux, les sentinelles se rapprochaient des bâtiments et personne ne devait plus sortir. Bien sûr, il était tentant d'essayer de se cacher dans quelque bâtiment de service et d'y rester lors du repli des sentinelles. Libard avait son idée la dessus et attendait son heure lorsque son camarade Burgaud lui dit, un soir, en confidence, qu'il allait s'évader au cours de la nuit avec Daboval. Il proposa aussitôt de se joindre à eux car il s'y préparait depuis quelques temps. Mais Daboval préférait se limiter à deux et Libard le comprenait d'autant mieux que lui-même préférait être seul et qu'il avait accueilli avec soulagement le renoncement du capitaine Chiarasini qui insistait pour l'accompagner. Le capitaine était en mauvaise santé et il le jugeait trop vieux pour certains exercices dangereux qu'il fallait bien envisager.

Le lendemain, il manqua donc deux officiers à l'appel. Ce fut l'occasion d'une remarquable prestation du vieux lieutenant commandant le camp. Il pleurait presque en annonçant qu'à sa grande déception, il allait être obligé de prendre des sanctions consistant, en particulier, à multiplier les appels mais surtout, à supprimer la sortie du soir dans le jardin. C'était un

coup dur pour Libard obligé de revoir son projet de fond en comble. A cette occasion, le “ventre mou” du camp adressa au colonel Fauchon des protestations lui demandant d’être ferme, spécialement à l’égard des jeunes officiers qui faisaient des projets d’évasion et allaient provoquer des sanctions envers les bons soldats qui restaient bien tranquilles, dans l’attente de leur démobilisation.

Complètement écœuré, Libard se plongea dans la lecture de Walter Scott dont les œuvres complètes figuraient au catalogue de la bibliothèque de l’école et dont le bon lieutenant avait laissé la jouissance à ses prisonniers.

Huitième partie : la grande vadrouille du mois d’août

Jeudi 15 août

Le 15 août arriva, avec un embarquement dans un train composé de vieux wagons de 3ème classe. Personne ne se faisait plus d’illusion sur la destination et Libard, qui ne parlait pas un mot d’allemand, se dit qu’il devait à tout prix quitter ce convoi avant de franchir la frontière. Ses camarades de compartiment étaient le Lt Ratte, le s/Lt Salvignol, le Lt Gisserot, tous trois du 23è RIC, le Lt Gouraud, du génie, et d’autres...

De nombreuses sentinelles étaient réparties dans le wagon et aux portières, surveillant chaque côté du train. Pendant les arrêts, ces sentinelles renforçaient la garde fournie par les gares. Dans la campagne, le train marchait à une allure telle qu’il n’était pas envisageable de sauter sans se casser les jambes. Néanmoins, Libard ne quittait pas la portière, rongé par son frein en attendant l’occasion unique : un ralentissement dans un virage, au milieu d’un bois. Mais rien de tel se produisit. Et puis après avoir traversé Lunéville puis Sarrebourg, on atteignit Sarralbe vers le soir.

Dans cette région, il y eut plusieurs arrêts et ralentissements dus aux suites des bombardements et Libard remarqua l’attitude étrange de Souriac qui, à deux wagons de là, essayant de sortir de son compartiment se faisait rembarquer par les sentinelles. Il comprit la situation lorsque le capitaine, au lieu de réintégrer son compartiment, se glissa sur les tampons entre les deux wagons. Lorsque le train se remit en marche, il aperçut le petit homme qui, s’étant laissé tomber entre les rails, sauta ensuite lestement dans le fossé sans qu’un gardien ne l’aperçoive. *In petto*, Libard remercia ce brave officier de la bonne recette qu’il lui donnait et qu’il se promit de mettre en œuvre au prochain arrêt.

Ce qui se fit au triage de Sarreguemines. La première fois que Libard ouvrit la portière en faisant signe qu’il ne voulait que satisfaire un besoin naturel, la sentinelle la plus proche hurla d’un ton tellement menaçant qu’il réintégra son compartiment. Les camarades étaient d’un avis partagé : les meilleurs lui donnèrent qui une tablette de chocolat qui un bout de carte ; les autres essayèrent de lui faire abandonner son projet jugé suicidaire... Mais il s’obstina et, avec des ruses de sioux, il réussit à entrouvrir la portière sans attirer l’attention et se glissa prestement sur les tampons entre les voitures. Son compartiment était heureusement vers l’extrémité du wagon et cela lui permit de parler à ses camarades qui lui confirmèrent que les sentinelles n’avaient pas réagi. Il lui restait à attendre le départ du train, à condition que cela se fasse vers l’avant car il était très anxieux à l’idée de passer sous la locomotive et il comptait bien s’échapper par l’arrière du train. Heureusement, le convoi ne mit pas longtemps à s’ébranler. Il se laissa alors glisser entre les rails, à plat ventre, observant à la faveur d’une légère courbe toutes les sentinelles aux portières et qui ne semblaient avoir d’yeux que pour lui. A peine eut-il le temps de songer qu’une mitrailleuse pouvait se trouver en queue du train, qu’il se fit aussi plat que possible sans pouvoir éviter cependant des frôlements suspects sur son dos. Enfin surgit le fourgon de queue et sa lanterne, gros œil rouge qui s’arrondit de surprise en le voyant sauter d’un seul bon dans le fossé pendant que le train s’éloignait de plus en plus vite, emportant ses gardiens mais aussi ses camarades pour plusieurs années de captivité...

Libard n’eut pas le temps de savourer ces premières minutes de liberté car il aperçut, à courte distance, des soldats occupés à réparer la voie. Il faisait grand jour ce 15 août à 7 heures du soir et, avisant un petit bâtiment, il décida d’aller s’y cacher pour attendre la nuit. Ce bâtiment était une sorte de vestiaire et un robinet lui permit de boire un bon coup d’eau assez mauvaise. Il remarqua des vêtements laissés par les soldats et conclut qu’il ne fallait pas rester là dedans. Au dehors, il y avait des fûts de 200 litres recouverts d’une bâche : il se glissa dessous et décida d’attendre la nuit. Bien lui en prit car, peu après, les soldats revinrent dans ce gourbi pour prendre leurs affaires. L’un d’eux vint se soulager sur la bâche sous laquelle Libard se faisait tout petit, suprême déchéance ! C’était un bruit effrayant qui, heureusement ne dura pas longtemps ! Les soldats s’éloignèrent et il lui restait deux bonnes heures pour philosopher...

A la tombée de la nuit, il avista une vieille lanterne, se disant que, de loin, cela donnerait de la vraisemblance à sa silhouette : il fallait en effet traverser toutes les voies pour arriver jusqu’à la forêt. Commença une longue marche à la boussole. Le pays paraissait complètement vide d’habitants, sauf de troupes d’occupation. Il visita plusieurs maisons isolées dans l’espoir d’y trouver des vêtements civils mais sans succès : c’était le vide barométrique ! Il lui fallut donc aller vers le village de Hambach mais il tomba sur un poste et une sentinelle qui le firent changer de direction. Il devait pourtant trouver un déguisement convenable avant l’aube. Apercevant une maison isolée mais fermée, il entra dans la cave par le soupirail et éprouva beaucoup de difficulté à cause de l’obscurité ; le butin était maigre : un vieux chandail de femme et une cravate assez innommable ! Restait cependant la cabane du jardin : ce fut une bonne inspiration car il découvrit un bleu de jardinier, usé, rapiécé à souhait et un peu trop petit pour lui. Mais cela lui parut ce qu’il fallait pour passer inaperçu dans la campagne. Il abandonna donc son uniforme pour celui de clochard. Détail affreux : les boutons métalliques rouillés avaient attaqué le fil et le premier bouton de braguette sauta ; c’est dire la prudence avec laquelle il boutonna les autres ! Bien qu’il n’eût pas

souffert de cette brève campagne de quarante jours, son uniforme assurera un meilleur service au jardinier au cas peu probable où il reviendrait. C'est donc la conscience en paix qu'il reprit la route, en ayant conservé précieusement sa boussole, son sifflet, son ruban de croix de guerre et ses papiers d'identité.

Il passa de l'autre côté de la voie ferrée, fit un détour dans les champs. A un passage à niveau, une voiture allemande passa sur la route et l'obligea à plonger dans le fossé. Il arriva ainsi dans les faubourgs de Sarralbe : la route suivait le canal. A la hauteur d'une passerelle de fortune en bois, une sentinelle se mit à marcher. Libard n'eut que le temps de se cacher derrière un gros arbre et de battre en retraite. Au prix de détours à travers champs et plusieurs réseaux de barbelés, il rejoignit enfin la route. Il y avait de nombreuses destructions par incendie et bombardements et le pays semblait totalement désert. Libard aurait voulu contourner le village d'Eich mais il était rebuté par toutes les clôtures des jardins qu'il lui fallait franchir et, choisissant de traverser une maison, il sauta dans la rue pour apercevoir, à courte distance, un poste de police. Il lui fallut donc à nouveau franchir les barbelés des clôtures puis passer sous un pont de voie ferrée heureusement non gardé. Il contourna ainsi le village de Kirviller, mangea quelques prunes vertes abominables. Les chiens aboyaient. Il emprunta un chemin de terre mais de nombreux ruisseaux l'obligeaient à des détours.

Vendredi 16 août

A travers bois, au petit jour, il arriva aux environs d'Altwiller mais au moment de sauter hors du bois, un cycliste allemand dévala la route à toute vitesse. Plus loin, ce fut un chariot hippomobile de ravitaillement qui le fit rentrer dans les fourrés. La marche à la boussole reprit, les nerfs à vif. Il évita une corvée de bois, franchit le canal des Houillères complètement à sec mais découvrit la rivière de l'autre côté. Heureusement, il vit un jeune Français qui coupait des petits arbres avec une serpe : il l'aïda et franchit le cours d'eau en sa compagnie. Vers 8 heures, il décida de se reposer un peu et mangea une tablette de chocolat. Il prit le parti de se rendre à Baerendorf pour demander des vivres à ses anciens logeurs de l'automne précédent. Mais les moustiques et la tension nerveuse l'empêchèrent de dormir et il reprit sa route vers 11 heures.

En vue de Fénétrange, il s'assit au pied d'un pommier pour réfléchir en croquant une pomme. Il observait la troupe allemande dans le village lorsqu'un jeune homme en uniforme français vint faner dans le pré. C'était un soldat de la ligne Maginot démobilisé et autorisé à travailler dans la ferme de ses parents. Libard lui demanda de lui procurer des vivres mais le jeune homme l'invita à venir chez son père pour déjeuner et se reposer.

Après quelques hésitations, Libard le suivit et reçut un accueil très cordial de M. Jacques Lerch - Madame ne parlait pas le français. Il engloutit une quantité effrayante de nourriture. Par la fenêtre ouverte, il voyait les soldats allemands se baigner dans la rivière. M. Lerch insista pour qu'il allât faire une bonne sieste et le conduisit dans la chambre de la jeune fille de la maison. Il oublia qu'il était sale et s'endormit rapidement d'un profond sommeil. Pendant ce temps, on était allé chercher une chemise civile qui remplacerait avantageusement sa chemise kaki ainsi qu'un béret basque car à la campagne un homme nu-tête est souvent suspect. A l'étage au-dessus habitait un parent des Lerch qui hébergeait un officier de réserve français, M. Bauer. Celui-ci, ingénieur, avait réussi la performance de se faire mettre en congé de captivité comme ouvrier agricole indispensable à l'exploitation des Lerch. Libard fit donc connaissance de son "ancien", Bauer, Polytechnicien comme lui. Il bavardèrent longuement et Bauer approuva le projet de se rendre à Nancy pour y trouver un moyen de transport. Il lui donna même une recommandation pour Mme Marie qui tenait l'hôtel *Excelsior et d'Angleterre*. Après une alerte provoquée par un officier allemand qui l'obligea à se réfugier dans une chambre, Libard passa la soirée à l'étable en bavardant avec ces braves gens qui trayaient leurs vaches. Comme il se sentait bien chez les campagnards hospitaliers qui n'hésiteront jamais à l'héberger en dépit des risques certains ! Il annonçait toujours qu'il était, bien que ce ne fût guère nécessaire car les villageois avaient vite fait d'identifier les prisonniers évadés. Un bon dîner réunit à nouveau cette belle famille : chacun exprima son inquiétude pour les jours à venir mais personne ne doutait de la victoire finale et l'on commentait avec enthousiasme les bombardements sévères de la RAF dont on entendait les explosions toutes les nuits. Enfin vint l'heure des adieux ; tous souhaitèrent un bon voyage au jeune sous-lieutenant et voulaient avoir aussi de ses nouvelles. Il emportait un petit havresac bourré de provisions pour deux jours et abandonna le détour de Baerendorf.

Ce n'est pas sans appréhension qu'il se retrouva seul sur la route au crépuscule : deux fois il dut se cacher des cyclistes et des motos qui sillonnaient la route. Bientôt se présenta une superbe allée forestière toute droite où il ne rencontra qu'une auto. Il franchit à nouveau une voie ferrée et le canal des Houillères sur une passerelle provisoire. Il redoutait la présence d'une sentinelle mais ne trouva qu'un chien qui aboyait. C'était eux qui étaient le plus à redouter dans la nuit quand il s'agissait d'éviter un poste de garde.

Avec beaucoup de précaution, le village de Bisping puis celui de Guermange furent traversés sans encombre. Malheureusement, Libard manqua le chemin d'Assenoncourt qui devait lui faire éviter le grand étang de Lindre et il s'engagea sur un chemin de terre qui en suivait la rive nord-est. Il fatiguait beaucoup, un genou était chaud et enflé et, en dépit du froid et de l'humidité, il décida de s'arrêter pour se reposer.

Samedi 17 août

Il attendit le lever du soleil dans la brume épaisse qui se levait de l'étang. Les oiseaux d'eau poussaient des cris hallucinants et chaque bond de poisson hors de l'eau se répercutait à la surface de l'étang et accroissait la fatigue de ses nerfs. Enfin, le jour se leva et vint réchauffer ses genoux endoloris. Il reprit sa marche pénible dans les layons étroits et souvent

même dans les taillis. Cela lui parut interminable car la rive s'orientait vers l'est et l'obligeait à un détour considérable. De l'autre côté de l'eau, il entendait des soldats allemands qui se baignaient et faisaient des exercices avec des barques. Enfin une petite route, dans la bonne direction, le conduisit dans le village de Lindre-Basse. A l'abri d'un buisson il s'arrêta pour croquer un morceau de pain. Mais il lui fallut repartir. Comme il sortait de sa cachette, deux cultivateurs coururent vers lui en poussant des cris d'un air menaçant ; de loin, ils en appelèrent un autre ; il était trop tard pour fuir. Ils avaient découvert un voleur de pommes de terre et voulaient le conduire à la Kommandantur qui leur avait promis de les aider contre les traînardes qui pillaient leurs champs. Le pauvre évadé montrant le contenu de son havresac plaida sa bonne foi. Toutefois, il n'osa révéler sa véritable identité car ils parlaient décidément de la Kommandantur comme d'une bien remarquable institution. Après un long palabre, ils le laissèrent aller en paix, juste au moment où un side-car allemand passait sur la route. Toute fatigue oubliée, il s'éloigna allègrement.

Lindre-Basse fut en vue et il marqua encore une petite pause dans un misérable abri qui servait de poste de D.C.A. dont il vit alentour les emplacements des mitrailleuses *modèle 1914* équipées d'un dispositif de tir contre avion. La possibilité d'atteindre des avions semblait très mince mais cela donnait aux soldats l'impression qu'ils n'étaient pas complètement démunis devant l'ennemi. A peine installé, il s'inquiéta en entendant un trot de chevaux : c'était trois officiers suivis de leur ordonnance. Ce fut à nouveau l'occasion de pensées amères en comparant son triste sort à celui des vainqueurs. Mais la volonté de poursuivre et l'espoir de la liberté sans alerte ni contrainte lui donnèrent une énergie nouvelle.

Décidant d'aller vers Moyenvic en évitant Dieuze, il se dirigea vers les roseaux pour y déjeuner tranquillement d'œufs durs et d'un fromage. En repartant, il dut traverser la voie ferrée et se dirigea donc vers un petit bois qui faciliterait cette traversée. A ce moment passa une patrouille de *feldgrau*, l'arme à la main, qui longeait la lisière. Exercice ou chasse aux traînardes ? Il ne le saura jamais et n'était pas rassuré : au milieu des champs, avec son balluchon sur le dos, il devait précisément avoir l'air du gibier recherché. Mais les patrouilleurs ne tournèrent pas la tête de son côté et il entra sans encombre dans le petit bois derrière le dernier voltigeur. Il y rencontra une bande de gamins en vacances qui lui donnèrent d'utiles renseignements sur le cantonnement des troupes allemandes. Dans les champs, les femmes faisaient des foins et chargeait d'énormes charrettes. Le village de Blanche-Eglise était vide de troupe et il alla y demander du lait. Un jeune démobilisé l'accueillit gentiment et lui donna du café au lait avec des tartines de miel : c'était une aubaine qui lui permettait d'économiser les provisions. Il fallut repartir sur Marsal car la frontière devait être traversée la nuit et Nancy était encore bien loin. De loin, Marsal paraissait fortement occupé par la troupe et Libard devait attendre la nuit dans un boqueteau en fumant une bonne pipe et en massant ses genoux très douloureux.

A la nuit tombée, il se glissa le long du ruisseau et passa le pont qui n'était pas gardé mais il renonça à traverser le village et dut le contourner par un marécage. Au moment de franchir un ruisseau boueux, un soldat passa sur le chemin. Il s'immobilisa en s'enfonçant lamentablement jusqu'aux genoux dans une boue noire et nauséabonde. La marche était encore plus pénible mais le GC 35 fut atteint. Cependant, il se méfiait des sentinelles qu'il s'attendait à rencontrer autour de Moyenvic. En vue du carrefour, il écouta et regarda soigneusement avant de grimper sur le poteau indicateur pour lire avec les doigts l'inscription en relief sur la vieille plaque de fonte. Au milieu de cette opération, une sentinelle qui sommeillait sans doute contre un arbre, se remit en marche. Libard se laissa tomber dans le fossé. Elle passa à le frôler. A plat ventre, indifférent aux orties, le pauvre fuyard se croyait perdu. Mais le soldat ne l'avait pas vu (ou n'avait pas voulu le voir) et l'homme s'éloigna même si loin qu'il en profita pour franchir le carrefour dangereux. Par un chemin de terre, il gagna le cimetière en évitant le village.

Mais un autre poste se tenait au carrefour de la N 414 et de la N 55 (actuellement la D914 et la D 955) ; il l'évita de justesse et longea une route en marchant dans les champs. Cette marche était épuisante car il fallait sans cesse franchir des clôtures. Aussi revint-il sur le bas côté de la route. Pourtant, il savait le coin très dangereux car les Allemands avaient rétabli l'ancienne frontière : il l'avait appris des habitants rencontrés et s'attendait donc à trouver des postes de garde. Il fit encore une petite halte derrière une vigne pour boire un peu de lait mais il avait froid et ses genoux étaient brûlants. De plus, un bruit de bottes sur la route le fit plonger dans l'herbe. C'était deux Allemands dont l'un portait un fusil ; l'autre était un caporal qui vint s'asseoir sur la borne kilométrique qui l'avait précisément incité à faire halte. Le pauvre Libard, terrorisé, resta ainsi dix bonnes minutes pendant lesquelles il aurait pu tirer le bavard par un pan de la vareuse ! Enfin, les hommes retournèrent sur leurs pas et il en retira au moins le renseignement que le poste était franchi.

Il reprit sa marche, à droite de la route cette fois, car il y avait des bois qu'il comptait utiliser pour passer la ligne. Effectivement, un peu plus loin, il aperçut une lumière dans une baraque au bord de la route et il entendit même les voix du poste de garde. Il redoutait surtout les chiens mais, par chance, n'entendit aucun aboiement et reprit sa marche à la boussole, à travers les taillis emplis de rosée.

Dimanche 18 août

Au petit jour, il s'assit au pied d'un arbre pour croquer une pomme et vit passer sur le chemin une voiture de ravitaillement de la troupe d'occupation. Contrairement aux avant-gardes contre lesquelles il avait mené le combat retardateur et qui souvent étaient entièrement motorisées et équipées de façon très moderne, ces troupes d'occupation utilisaient beaucoup de chevaux et même des chariots polonais longs et étroits.

Le soleil était déjà haut quand il déboucha de la forêt de Bézange-la-Grande pour prendre le chemin d'Hoéville ; mais la rivière l'obligea encore à faire un détour pour franchir le pont près du village. Dans toutes les prairies paissaient de

splendides juments dont beaucoup avaient un poulain. Un très bon chemin forestier le conduisit à un chenil d'armée complètement désert.

Vers midi il atteignit une colline qui dominait Hoéville : il n'y avait personne dans les champs, c'était dimanche. A cette occasion, il se souvint qu'il n'avait pas dormi depuis le jeudi précédent et il décida de manger son dernier repas. Le soleil était chaud et il retira sa chemise pour prendre un bon bain de soleil. C'est dans ces instants que la liberté lui apparut si précieuse après les alertes de la nuit. Il se promit, une fois de plus, de ne jamais prendre de risques inutiles, même pour ménager sa fatigue.

Cependant, il se rendait compte qu'il ne pourrait pas continuer à cette cadence mais il avait le ferme espoir de trouver, à Nancy, une place sur une locomotive ou un camion. Hoéville était vide de troupe et fut traversé sans encombre. Après une heure de marche, il atteignit Réméréville vide de troupe également. Les villageois endimanchés assis sur le pas de leur porte regardaient passer cet étranger d'un air entendu. Pendant tout le voyage, il n'aura jamais trompé que les Allemands, les paysans l'identifiant immédiatement comme étranger et par conséquent, évadé. Il bavarda avec un brave homme pour se renseigner et demanda du lait. Justement, le camion qui ramassait le lait vint à passer et il demanda au chauffeur s'il pouvait le conduire à Nancy. Il l'aida à garnir son gazogène, sa tenue convenant très bien et le marché fut conclu.

Quelques paysans prirent place au milieu des bidons de lait et offrirent de splendides mirabelles. L'inquiétude était grande d'avoir à montrer des papiers en pénétrant dans Nancy. Rien de tel ne se produisit et notre clochard se trouva bientôt dans les faubourgs de la ville au milieu d'innombrables soldats allemands en promenade. Il traversa bravement la ville en souhaitant que son petit havresac ne le trahisse pas. Il ne pouvait s'empêcher d'évoquer un souvenir vieux de quelques jours seulement : sous le prétexte de consulter un dentiste, il avait obtenu d'aller à l'hôpital, avec quelques prisonniers sous la garde de deux sentinelles. Cela lui rendait la liberté plus précieuse, mais le côtoiement des soldats *feldgrau* et de civils éventuellement suspects l'incitaient à redoubler de prudence.

En arrivant place Thiers, il fut surpris par l'importance de l'hôtel indiqué par le camarade Bauer. L'*Hôtel Excelsior* était la partie moderne entièrement réquisitionnée par l'occupant dont il apercevait les uniformes dans les salles et les vestibules. L'*Hôtel d'Angleterre*, contigu, était plus ancien. C'est là qu'il se dirigea et, prenant son courage à deux mains, il se présenta à la réception où l'accueillirent deux soldats allemands. << Je voudrais voir Mme Marie qui m'a demandé de réparer une baignoire. >> Le planton fila aussitôt et revint peu après avec Mme Marie à qui Libard fit signe qu'il désirait lui parler en particulier. Elle comprit à demi-mot de quoi il s'agissait en entendant le nom de M. Bauer et elle conduisit son singulier client hors de la présence des soldats.

Il se présenta et reçut un accueil chaleureux : il pourrait avoir une chambre pour se reposer et, bien que l'hôtel n'eût pas de restaurant, on lui assurerait le couvert. Quoique la tentation fût forte de ne pas quitter ce havre de grâce, il ressortit pour profiter de la soirée du dimanche et se renseigner, autour de la gare, sur les possibilités de transport. Une barmaid qui servait sans enthousiasme des bocks aux *feldgrau* le renseigna aimablement malgré son aspect peu engageant, lui indiquant les bars fréquentés par les cheminots. Le premier rencontré fit des réponses évasives et un de ses camarades, consulté, énonça d'un air terrifié tous les dangers qu'il courrait à favoriser la fuite d'un prisonnier évadé. Cette pénible entrée en matière ne découragea pas Libard qui alla s'installer sans cérémonie à une table occupée par un groupe de cheminots. Ceux-ci l'accueillirent courtoisement mais les tables voisines étaient toutes occupées par des soldats et il s'imaginait toujours qu'on l'observait avec curiosité. Personne n'accepterait la responsabilité de le faire monter sur une locomotive ; il y avait trop d'employés allemands. Les rares trains qui descendaient sur Dôle étaient souvent gardés et bien visités. Seul, un contrôleur lui indiqua comment éviter les contrôles en descendant à temps et en effectuant de petits parcours à pied. Tout cela ne le satisfaisait pas et il ne put même pas obtenir une vieille casquette de la SNCF...

Il rentra donc à l'hôtel et, à sa grande surprise, on le conduisit dans une belle chambre alors qu'il s'attendait à un coin du grenier. Il put faire enfin une toilette sérieuse dont il avait grand besoin. On lui avait promis de lui apporter à manger et, comme il avait très faim, il s'enhardit à téléphoner à la réception où il tomba sur le planton allemand qui promit, en français, de s'en occuper. Effectivement, quelques instants après, arriva un vieux maître d'hôtel, tout à fait genre anglais, qui apporta un plateau abondant qui sentait bon la cuisine française. Quel plaisir de tout manger et quel confort dans un grand lit avec des draps bien propres ! Le sommeil l'envahit d'un seul coup sans lui laisser le temps de savourer son bonheur sauf celui d'une pensée reconnaissante au camarade Bauer grâce à qui il vivait ce conte de fées...

Lundi 19 août

Le lendemain fut consacré aux agences de transports routiers car le bruit courait que des prisonniers avaient pu gagner Paris en camion. Paris n'était pas la destination de Libard mais il s'y rendrait volontiers et pourrait, en tout cas, s'y cacher mieux que partout ailleurs. Mais une nouvelle déception l'attendait : il n'y avait plus d'essence et rien ne marchait. Les camions eux-mêmes étaient réquisitionnés et les occasions rares. Il en avait manqué une à un jour près : un camion de moutarde venu de Dijon aurait peut-être pu le charger à son retour ! Désespérant de trouver un moyen de transport sûr, l'idée de rentrer à pied lui parut la meilleure et il chercha une carte chez plusieurs libraires ; il n'y en avait plus. Il rentra rapidement à l'hôtel, décidé à ne plus sortir que pour filer à travers la campagne. Mme Marie offrait la plus généreuse hospitalité et le départ fut fixé au lendemain matin réservant assez de temps pour un bon repos.

Dans l'après-midi, chacun s'empressa de se rendre utile. Le neveu de Mme Marie enquêta sur la possibilité de se procurer de faux-papiers et apporta plusieurs costumes civils dont aucun n'allait. D'ailleurs, pour voyager dans la campagne, rien ne convenait mieux que la défroque d'ouvrier agricole. Le vieux valet de chambre offrit une paire d'espadrilles qui étaient les bien venues car les chaussures étaient à bout de souffle. Il apporta même une barre de chocolat qui servira de vivres de réserve. Mme Marie fit une découverte inestimable : une carte gastronomique de la région qui atteignait presque Dijon et servira de carte routière. La soirée se passa à plier la partie utile de cette carte en accordéon, chaque pli correspondant à peu près à une étape. Avec quelle joie, chaque soir, Libard découpera la partie inutile, comme le collégien qu'il était autrefois barrait les jours sur son calendrier pour le plaisir de voir arriver les vacances.

Après des hésitations, il écrivit à sa famille en indiquant son entreprise à mots couverts ; il fantasmait à l'idée de la censure et pensait que toute la Feldgendarmarie et la Gestapo étaient déjà à sa recherche ! En outre, il savait bien dans quelle inquiétude il allait plonger les siens jusqu'à l'annonce de sa réussite dont il ne doutait pas ; il allait prendre toutes les précautions et les débuts avaient été très encourageants.

Mardi 20 août

C'est donc le 20 août, de bon matin, que Libard s'élança gaillardement dans la rue Stanislas après des adieux émouvants à Mme Marie et à son personnel. Son intention était de passer par Pont-St-Vincent si possible car c'était le seul pont rétabli sur la Moselle. Il sortit de la ville en passant devant une sentinelle pendant qu'elle arrêta un cycliste. Dieu merci, les piétons semblaient sans doute moins suspects !

Sur la grand route, l'inquiétude s'empara à nouveau du vagabond à cause de son accoutrement. C'est à cet instant qu'il allait éprouver une des plus grandes angoisses de toute la randonnée. Les champs et les bois étaient remplis de soldats en bourgeron, à l'exercice. Au croisement d'un chemin, il tomba sur une section rassemblée. Il passa devant, ayant l'air aussi naturel que possible et, pendant qu'il s'éloignait, il entendit un bruit de bottes derrière lui. Sans nul doute, deux soldats étaient à sa poursuite car il était seul sur la route déserte. Il avait une folle envie de courir n'importe où mais il voyait des soldats à la manœuvre de tous côtés. Il essayait de garder son sang froid et échafaudait déjà les explications qu'il fournirait quand on l'arrêterait. Il ne se retourna pas et ralentit même le pas pour s'obliger au calme. Et le miracle s'accomplit : les bottes ralentirent aussi. Alors qu'il était presque rejoint, elles s'arrêtèrent et rebroussèrent chemin. Que s'était-il passé ? Il ne le saura jamais bien que les hypothèses occupassent un bon moment son imagination. Cet incident lui donnait une grande envie de quitter la route de Neufchâteau mais il fallait d'abord passer la Moselle à Pont-St-Vincent. En traversant un village, il entendit le garde champêtre rappeler à la population que nul ne devait sortir sans ses papiers d'identité. Il fallait donc soigneusement éviter les contrôles. La traversée de Pont-St-Vincent s'effectua sans problème au milieu de la population qui faisait la queue devant les magasins. Le pont provisoire était en vue avec, naturellement, un poste de police. Observant les sentinelles qui laissaient passer les civils, il vit un sergent casqué qui emmenait au poste un garçon qui présentait le même aspect que lui : un traînard en loques. Il en profita pour passer le pont en sifflant devant les sentinelles indifférentes. Heureusement que, dans toutes les armées du monde, le propre du soldat est, avant tout, de ne pas faire de zèle.

Ce qui attirait Libard, c'était Xeuilley, le village des derniers combats où il avait l'intention de faire un pèlerinage. Une femme lui apprit qu'il y avait là, toutefois, une Kommandantur et ce fut avec regret qu'il abandonna le projet de se rendre au cimetière où il savait qu'on avait enterré les morts du 1er bataillon. Entre Xeuilley et Maizières, il utilisa le terrain pour n'être pas vu du village, manœuvrant ainsi exactement comme les assaillants lorsqu'il défendait Xeuilley. Ses pas le conduisirent vers la corne du bois là où il avait été capturé. Il retrouva avec émotion le masque à gaz du médecin auxiliaire de July qui était mort d'une balle au cœur alors qu'ils bavardaient ensemble. Au pied du gros arbre, il retrouva son *parabellum* déjà un peu rouillé. Quelle belle arme, payée de ses deniers et qu'il aurait suffi de nettoyer un peu ! Mais n'aurait-il pas été suicidaire de se promener avec un objet si volumineux et si compromettant ? A regret, il l'enterra à nouveau et s'éloigna sur le layon, encore jonché d'équipements de toutes sortes, le cœur serré en évoquant ces souvenirs tragiques. La tombe de son camarade Tissandier, "l'instituteur laïque" mort à Xeuilley ne serait pas fleurie !...

Libard jeta un dernier coup d'œil aussi vers le village de Maizières où, le 21 juin, après le décrochage, il avait si bien été reçu par une jeune femme, citadine réfugiée en ce lieu. Elle avait presque l'élégance d'une Parisienne. Dégustant des biscuits et du vin vieux, il avait rapidement été rejoint par ses camarades flairant la bonne aubaine. Il avait eu, déjà, l'occasion d'observer quelle extraordinaire détente marque le visage de ceux qui viennent d'échapper au danger et retrouvent une ambiance de vie normale. Il n'avait eu que le temps d'apercevoir sa triste mine dans un miroir et il lui avait fallu retourner au combat, combat perdu d'avance mais qui permettrait peut-être d'attendre la mise en vigueur de l'armistice, déjà négocié avec les Allemands, mais en cours avec les Italiens. On avait espéré, sans trop y croire, que le cessez-le-feu sonnerait à temps pour éviter le camp de prisonniers. C'est cet espoir un peu fou qui soutenait encore la volonté de quelques-uns de ne pas baisser les bras - ou plutôt de ne pas les lever. Ce qui n'était plus le cas de tout le monde car il avait eu l'occasion d'apercevoir un drapeau blanc agité à l'intention des troupes qui attaquaient... Le bruit courait aussi que le général Dubuisson négociait un cessez-le-feu avec son homologue allemand. Mais Libard, lui, n'avait pas voulu prêter l'oreille à ces bruits susceptibles de ruiner tous les efforts faits jusqu'ici pour maintenir sa troupe disciplinée, dévouée et digne dans l'adversité. Il avait préféré être avec ses compagnons préférés : un sergent, un caporal, quelques soldats qui s'étaient révélés de vrais guerriers, souriant même quelquefois dans les coups durs et qui avaient toujours eu confiance...

Il se demandait si le sergent Lefebvre qui s'était discrètement éclipsé dans la forêt au moment où les premiers assaillants tenaient en joue les derniers combattants, avait réussi à éviter la captivité. Il ne regrettait pas de ne pas l'avoir

imité. L'aurait-il pu d'ailleurs car, naturellement, le *gefreiter* allemand avait tout de suite repéré l'officier et il n'aurait pas hésité à lui tirer dessus en cas d'attitude suspecte ? Entre autre, il savait que tous ceux qui, par le hasard de leur position, avaient réussi à ne pas être pris lors de la mise en vigueur de l'armistice, avaient quand même fini entre les barbelés. On accusait le général allemand qui avait palabré avec le général Dubuisson de n'avoir pas tenu sa promesse de rendre les honneurs de la guerre, en particulier aux troupes coloniales. La triste réalité était un encercllement total de plusieurs armées françaises pratiquement hors de combat et que le commandement allemand entendait neutraliser définitivement.

Surmontant ces sombres pensées et ses tristes souvenirs, si récents, Libard reprit sa route, plus décidé que jamais à atteindre le zone libre, à l'endroit où elle lui paraissait la plus proche, c'est-à-dire dans la région de Dôle, plus précisément au sud de la forêt de Chaux. C'est en traversant un pré, au milieu de paisibles vaches, qu'il eut, de nouveau, une grosse émotion en voyant une section de Jeunesses Hitlériennes qui marchait en chantant. Aussitôt il s'affaira à réparer la porte de l'enclos en lui tournant le dos. Le village suivant était Marthemont : c'était le moment, caché dans un fourré, de déguster les bons sandwiches préparés par Mme Marie, ainsi qu'une petite bouteille de vin blanc. Décidément la vie était belle, il faisait grand soleil et, si ce n'était les genoux douloureux, il aurait pris plaisir à parcourir ces lieux qui étaient sans doute les derniers emplacements de notre artillerie. Ce n'était que véhicules sans roues, camions incendiés, bagages éventrés, reliques d'une armée vaincue. Là se trouvait une vareuse de capitaine d'artillerie coloniale en bien triste état...

Après Marthemont et Thélod, il arriva à Parey-St-Césaire en compagnie de deux enfants qui étaient à bicyclette. Il pensa bien que même un vieux vélo lui ferait gagner un temps précieux mais il aurait été alors lié aux routes qui étaient contrôlées et il lui aurait fait traverser les villes. Son vieux réflexe de fantassin le conduisit à préférer les bois et la campagne où l'on pouvait observer de loin à quoi il fallait s'attendre et où le renseignement fourni par l'habitant était très fiable. Parey-St-Césaire lui sembla bien accueillant et il s'enhardit à aller y boire un verre de bière avec les enfants rencontrés sur la route. La patronne était aimable et en arriva vite aux confidences : « Puisque vous êtes de la Coloniale, vous avez peut-être entendu parler du commandant Lauzier ? » Et elle se met à raconter son histoire, invraisemblable mais véridique. Lauzier, blessé dans les derniers combats ne voulait pas se rendre et restait caché dans les bois en attendant l'armistice : c'est là qu'elle l'avait connu et soigné. A sa grande surprise, quelques jours avant l'arrivée de Libard, elle l'avait retrouvé, traversant le village, vêtu en ecclésiastique : il s'était évadé de l'hôpital de Nancy !

Une bonne occasion se présenta de faire quelques kilomètres sans fatigue : un jeune garçon d'un village voisin était venu prendre une vache et allait la livrer au village de Laleuf. C'est assis sur les brancards de la voiture, en écoutant les bavardages du jeune homme qu'il apprécia de faire la route sans effort. Le garçon raconta les derniers combats et montra quelques tombes de soldats français au bord de la route. Ils aperçurent aussi une section de soldats allemands en ligne, qui ratissaient les prés et les bosquets : c'était, expliqua le garçon, pour récupérer tout ce qui avait été abandonné sur le champ de bataille. Il dit aussi que les Allemands redoutaient beaucoup les parachutistes anglais. Décidément, toutes les armées redoutent les parachutistes ennemis, se dit Libard, en évoquant la psychose qui s'emparait du commandement au printemps dernier, dans les Ardennes, alors que les soldats s'échinaient à creuser les fossés anti-chars.

En arrivant à Laleuf, les parents du jeune homme lui offrirent l'hospitalité de si bon cœur qu'il décida d'y faire étape. C'est ainsi que, jusqu'à la ligne de démarcation, alors qu'il ne demandait jamais qu'à coucher dans une grange, il couchera toujours dans un lit, bien logé et bien nourri par de braves gens, visiblement heureux, comme au bon vieux temps, d'écouter une histoire pour toute rémunération de leur hospitalité. Il y avait souvent un lit libre, celui du fils mobilisé. C'était le cas aujourd'hui et la nuit sembla courte dans un si grand confort.

Mercredi 21 août

Malheureusement, le lendemain matin, la pluie tombait à verse et ce fut, la tête et les épaules recouvertes d'un vieux sac que l'évadé reprit sa route... jusqu'à une grange où il se mit à l'abri, vite rejoint par un prisonnier français qui travaillait chez des cultivateurs. Le pauvre diable brûlait du désir de s'enfuir aussi mais il ne pouvait engager la responsabilité du maire et de ses employeurs qui le traitaient parfaitement. Plusieurs fois, Libard rencontrera ce cas : les prisonniers en congé avaient repris le travail à la ferme, souvent dans une province éloignée. Ils eurent bien un mot de regret d'être séparés de leur famille mais espéraient qu'un autre y travaillait à leur place. Et, de toutes façons, ils préféreraient la ferme où ils étaient bien traités au camp de prisonniers !

Après cela, le mauvais temps persistait et les souliers de notre fantassin étaient dans un état lamentable, mais il les préférait encore aux espadrilles du maître d'hôtel de Nancy. Evitant de traverser Favières, il coupa à travers les vergers, passa la voie ferrée et gagna les bois. A midi, il fit halte dans une écurie construite par le génie. Bien content de trouver un tel abri au milieu des bois, il mangea les œufs durs qu'il avait reçus de ses logeurs et reçut la visite d'un bûcheron avec qui il bavarda en laissant passer de furieuses averses.

Sûr de ne pas faire de mauvaise rencontre par un temps pareil, il se remit en route vers Tramont-St-André. Mais un chemin en sous-bois le conduisit à Aroffe où l'attendait une pluie torrentielle. A ce moment, la Providence se manifesta sous la forme d'une maison accueillante où tout le monde s'empressa : on jeta un fagot dans une magnifique cheminée ornée d'un bas-relief de fonte et de jolis chenets. Une petite fille lui apporta des chaussons. Devant le feu, Libard fuma comme un pudding qu'on aurait sorti de la marmite. On cassa des œufs dans une poêle avec de la crème fraîche, on le fit asseoir devant le feu, au milieu des enfants, un gros chat sur les genoux. Il était vraiment décontracté, essayant de faire partager son optimisme à la jeune femme qui parlait de son mari et de son frère, tous deux prisonniers.

Mais le ciel s'éclaircit et il reprit la route par Aouze, Rémoville et Vouxeu où la nuit tomba et l'obligea à chercher l'hospitalité. Elle ne fera pas défaut ; un jeune homme guida le chemineau vers une maison où l'attendait un chaleureux accueil. Le maître de maison recevait la visite de l'instituteur et, autour d'une bouteille de vin, chacun parla de ce qui lui était cher. L'instituteur raconta avec une bonhomie teintée de fierté comment il avait été retenu une journée en prison pour avoir défendu trop vigoureusement les intérêts du village. Pendant ce temps, la mère préparait une bonne soupe et la grande fille qui revenait de traire les vaches, s'empara des chaussettes qu'elle alla laver et raccommoder. Il les trouva bien sèches le lendemain matin, après une excellente nuit passée dans le lit du grand fils, officier de réserve, fait prisonnier dans la ligne Maginot.

Jeudi 22 août

L'émotion le saisit en quittant la vaste chambre où tout reluisait si bien, où les meubles riches et lourds étaient recouverts de napperons brodés, où les ancêtres endimanchés surveillaient de leur cadre doré cette richesse rustique avec une sévérité satisfaite .

Décidément la chance continuait puisque le laitier accepta de le prendre dans sa camionnette. Il s'arrêta à Châtenois, dans un garage où travaillaient des soldats allemands. Mais l'apprenti laitier ne perdit pas son sang-froid ; il commençait à se convaincre de son insignifiance et ne pensait plus que tout le monde l'identifiait comme évadé. Après Châtenois, une troupe allemande effectuait des tirs sur une colline et Libard appréciait la simplicité et l'efficacité avec lesquelles les Allemands entraînaient leurs soldats. La comparaison n'était presque jamais en faveur des nôtres. Il ne pouvait oublier que pendant les neuf mois de répit, on n'avait probablement tiré qu'une seule fois, sur un stand militaire, à Bitche. C'était, semblait-il alors, trop compliqué d'obtenir les autorisations pour improviser un champ de tir de fortune ! Des soldats, interrogés, avaient avoué n'avoir tiré pas plus de dix cartouches avec leur fusil, d'autres n'avaient jamais tiré. Et le pauvre réserviste de Perpignan ne savait pas que les F.M. ne tiraient pas les mêmes cartouches que les mitrailleuses !... Libard ne pouvait jamais s'empêcher de pester contre cette impréparation et la stupidité incroyable consistant à avoir mobilisé plus de deux millions d'hommes dont on ne savait que faire, qui encombraient les villes de l'arrière où certains avaient fait venir leur femme et qui se sauvaient dans une panique indescriptible dès les premiers bombardements aériens et les premières mauvaises nouvelles - souvent fausses .

A Rouvres-la-Chétive, le laitier lui souhaite bon voyage et, par les chemins forestiers qu'il affectionnait tant, il gagna Lemmecourt où il s'arrêta pour déjeuner dans le bistrot de village. Il voulut déballer ses provisions en demandant seulement couvert et boisson mais le patron ne l'entendait pas ainsi et l'invita à partager le repas familial. Un vieil ivrogne bien sympathique n'eut de répit qu'il n'accepte une pièce de quarante sous ! A l'apéritif, le fils de la maison, ouvrier à Paris, raconta son histoire. C'était un débrouillard qui l'avait échappé belle. Lorsque sa batterie de D.C.A. avait été prise par les Allemands, il avait dit à son capitaine qu'il ne voulait pas être prisonnier et, à la faveur du désordre, il s'était caché puis enfui. Muni d'une boussole, il avait mis le cap sur son village natal bientôt rejoint par quelques isolés dont il se fit le guide. La petite équipe arriva à bon port après mille aventures comme des traversées de rivière à la nage qui donnaient encore le frisson au narrateur. Il aurait bien regagné Paris pour y reprendre son travail mais la Kommandantur locale le retenait sous la responsabilité du maire. Après le repas, il accompagna son invité pour le mettre dans le droit chemin, à travers les prés et les bois.

La halte suivante, pour croquer une pomme, eut lieu dans la baraque d'un champ de tir, français celui-là, où se trouvait le matériel traditionnel : pots de colle et de noir, cibles tendues de papier journal dont certains titres provoquaient à nouveau des réflexions amères. Comme on lui avait dit qu'il serait plus tranquille dans la Haute-Marne, il se dirigea vers Sartre, traversa le Mouzon et, bien renseigné par les pancartes sur fond jaune de la Wehrmacht, il aperçut le clocher de Nijon.

Bien que cette étape ne lui parût pas suffisante, ses genoux étaient si douloureux qu'il décida d'y chercher un gîte pour la nuit. Il aborda avec confiance un brave homme qui rentrait ses vaches et qui le conduisit discrètement chez lui. La cinquième colonne avait fait parler d'elle et il semblait redouter les dénonciations. Rapidement installé devant un casse-croûte de beurre et de fromage, il regarda curieusement la cuisine qui présentait un âtre dans lequel on pendait la marmite. Il y vit brûler avec satisfaction le bout de carte correspondant au chemin parcouru et rêva devant le feu pendant que la fermière et sa fille préparaient le dîner.

Il faisait déjà des projets pour l'autre côté de la ligne tant il lui paraissait certain qu'il y arriverait. Après un dîner plantureux, les braves gens craignant toujours qu'il n'eût pas mangé à sa faim - et, de fait, il n'était pas gras après la courte campagne et presque deux mois de captivité -, on lui indiqua une sorte de lit clos, trop court pour qu'il y puisse bien allonger ses jambes douloureuses mais sûrement beaucoup plus confortable que les fossés humides de son itinéraire habituel.

Vendredi 23 août

Le lendemain matin, les fermiers racontèrent leur émotion de la soirée : les gendarmes allemands avaient encerclé et fouillé une partie du village sans rien trouver ni inquiéter la ferme où il dormait profondément.

Après les traditionnels adieux, le laitier le conduisit jusqu'à Graffigny dans sa carriole tirée par un bidet assez efflanqué. Après l'avoir quitté, il fallut à nouveau marcher dans les bois, par les sentiers qui se perdaient et, à la boussole, ne pas quitter la bonne direction du sud. Le pays était humide et accidenté et ses chaussures bien prêtes de refuser tout service. Ses efforts furent pourtant bien récompensés car, en traversant Merrey, une femme lui offrit un verre de vin et lui demanda de se charger d'une lettre pour la zone libre, ce qu'il accepta bien volontiers. Entre-temps surgit un maquignon des environs dans sa voiture attelée d'un bon trotteur. Son itinéraire convenait très bien et il accepta de charger le fantassin bien fatigué. En route, ce spécialiste parla de la saignée terrible que l'occupant avait fait sur le cheptel chevalin et qui aggravait les pertes de la guerre déjà très importantes. Pourtant, dans les prés, on apercevait encore beaucoup de juments et de jolis poulains et le calme de ce paysage, au soir tombant, était vraiment réconfortant.

Deux cyclistes allemands passèrent sans les inquiéter et à Pouilly-en-Bassigny il mit pied à terre, heureux d'avoir parcouru une bonne étape à l'allure vive du trotteur. Il restait assez de temps pour faire encore du chemin et, d'un bon pas, il s'apprêtait à traverser la route de Bourbonne quand le passage d'une colonne l'obligea à se cacher dans une maison en ruine. Plus loin, des jeunes filles à bicyclette le renseignèrent aimablement en faisant des efforts louables pour ne pas lui rire au nez tant son accoutrement était surprenant. Il ne s'arrêta pas à Damrémont puisqu'un chemin forestier bien tranquille allait le conduire à Laneuville. Effectivement, il déboucha du bois en haut d'une vigne d'où il découvrit toute la vallée et le village. Confiant dans l'hospitalité qu'on allait lui réserver, il s'abandonna à la beauté du soir et descendit lentement le coteau que dorait un dernier rayon.

A l'épicerie-auberge on l'accueillit avec faveur et après avoir acheté une belle casquette de villageois, il partagea le repas de la famille qui s'intéressait beaucoup à son histoire et ne cessait de poser des questions pour avoir plus de détails... Un lit était préparé dans le grenier et il s'endormit lourdement, indifférent aux odeurs de légumes secs et au trotinement des souris.

Samedi 24 août

Le lendemain matin, pendant qu'il engloutissait une énorme quantité de tartines beurrées, on s'avisa qu'il aurait meilleure mine s'il était rasé. Aussitôt, un gamin courut prévenir l'apprenti coiffeur du village qui arriva de suite avec son matériel. C'est donc rasé de près, avec un peu de retard, qu'il reprit la route de Coiffy-le-Bas. Passé ce village, il coupa droit au sud à travers les prés et les bois, préférant la marche pénible dans les marécages et les taillis à cause de la sécurité qu'il y trouvait. Evitant les villages, il s'engagea dans un beau layon du bois d'Anrosey et, à l'heure du repas, atteignit une clairière dominée par une vieille construction abandonnée, maison forestière ou rendez-vous de chasse. Les abondantes provisions dont ses hôtes de la veille avaient bourré son sac furent vite déballées et fournirent un excellent pique-nique. Cependant, il était toujours aux aguets car de nombreuses petites boîtes de cigarettes et même de "bonbons nutritifs" révélaient un passage récent de troupe. L'abondance et l'état de conservation de ces petits étuis à cigarettes jetés au bord des routes seront toujours un utile indice d'occupation car c'était une des rares choses que les Allemands ne récupéraient pas. Avant de partir, il céda à l'invitation des multiples graffitis qui recouvraient les murs et il ajouta la date du samedi 24 août 1940 et ses initiales à celles des soldats, des amoureux et des polissons qui, eux, ne se contentaient pas toujours d'initiales. Hélas, le beau layon se rétrécissait et il craignit de le perdre ; en fait, c'est lui qui se perdit dans le taillis, l'obligeant à une marche pénible et lente avec des détours dans les épines qui s'accrochaient aux vêtements et qui faisaient lever bien haut le pied déjà lourd.

Enfin les prés revinrent et un paysan qui faisait les foins lui conseilla de passer la rivière à La Mothe, où se trouvait une usine en fonctionnement. Libard était heureux de constater que l'activité économique reprenait et que, surtout, à la campagne, beaucoup de gens n'étaient pas abattus par la défaite et reprenaient courageusement le travail. Au passage à niveau, un homme repeignait la barrière et il échangea avec lui quelques propos de bonne humeur. Le voisinage de la rivière invita à un bon bain de pied et une petite marche le conduisit vers une ferme où il se reposa un peu en buvant du lait. Ses hôtes venaient de faire leurs adieux à des Alsaciens réfugiés qu'ils hébergeaient et qui repartaient chez eux dans un magnifique camion. Malheureusement, c'était presque la direction opposée !

Une bonne petite route le conduisit à Pierrefaites puis à La Quarte. Fidèle à sa prudence, il évita les itinéraires de la Feldgendarmarie et ses Kommandantur. Après avoir bavardé avec des réfugiés qui lui offrirent un verre de vin, il s'achemina vers Pressigny. Le clocher était en vue mais aussi une certaine agitation et des uniformes verts l'engagèrent à éviter le village. Ce fut à nouveau la corvée de franchir les clôtures avec des jambes douloureuses. Il ne put guère aller plus loin que le village suivant, Savigny qu'il espérait atteindre, en boitant, avant le coucher du soleil. Contrairement aux premiers jours où il ne voyageait que la nuit dans une zone où les seuls habitants étaient pratiquement les soldats allemands, il savait qu'il ne devait pas circuler après le couvre-feu sous peine de rencontrer la patrouille. Il était si épuisé qu'il frappa à la première maison du village où on le reçut comme un ami qu'on attend. Le père était un petit homme sec et brun qui n'avait pas été mobilisé à cause de ses quatre jeunes enfants. Pour le moment, il était occupé auprès de ses bêtes et son invité étendit ses jambes devant le feu où la soupe chantait déjà dans la marmite ; il était temps car la patrouille passa devant la porte. Pendant le dîner, on raconta tous "ceux" qui étaient déjà passés dans le village en demandant toujours la même route. L'optimisme régnait ici : on n'avait pas entendu parler d'arrestations. C'était bien plus agréable à entendre que les exclamations d'angoisse de quelques bonnes femmes qui prédisaient à l'évadé les pires tortures et même le poteau d'exécution. Après le dîner, on convoqua la vieille voisine d'en face qui avait un lit et qui l'offrit de bon cœur... Tout en boitillant et grelottant de fièvre, il s'y rendit pour une bonne nuit qui lui rendit force et confiance.

Dimanche 25 août

Le lendemain, c'était dimanche et il s'offrit une grasse matinée. D'ailleurs, alors qu'il dégustait un grand bol de café au lait, ses hôtes l'engagèrent à se reposer toute la journée : c'était vrai que le dimanche, bien peu de paysans allaient aux champs et se promenaient en tenue de travail. En revanche, les troupes allemandes, elles, se promenaient beaucoup et se baignaient dans la rivière voisine. Ces arguments et la cordialité de tous n'eurent pas de peine à le convaincre et il remit son départ au lendemain. Aussi bien, plus de la moitié du chemin était faite et le repos était nécessaire.

Un bon vieux vint bavarder entre soldats : il avait été en garnison à Rambouillet au temps de sa jeunesse. Il raconta des histoires de soldats en culottes rouges mais, hélas, le brillant cavalier n'était plus qu'un bien vieil homme qui bavait dans sa moustache en fumant un affreux brûle-gueule. Sa voix s'affermisssait pourtant quand il parlait des Prussiens. Visiblement, il confondait un peu les trois guerres mais Libard s'en fit un ami en partageant son tabac avec lui. Il n'avait plus, en effet, que des feuilles de noyer séchées à mettre dans sa pipe et cela répandait une odeur épouvantable !

Un festin du dimanche rassembla petits et grands autour de la table. Au dessert, une dame arriva avec un air complice et reprocha plaisamment au maître de maison "d'accaparer" tous les évadés qui passaient dans le village, ce qui était évidemment dû à sa situation privilégiée au nord de celui-ci. << Vous auriez pu au moins m'envoyer celui-ci, dit-elle, car vous savez bien que mon fils est lieutenant de la Coloniale au Cameroun ! >>

Paresseusement couché sur un tas de foin, il passa l'après-midi au milieu des enfants, amusé par le babillage de la petite fille qui lui raconta, à sa façon, toute la vie du village.

Lundi 26 août

Après une bonne nuit, il repartit en forme, lesté de vivres et de souhaits de toutes sortes. Le vieux soldat lui donna quelques cannes à pêche qui seront un bon prétexte pour flâner le long de la Saône en attendant un moyen de la traverser.

Le départ ayant été un peu retardé, il ne fut qu'à Fouvent-le-Bas à l'heure du déjeuner. Le village étant libre, il s'installa dans un petit café comme un authentique pêcheur à la ligne, puis il reprit la route par un beau soleil. Un peu plus loin, des réfugiés polonais lui donnèrent d'utiles renseignements. En traversant un village, il fut immédiatement identifié par une brave dame qui l'invita à entrer chez elle pour s'y rafraîchir : elle n'avait pas cru au pêcheur à la ligne et il en fut bien déçu !

Recologne atteint, il suivit la berge de la Saône : il aperçut un pont non gardé et le franchit aussitôt. Cela ne l'avancait pas beaucoup : il avait passé le canal mais il restait deux bras de la Saône. Après avoir erré un moment dans les champs et les marécages, il abandonna la tentative, la nuit étant proche. Il revint sur ses pas et se dirigea vers un rendez-vous de pêcheurs. Il y trouva des Parisiens dans leur maison de campagne qui l'invitèrent à dîner avec eux et lui offrirent une belle chambre, bien préférable aux roseaux de la berge pour y passer la nuit.

Mardi 27 août

Le lendemain, le pêcheur hospitalier lui fit traverser la rivière dans sa barque. Entre-temps, il avait balancé sa canne à pêche avec une crainte rétrospective en apprenant que les Allemands n'autorisaient la pêche que le dimanche et que les patrouilles cyclistes se chargeaient de faire respecter la consigne. Méditant sur le danger d'en faire trop, il coupa à travers champs vers la forêt de Belle Vaivre qui offrait de magnifiques layons favorablement orientés.

Après une bonne petite marche, à l'aube, en compagnie d'une vieille femme, il s'arrêta dans une maison près d'Igny où la jeune femme d'un prisonnier lui offrit un bon déjeuner d'œufs et de fromage et se hâta de griffonner quelques lettres à destination de la zone libre. Pendant ce temps, il acheva son repas en jouant avec les enfants. Chargé de courrier, Libard repartit à travers champs, croisant de lourds chariots chargés de foin. Par Sauvigny, il atteignit bientôt Nantouard en évitant St-Loup-les-Gray occupé par les Allemands.

A Veslèmes, il entra dans une épicerie pour se renseigner et on le présenta aussitôt à un brave homme très jovial qui l'emmena d'abord boire un verre de bière. C'était M. Roger Marsolat, un marchand de bois qui possédait des camions à gazogène. Il accepta de le prendre à son bord et, en attendant, il lui offrit bon souper et bon gîte ; il coucha dans le salon, ce qui lui parut assez incongru en raison de sa tenue qui le destinait plutôt au grenier.

Mercredi 28 août

Le lendemain matin, on se dirigea vers Gray, dans le camion à gazogène et on déjeuna dans un bistrot. Il s'agissait d'aller livrer du bois chez une bonne dame qui offrit un verre de vin rouge au jeune dépenaillé à la mine peu engageante mais qui avait cependant bien travaillé à décharger le camion de bois.

Le gazogène reparti ensuite pour Valay où M. Marsolat donna à Libard un mot de recommandation pour un bûcheron polonais qui travaillait dans la forêt de Chaux et qui se chargeait de faire passer la Loue à ceux qui désiraient rejoindre la zone libre. C'est d'un pas léger qu'il se dirigea vers La Résie-St-Martin et Malans. Là, il monta dans la carriole d'un vieux qui conduisait son grain au moulin de Thervey. Décidément, la fin du pèlerinage approchait et, pour un peu, la fatigue elle-même devenait légère.

A Saligney, il rencontra un jeune homme à bicyclette qui le renseigna et l'invita à dîner chez lui à Sermange. Dans cette maison, l'affamé découvrit une quantité impressionnante de roues de fromage de gruyère et, à l'issue d'un repas, fit honneur à cette remarquable production locale. C'était, espérait-il, la dernière nuit passée dans la précarité et la crainte des contrôles. Il maîtrisa cependant son exaltation et s'endormit d'un profond sommeil.

Jeudi 29 août

Le lendemain, toujours à pied, il passa à Malange et Romange puis se dirigea vers le bac de Moulin Rouge pour passer le Doubs. Il n'eut guère le temps d'admirer le paysage, pourtant magnifique, car survinrent deux motocyclistes allemands qu'il n'apprécia guère comme compagnons de traversée !

Tout se passa bien et son projet de déjeuner à Eclans se révéla excellent puisqu'il y trouva un bistrot accueillant. C'était la grande forêt de Chaux et Libard, qui avait passé son enfance dans la forêt de Rambouillet savourait doublement cette dernière étape. Un vieux à bicyclette lui confirma la route de la Vieille-Loye où il lui faudrait trouver le bûcheron polonais indiqué par M. Marsolat. Il était si optimiste qu'il abandonna avec joie son maigre barda qu'il jugeait désormais inutile. A la Vieille-Loye, il n'eut pas trop de difficulté pour trouver son passeur et fit un mémorable dîner de boudin et de ragoût. Il s'avisait un peu tard qu'il lui faudrait franchir la Loue et que, s'il y avait beaucoup d'eau, ce dîner le ferait sûrement couler à pic !

A la nuit, on alla à Montbarrey dans un café enfumé où l'on buvait sec et parlait fort. Un boucher qui faisait affaire avec les Allemands accepta de lui changer ses *Renten Mark* contre des francs français. Les Allemands avaient en effet payé aux officiers une solde avec leurs assignats. Ils n'avaient déjà pas grande valeur mais n'en auraient plus aucune de l'autre côté de la ligne de démarcation.

Vers onze heures du soir, un petit groupe d'une demi-douzaine de personnes, guidé par le bûcheron, se dirigea vers la rive de la Loue à un endroit où il était possible de la franchir à gué. Quelques uns avaient une valise. Il y avait aussi une femme en chaussures trop légères mais la petite troupe marcha courageusement dans le bois.

Tout à coup, alerte ! On entendit le trot de chevaux dans le chemin qui se répercutait au loin dans le silence de la nuit. Le passeur fit coucher tout le monde et on attendit le passage de la patrouille. Libard fit, *in petto*, quelques réflexions peu charitables à l'adresse du militaire responsable de la surveillance qui aurait dû savoir que des cyclistes silencieux eussent été beaucoup plus efficaces que des cavaliers qu'on entend venir à un kilomètre ! C'était tout bénéfice pour les fuyards qui reprirent leur marche vers la rivière, sûrs que les cavaliers n'étaient plus à craindre.

Le gué fut atteint sans difficulté et, au milieu, chacun fit ses adieux au bûcheron polonais qui retourna sur l'autre rive. L'eau arrivait, au plus, à mi-closes et le courant n'était pas dangereux. De l'autre côté, on se sépara et Libard se mit en quête d'une grange pour finir la nuit. Mais, voilà la triste réalité : il n'y avait plus aucun danger. Donc, les habitants étaient égoïstes et peu charitables et l'évadé n'était plus qu'un vagabond peu recommandable. Les portes lui claquèrent au nez et il finit la nuit, grelottant de froid, assis sur des marches.

Samedi 30 août

Cependant, au jour, on lui indiqua le car pour Poligny dont le chauffeur n'accepta aucune rémunération. De même, à la gare de Poligy, on le fit monter sans billet dans le train de Lons-le-Saunier. A Lons également, au vu de sa carte d'identité, on lui indiqua, sans exiger de paiement, le train de Lyon.

Mais Lyon, ce n'était plus la campagne et en sortant du train, il fut dûment arrêté pour avoir voyagé sans billet. On le conduisit au bureau du sous-chef de gare qui, après un long palabre, consentit à le laisser partir. La première chose à faire était évidemment de changer sa défroque de clochard contre une tenue convenable. Hélas, les magasins lyonnais étaient à peu près vides. Lyon avait en effet été occupé et ensuite seulement, était devenu en zone libre. Achats, réquisitions ou mise en stock secret ? Peu lui importait mais ce manque de marchandises et la modestie de son budget (les marks d'occupation changés par le boucher correspondaient à un mois de solde de sous-lieutenant prisonnier) firent qu'il se retrouva accoutré d'un pantalon pied-de-poule beige et d'un blouson de faux daim, sans parler des chaussures ni de la chemise : la parfaite tenue d'un livreur de journaux.

Dimanche 31 août

Du coup, Libard put aller se présenter à l'autorité militaire qui l'enregistra à nouveau et le confia à l'officier du 2ème Bureau de la place qui l'interrogea avec intérêt mais surtout eut la gentillesse de l'inviter à déjeuner dans un de ces petits restaurants lyonnais où l'on mangeait encore très bien. L'officier lui indiqua une possibilité de se rendre au Canada pour servir d'instructeur à l'armée canadienne. Il fallait seulement se débrouiller pour passer en Espagne et au Portugal où le consulat anglais s'occupait de tout !

En attendant, on lui offrit le choix des camps du Sud-Est ou de ceux du Sud-Ouest où l'on avait regroupé tous les tirailleurs qu'il s'agissait désormais de rapatrier. Entre Fréjus et Perpignan, Libard n'hésita pas un instant et choisit la Côte d'Azur. Le voilà parti pour Fréjus avec un titre de transport gratuit en bonne et due forme...

Neuvième partie : Au camp de Caïs

François Libard quitta donc Lyon pour Fréjus. Il n'avait plus grand chose en poche mais ne doutait pas un instant qu'arrivé là-bas, on régulariserait sa situation en lui réglant un arriéré de solde. Aussi, descendit-il à l'*Hôtel de la Gare*, établissement modeste mais à la limite de ses possibilités. Il alla se présenter au camp de Caïs où, sans hésitation, on l'affecta au service du matériel. Bien qu'assez réfractaire à la comptabilité, il découvrit rapidement, avec l'aide d'un bon officier ému par sa jeunesse, qu'entre autres choses, il manquait dix-sept mulets. Toujours soucieux des animaux, cela l'émut fortement, surtout quand le chef-comptable suggéra que l'officier du matériel devait normalement être responsable des manquants sur sa solde personnelle. Notre évadé, qui n'était pas pourtant très flambard dans sa tenue de livreur de journaux avait déjà remarqué que certains officiers, déçus de n'avoir pas participé aux combats, voyaient d'un assez mauvais œil ceux qui en revenaient. Outre qu'ils étaient soupçonnés d'avoir retraité un peu trop rapidement, on calculait qu'ils seraient mieux placés pour obtenir des galons. Une certaine mauvaise volonté pour lui payer sa solde le mortifia particulièrement. Bien qu'il fût en possession de sa carte d'identité, l'officier-payeur exigea une enquête car il avait été victime d'une escroquerie, citant l'exemple d'un vieux caporal-chef qui s'était fait payer une solde de capitaine ! Bref, l'impécuniosité devenait gênante ; il avait bien obtenu un crédit à la coopérative militaire où il s'était procuré une vareuse "Pétain" mais, à l'*Hôtel de la Gare*, il évitait soigneusement le patron qui lui réclamait un acompte.

Par bonheur, discutant à la popote avec les officiers qui connaissaient bien la garnison, il apprit la présence, à l'état-major de Saint-Raphaël, de son *grand ancien*, le colonel de Froissard Broissia. S'étant demandé de quelle arme sortir après l'Ecole, il avait hésité entre la cavalerie et l'infanterie coloniale et lui avait alors écrit, alors que ce dernier commandait le bataillon de Mauritanie, afin lui faire part de son désir d'être méhariste. A sa grande surprise, car la plupart des jeunes, plus proches de sa promotion, ne lui avaient pas répondu, le Lt-colonel lui avait adressé une longue lettre qui, sans le décourager, le mettait en garde contre les lourdes servitudes de l'infanterie coloniale. Il alla donc se présenter sans plus tarder à la "Gabelle", à l'état-major du général. Celui-ci le reçut très paternellement et appela le colonel de Froissard Broissia pour lui présenter son jeune camarade. Lorsque le pauvre Libard leur raconta, non pas tellement sa campagne et son évvasion mais surtout l'accueil qu'il avait reçu au camp de Caïs, ils partirent d'un grand éclat de rire, promettant de redresser rapidement la situation. La première chose qu'il apprit, c'est qu'il avait été nommé lieutenant (au choix), le 25 juin 1940, ce qui rendait obsolète son galon de sous-lieutenant que le maître-tailleur venait de coudre sur sa vareuse mais qui, surtout, entraînait un rappel de solde qui lui fut payé sans tarder grâce à la protection de son *grand ancien* méhariste. Le camp du sud-est (Caïs, la Lègue, Boulouris) était peuplé d'artilleurs venant de tout l'Empire et qui attendaient un rapatriement très problématique en raison de la pénurie de transports maritimes et de la difficulté d'obtenir les autorisations des belligérants.

Suivant les conventions de l'armistice, tous ces tirailleurs étaient désarmés. Ils étaient mal encadrés, pratiquement inoccupés et la discipline avait tendance à se relâcher. Surtout, des bagarres éclataient souvent entre des Noirs d'Afrique, des Antillais, des Réunionnais. Libard avait quitté sans regret la responsabilité du matériel et reçu le commandement du bataillon malgache. L'ordre et le calme y régnaient parfaitement. Les jeunes Malgaches étaient peu combattifs aussi, paradoxalement, le commandement avait décidé de les utiliser pour le maintien de l'ordre dans le camp ! On les avait donc armés de manches de pioche et de pelle et les premières interventions avaient eu des résultats décourageants... Ces tirailleurs, qui étaient en général de très beaux jeunes gens, étaient cantonnés dans la région de Toulouse et avaient fait, d'après ce qu'il semblait, des ravages dans la population féminine. Le planton du bataillon, qui siégeait à la porte du bureau, s'était procuré un manuel de correspondance qui donnait des exemples de lettres pour toutes les circonstances de la vie et il s'inspirait de ce livre pour écrire à toutes ses correspondantes. Comme une sympathie réciproque s'était établie avec son officier, il lui avait donné souvent ses lettres à corriger mais le plus piquant étaient les réponses, pas tristes du tout !

Comme l'*Hôtel de la Gare*, à Fréjus, ne lui plaisait guère, Libard chercha une chambre chez l'habitant mais de préférence à Saint-Raphaël. Il trouva ce qu'il lui fallait chez un marchand de vélos qui, malheureusement, n'avait rien à vendre. Souvent, il retrouvait ses camarades dans un restaurant non loin de la cathédrale. Les deux filles du patron adoraient servir les jeunes officiers qui leur rendaient bien leurs attentions. L'une d'elle, une jolie petite rousse nommée Adé en provençal fit comprendre à Libard qu'il ne lui était pas indifférent. Il préféra l'appeler Adèle et admira sa peau blanche et ses taches de rousseur. Elle était très gaie et pour faire plus ample connaissance, il l'invita au cinéma. Les films étaient plutôt médiocres mais la suite de leurs relations fut un inévitable enchantement après la pénible existence menée durant la campagne et la captivité. Adèle craignait beaucoup l'épouse du marchand de vélos qui avait, paraît-il, une langue de vipère. Aussi, quand elle retrouvait Libard, elle avait toujours sous le bras des magazines de mode. Comme il s'en étonnait, elle expliqua qu'une couturière exerçait dans l'immeuble : c'était son alibi !

Parmi les officiers coloniaux, très nombreux à Saint-Raphaël, Libard fit la connaissance du lieutenant d'Othon Loyewski qui avait servi au poste d'Atar, en Mauritanie et avait même écrit un livre : *Rezzou sur l'Adrar*. Sa conversation enchantait le candidat méhariste qui fut invité chez sa mère, une dame extrêmement élégante et distinguée.

La vie n'était pas très facile à cause des difficultés de transport ; de rares camions militaires assuraient les liaisons entre les camps de Boulouris, de Caïs et de la Lègue. Aussi, Libard décida-t-il d'acheter une bicyclette, pratiquement introuvable à cette époque. Ayant entendu dire qu'un tirailleur malgache désirait se débarrasser du vélo qu'il s'était procuré, Dieu sait comment, il s'adressa à son planton en lui demandant de ramener le tirailleur qui voulait vendre son vélo. Comme il est de règle, le planton partit instantanément au grand trot, même s'il ne savait pas bien où aller... Quelque temps après, plusieurs tirailleurs vinrent se présenter au bureau : << Tirailleur Ramanantsivelo ! Tirailleur Antsalamavelo ! >> etc... Complètement abasourdi, le débutant colonial finit par comprendre que son planton lui adressait tous les Malgaches dont le nom se terminait par *velo* et ils étaient nombreux ! Cependant, il finit par trouver son vendeur et entra en possession d'un engin digne du musée : un vélo de piste avec des jantes en bois, un développement énorme sur le pignon fixe et un frein peu fiable. Ce fut pourtant sur cette machine dangereuse qu'il dévalait la route de Caïs à Fréjus en lâchant les pédales et en freinant avec son pied sur le pneu jorsque la vitesse devenait inquiétante. Pour se rendre au camp, le matin, c'était en revanche un exploit athlétique peu commun mais la fatigue de la randonnée des vacances était oubliée.

Pour compenser la frugalité du mess des officiers — la région Côte d'Azur se nourrissait alors exclusivement de tomates et de courgettes — le lieutenant, chef du bataillon, en bon officier de troupe, allait tous les jours, vers onze heures trente, goûter la soupe des tirailleurs. Le caporal-cuisinier qui l'aimait bien, lui mettait de côté une bonne gamelle de riz accomodée d'aromates exotiques qu'il adorait. Il pouvait alors se rendre au mess et se contenter du régime jockey.

Il apprit, un jour, que son ancien chef de bataillon, le commandant de Billepoix se trouvait à l'hôpital, au camp de la Lègue et s'empressa de lui rendre visite. Il était encore en traitement pour un abcès au poumon provoqué par les amibes. Il fit, à son chevet, connaissance de sa jeune et belle épouse dont la correspondance intéressait tant la censure militaire et raconta de son mieux les combats du bataillon dont il était sorti bien mal en point. Billepoix n'était pas tendre avec les généraux mais il appréciait que sa troupe n'eût pas démérité et n'eût quitté son secteur que sur l'ordre de retraite du 9 juin. De son côté, Libard regrettait que son commandant eût été évacué pour maladie ; il aurait sans doute modifié son dispositif alors que Leroidec n'était pas sorti de son abri, terrorisé et indifférent à ce qui leur arrivait.

Entre les jeunes officiers, les conversations allaient bon train sur cette triste campagne et Libard, que sa captivité et ses quinze jours de marche forcée avaient tenu hors des événements, commençait à en prendre connaissance, tout particulièrement du scandale énorme de l'attaque de Mers-el-Kébir. C'est cette faute impardonnable de nos alliés anglais qui lui avait définitivement fait abandonner son projet d'aller au Canada. En dépit de sa sympathie pour l'Angleterre où il avait de nombreux amis, même très chers, et qu'il avait connus pendant les vacances sur la côte sud où il se rendait pour apprendre la langue, il ne pouvait envisager de poursuivre la campagne sous l'uniforme anglais. D'autant plus que l'armée française existait toujours en Afrique et il s'attendait à y être envoyé à l'occasion du rapatriement des tirailleurs. Son chef prestigieux était Weygand dont les jeunes officiers avaient apprécié le dévouement et l'abnégation quand il avait accepté le commandement en chef au moment où tout était perdu.

Enfin arriva une permission qu'il pensait avoir bien méritée mais qui s'était fait attendre et qui aura été assez brève. Il alla la passer à Vichy, chez une cousine et constata avec curiosité mais sans surprise, le véritable culte que la foule commençait à vouer au maréchal Pétain. Sa mère qui, par malchance, avait quitté la Zone libre à Uzerche où elle séjournait chez des cousins, pour rejoindre Rambouillet au moment même où l'évadé franchissait la Ligne de Démarcation, vint, pour quelques jours, le rejoindre. Elle avait passé la ligne en fraude, à travers champs, dans la région de Moulins et lui avait apporté quelques objets personnels auxquels il tenait et notamment, avec un sens aigu de l'opportunité, par exemple son sabre qu'elle avait réussi à camoufler (!)

Il ne lui manquait donc rien pour poursuivre sa carrière militaire en Afrique où il s'apprêtait à partir. Dès cette époque, il commença à souffrir de la méconnaissance et des préjugés qui régnaient généralement concernant les faits réels et les combats de mai et de juin. On entendait dire : « Les officiers se sont sauvés en voiture, abandonnant leur troupe. C'est vrai, j'en ai vu ! »

Libard faisait observer que dans un bataillon d'infanterie, il n'y avait qu'une seule voiture de réquisition - pour le chef de bataillon - et qu'en conséquence, il eût été impossible que tous les officiers pussent se sauver avec (!) Bien sûr, il ne pouvait s'agir de troupes de première ligne, mais de celles, beaucoup trop nombreuses, qui encombraient les arrières puisqu'on avait mobilisé plus de deux millions d'hommes. Un camarade d'enfance qu'il avait eu l'occasion d'aller voir à Verdun alors que celui-ci servait comme maréchal-des-logis de réserve dans un parc d'artillerie, avait fait venir sa femme ainsi que sa voiture et s'était confortablement installé dans la Drôle de Guerre. Et ce n'était pas un cas isolé. On a toujours remarqué que la panique s'empare bien plus facilement de ceux qui n'ont pas vu l'ennemi que de ceux qui sont à son contact où il est souvent plus dangereux de se sauver que de rester en place. Ces réflexions étaient ressenties douloureusement par le jeune officier qui avait déjà bien souffert de l'antimilitarisme et qui venait de connaître la défaite et la honte de la captivité.

Pour lui, cette catastrophe était la conséquence inéluctable de la mauvaise politique de gauche qui avait non seulement ruiné l'effort de réarmement entrepris trop tard, par suite des grèves dans les usines, mais entretenu le défaitisme, encouragé l'indiscipline, ridiculisé le patriotisme. Heureusement, la paysannerie bretonne était moins contaminée que les Parisiens par le virus de la désagrégation morale et, dès ce moment, Libard apprit à ne pas mettre tout le monde dans le même sac et à moduler soigneusement ses jugements et ses condamnations. On soupçonnait les bourgeois riches et les Juifs de ne pas être tentés par la position d'officier de réserve - c'était, hélas, trop souvent le cas - mais dans son régiment il y avait de nombreux exemples qui plaidaient le contraire. L'armée souffrait beaucoup de décisions politiques contraires au bon sens et prises seulement par démagogie. Pourquoi, par exemple, avoir mobilisé tant de monde dont on ne savait que faire, désorganisant ainsi la production et donnant l'image ridicule d'une armée impuissante, oisive et mal encadrée ? Pire encore et pendant tout l'hiver, et même au printemps, juste avant l'attaque, on lisait souvent au rapport de telles annonces : « Les ouvriers chaudronniers, les fraiseurs ou les tourneurs iront s'inscrire au bureau de la compagnie. »

Cela nourrissait la cohorte des "affectés spéciaux" mais ruinait le moral des paysans, surtout dans la division coloniale de Paris formée précisément de paysans bretons et d'ouvriers de la Région Parisienne.

L'encadrement aussi, très disparate, offrait le meilleur et le pire. Qui choisir pour commander les autres ? Le plus intelligent ou le plus brave, celui qui critique tout ou celui qui obéit comme une bête de somme ? En outre, ce sont souvent les circonstances qui révèlent les vrais caractères ; dans l'action, sous le bombardement, tel qui paraissait fait pour une vie tranquille se révélait un vrai guerrier, souriant au danger, cherchant à prendre une initiative alors que tel bon soldat restait inerte, paralysé par la peur.

Lorsqu'on avait demandé de désigner des candidats au peloton d'élèves-aspirants, Libard avait des cas de conscience. Qui préférer : ce prêtre, professeur de latin qu'il avait dû punir alors que, sergent, chef de poste de D.C.A. il avait été trouvé à l'écart, au pied d'un arbre, en train de lire son bréviaire ou le sergent Trapenard qui, par la suite, se révéla d'une bravoure peu commune mais qui parlait un français approximatif, soulevant les rires quand il récitait la nomenclature de la mitrailleuse : « Ici, le canon qui sert à "digérer" la balle. A la partie antérieure, on distingue la partie "filtrée" qui sert à fixer le "crache-flamme". »

Et que dire du secrétaire du chef de bataillon, chrétien militant, de droite, nationaliste, fin lettré, qui avait peut-être déjà l'ambition de devenir Président de la République mais pas celle de commander une section de trente hommes !

Il ne cessait de ressasser sa déception et sa mauvaise conscience d'avoir été inefficace ! Curieusement, c'est dans le combat retardateur du mois de juin qu'il avait eu le plus de satisfactions ; là, au moins, on avait eu l'occasion de manœuvrer

et, bien qu'en reculant toujours, cela s'était fait en bon ordre, en essayant d'obtenir le meilleur résultat au prix des moindres pertes. Et dans les hauts grades, seuls restaient sur le terrain ceux qui voulaient vraiment commander, non pas avec un téléphone, dans un abri enterré mais dans la tourmente, au milieu des soldats. Les autres, on ne les avait pas vus dans le bois 226 et on ne les revit jamais. Pour leur défense, ils auraient pu plaider qu'on ne les avait pas formés à ce genre de combat, sauf peut-être les coloniaux et c'est vrai qu'en période de crise, il fallait vraiment être sportif pour compenser les moyens dérisoires dont disposait l'infanterie pour se transporter, vivre et communiquer. Dans la situation initiale, le chef de bataillon était à plus de deux kilomètres de sa compagnie de Villy et Leroidec, commandant la compagnie d'accompagnement, dont le PC était logiquement à côté de celui du bataillon, avait plus d'un kilomètre à faire pour visiter la plus proche de ses sections. Cependant, il disposait d'un cheval mais Libard ne l'avait jamais vu, ni sur le cheval ni dans le bois 226. La subsistance des hommes était assurée par une cuisine roulante tirée par un cheval. Elle devait s'installer au plus près, dans un endroit tranquille et les sections envoyaient des corvées avec des bouthéons et des bidons pour transporter la soupe, le vin et le café. Lors des bombardements, plus rien ne fonctionnait. Les vivres de réserve comprenaient des biscuits, du chocolat, du "singe" et des sardines ; on ne pouvait pas manger cela pendant plusieurs jours sans inconvénients dont le moindre était la mauvaise humeur des soldats. Les munitions des mitrailleuses étaient également transportées par une voiture hippomobile et les chevaux étaient terriblement vulnérables aux bombardements. Quant aux transmissions, elles étaient assurées essentiellement par des coureurs. Malgré l'activité des hommes de Delpech, l'officier de transmissions, le téléphone était constamment coupé et on ne pouvait pas rabouter les lignes car il y en avait rapidement de pleins échevaux pendant des arbres. On commençait à trouver, seulement à l'échelon du bataillon, des moyens de radio très précaires et d'emploi très délicat. Entre la côte Marchand et Villy, les communications en morse, quand le bois 226 était bien mouillé par la pluie, ne passaient plus. Tout cela fit que, dès l'attaque allemande sur le flan de ce dispositif, il n'y eut aucune manœuvre et, du moins pour Libard, le commandement ne se manifesta pas.

Au fond, pensait-il, tout cela était cohérent : le pays ne voulait pas se battre, il ne songeait qu'à la défensive après avoir déclaré la guerre. On était resté neuf mois à attendre que l'ennemi fût fin prêt à nous attaquer. Le mythe de la ligne Maginot avait singulièrement détourné la raison de sa construction. Alors que ces ouvrages devaient permettre de fixer l'ennemi avec le minimum de troupes pour dégager une masse de manœuvre en vue de l'offensive, les Français se persuadèrent qu'ils devaient servir à mettre le maximum de soldats à l'abri des coups (!)

Et pendant tout l'hiver, on remua de la terre mais le 10 mai, les positions étaient dérisoires : pas d'abris, pas de barbelés et surtout pas de manœuvres pour s'assurer que toutes les armes avaient des consignes cohérentes et encore moins de prévisions du changement de dispositif au cas où l'ennemi aurait la fantaisie d'attaquer la position autrement que du nord au sud.

Aussi, lorsque de Londres une voix s'éleva pour dénoncer la trahison de l'armistice, elle rencontra peu d'écho surtout parmi ceux qui s'étaient battus dans l'espoir de n'être pas prisonniers et qui attendaient ce cessez-le-feu avec encore plus d'impatience que les millions de réfugiés qui sillonnaient les routes au péril de leur vie et dans un extrême dénuement. La voix chevrotante qui dénonçait que "l'esprit de jouissance l'avait emporté sur l'esprit de sacrifice" rencontrait en revanche une entière approbation.

Mais ce qui dissuada définitivement Libard de son projet d'aller au Canada fut encore plus que l'attaque injustifiée de Mers-el-Kébir, celle de Dakar. Les coloniaux avaient bien été obligés de constater que les troupes gaullistes, si peu nombreuses, réservaient leurs coups, de préférence, à leurs compatriotes. On pensait que si de Gaulle était arrivé en canoë dans ce port d'Afrique, il aurait peut-être pu convaincre mais avec une escadre anglaise, il n'avait aucune chance.

Au mois d'octobre furent publiées les premières désignations pour le départ aux colonies. Il s'agissait de rapatrier au plus vite les très nombreux tirailleurs qui, pour la plupart, n'avaient guère quitté les camps du sud-est et du sud-ouest, étant arrivés trop tard pour être engagés utilement. Parmi ceux qu'on avait acheminés vers le front, beaucoup avaient été dispersés par les bombardements aériens des trains. Leur encadrement était insuffisant ; il était nécessaire que les tirailleurs connaissent bien leurs chefs et si c'était le cas, ils étaient capables d'un dévouement incroyable.

Libard et son camarade Gorgelen furent désignés pour aller encadrer, au Maroc, les tirailleurs en instance de rapatriement au Sénégal. Gorgelen était un gentil garçon qui avait été sévèrement blessé dès le mois de mai. Il expliquait qu'il avait retrouvé des éclats d'obus dans son slip et, du coup, perdu sa virilité. Cela ne l'empêcha pas de participer à la soirée d'adieux à Saint-Raphaël où se trouvaient invitées deux auxiliaires féminines. Libard n'en n'avait jamais vues et ne savait à quoi elles pouvaient bien servir ; après cette soirée, il le savait...

L'ordre de route arriva et, sur le quai, plusieurs jeunes personnes vinrent manifester les regrets que leur causait le départ des...conquérants d'Afrique.

Dixième partie : au Sénégal.

A Marseille, le petit détachement fut hébergé au dépôt des "isolés coloniaux". Ce fut une expérience assez incroyable qui, heureusement, ne dura que quelques jours avant l'embarquement pour Oran. On longea prudemment les

côtes espagnoles. Le risque d'être torpillé pouvait venir aussi bien de la marine italienne ou allemande que des sous-marins anglais. Mais rien ne se produisit et le navire arriva à Oran où les deux camarades ne restèrent que quelques jours. L'Afrique se révéla accueillante. Ils étaient descendus dans un hôtel plutôt modeste et, dès le premier jour, au bar, ils fraternisèrent avec deux jeunes femmes qui se disaient compagnes de légionnaires partis dans le sud. La blonde avoua, en s'excusant, qu'elle était momentanément indisponible. Le brave Goguelen déclara aussitôt qu'elle était pour lui. Et Libard tint compagnie à la brune au teint mat qui évoquait l'Andalouse au sein bruni du poète et qui, en vraie Oranaise, avait sûrement une bonne dose de sang espagnol dans les veines.

Le détroit de Gibraltar étant strictement interdit, le trajet Oran-Casablanca se fit par le train. Pour cela, il ne fallait pas être pressé. Arrivés à destination, les isolés furent aussitôt dirigés vers le camp de Médiouna où se trouvaient déjà des milliers de tirailleurs sénégalais en instance de rapatriement dans leur pays. La situation était pire qu'à Fréjus car l'encadrement européen était beaucoup plus réduit et l'impatience grandissait chez les Noirs très sujets à l'influence des meneurs politiques et religieux plus écoutés que les gradés de la hiérarchie militaire.

Heureusement, dans le détachement, se trouvait un officier indigène Mossi d'une grande habileté qui, ayant organisé un véritable réseau de renseignements, avait la situation bien en mains. On murmurait qu'il n'en n'avait pas été ainsi dans certaines garnisons où la Légion avait dû être utilisée contre les tirailleurs révoltés. Libard qui ne connaissait pas du tout l'Afrique mais avait beaucoup de sympathie pour les Noirs préféra ne pas envisager semblable extrémité (!)...

Novembre et décembre s'écoulèrent sans trop de problèmes ; il faisait beau et on occupait les tirailleurs à construire une route. La nourriture était abondante, ce qui intéressait tout le monde et en particulier Libard qui avait trouvé, décidément, le régime de la Côte d'Azur un peu trop diététique et qui appréciait le couscous marocain qui lui permit de reprendre quelques kilos. Il aurait bien voulu monter à cheval plus souvent mais il n'y avait guère de monture convenable dans ce triste camp. Comme il fallait bien rire de temps en temps, il eut l'occasion d'admirer l'astuce d'un Noir qui, s'étant procuré une grosse boîte de coins de lettres en laiton, fit une petite fortune en installant des dents en or dans la bouche des plus crédules de ses compatriotes. Comme la solidité de la prothèse laissait à désirer, les plaintes se multiplièrent et le commandement dut intervenir. (!)

Noël approchait et arriva bientôt la bonne nouvelle de l'embarquement pour Dakar sur le *Champollion*, très beau bateau qui faisait, en temps de paix, la ligne du Levant. Les officiers et les Européens furent très bien installés mais les tirailleurs, aussi nombreux qu'on avait pu en loger dans les cales, offrirent, avec le mal de mer, un spectacle épouvantable. Qu'importait : "Y a content rentrer Sénégal !"

Le soir de Noël, le *Champollion* naviguant au large de Casablanca, un bon coup de vent vida progressivement la salle à manger où l'on servait pourtant un repas de réveillon très convenable. Le navire allait assez vite, longeant les côtes, avec sur ses flancs, des grands panneaux tricolores, peints et éclairés par des projecteurs. En arrivant à Dakar, on découvrit dans la rade le *Richelieu*, bien endommagé par la torpille anglaise et les croiseurs *Montcalm* et *Georges Leygues*. On salua au passage l'île de Gorée et, le 1er janvier 1941, commença le séjour africain du jeune lieutenant Libard. Séduit par le climat de Dakar, il alla sans tarder piquer une tête dans l'anse Bernard, complètement déserte, les habitués jugeant l'eau beaucoup trop froide !

La visite à l'état-major et la présentation au général furent l'occasion de revêtir, pour la première fois, la tenue blanche, heureusement restée à Rambouillet pendant la campagne, le sabre, apporté par sa mère au péril de sa liberté et le képi neuf qu'il avait pu se procurer à Vichy pendant sa permission. Il expliqua au général, très surpris, qu'il souhaitait par dessus-tout être affecté à un "groupe nomade" en Mauritanie. Mais les places étaient rares et il dut se contenter du 1er R.T.S. à St-Louis, ce qui était un premier pas puisque ce régiment faisait partie de la brigade Sénégal-Mauritanie dont le général siégeait à St-Louis. Le voyage s'effectua par le train et dura une bonne journée.

Le dépaysement était complet. Libard partagea son compartiment avec un notable sénégalais et ses épouses. Il s'agissait probablement d'un marabout ou d'un chef religieux car, à chaque arrêt, des prosélytes venaient le saluer en mettant leur tête dans ses mains, affichant un très grand respect et apportant de nombreux cadeaux dont les serviteurs s'emparaient aussitôt. Il y avait même des poulets et une chèvre qui, heureusement, n'étaient pas admis dans le compartiment. La conversation s'était engagée dès le départ et Libard remarqua combien ce grand chef appréciait de rencontrer un Blanc nouveau-venu directement de la métropole qui, visiblement, ne pouvait encore partager les préjugés et les mauvaises habitudes des "coloniaux" de longue date. Ceci se confirma lors des nombreux contacts que Libard établit pendant les manœuvres, destinées aussi bien à préparer la troupe à une campagne de résistance à l'intérieur du pays qu'à une mission de prestige auprès des chefs de village jugés peu sûrs. "Montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir".

La force en question était plutôt rudimentaire voire folklorique. Libard venait, en effet, de recevoir le commandement d'une compagnie de tirailleurs sénégalais faisant partie du bataillon stationnant au camp de Dakar Bango situé à quelques kilomètres de St-Louis. Chaque semaine, on effectuait une sortie en brousse avec marche à la boussole, bivouac, petites manœuvres, contacts avec l'habitant dans les villages où on achetait de la viande sur pied et où la corvée d'eau au puits du village, était l'occasion de rencontres pittoresques.

Les mitrailleuses, toujours des *Hotchkiss* modèle 1914, étaient portées par des bourricots gris, à belle croix noire sur le dos. Au bivouac, on les nourrissait soigneusement de mil répandu sur des toiles, ce qui ne manquait pas de scandaliser les indigènes dont les ânes ne mangeaient que de l'herbe rare, de la paille bien sèche, peut-être même de vieux papiers ou des

arêtes de poissons. Il est vrai que les bourricots militaires étaient superbes, en pleine santé et le poil brillant ; on ne risquait pas de les confondre avec leurs homologues civils ! Et le mil qu'on leur distribuait constituait précisément l'ordinaire des villageois.

Quelquefois, au bord du fleuve, on visitait les ruines d'un poste du temps de Faidherbe, comme Lampsar ou bien, dans les marigots, on traquait les phacochères nombreux puisque les indigènes, islamisés, n'en consommaient pas. Le lieutenant commandant d'une compagnie, disposait donc d'une monture ; c'était un petit cheval bai-brun très foncé (les non-initiés parleraient d'un cheval noir) qui, pour cette raison, se nommait *Bougnoul*. Libard entreprit de perfectionner son dressage et de lui faire sauter des petites haies fabriquées par ses tirailleurs. Le résultat n'était pas fameux car lorsqu'il sautait des barres, ses jambes étant trop longues et le cheval trop petit, il lui arrivait de faire tomber la barre avec ses bottes ! Mais ces performances hippiques lui attirèrent la sympathie d'un capitaine, bon cavalier, qui montait beaucoup et possédait même un cheval personnel, de bonne taille, de la race qu'on appelle "Fleuve" et qui fournissait les meilleurs chevaux de course.

Pour son logement, Libard disposait d'une maison très originale. Elle avait été fabriquée par une filiale de de Wendel, les *Maisons métalliques Fillod*, entièrement en tôle à double paroi. La maison, bien conçue, était entourée d'une véranda et l'isolation thermique aurait dû être assurée par du liège calé entre les deux parois. Malheureusement, sans doute par économie, on n'y avait mis que du sable qui s'était tassé si bien que les parois atteignaient souvent une température insupportable. D'ailleurs, ces maisons dont le prix de revient rendu-monté à Dakar Bango devait être impressionnant, n'existaient qu'à quelques exemplaires !

Avec curiosité, Libard entreprit de faire vraiment connaissance avec ses tirailleurs, non les démobilisés, désarmés et débraillés de Fréjus, mais bien des soldats d'active, très disciplinés et habitués comme le stipulait le règlement, à une obéissance sans hésitation ni murmure. A la porte du bureau, se trouvait Abdou, le planton. La première fois que son lieutenant s'adressa à lui et disant : « Abdou ,va me chercher !... » , Abdou fut déjà loin, parti au galop dès les premiers mots et revint quelques instants après, tout confus en demandant : « Eh ! Qu'est-ce qu'y a chercher mon yeutenant ? »

La soupe était distribuée, comme il se doit, dans des plats de campement et consommée à l'ombre d'un arbre par petits groupes de cinq, accroupis autour d'un même plat. Le bruit courait qu'à ce sujet, un parlementaire venu visiter le Sénégal, fut scandalisé en voyant que, contrairement aux soldats français, les tirailleurs ne mangeaient pas dans une gamelle individuelle ! S'il était venu au bureau de la 1ère compagnie, il aurait constaté que les deux plantons qui assuraient la permanence étaient à la "petite soupe", c'est-à-dire qu'ils percevaient leur repas dans leur gamelle individuelle, puis que, revenus à leur poste, accroupis par terre, ils partageaient d'abord une gamelle puis l'autre. Il était tout à fait contraire à une bonne éducation de manger chacun dans son coin selon la manière "toubab".

La vie au camp de Dakar Bango était très spartiate. Il n'y avait pas de femmes, les officiers mariés étant de préférence affectés à Saint-Louis et les nouveaux venus n'étant pas encore accompagnés. Toutefois, pour compléter le service des ordonnances, on voyait souvent au camp, une femme de ménage nommée Marie Diop. C'était une belle jeune femme, très bien éduquée chez les sœurs. Elle s'acquittait fort bien de petits travaux de couture, de repassage et autres besognes trop délicates pour être effectuées par des tirailleurs. Les mauvaises langues insinuaient même qu'elle excellait à des services qu'elle n'avait sûrement pas appris chez les religieuses.

Les loisirs étaient consacrés au sport, à la chasse et à la lecture sans compter la correspondance. Libard avait essayé de renouer des contacts avec des amis d'avant-guerre mais ce n'était pas facile, surtout avec la Zone Occupée. Cependant, grâce à une amie qui travaillait à l'ambassade de France à Madrid, il put renseigner sa famille sur sa nouvelle vie et ses activités en Afrique. Beaucoup de ses souvenirs qui autrement auraient été sûrement oubliés, figurent sur un petit carnet noir sur lequel sa tante recopiait toutes ses lettres avant de les faire circuler dans la famille.

C'était le temps où l'on envoyait des colis en France. Les denrées les plus appréciées étaient le café vert et le savon. Rapidement, les commerçants, tous "libano-syriens" comme les nommait l'administration, s'organisèrent pour envoyer eux-mêmes les colis, surtout lorsqu'on créa des "tickets de colis" pour en limiter le nombre, vu les faibles moyens de transport et les contingentements de toutes sortes. C'était bien commode quand on était dans la brousse d'envoyer les tickets, les adresses, les commandes et, bien entendu, le paiement à un commerçant et de n'avoir plus qu'à attendre les remerciements ! Bien sûr, de nombreux colis n'arrivaient pas. Peut-être même n'étaient-ils jamais partis ! Les Allemands avaient bon dos ! Cependant Libard crut observer que la proportion de ceux qui arrivaient à bon port était plutôt meilleure dans la Zone Occupée que dans la Zone Libre (où il n'y avait pas de contrôleurs allemands mais des débrouillards bien français).

Un jour, le bataillon de Dakar Bango dut envoyer à Saint-Louis un fort détachement pour une prise d'armes au cours de laquelle le général devait décorer le Lt Dessoule, un camarade de Libard et quelques nouveaux arrivés de France qui n'avaient pas encore reçu leur médaille. Il y avait pas mal de kilomètres à faire sur une route entièrement garnie de coquillages (car il n'y avait pas de cailloux dans la région). Libard peinant à marcher, s'étonna de voir ses tirailleurs marcher pieds-nus (mais avec les bandes molletières) après avoir quitté leurs brodequins et les avoir placés sur la tête. Ils chantaient gaïement des chansons apprises par leurs sous-officiers depuis la nuit des temps :

Monsieur Napoïon (Monsieur Napoléon = le chef)
Zéro cinquante francs
Par le jo, par le jo,

Si vous voulez vous marier

Je vais vous montrer ma bonne santé , ohé. (pas besoin d'explications !)

En arrivant dans la ville, une halte permit de chausser à nouveau les brodequins, de vérifier la tenue (faire tenir les bandes molletières sur les mollets n'est pas si facile) et défiler musique en tête, baïonnette au canon au milieu de la population enthousiaste. Les soldats noirs du régiment étaient des "tirailleurs sénégalais" qui portaient la chéchia rouge, n'avaient pas droit au vin, ne mangeaient pas de porc (même s'ils n'étaient pas musulmans). Il existait cependant au Sénégal des régiments "mixtes" avec des soldats noirs qui étaient, non des "sujets français" mais des citoyens français, appelés "originaires" parce que nés dans les quatre communes de plein exercice : St-Louis, Dakar, Thiès et Rufisque. Ils portaient, comme les Blancs, des casques en liège et souvent des lunettes noires. Ils avaient droit au vin, même s'ils étaient musulmans. L'attention de Libard fut attirée par deux tirailleurs qui portaient le même nom et dont on disait que l'un était le fils de l'autre. C'était, en principe des engagés volontaires mais chaque village devait fournir un certain nombre de volontaires et le vieux expliqua qu'il n'était pas en bon terme avec le chef de son village et qu'en conséquence, il s'était trouvé "engagé volontaire pas forcément".

Quelques mois s'écoulèrent ainsi et Libard désespérait d'être affecté en Mauritanie. Pourtant, c'était la porte à côté ; la capitale en était d'ailleurs St-Louis, dans une île du fleuve nommée *m'dar Tout*. Lorsqu'il se rendait à St-Louis, Libard aimait fréquenter les forgerons maures qui fabriquaient des bijoux avec des pièces d'argent espagnoles et du bois d'ébène en lui offrant du thé à la menthe.

Enfin, un beau jour, arriva la mutation du 1er R.T.S. au bataillon de Mauritanie. La joie fut de courte durée car Libard fut affecté à la compagnie portée qui se trouvait en garnison à Thiès, au Sénégal, depuis l'attaque anglaise. Tout ce qu'il y avait de plus moderne avait été regroupé là "pour défendre la presqu'île du Cap vert contre l'invasisseur anglo-saxon". S'y trouvait même un groupe d'escadrons de chasseurs d'Afrique venus d'Afrique du Nord sous les ordres du cdt de Langlade. Il comprenait un escadron motocycliste commandé par le capitaine de Verdalon qui, hélas, allait mourir de maladie au Sénégal et un escadron de chars *Somua* - les mieux adaptés à la guerre moderne - commandé par le Lt Gribius, qui allait devenir, trois ans plus tard, Lt-colonel à l'EM de la 2ème DB de Leclerc.

La base aérienne comprenait des chasseurs *Curtis* et des bombardiers *Glenn Martin* où Libard retrouva son camarade de "taupe" Cropsal qui, par suite de maladie, était rentré à l'X dans la promotion de ses conscrits. Le logement des officiers n'étant pas assuré, Libard échoua dans le seul hôtel de Thiès, *Chez Paul*, dont on murmurait que le patron était interdit de séjour à Marseille. Il n'y resta pas longtemps pour deux raisons, la première étant le prix de la chambre pourtant ignoble, hors des moyens financiers d'un lieutenant, même avec la solde coloniale, et la seconde étant que cette chambre était mitoyenne de celle de la bar-maid, entraîneuse de l'hôtel et qui passait ses nuits à distraire les aviateurs dont les soldes leur permettaient tous les excès mais qui privait décidément de sommeil son voisin de chambre.

Grâce aux bonnes relations de son capitaine, Julien Laferrière (un nom illustre en Algérie), avec les officiers de la base aérienne, Libard put obtenir une place à la *Tropicale* qui était le cantonnement des jeunes officiers aviateurs. C'était un grande baraque couverte de fibrociment où l'on cuisait à petit feu mais où Libard s'y trouvait d'autant mieux qu'il retrouvait ses amis aviateurs, en particulier Cropsal et un autre sous-lieutenant, Jacques Mitterrand, qui allait se rendre illustre, moins toutefois que son frère François.

La compagnie portée comprenait des camions *Laflly*, tous terrains, modèle "dragon porté" et un peloton d'auto-mitrailleuses *Laflly*, également à six roues. Avec les chasseurs d'Afrique, c'était la force de frappe qu'on s'appropriait à opposer aux Anglais s'ils se présentaient à nouveau ; heureusement pour nous, ils ne s'y aventurèrent pas !

Au début, Libard s'intéressa aux manœuvres dans le sable, à la boussole, où les camions tous-terrains faisaient merveille. Il lui arriva même d'enfourcher une moto avec le risque de se brûler les mollets lorsqu'il dérapait dans le sable mais il regretta rapidement son cheval et ses bourricots car, en raison de la pénurie d'essence, la compagnie manœuvrait surtout à pied !

L'hivernage arriva, avec ses averses tropicales et sa chaleur étouffante. C'était en permanence un bain de vapeur et, sur les chemins, des flaques pleines de moustiques et de crapauds-buffles qui, en dépit de leur nom redoutable, étaient bien inoffensifs mais coassaient sans arrêt en faisant un bruit insupportable. Dans le camp, les tirailleurs baoulés, rablés et courts sur pattes, les Mossis, aux joues ourlées de cicatrices et aux dents taillées en pointe, tiraient au lance-pierre sur des roussettes, nombreuses dans les arbres. Lorsqu'on leur demandait si c'était pour les manger, ils s'esclaffaient en se défendant : ils n'étaient pas des sauvages comme essayaient de le faire croire les "originaires" (des quatre communes), Ouoloffs islamisés qui portaient casque en liège et lunettes noires. Mais en réalité, on les trouvait souvent autour d'une gamelle installée sur un petit feu où achevaient de cuire quelques chauves-souris.

Baucoup de soldats européens ainsi que l'encadrement de sous-officiers était au Sénégal depuis longtemps, la relève ayant été troublée par le désastre de 1940 et leur état sanitaire, médiocre, avait décidé le commandement à organiser des séjours de vacances. La "compagnie portée" avait judicieusement choisi Nianing pour organiser ces séjours de repos. Nianing, sur la petite côte, au sud de M'Bour, était un village maudit dont un sorcier empoisonnait les puits. Il n'était plus qu'une ruine peu fréquentée par les indigènes et, sur la plage, l'ancienne résidence de l'administrateur était également à l'abandon sauf, toutefois, une partie encore en bon état, occupée par un colon qui avait obtenu une concession avec obligation de pratiquer des cultures vivrières. Les Noirs ne cultivant que ce qui leur était strictement nécessaire,

l'administration craignait la pénurie à cause du blocus anglais. L'autre partie du bâtiment était en très mauvais état mais les marsouins, en colonie de vacances, avaient vite fait de l'aménager de façon acceptable. Lorsque le tour de Libard arriva, il apprécia beaucoup ce séjour au bord de la mer. Les bains étaient excellents, les pêcheurs apportaient en abondance de délicieux poissons et des langoustes à très bas prix. Une nuit, son sommeil fut troublé par des va-et-vient sur la plage et, à l'aube, il découvrit quelques Noirs, très excités, qui détenaient des œufs de tortue. Celles-ci venaient de la mer et laissaient leur trace sur le sable sec jusqu'aux trous qu'elles creusaient pour déposer leurs œufs. Les coquilles, de la taille d'une balle de pingpong, étaient molles et semblables à un parchemin. Elles en pondaient plusieurs dizaines et rebouchaient ensuite le trou avant de repartir à l'eau. Il était évidemment facile de repérer leur cachette ! Libard expliqua aussitôt que la loi prévoyait le partage du trésor : la moitié à l'inventeur et l'autre moitié à lui-même puisqu'il représentait le gouvernement, propriétaire du terrain. Les Noirs, surpris, admirèrent cependant ce partage et la petite colonie se régala d'une énorme omelette. Il ne fallait prendre que le jaune et, avec des herbes bien choisies, c'était excellent.

Libard se lia d'amitié avec le ménage de colons installés dans la résidence. M. Langlet était un ancien capitaine au long cours qui, outre sa concession, avait installé sur la plage un chantier naval de construction de côtes ; il y en avait trois, à différentes étapes d'achèvement. Langlet était vraiment compétent. Il dessinait les plans, avec un Noir, charpentier de marine, traçait les bois et surveillait l'assemblage. Les commandes ne manquaient pas car, par suite de la pénurie de carburant, de nombreux transports venant de Casamance se faisaient avec des côtres, à la voile. Langlet était un véritable *Robinson suisse* : il dirigeait des plantations de manioc et de mil, allait chercher du bois en Casamance et préparait la construction d'une grande maison pour remplacer son installation provisoire dans la résidence. Il y avait installé des fours à chaux dans lesquelles il faisait griller des coquillages puisqu'il n'y avait plus de ciment. Son menuisier, sur ses indications, construisait des portes et des fenêtres avec d'astucieuses fermetures en bois puisque la quincaillerie du bâtiment faisait défaut. Il avait déniché, on ne savait d'où, deux *Ford T* avec accélérateur au volant et dans les endroits difficiles, tout le monde poussait la voiture, lui, sautant en voltige !

Un beau matin, il montra à Libard un vrai désastre dans un champ de manioc ; la veille, les ouvriers noirs avaient laborieusement planté deux ou trois hectares de boutures de manioc mais, dans la nuit, des singes avaient tout ruiné. Pensant trouver un beau tubercule, le singe arrache la bouture et, comme il ne trouve rien et qu'il est très obstiné, il les arrache toutes. Ce fut pour Libard l'occasion d'expliquer à ses hommes la distance qui sépare l'intelligence du singe de celle de l'homme : le primate ne déduit rien de ses observations répétées.

Sur les bords du marigot voisin, il y avait une quantité prodigieuse de crabes qui s'enfuyaient en tous sens à notre approche mais ils n'étaient pas comestibles.

Un peu plus loin, à Joal, se trouvait un monastère de Pères Blancs qui y tenait aussi une école. Libard eut de longues conversations avec un des plus anciens qui était arrivé là au siècle dernier. Il n'était retourné en France que pour faire la Grande Guerre mais, pour la dernière, il avait été bien trop âgé. C'était un Breton avec une grande barbe blanche et il y eut beaucoup d'échanges d'histoires assez désabusées de la part de deux "anciens combattants".

Le soir, Mme Langlet offrait un verre à Libard et à son adjoint, un adjudant alsacien qui apprenait le français aux tirailleurs avec un fort accent tudesque. Par miracle, ses élèves arrivaient à se comprendre avec ceux du sergent corse qui parlait avec un accent vraiment très différent.

Mme Langlet était une jeune et jolie femme malheureusement très maigre. Elle portait un vaste short et Libard, assis en face d'elle, eut la révélation d'une toison rousse très séduisante. Comme son mari était absent pour une longue tournée en Casamance, elle apprécia la compagnie du jeune officier pendant les soirées si agréables sur la plage au clair de lune. Elle se pressait voluptueusement contre lui en s'excusant : << Je suis honteuse d'être comme une chatte en chaleur...>> Et Libard, complètement sevré de compagnie féminine la rassurait : << Ne vous excusez pas ! Je trouve cela très agréable et nous sommes vraiment faits pour nous entendre >>. Et il ne tarda pas à découvrir que la toison rousse était un extraordinaire buisson ardent !

Dans la vie du soldat, les délices de Capoue sont d'autant plus appréciables qu'elles sont plus brèves et, cédant la place à des camarades fatigués, le petit détachement regagna son exécrable garnison de Thiès où les fastidieuses manœuvres se succédaient à un rythme adapté aux fatigues de l'hivernage.

Onzième partie : en Mauritanie puis retour au Sénégal

La relève des méharistes était difficilement assurée. Cependant, le commandement devait trouver que la place d'un Polytechnicien était beaucoup plus dans un camion que sur un chameau et Libard, regardant l'insigne de sa compagnie (une tête de chameau sur un gros pneu) se demandait s'il réaliserait jamais son rêve. Jusqu'au jour où le nouveau commandant du bataillon de Mauritanie vint en inspection à Thiès et où il reconnut le Lt-colonel Rousseau qui s'était évadé et venait d'arriver au Sénégal. Sans doute en raison des souvenirs d'Esnes-en-Argonne, de St-Germain-s/Meuse et, hélas, du lycée Henri-Poincaré de Nancy, moins d'un mois après, Libard reçut son affectation au Groupe Nomade d'Akjouit.

Il reprit donc avec joie le train de Thiès à St-Louis et le voyage lui parut beaucoup plus court. A St-Louis, après une mémorable soirée d'adieux aux camarades, il s'embarqua sur le vapeur *William-Ponty* pour remonter le fleuve Sénégal jusqu'à Rosso. Sur ce bateau, le confort cédait au pittoresque ; on se serait cru au temps de Faidherbe et dans les cabines couraient des cancrelats d'une taille prodigieuse. En route, François observa des vols de sauterelles et s'amusa de voir les

indigènes faire leur cuisine sur le bateau. Au gîte d'étape de Rosso, éclairé avec des lampes-tempêtes, il ne put manger le dessert de confiture car celui-ci fut aussitôt recouvert d'une carapace d'insectes de toutes tailles et de toutes couleurs. Peu important ! C'était presque le désert et, en tout cas, un extrême dénuement. Le lendemain, un camion équipé d'un impressionnant gazogène le conduisit à Nouakchott. Dans le poste se trouvaient deux autruches apprivoisées et, autour, quelques baraques et des tentes maures en poil de chameau. Le passage d'un nouvel officier fut, évidemment, prétexte à un méchoui copieusement arrosé et dès le lendemain l'étape le conduisit, au milieu d'un vol de sauterelles jusqu'au poste d'Akjout. La halte de midi amena Libard dans la région de Mauritanie où, le 17 août 1932, le Lt de Mac-Mahon qui commandait le goum de Trarza fut tué dans l'embuscade tendue par les Ouled Delim. Le camion marchait à bonne allure sur le reg et on pouvait même apercevoir les gazelles s'enfuyant à son approche. Comme le soir tombait, il arriva à Fort-Repoux qui abritait la garnison d'Akjout où il fut reçu par le capitaine Jarry qui commandait le poste. A côté, quelques maisons en banco constituaient le village avec de nombreuses tentes de nomades et dans la plaine, quelques *guelbs*, c'est-à-dire des petites collines de cailloux en forme de cœur. Libard retrouva son camarade du 1er R.T.S., le Lt Dessoule qui allait mourir dans ce poste quelques temps plus tard. Le Groupe Nomade, commandé par le capitaine Albery se trouvait au nord du poste, à une journée ou deux de marche, au bord d'une *daya* ou mare temporaire très peu profonde et provoquée par les orages de l'hivernage en septembre et octobre. On télégraphia donc afin d'envoyer un petit détachement avec une monture pour le nouveau méhariste. Libard avait deux jours pour acheter le petit matériel indispensable : *boubou*, *seroual*, *nails*, *chèche*, *guerba*, *tassoufra* et une *rahla* provisoire en attendant que le *maalem* du goum lui en fabriquât une belle, une peau de mouton pour la rembourer un peu ainsi que percevoir au magasin un mousqueton (modèle 1916), des cartouches ainsi que le burnous rouge cédé par l'intendance à un prix très accessible ! Enfin on vit arriver le *chouf* venant du "carré" du Groupe Nomade et avant de se coucher, pour la dernière fois dans un lit (en réalité un chaâlit de troupe !), Libard passa sa soirée au poste sur l'*argamane*, c'est-à-dire la terrasse où il faisait bon boire le thé à la menthe dans la tiédeur du soir en racontant d'interminables histoires. Libard fit la connaissance du médecin-lt Eggenberger qui arrivait au poste ainsi du Lt Esquilat. Le capitaine du génie Caylus qui faisait des travaux de piste dans le nord, lui donna des nouvelles de son camarade de promo, Roux, qui était dans sa compagnie.

Et le lendemain dès l'aube, pour la première fois de sa vie, le méhariste stagiaire se mit en selle en s'efforçant de faire bonne figure. La monture avait été bien choisie et ne posait aucun problème mais le poil du garrot était si rude qu'avant l'étape du soir, Libard n'avait plus de peau sur la cheville. La vie dont il avait rêvé commençait. C'était le début d'octobre et le soleil était déjà moins chaud. A midi on s'arrêta à l'ombre d'un épineux pour manger un peu de riz cuit sur un petit feu et boire un coup à la guerba. Quel plaisir et, pourtant, quel sale goût ! Les vieilles guerbas étaient les meilleures car elles avaient moins mauvais goût et conservaient l'eau plus fraîche, étant moins imperméables. Si l'eau était salée ou pire, magnésienne, il fallait avoir très soif pour l'apprécier, mais c'était presque toujours le cas !

Arrivé au *carré*, Libard fut accueilli par le GN et le goum, en armes, sous le commandement du Lt Bayard. Le capitaine Albery qui commandait l'ensemble était en reconnaissance de pâturage et François fit connaissance des deux lieutenants : Vernes, rapatriable et qu'il venait remplacer et Maujon dont la fin du séjour approchait aussi. Il s'installa dans la grande tente de Maujon qui l'invita jusqu'au départ de Vernes qui se fit quelques jours plus tard.

Le lendemain, jour de repos, Libard inspecta le *carré* du groupe nomade et fit connaissance avec les sous-officiers. Il s'amusa d'un mouton apprivoisé qui suivait son maître ! De nombreux oiseaux, peu farouches, étaient autour de la *daya*. A midi, les lieutenants partagèrent un excellent repas de viande de biche et d'eau filtrée. Le soir, à la fraîche, le campement du goum se reflétait dans la *daya* et Libard savoura son bonheur de voir enfin son rêve réalisé !..

Le capitaine Albery rentra de sa tournée et après avoir pris le thé avec Bayard dans la tente d'un brigadier maure, Libard fut présenté officiellement au GN par le capitaine. Il prit le commandement de la section d'engins qui comprenait des mitrailleuses et deux mortiers de 81. Les tirailleurs avaient vraiment fière allure avec leur chéchia rouge, dans leur gandoura blanche et leur burnous rouge. Il y avait peu de sous-officiers européens mais la grande surprise fut de voir le radio du goum en béret à pompon rouge ; c'était un quartier-maître de la marine qui avait été détaché hors-cadre, l'armée de terre n'ayant pas assez de spécialistes radio assez expérimentés pour pouvoir exploiter et réparer tout seul le matériel, loin de tous rechanges !..

Au Groupe Nomade, c'était vraiment le goum qui était opérationnel. Les goumiers, tous "envoyés volontaires", fils de "grandes tentes", étaient très à l'aise dans le pays, connaissaient tous les puits et les nomades des différentes tribus. Naturellement, ils étaient d'excellents tireurs et des méharistes confirmés. Ils pouvaient retrouver les chameaux égarés d'après leurs traces. Ils ne souffraient ni de la faim ni de la soif ni de la chaleur. C'était des aristocrates qui n'acceptaient pas de porter l'uniforme ni de faire de l'ordre serré. Ils obéissaient très bien tant qu'ils étaient d'accord et, le passé l'ayant montré plusieurs fois, quand ils se révoltaient, ils commençaient par assassiner leur officier. Cette troupe de partisans était payée et entretenue sur le budget de la Mauritanie, l'officier étant placé hors-cadre. Mais du point de vue militaire, tout le monde était placé sous les ordres du capitaine commandant le Groupe Nomade. Les sédentaires suivaient le même principe : le capitaine commandant le poste était aussi commandant de cercle et, à ce titre, relevait de l'autorité du gouverneur. Au poste se trouvait un médecin militaire qui, selon ses goûts et ses qualités sportives, visitait plus ou moins souvent le Groupe Nomade.

Les Maures considéraient les tirailleurs noirs comme les esclaves des chrétiens et c'était vrai que la compagnie de Sénégalais méharistes ne servait, en réalité, qu'à s'assurer de la fidélité du goum, garantir la sécurité des Européens et dissuader les Maures d'entrer en dissidence. Ces tirailleurs étaient choisis avec soin parmi les habitants du sahel. Beaucoup connaissaient un peu les chameaux. Chez les Toucouleurs du fleuve, il était de tradition que les fils de chef s'engagent au goum nomade. C'était des aristocrates et ils faisaient d'excellents caporaux-méharistes. Exceptionnellement, les goumiers

maures leur témoignaient une certaine considération alors que les autres étaient vus comme des esclaves des *Nçaras*, le puriel de *Naçrani*, (les “Nazaréens”, les chrétiens), les Blancs étant eux-mêmes appelés les *beïdanes*. Comme il est de bonne guerre de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier, on choisissait une certaine proportion de non-islamisés, petits Baoulés de Côte-d’Ivoire, redoutables Mossis aux dents taillées en pointes et aux joues ourlées de cicatrices. Ceux qui venait du plus loin du sahel, souffraient paradoxalement beaucoup plus de la chaleur et des conditions de la vie saharienne, d’avantage même que les Blancs ! Mais l’encadrement étant volontaire et de qualité, tout ce monde faisait bon ménage et les drames, même les plus récents, paraissaient bien oubliés.

Du point de vue militaire, rien de plus différent que le goum et le Groupe Nomade ; les goudiers ne portaient pas d’uniforme mais en réalité, ils étaient habillés tous pareils : *seroual* court, *draa* blanche ou bleu clair, *haouli* (turban) en guinée bleue teint à l’indigo au maillet et qui déteignait sur le visage en le colorant en bleu. De larges bandes d’étoffe croisées sur la poitrine servaient de baudrier, retenant d’un côté un sac en cuir pour les cartouches et, de l’autre, un poignard courbé. Un ceinturon serrait l’ensemble.

Les tirailleurs avaient, au contraire, l’uniforme traditionnel : *chéchia* rouge, *gandoura* blanche, *burnous* rouge des anciens *spahis* sénégalais. Les Européens en grande tenue portaient un *seroual* noir long, une veste blanche à manches courtes et le képi de l’arme. Les tirailleurs étaient excellents en ordre serré et au maniement d’armes, les goudiers consentant seulement à les imiter vaguement. Par exemple le dimanche, pour le salut aux couleurs, les tirailleurs présentaient les armes au commandant (et ça claquait !) tandis que les goudiers, plus ou moins alignés, les présentaient à leur manière. Pour pimenter le tout, il y avait le béré et à pompon rouge du quartier-maître-radio !

Au combat, les différences étaient encore plus frappantes. Les Maures ne connaissaient que l’embuscade ou l’attaque de nuit par surprise. Ils ne cherchaient qu’à tuer l’adversaire et lui voler ses chameaux. La défense du terrain n’avait pas de sens pour eux. Le *trab el beïdan*, c’était du sable, c’est-à-dire rien. Seul comptait le pâturage quand il voulait bien pousser. Lorsqu’il devenait rare, le Groupe Nomade le faisait garder par des sentinelles, au grand dam des “civils” qui étaient obligés de se débrouiller plus loin. Cela concernait aussi les *dayat* ou mares temporaires qui se formaient dans les terrains plats et argileux en cas d’orage. Les tirailleurs les gardaient baïonnette au canon pour empêcher les troupeaux “civils” d’aller y patauger, rendant l’eau impropre à la consommation. Le Groupe Nomade stationnait normalement “en carré”. Les tirailleurs se creusaient un trou peu profond dans lequel ils dormaient avec leur paquetage à la tête et qui servait d’emplacement de combat. Aux coins du carré, on plaçait les armes automatiques et, au milieu, la radio, les bagages, la réserve d’eau, les tentes des chefs, les caisses d’infirmerie et la caisse vétérinaire. En principe, les chameaux étaient parqués un peu plus loin, sauf en cas d’alerte. Ils étaient barrqués et entravés la nuit, ce qui n’empêchait pas quelques évasions nocturnes. Mais les gardiens avaient l’œil ! Pour une douzaine de chameaux, on nommait un petit berger qui en était responsable. Pour une douzaine de petits bergers il y avait un chef berger qui était un homme d’expérience ; il était capable de reconnaître les traces d’une centaine de chameaux et de les retrouver quelquefois très loin, plusieurs jours après leur fuite. C’était le cas des “chameaux du nord”, les meilleurs, ceux des grands nomades, qui, lorsque leur instinct leur indiquait qu’il avait plu dans le nord, essayaient de se sauver. Une nuit, au trot, assurait au fuyard une avance de quatre-vingt kilomètres sur ses poursuivants qui, néanmoins, parvenaient à le rattraper.

On conçoit facilement que le carré des tirailleurs, en disposition de combat, est pratiquement inexpugnable ; aussi les dissidents ne s’y étaient probablement jamais frottés. Mais c’est en poursuivant les voleurs que les méharistes devenaient vulnérables. Les ennemis étaient redoutables, capables de faire courir les chameaux pendant des centaines de kilomètres, sans manger et en buvant très peu, excellents tireurs, même avec des armes très usées et des cartouches médiocres.

Le carré du goum, lui, offrait un aspect radicalement différent. Il était formé de tentes maures. En effet, les goudiers de première classe, qui avaient au moins cinq ans d’ancienneté, étaient autorisés à garder près d’eux leur famille à savoir leur femme (les plus riches en avaient quelques fois deux), leurs enfants, leurs captifs (l’esclavage ayant été supprimé depuis longtemps, l’administration les nommait pudiquement “serviteurs nés”, seul le commerce en était interdit mais ils se reproduisaient entre eux), leurs animaux mais en nombre soigneusement limité par le commandement : quelques chamelles et des chèvres pour faire subsister la famille. Les célibataires couchaient dans des tentes collectives. Les goudiers étaient au nombre d’une centaine mais, avec les familles et les animaux, cela faisait beaucoup de monde surtout pendant les déplacements. La hiérarchie se résumait à une douzaine de brigadiers.

Libard avait donc trouvé le carré du Groupe Nomade, au début d’octobre, au bord d’une grande *dayat* à un lieu-dit “Tiferzas”. Il y avait de bons pâturages à proximité immédiate. Donc, tout était tranquille. On buvait l’eau de la *dayat* qui ressemblait à du café au lait. Libard apprit rapidement à la rendre meilleure en précipitant l’argile avec une pierre d’alun, comme autrefois pour se raser. Faute de pierre d’alun, on prenait le papier bleu qui entourait les pains de sucre (fabriqués en Belgique). Le sucre avec le thé vert et le riz étaient les denrées essentielles. Le sucre n’existait que sous forme de pains coniques entourés de papier bleu. Les sédentaires avaient un marteau de cuivre pour éclater les petits morceaux qu’ils plaçaient dans la théière mais les nomades cassaient le sucre en utilisant le bord du fond des verres à thé, très épais et très solides. Ils ne pouvaient avoir ni vaisselle ni bouteille ni rien qui puisse se casser dans le bagage qui était un grand sac en cuir nommé *tassoufra* qu’on fixait derrière la *rakla*. Libard s’habitua vite à cet équipement spartiate ; il disposait d’une petite cuvette émaillée qui lui servait à manger son riz et à faire sa toilette. En route, elle pendait au flanc de sa monture, attachée avec une courroie en cuir. Il disposait aussi d’une sorte de mesure en tôle émaillée qui contenait un demi-litre (au Sahara, le quart du soldat aurait été tout-à-fait insuffisant). Une cuiller complétait la batterie de cuisine. La fourchette n’était pas indispensable mais le couteau, lui, était la chose la plus importante. C’était un *Girodias 108* qui équipait tout le Sahara occidental. Les bergers, avec un petit couteau pliant étaient capable de tuer et de dépecer un chameau ou une vache.

En dehors du temps consacré à l'instruction des tirailleurs, François s'occupait de compléter son équipement. C'est ainsi qu'il acheta une pièce de percale blanche à un Dioulat de passage et qu'il se coupa un *boubou* et un *seroual* court que son tirailleur Mendraye N'Diape alla lui coudre impeccablement.

Les cadeaux, pas toujours désintéressés, arrivaient en grand nombre : un goumier apporta un *r'zem*, longue corde de cuir de mouton tressé et qui, attachée à l'anneau de cuivre fixé dans une narine de l'animal, servait de rêne.

Libard rendit visite au *mâlem*, forgeron du goum qui devait confectionner sa rahla ; il avait déjà envoyé couper du bois pour faire de petits planches. Les plus larges n'avaient même pas dix centimètres, tant les arbres étaient petits. Ces planchettes, assemblées avec des chevilles, étaient ensuite recouvertes d'une peau de bœuf mouillée qui maintenait le tout grâce à un laçage effectué avec des tendons de bœuf ou de chameau. Une fois bien sèche, la rahla était légère et solide. Pour faire plus chic, la *mâlema*, la femme du forgeron, cousit une housse en peau de mouton entièrement décorée de dessins traditionnels rouges, noirs et jaunes. Sous cette housse, François plaça un rembourrage fait d'un vieux couvre-pieds et, par-dessus, il mit une peau de mouton entière qui devait aussi servir de matelas pour dormir.

En dépit de ces matelassages, la selle mauritanienne, qui avait la forme d'un petit baquet, était vraiment spartiate. Le pommeau ou *garbous* servait à placer le mousqueton en travers. Au Hoggar, il avait la forme d'une petite croix, ce qui avait donné lieu à de curieuses hypothèses. Au petit trot ou *guesh-guesh*, qui est l'allure la plus rapide et la meilleure, les différentes assiettes étaient de l'ordre de trente centimètres, ce qui exigeait du méhariste des reins souples et des fesses dures comme du cuir !

Mais pour l'instant, on n'envisageait pas de "grandes méharées" car le troupeau était en piètre condition et devait se refaire de belles bosses dans un bon pâturage. Le méhariste doit être avant tout un berger et dans la zone d'Akjout, le pâturage était particulièrement rare, ce qui faisait dire qu'il existait trois sortes de chameaux : ceux d'extrême-orient qui ont deux bosses, les dromadaires d'Afrique qui ont une bosse et ceux du GN d'Akjout qui n'avaient pas de bosse du tout.

Le premier dimanche passé au carré, Libard participa à la cérémonie des couleurs. Le drapeau était fixé sur un mât emprunté au matériel radio. Les tirailleurs étaient bien alignés, en grande tenue. Les goumiers, très décontractés, participaient aussi à la cérémonie. Les tirailleurs avaient un clairon qui sonnait "au drapeau". Libard était ému, surtout qu'il était tout seul et qu'il ne pouvait s'empêcher de penser, en cette occasion, à ses camarades qui étaient tombés dans la tête de pont de Montmédy où à ceux qui étaient prisonniers en Allemagne.

Et François s'habitua à la routine du carré mais un violent accès de paludisme vint lui rappeler les risques de la vie coloniale. La "caisse infirmerie" disposait encore de médicaments essentiels et d'un bon stock de quinine. La grosse fièvre ne dura que quelques jours et François put accompagner le capitaine Alberny et le lieutenant Maujon dans une petite tournée vers la grande dune de l'Akchar.

Le départ se fit à trois heures du matin car on marchait surtout la nuit et à pied, pour épargner les montures très fatiguées qui portaient l'eau et le maigre bagage. Les goumiers qui accompagnaient la petite troupe tuèrent cinq biches tant le pâturage était abondant. Ce fut l'occasion d'une petite pause à l'ombre d'un épineux où l'on mangea la foie, les rognons et les têtes en buvant quelques verres de thé. Le soir, on bivouaqua à Achlelil, un lieu-dit où se trouvait une petite montagne ou *guelb* et un puits. C'était le dernier repas avec le lieutenant Maujon qui devait quitter le GN pour s'occuper d'un peloton d'élèves-caporaux commun au GN d'Atar. Le lendemain, après cinq heures de chameau et trois heures de marche à pied, les méharistes visitèrent le campement d'Ouled Bou Sba, puis ils se dirigèrent vers les dayat de Saboun (ainsi nommées car l'eau semblait savonneuse) où se trouvait le campement d'Ali ould Baba, un chef important, qui offrit le thé en compagnie d'un autre chef, Amet ould Kerkoub. Le chouf alla ensuite inspecter le pâturage réservé d'où il expulsa un petit troupeau des Ouled Akchar. Enfin, après trois jours de marche, Libard fut de retour au carré où il reprit l'instruction des tirailleurs, besogne fastidieuse après cette petite promenade où il avait commencé à s'immerger dans la vie nomade.

Une grande distraction était la visite de camarades du G.N. d'Atar, le voisin. Les méharistes voyageaient en effet beaucoup. C'était leur fonction et ils appréciaient particulièrement les escales au carré le moins éloigné. Un jour, Libard fit connaissance du Lt Voisin qui était expert en topographie et qui lui donna beaucoup de renseignements précieux. Le Lt Lacoste l'accompagnait ; avec ce dernier, François sympathisa beaucoup. Mais tout-à-coup, le désert résonna de la grande nouvelle : l'arrivée du capitaine Trancart qui venait prendre le commandement du G.N. d'Akjout. C'était un méhariste confirmé qui avait fait plusieurs séjours en Mauritanie, un arabisant distingué qui avait écrit une petite grammaire beidane et laissé un souvenir prestigieux chez les goumiers et aussi chez les femmes... qui manifestaient leur admiration. Déjà les intrigues se nouaient autour de ceux qui l'avaient bien connu, dans l'espoir de l'accompagner et de recevoir des cartouches de chasse ou, ambition suprême, de recevoir un fusil "neuf" à la prochaine distribution. François admira la rapidité et l'efficacité du "téléphone arabe" qui précédait souvent le télégraphe officiel, en dépit de l'énergie dépensée par les deux tirailleurs qui faisaient tourner la "ragionot" ou génératrice fournissant l'électricité à la radio.

L'arrivée du capitaine fut l'occasion d'une prise d'armes solennelle du Groupe Nomade réuni et, le soir, d'un grand tam-tam et d'un méchoui pantagruélique. Même en cas de pénurie de vivres européennes — ce qui était fréquemment le cas dans cette période d'armistice où les liaisons avec la métropole étaient problématiques — le méhariste tenait à l'honneur de pouvoir offrir une bouteille de champagne à un hôte de marque.

Le premier soin des deux capitaines fut, bien sûr, la visite faite à l' "Azibe", c'est-à-dire le troupeau qui était au pâturage dans la région de Baboun. L'état des "amazilos" conditionnait en effet l'efficacité du Groupe Nomade qui devait être en permanence prêt à envoyer un "rezzou" pour mettre au pas une fraction qui s'agitait ou régler de nombreuses chicanes qui éclataient souvent entre les tribus rivales. Pour l'heure, les montures n'étaient pas trop brillantes et l'on songeait à faire venir du Tagaut le troupeau de rechange qui s'était fait de belles bosses pendant plusieurs mois sans travailler. Contrairement au cheval qui est un animal à sang vif, le chameau est un ruminant à sang lent : il est très résistant et peut beaucoup marcher sans boire et sans manger mais la contre-partie est que, lorsqu'il est fatigué, il met très longtemps à se remettre en forme et il arrive même qu'un chameau très bas d'état et placé au repos dans un bon pâturage n'arrive pas à remonter son épuisement et se laisse mourir.

Le convoi du capitaine apporta aussi un stock d'habillement neuf pour les tirailleurs. La distribution fut un grand événement et François s'amusa de la joie des tirailleurs - de grands enfants - au moins chez ceux qui touchaient une gandoura neuve ou un magnifique burnous rouge vif.

Le mois de novembre amena des journées moins torrides et surtout des nuits plus fraîches. Ce fut le moment que choisirent les grands chefs pour les inspections des méharistes, si tranquilles pendant la terrible saison de l' "irifi" ou vent d'est qui amène les tempêtes de sable et une chaleur accablante.

Pendant que Bayard allait reconnaître un pâturage à l'ouest de Tiferzas, le capitaine organisa un exercice de cadres en vue de la grande manœuvre devant les généraux. Le colonel Rousseau arriva de St-Louis et le G.N. fit une belle manœuvre de nuit en sa présence, celle de quatre capitaines et même du médecin Eggenberger. Le colonel apprit à François qu'il avait une citation homologuée à l'ordre de la division. Il s'agissait de la citation provisoire à l'ordre du régiment qui lui avait été décernée en captivité à Nancy. Elle s'ajoutait à la citation à l'ordre de la brigade que le colonel Cuzin lui avait décernée à la suite des combats décevants de mai 40. Par la suite, Libard apprit qu'après de grandes révisions effectuées par une commission *ad hoc* qui avait été créée pour mettre bon ordre à l'inflation des récompenses qu'entraîne généralement une défaite, il lui fut attribué une citation à l'ordre du corps d'armée qui annulait sa première citation à l'ordre de la brigade. Quant à la citation provisoire remplacée par une citation à l'ordre de la division signée le 4 janvier 1941 par le général Huntziger, François ne sut pas ce qu'elle devint mais cela ne l'émut guère ; il partageait à ce sujet l'opinion de son ancien chef de bataillon de Billepoix qui l'exprimait ainsi :

« C'est de l'avoine qui coûte pas cher et qui fait galoper les bourricots. »

Bien involontairement, Libard avait eu l'occasion de préférer les espèces à l'avoine en question au sujet de son évasion. Le colonel ayant insisté pour qu'il fasse une demande en vue d'obtenir la médaille des évadés, François s'exécuta en rédigeant un compte-rendu détaillé, mentionnant les témoins de sa capture et de son évasion. A sa surprise, le dossier revint avec une demande de témoignages supplémentaires comme si celui de son propre colonel qui s'était évadé lui-même ne suffisait pas ! Libard, écœuré classa donc le dossier... à la corbeille, suivant la bonne tradition militaire. Aussi quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre qu'un jour il allait toucher une "indemnité d'évasion" d'un montant de 1570 francs !! Il l'empocha froidement en remarquant cependant qu'autrefois, on considérait plutôt comme infamant le malheur d'avoir été fait prisonnier et que le règlement militaire indiquait toujours clairement qu'un officier prisonnier a le devoir de s'évader au plus vite.

Le colonel qu'aimait beaucoup Libard, l'invita à l'accompagner dans la voiture pour une grande tournée jusqu'à Bir Moghrein ou Fort-Gouraud, dans le nord de la Mauritanie. Il partit donc pour Akjout sous l'œil amusé, peut-être un peu jaloux, des officiers du Groupe Nomade. La première étape les conduisit à Akjout où François retrouva son camarade de promo Roux, lieutenant du génie qui allait travailler sur la piste. Le soir, après la *diffa*, tout le monde prit le thé avec les femmes et François remarqua à nouveau l'intérêt qu'y prenait son colonel. Pour les jeunes officiers, il semblait incongru que les "sénieurs" puissent avoir encore de semblables préoccupations.

Le lendemain, le petit groupe partit pour Tiderez en vue de la visite au carré d'Atar. En route, Libard tua une gazelle au mousqueton, ce dont il fut le premier surpris mais qui renforça encore son prestige déjà grand à cause de son intimité avec le colonel. Vers midi, le cdt Rossignol qui commandait à Atar arriva au carré pour la grande réception. Dans l'après-midi, Libard rejoignit son camarade Voisin pour une nouvelle leçon de "tapir", c'est-à-dire de topographie. Le soir, les officiers offrirent le thé à quelques chefs Regueibat qui tuèrent une chamelle grasse en l'honneur des grands chefs français.

Le jour suivant eut lieu un grand exercice du G.N. vers la passe de Ouararda, point sensible de la piste, à proximité du territoire espagnol où se réfugiaient traditionnellement les beidanes qui n'étaient pas en règle avec l'administration française. La nuit, on campa à Char, dans la dune, et Libard retrouva la voiture du colonel pour se rendre à Fort-Gouraud. Sur la piste, de nombreux travailleurs la perfectionnaient sous les ordres des officiers du génie comme le Lt Albert avec qui on déjeuna à Fort-Gouraud, reçus par le capitaine Forgeron et le sous-lieutenant Gandé. Ce poste était luxueusement équipé, sans doute à cause de la proximité - relative- du Maroc et du goût pour le confort d'un des chefs. On y trouvait une salle de bains dans laquelle il n'était pas besoin de chauffe-eau et un WC moderne avec, dans la coulisse, un petit escalier permettant à un tirailleur d'aller remplir le réservoir de la chasse d'eau !

Vers le Rio de Oro espagnol, à l'ouest, s'étendait la *sebkra* d'Idjill d'où l'on extrayait le sel si précieux au Sahara et que les méharistes donnaient à leurs chameaux lors des grands abreuvoirs d'été très pénibles par la grande chaleur. C'est alors que les animaux mangeaient goulûment le sel mélangé avec du sable. A l'est, on voyait la fameuse Kaedia qui était une

petite montagne de minerai de fer dont une importante proportion de minerai de magnétite qui pouvait rivaliser avec les meilleurs minerais suédois. Cette montagne magnétique posait des problèmes aux méharistes qui se dirigeaient à la boussole et qui ne pouvaient s'en servir qu'à une grande distance.

Libard n'eut guère le temps de parler avec les officiers du poste à qui, pourtant, il aurait eu beaucoup de questions à poser. Le colonel voulait repartir pour visiter le camp de pionniers à El Aouf où le Lt Albert leur offrit le thé. On ne s'attarda pas car il fallait retourner camper au pied de la passe de Ouararda. A l'aube, le lendemain, Libard fit sa toilette près d'une source et le fait était assez rare au Sahara pour l'apprécier pleinement. Il fallait arriver à Atar pour onze heures car il s'y préparait une grande revue des trois Groupes Nomades suivie d'un défilé de chameaux au petit trop. Le spectacle fut vraiment unique, la musique étant fournie par les "you you" des femmes qui se regroupaient nombreuses sur le passage du défilé. Pour Libard commença un repos de trois jours dans les délices de Capoue. Atar est une grande oasis avec un poste important, des souks, des jardins et même une piscine dont l'eau était loin d'être bleu azur ! François logea chez son camarade Lafeuillade où il retrouva son camarade de promo Genthon et son "grand ancien" de Corville, lui même sorti de l'X dans l'infanterie coloniale. Comme il avait quartier libre, il passa son temps à se promener dans les souks où il commanda deux tapis en poil de chameau, produits de l'artisanat local qui n'avaient qu'un lointain rapport même avec les plus médiocres tapis d'Afrique du Nord. Les Maures préférèrent assembler des peaux d'agneaux noirs qui font, sous la tente, un tapis très confortable et bien plus léger. Les camarades du poste ne savaient pas quoi faire pour rendre agréable le séjour des méharistes. On leur présenta des petites "alliées", triées sur le volet, qui parlaient français et avaient été éduquées par des méharistes de grande réputation dont le plus célèbre, complètement "bédanisé" avait pris sa retraite en Mauritanie, s'y était marié et élevait des chameaux !... C'est ainsi que François, loin du vent de sable, de la chaleur et de l'eau magnésienne passa son après-midi à écouter un vieux phono et à boire du thé avec Bonheur, une charmante jeune femme maure qui semblait goûter la compagnie du "Naçrani", était très gaie et savait très bien assurer le repos du guerrier. Le soir, on servait chez l'un ou chez l'autre une grande *diffa* suivie de la danse traditionnelle du "crapaud" à la suite de quoi les plus hardies des danseuses s'emparaient du "boujadi", le plus jeune des officiers dont il fallait parfaire l'éducation. Bien sûr, Libard fut la victime (consentante) de cette épreuve initiatique...

Libard conserva aussi un excellent souvenir du capitaine de Saint-Germain qui lui fit les honneurs du poste. Mais les grandes manifestations n'étaient pas finies ; des avions arrivèrent du Sénégal et les aviateurs fraternisèrent avec les méharistes. Libard dut abandonner Bonheur à d'autres amours pour accompagner le colonel à la grande revue avant la dispersion et le retour au poste d'Akjout. Le capitaine Jarry fit la visite du village au colonel et organisa un thé où se produisit Aïssa, une danseuse d'une grande beauté. Enfin les capitaines rejoignirent aussi le poste et les chameaux arrivèrent pour permettre à tous de rejoindre leur carré.

Libard, plus fatigué que s'il avait fait un grand rezzou resta seul au carré pendant que le capitaine et Bayard partaient en reconnaissance de pâturage. Les troupeaux qui étaient à l'"Azib" du Tagant étaient en effet arrivés pour remplacer les montures très fatiguées et qui partaient à leur tour pour des grandes vacances de plusieurs mois.

La vie au carré n'était pas monotone. D'ailleurs, le capitaine, responsable de l'éducation du jeune méhariste, l'envoya inspecter le pâturage d'où il revint avec quatorze chameaux "civils" qui ne devaient pas s'y trouver. A un Dioulat qui passait providentiellement, il acheta des dattes et des arachides qu'il distribua aux tirailleurs qui en étaient très friands. Il tua même un canard venu se poser sur la dayat, ce qui constituait une performance avec un mousqueton *modèle 1916* passablement usé. Le canard n'était pas trop massacré mais il y avait plus à sucer qu'à mordre !

Bayard, qui participait beaucoup à l'instruction de Libard, le convoqua pour lui montrer comment on achète un chameau. En principe, on achetait des chameaux hongres âgés de six ans ou "arba" car ils avaient quatre dents à la mâchoire inférieure. Après un examen minutieux de l'animal et du contrôle de son allure, la discussion sur le prix était serrée. Les beidanes étaient aussi maquignons que nos marchands de chevaux normands : ils les faisaient toujours boire pour qu'ils aient meilleur aspect.

Le capitaine commença à se préoccuper de l'évaporation de la dayat et comme il voulait rester encore à Tiferzas près du bon pâturage, il décida de faire creuser une citerne pour y conserver l'eau plus longtemps. C'était un travail important qui amusa beaucoup les tirailleurs. Libard planta un bâton au milieu de la citerne pour en vérifier le niveau, après remplissage, et plaça une sentinelle en armes pour éviter le pillage.

L'instruction des tirailleurs occupait les sous-officiers qui s'y consacraient avec compétence, y compris l'instruction méhariste qui comportait la voltige à chameau. Les petits Baoulés rencontrèrent un problème car les plus grands chameaux pouvaient dépasser 1m 50 au garrot !

Mais ce que Libard appréciait le plus, c'était les promenades botaniques en compagnie du Lt Bayard. Le méhariste doit être avant tout un bon berger de chameaux et ceux-ci étant des animaux ambulatoires ne mangeant que le pâturage naturel, il leur faut, en raison de sa rareté, marcher constamment et même quelque fois la nuit. Bayard connaissait toutes les plantes, les herbes, les arbustes et Libard faisait de son mieux pour apprendre le métier. Lorsque les chameaux ne travaillent pas, l'hiver, dans un bon pâturage vert, surtout pourvu en bonnes plantes salées, il peuvent rester plusieurs semaines sans boire. Au contraire, l'été, lorsqu'ils ne mangent que de la paille, et surtout si on les fait courir, il faut les abreuver fréquemment, tous les deux ou trois jours. Dans le sud, les puits ont souvent quatre-vingt mètres de profondeur ou plus et quand on sait qu'un chameau peut boire une centaine de litres d'eau on mesure à quel point ces séances d'abreuvoir sont fastidieuses pour rassasier un troupeau de deux cent cinquante "méhéra" ! Au cours de ces abreuvoirs, on leur fait manger du sel en droite ligne de la sebkra d'Idjill. Un jour, la promenade botanique conduisit vers une petite colline rocheuse avec des

plaques de sable presque encore humides. Et Bayard de s'écrier : << Du pourpier ! >> Effectivement, on rapporta à la popote une bonne salade accommodée avec du lait aigre ; c'est peu gastronomique mais bon pour la santé. A ce sujet, et pour éviter le béri-béri qui menace ceux qui ne mangent que du riz et peu de vitamines, l'intendance devait envoyer des citrons au Groupe Nomade. En fait, ces envois étaient rares et remplacés par des oignons. Mais on constatait que ces oignons souvent faits pour la cuisine, une fois cuits, ne remplissaient pas du tout leur office. D'où la coutume, jugée barbare par François de faire manger les oignons au rapport, sous l'œil vigilant des sous-officiers. Quand il faisait 40 ° à l'ombre et qu'on avait bien soif, ce n'était pas vraiment l'apéritif idéal !

Une bonne distraction au GN, c'était les concours de tir. Contrairement à ce qui se passait en métropole, le champ de tir était tout trouvé ; il suffisait d'envoyer une patrouille pour s'assurer qu'il n'y avait pas de troupeau dans la zone. Les cibles étaient des boîtes ou des bouteilles dans lesquelles on mettait un billet de cinq francs. Les goumiers adoraient les tirs sur les pains de sucre : celui qui le cassait pouvait emporter les morceaux. Le tir à la mitrailleuse ne concernait que les tirailleurs. Quant aux officiers, lorsqu'ils se réunissent, ils tiraient au pistolet.

Fin décembre, la température devint très agréable et le capitaine envoya Libard en "chouf" vers Saboun et Achlechil. Il y visita le campement de Mohamed Ely ould Ahmed des Ouled el Lab qui le reçut très bien et offrit de savoureuses brochettes de mouton gras. Il passa ensuite à un campement des Ouled Bou Sba et il fut séduit par une petite agnelle noire qu'il acheta et baptisa aussitôt *Magrège*, du nom de la bouilloire dont le fond était tout noir. Sur le chemin du retour au carré, il passa une soirée très agréable dans un campement des Ouled Akchar où se produisait une griotte. Elle vint aussitôt boire le thé avec Libard et, selon la coutume, chanta ses louanges en s'accompagnant d'un instrument monocorde assez bizarre. Les goumiers savaient que Libard avait participé à la triste campagne contre les Allemands dont l'issue désastreuse n'avait pas encore remis en cause leur fidélité et avaient visiblement inspiré la griotte. François était loin de saisir tout ce qu'elle chantait mais il se rendait compte que les actions d'éclat qu'elle célébrait, étaient proportionnelles aux cadeaux qu'on lui faisait !

La fin de l'année approchait. Le jour de Noël, Libard fut invité par son capitaine dont le cuisinier Bakary avait préparé un repas de fête, au champagne ! Mais à quelques jours de là, la fête de l'Atabaski donna lieu à de bien plus grandes réjouissances surtout chez les tirailleurs musulmans.

Cependant, le niveau de la citerne baissait doucement, aussi le capitaine, après avoir dépêché Bayard en reconnaissance de pâturage, décida-t-il de déplacer le Groupe Nomade vers le puits de Tabrinkout. Bien qu'il n'y eût aucun danger, il était de tradition, au désert, de ne se déplacer qu'en formation de combat pour éviter les embuscades, fréquentes autrefois. La compagnie de Sénégalais comprenait une avant-garde de flanc-gardes et une arrière-garde. Au milieu se trouvaient les armes lourdes, les tonnelets d'eau, les munitions, la radio et les bagages. La plus grande partie de l'équipe se fit à pied pour éviter de fatiguer les montures qui étaient déjà chargées des tonnelets d'eau, des cartouches, du campement. Les tirailleurs ne disposaient pas de guerbas, trop fragiles, mais bien de tonnelets en tôle galvanisée avec une fermeture semblable aux bidons de lait de nos fermières. Quant au goum, il suivait à quelque distance, dans un aimable désordre et, derrière lui, les femmes, les enfants, les captifs, les chamelles, les chèvres et les impédimentas très pittoresques... Les femmes de qualité avaient une bonne monture et, sur le bât, on avait installé une *amchakab* formé d'une plate-forme aux quatre coins de laquelle étaient fixés des montants sculptés portant une petite tente munie de rideaux. La femme était assise en tailleur, sur une peau de mouton, avec éventuellement, un petit enfant. Beaucoup d'autres femmes se contentaient de s'installer comme elles le pouvaient, au-dessus des bagages. Les captifs et les captives suivaient tant bien que mal, les plus fatigués se cramponnant à la queue des chameaux. Les plus pauvres étaient les bergers qui n'avaient même pas un vieux morceau d'étoffe pour se vêtir, mais seulement une vague peau de mouton.

Dans les grands déplacements, il pouvait arriver qu'une femme soit amenée à mettre un enfant au monde. Alors, elle s'arrêtait à l'ombre d'un arbre, accompagnée d'une ou deux femmes, disposant, dans le meilleur des cas d'une chamelle et comme le convoi ne s'arrêtait pas, elle devait rejoindre le groupe plus tard...

Toutes les montures du Groupe Nomade étaient des *azouazils*, des chameaux hongres. En Mauritanie, il était tout-à-fait exceptionnel qu'on utilise une chamelle. Encore fallait-il qu'elle soit stérile et d'un beau modèle. Les femelles étaient évidemment utilisées pour leur lait et la reproduction. Le petit troupeau "civil" se composait donc d'une douzaine de chamelles, d'un "*jmel fall*", chameau entier et de chamelons de diverses tailles. Pour la remonte du Groupe Nomade, on achetait des chameaux de six ans possédant, comme tous les ruminants, seulement des gencives en haut. Les molaires s'usent beaucoup en raison du sable. La cause de la réforme et de la mort des chameaux est souvent l'usure complète des dents qui ne lui permettent plus de se nourrir.

Enfin le puits de Tabrinkout fut en vue, sur un *reg* parfaitement plat avec seulement quelques petits oueds sablonneux où poussaient, en plus des touffes d'herbe, quelques maigres arbustes avec des feuilles de mimosa et de très longues épines que les chameaux arrivaient très bien à manger. Le carré fut rapidement installé et Libard choisit un bon emplacement pour sa tente. Elle était très vétuste ; ses petits murs qui étaient normalement en toile, étaient complètement usés et il était impossible de se procurer de la toile. Seuls, les produits indigènes étaient disponibles. Libard avait repris cette tente à son prédécesseur ainsi que deux tapis. Avec une caisse-bureau pour les papiers et quelques coussins qu'on remplissait avec des crottes de chameau, c'était là tout son mobilier. La *rahla* et le mousqueton étaient à portée de main. Par la suite, Libard se fit fabriquer par la femme du forgeron - le *mâalem* - deux magnifiques sacoches en peau de gazelle, à suspendre de chaque côté de sa *rahla*. La *mâalema* travaillait les peaux de mouton et fabriquait toutes sortes d'objets en retournant les peaux, en les peignant d'une manière artistique et en les tressant pour faire, par exemple, l'unique rêne très longue ou

“*r'zem*” qui s’attache sur l’anneau fixé dans une narine du chameau et qui, avec un simple bâton ou “*debous*” sert à diriger la monture.

L’eau du puits de Tabrinkout était excellente, très douce, presque sucrée et très appréciée dans toute la région. Malheureusement, le puits était en très mauvais état, tout le haut étant à moitié effondré et devant nécessiter des travaux importants. Il ne s’agissait que d’un appareillage en pierres sèches car on ne disposait pas de ciment. Gdeidou, un berger qui était puisatier spécialiste, se mit rapidement à l’ouvrage en choisissant soigneusement ses pierres plates pour restaurer parfaitement le puits. Dans le sud où les camions pouvaient apporter du ciment, le haut du puits était souvent cimenté avec de grandes auges de chaque côté pour faciliter les abreuvoirs. Mais ici, il n’y avait rien de tel et on devait utiliser souvent les toiles d’abreuvoir étalées sur des trous allongés.

De temps à autre venaient visiter le carré, des Dioulats qui étaient des commerçants vendant du tabac, des arachides, des dattes et beaucoup plus rarement car, depuis la guerre, ces denrées devenaient introuvables, de la percale blanche, de la guinée bleue, des pains de sucre, du thé vert. Un jour, Libard, qui avait acheté une petite guerba de cacahuètes recommandée soigneusement à son ordonnance Boubakar, eut la surprise, à quelque temps de là, de trouver la guerba complètement vide ! Ses soupçons se portèrent inmanquablement sur Boubakar qu’il savait très friand de cacahuètes. Celui-ci protesta énergiquement et Libard oublia le larcin, convaincu néanmoins de la culpabilité de son tirailleur. Mais quand on leva le camp et qu’on roula les tapis, ce fut la surprise. On trouva dans le sable des petites galeries creusées par les gerboises et qui aboutissaient dans des trous garnis des cacahuètes en question. Ce fut le triomphe de Boubakar, immédiatement réhabilité. Les gerboises étaient nombreuses à venir manger les miettes sur le tapis lorsque Libard mangeait sa gamelle de riz. Lorsqu’il lisait le soir, à la lumière de son photophore ou de sa lampe-tempête, selon qu’on était ravitaillé en bougies ou en pétrole, il s’amusait à voir ces charmantes bestioles, grosses comme des souris mais bâties comme des kangourous et capables de faire des bonds prodigieux.

François adorait les animaux familiers et ne tarda pas à adopter une petite chèvre qui partagea sa tente. Le soir, Libard la conduisait à sa mère qui rentrait du pâturage et, quand elle avait l’estomac plein, très joyeuse, elle sautait des tous côtés et son ventre faisait des gargouillis incroyables. Comme elle était facétieuse, Boubakar commença à désapprouver car elle mettait du désordre dans les papiers qu’elle n’hésitait pas à mâchonner, prétendait-il. François faisait la sourde oreille car il aimait beaucoup sa petite chèvre. Hélas, le drame ne tarda pas et lorsque Libard découvrit qu’elle avait mangé son tabac, sa condamnation à mort fut inéluctable. La popote apprécia une dernière fois la petite chèvre sous forme de méchoui.

Quand il n’était pas occupé avec l’instruction de ses tirailleurs, François s’entraînait à des petits travaux topographiques. Les cartes du pays étaient extrêmement sommaires et ponctuées seulement de points astronomiques. Ceux-ci avaient été calculés par les prédécesseurs de Libard qui disposaient d’un théodolite et d’un chronomètre (qu’on réglait avec la radio). Plus rien de ceci n’existait. C’était la guerre et un bon prétexte pour laisser tomber les méharistes qui, d’ailleurs, ne détestaient pas d’être oubliés !... Entre ces points “astro”, il fallait faire des relevés topographiques en indiquant le mieux possible les petits reliefs, les oueds (à sec) etc... Le topographe demandait à son palefrenier le nom des lieux-dits, des puits, des grosses dunes. Il fallait aussi connaître suffisamment la langue, ce qui n’était pas le cas de Libard. On brocardait toujours un certain officier-topographe, arabisant douteux, qui mentionnait sur ses relevés le guelb *Man’raf* (je ne sais pas) suivant la réponse de son gommier interrogé pour savoir quel nom il fallait donner. Libard se méfiait beaucoup des dunes “*ardar*” (rouges) ou “*asfar*” (jaunes) qui abondaient dans tout le pays. Le matériel du topographe était très simple : un carnet, une boussole à alidade pour mesurer les angles de marche, et, grand luxe, une planchette fixée sur un trépied pliant. Mais le plus important, c’était le compte-pas que Libard avait fait venir de la Manufacture de Saint-Etienne et qu’il fixait sur le postérieur gauche de son “chameau topographique”, Amlil, un grand chameau très calme et qui marchait bien droit. Son pas était d’un mètre, à quelques millimètres près ! Libard pouvait vérifier ses relevés entre ses points astro ; il n’était pas mécontent de sa précision (en admettant que ses points fussent exacts, ce qui ne c’était pas toujours révélé conforme).

Dans la zone d’Akjout, il y avait de très grands regs parfaitement plats où une camionnette pouvait rouler à 60 km à l’heure, hors piste. C’est ce qu’avait constaté Libard un jour où le colonel, de passage, l’avait emmené avec lui pour chasser des autruches en camionnette. C’était une marque de grande amitié de sa part. Aussi Libard avait du faire de grands efforts pour cacher sa réprobation. Cette chasse était non seulement interdite mais très déloyale. En outre, la viande d’autruche n’est guère comestible, surtout lorsqu’elle a été forcée. Toutefois les Maures attribuaient à son huile (la graisse, rougeâtre, est liquide et conservée dans des bouteilles) des vertus aphrodisiaques. Non pour le vérifier car Libard n’en avait pas vraiment besoin étant donné la vie ascétique qu’il menait, mais par curiosité gastronomique. Il en avait dégusté un jour mélangée avec du *tichtar* (viande de gazelle séchée) : cela avait été très bon et très nourrissant !

La chasse aux gazelles se pratiquait beaucoup au gommier. Elles offraient en effet, et de loin, la meilleure viande dont on pouvait disposer sur place. Lorsqu’on stationnait dans un bon pâturage, elles étaient nombreuses et bien grasses mais leur approche était délicate, seuls les gommiers étant capables de les tuer au mousqueton. Ils enfermaient leur longue chevelure dans un vieux bonnet de coton et serraient bien leurs vêtements flottants. Pendant que la gazelle broutait, ils marchaient rapidement vers elle en cachant leur fusil derrière leur dos et, si elle levait le nez, ils s’immobilisaient totalement, ne reprenant leur approche que lorsqu’elle se remettait à brouter de nouveau. Le plus délicat, lorsque le chasseur est à bonne distance (moins de deux cents mètres), est de se remettre en position de tireur couché. Bien entendu, s’il y a un petit troupeau avec un mâle, celui-ci surveille et il est très difficile de l’approcher. Les cartouches de chasse, qui étaient des cartouches de guerre réformées étaient distribuées aux gommiers avec parcimonie, de préférence aux bons tireurs et cela provoquait de vives rivalités.

Les tirailleurs n'étaient pas autorisés à chasser et ils en auraient fort probablement été incapables. Quant aux Européens, ils n'osaient pas trop rivaliser d'adresse avec les Maures décidément très doués pour ce sport ! D'ailleurs personne ne disposait de bonne carabine et les mousquetons étaient pour la plupart usés par un long service dans le sable, ce qui rendait le tir de précision extrêmement hasardeux.

Lorsqu'il était en tournée avec son palefrenier Mohamed Fall ould Moqtar et quelques goumiers et qu'il apercevait des gazelles broutant dans un oued, François désignait un goumier bon tireur pour aller en tuer une. Lorsque c'était fait, on faisait halte sous un épineux et on dépeçait la gazelle. Les rognons et le foie étaient cuits sous la cendre du petit feu qu'on avait allumé pour boire le thé. Toute la viande était découpée en lanières et mise à sécher à l'ombre dans un petit arbre. Il fallait y veiller car les corbeaux auraient eu vite fait de piller la réserve de viande. C'était le bon moment de la journée : lorsque le foie était cuit, on tapait dessus avec un "*debouss*" pour faire tomber la croûte de sable et de cendre et on coupait les morceaux présentés sur le "*lebdé*" ou tapis de selle. Un jour qu'on s'était arrêté dans un endroit parfaitement désert, François fut très surpris de voir arriver tout-à-coup un nomade attiré par le bruit qu'avait fait le verre à thé sur le pain de sucre pour casser les morceaux qu'on mettait dans la théière placée sur les braises. Ce prodige se répéta souvent au cours de son séjour tant les petits "verres à thé" résonnaient sur le pain de sucre, tant les sens des nomades étaient aigus et tant était grande leur gourmandise de thé vert. Ce beidane, souvent un pauvre berger, s'asseyait modestement sur ses talons à quelques distances ; il avait reconnu un représentant du gouvernement (que les goumiers appelaient le "*beit el mal*", la "chambre du trésor" car ils identifiaient le pouvoir à la richesse). Lorsqu'on avait tout mangé et tout bu, Mohamed Falla lui portait la théière et il mangeait les feuilles de thé bien sucrées qui étaient au fond. Si la gazelle était grasse, les goumiers broyaient les os pour recueillir la moelle avec laquelle ils graissaient d'abord la culasse de leur mousqueton et ensuite leurs talons pour éviter les crevasses. Marcher nu-pieds, surtout dans la sable provoque une véritable corne et, comme pour les chevaux, des crevasses se forment à la limite de cette corne et de la peau souple.

Dans la zone du GN d'Akjout, en gros limitée à l'ouest par l'océan, au sud par la boucle du Sénégal, à l'est par les montagnes de l'Adrar et au nord par le parallèle servant de frontière avec le Rio de Oro, on distingue les chameaux du sud qui ont des soles très épaisses et très fragile qui se crevassent quand ils vont sur les cailloux et les rochers et les chameaux du nord qui, eux, marchant dans les cailloux et les rochers, ont des soles très fines et très souples. Il était très important, lorsque sur la route d'Atar, on devait escalader des défilés rocheux, de bien choisir le chameau "radio" qui portait les caisses du poste radio et qui, en cas de chute et de casse, risquerait d'isoler complètement le Groupe Nomade.

Le capitaine qui voyait le goût de Libard pour la topographie et le devinait très désireux de faire un relevé significatif, l'envoya en *chouf* minimum : son palefrenier, Mohamed Fall et un autre goumier, en visite à Boutlimit, poste du Trarza, au sud de la zone du G.N. Le Trarza était pacifié depuis longtemps aussi le poste en était civil : c'était le résidence d'un administrateur des colonies et d'un minimum de collaborateurs : agent spécial, radio, infirmier et quelques garde-cerle armés qui servaient de gendarmes. A cause du relevé topographique, la promenade de quelques 250 km fut longue car on ne marchait qu'au pas, bien régulièrement et par petits parcours en ligne droite, en notant à chaque fois l'angle par rapport au nord magnétique. Libard repéra au passage le point astro d'Aguel en Nage et se dirigea ensuite vers le puits de N'Tomi, un des plus profonds (environ quatre-vingt cinq mètres) mais bien cimenté avec des auges confortables comme tous les puits du sud très fréquentés par des petits nomades. A chaque point astronomique, généralement matérialisé sur le sol par un tonneau de deux cents litres rempli de cailloux et surmonté d'un petit mât en bois ou mieux d'un tube métallique, il vérifiait le bon étalonnage des pas d'Ambil qui était vraiment le modèle des "chameaux tographiques". Après un court séjour au poste de Boutlimit où il fut magnifiquement reçu par l'administrateur-en-chef Devery, il prit le chemin du retour. Cet administrateur était un personnage étonnant qui avait commencé comme officier d'infanterie coloniale pendant la Grande Guerre et qui, à la suite d'une blessure, avait pantouflé dans l'administration coloniale. La guerre l'avait trouvé en A. E. F., au Logone (?). Il avait eu, d'une épouse indigène, un fils qu'il aimait beaucoup et qu'il avait envoyé en France chez sa sœur afin qu'il fasse de bonnes études et qu'il ait une éducation parfaite. Il racontait que sa sœur était une vieille fille confite en dévotion, ce qui n'était pas du tout de son style car il était plutôt du genre truculent et provocateur. Il buvait beaucoup, avait des concubines indigènes et faisait volontiers scandale. Il avait été muté en Mautitanie, en disgrâce, à la suite d'une altercation, à Vichy, avec le ministre des colonies, l'amiral Platou, qu'il aurait quitté sur le mot de Cambronne ! Bien embarrassé, le gouverneur de la Mauritanie l'avait expédié à Boutlimit en le priant de se faire oublier. Comme il était obèse (les beidanes l'avaient surnommé *Bou Kerch* (le "père du ventre"), il ne pouvait, bien sûr, se déplacer sur un méhari. Aussi s'était-il fait construire une étrange voiture à chameaux avec des roues munies de gros pneus qui ne risquaient pas de s'ensabler et qui était tirée par deux ou trois chameaux montés. Il était toujours accompagné de son fidèle Moqtar dont le rôle essentiel était de maintenir au frais sa réserve de vin. Les bouteilles, dûment emmaillottées dans de la toile de jute étaient suspendues d'un côté de la voiture et arrosées d'eau par Moqtar qui soutirait celle-ci d'une guerba suspendue de l'autre côté. Bien sûr, le rayon d'action de l'engin était assez limité mais il lui permettait toutefois d'être très connu de ses administrés qu'il n'avait pas fini d'étonner ! Libard en avait entendu parler par les goumiers de Trarza, assez fiers d'avoir un grand chef original et pendant son séjour trop court à Boutlimit, il recueillit les confidences de Devery qui ne manquaient pas de sel ! Sans doute cet homme se revoyait-il, jeune officier colonial sortant de la guerre, comme Libard, et cela provoquait une grande sympathie dont François se régala.

Le retour au carré fut plus rapide et François eut hâte de mettre au propre, sur du papier millimétré, son itinéraire qui irait peut-être, un jour, un peu mieux renseigner la carte de la région qui ne signalait guère que les puits et les points astronomiques.

On était la fin de l'hiver et le capitaine en profita pour aller visiter les chefs Ouled Delim et Ouled bou Sba toujours à cheval sur la frontière du Rio de Oro qu'ils franchissaient opportunément pour éviter de payer l'impôt. Libard

l'accompagna lors de sa visite à un vieux chef qu'il avait surnommé "Vieux Pépé" qui répandait une odeur épouvantable car il était affligé d'une aptite le rendant incontinent. Il savait qu'il devait deux chameaux à l'administration française et comme il ne pouvait, cette fois, éviter de s'acquitter, il présenta deux animaux squelettiques, vieux et visiblement inaptes à tout service. S'ensuivirent une colère du capitaine et de longs palabres qui se terminèrent, comme toujours, autour d'une tasse de thé, sans menthe et avec bien peu de sucre. Libard apprécia cependant le cadeau du "vieux pépé" qui lui remit un paquet de tabac espagnol des Canaries. Il le fuma dans sa pipe, indifférent à l'odeur exécrable : c'est l'avantage de vivre en plein air.

Outre leur pauvreté, certains beidanes, même de "grandes tentes", souffraient du manque d'hygiène et du manque de médicaments. Libard, qui aimait le travail manuel et le bricolage, s'essaya à rendre service en utilisant sa caisse-infirmerie et sa caisse-vétérinaire (tout avait été un peu mélangé au cours des années). C'est ainsi qu'il disposa de quelques daviers pour extraire les dents mais il lui en manqua pour la mâchoire supérieure. Néanmoins, il eut quelques succès à son actif ; le patient, qui devait être solidement immobilisé par ses camarades pendant l'opération, dur à la douleur, manifestait souvent, une fois guéri, une grande reconnaissance.

Un cas nouveau se présenta lorsqu'une femme arriva, mordue par une petite vipère ou peut-être piquée par un scorpion. Libard disposait de quelques ampoules de sérum antivenimeux dont la plupart étaient périmées. C'était sans importance : aucun des patients ne mourait ni du vaccin ni de la morsure. Simplement, il admira avec quelle adresse la femme, embobinée dans sa grande *melaffa* en guinée bleue arrivait à lui présenter une petite surface de peau pour lui faire la piqûre. Les beidanes sont en effet extrêmement pudibonds et leurs femmes encore plus ! Une fois, cependant, Libard ne put intervenir quand des beidanes lui présentèrent un vieux, très sale, qui se plaignait de devenir aveugle. Effectivement, il avait les yeux à moitié fermés et tout, dans son aspect, décourageait la moindre intervention. François l'envoya donc au poste qui, heureusement, n'était pas trop éloigné pour qu'il puisse consulter le médecin. Par la suite, Berger donna à Libard des nouvelles de son patient : il n'était pas aveugle mais il ne pouvait plus ouvrir les yeux à cause des poux (*pubic crabs* comme disent les Américains) si nombreux dans ses sourcils et ses cils qu'ils lui fermaient littéralement les paupières comme une fermeture-éclair. Libard eut du mal à le croire et pourtant le docteur Berger ne plaisantait pas !

Toujours pour essayer d'intercepter des Ouled Delim ou des Ouled Bou Sba avant qu'ils ne franchissent la frontière espagnole pour éviter de payer l'impôt, le capitaine emmena Libard vers Port-Etienne et s'arrêta près d'un puits réputé pour son eau magnésienne. Les beidanes faisaient la grimace et disaient que pour boire à ce puits, il fallait mettre d'abord son *seroual* sur sa tête pour signifier que l'effet purgatif de cette eau était si rapide qu'on risquait de ne pas avoir le temps de baisser culotte ! Trancart racontait aussi une aventure épouvantable qui lui était arrivée à ce puits qui était simplement un trou au milieu du reg, sans auge cimentée ni rien qui avertisse de sa présence. Arrivant de nuit et très pressé d'y faire abreuvoir, par malheur, un chameau tomba dans ce puits et il fallut donc le sortir de là avant de recueillir la moindre goutte d'eau. Mais on ne put le remonter qu'en pièces détachées et donc descendre avec une corde un berger qui, muni d'un "Griodas 108", tua le chameau et le découpa en morceaux qu'on remonta avec la corde. Tout cela avait été fait à la lumière d'une petite lampe électrique et les pieds dans la boue. Le puits était en effet à moitié ensablé et le berger devait donc creuser et évacuer le sable, le sang et les tripes avant de pouvoir recueillir un peu d'eau magnésienne d'un aspect assez répugnant. Mais les méharistes avaient si soif qu'ils s'en régallèrent !

La période fraîche se terminait et la recherche de pâturage devint problématique. Maujon qui avait rejoint le G.N. et qui était rapatriable s'appropriait à partir et Libard le regrettait beaucoup car c'était un chic camarade ; il ne devait jamais le revoir car Maujon, après un séjour en métropole et revenu en Afrique du Nord pour participer au débarquement sur l'île d'Elbe mourut comme un brave sur la plage de Marina di Campo. Il fut remplacé par le Lt Gaudé que Libard avait déjà aperçu à Fort-Gouraud et qui faisait beaucoup de progrès en arabe. Libard était un peu honteux de sa paresse à l'apprendre mais il avait une excuse : le goum d'Akjour avait souvent été commandé par un officier très peu arabisant et, de ce fait, tous les goumiers avaient appris le français. Libard, par exemple, communiquait bien avec Mohamed Fall, son palefrenier mais, curieusement, lorsqu'il lui adressait quelques mots en arabe, Mohamed Fall était obligé de lui répondre en français pour être compris.

Il arrivait fréquemment que le G.N. soit obligé de descendre vers le sud à la saison chaude, ce qui n'était guère agréable mais le pâturage y restait abondant. Hélas, c'était un pâturage de paille sèche et les chameaux devaient boire souvent. Comme les puits étaient très profonds, les abreuvoirs étaient pénibles et devaient toujours être surveillés par un officier car ils conditionnaient l'état des montures.

Bayard fut à nouveau dépêché par le capitaine pour aller reconnaître une zone de pâturage entre Aleg et Boutilimit, au Trarza. C'était probablement sa dernière reconnaissance car il était rapatriable, étant arrivé en Mauritanie avant la déclaration de guerre. C'était un officier très compétent pour lequel Libard avait une grande admiration et aussi une grande reconnaissance car il lui avait appris tout ce qu'il savait sur le pays et ses habitants. C'était un chrétien convaincu qui s'était attiré un respect particulier de la part des goumiers qui l'avaient aperçu faire sa prière à genoux dans sa tente (c'était la première fois qu'ils voyaient un "nazrani" faire sa prière). Il était grand amateur de jazz et à Montauban, sa ville natale, il était très lié avec Hugues Panassié, le célèbre critique de jazz. Il était aussi poète à ses heures et s'amusait à ciseler des sonnets dans le style parnassien. Il en dédia un à son "élève" Maujon et un autre à Libard "en souvenir de ses futures randonnées".

Et vers la fin du mois d'avril 1942, alors que le G.N. avait établi son carré à l'est de Boutilimit, à Bouçdéré, arriva l'ordre de rapatriement pour Bayard et la nomination de Libard à la tête du goum d'Akjour.

Un grand personnage du Trarza était le grand marabout Cheikh Sidia et Libard se hâta de lui rendre visite. Il fut surpris de le voir si bien au courant de la politique internationale et du déroulement de la guerre qui, précisément, était arrivée à un tournant. Les transistors n'existaient pas encore mais des petits postes radio permettaient de recevoir les émetteurs arabes, bien sûr, mais aussi les postes européens qui avaient des émissions à destination de l'Afrique. Cheikh Sidia se proclamait un grand ami de la France et, effectivement, il ne s'était jamais départi de sa loyauté, même après la sévère défaite de 1940 qui avait risqué de porter un coup fatal au prestige de notre pays, spécialement auprès des Maures qui pensaient, eux, n'avoir jamais été vaincus. C'était un peu vrai puisqu'ils n'acceptaient jamais de bataille rangée et que la défense du terrain n'avait aucune signification pour eux. Le dernier combat mené par le G.N. du capitaine Delange et le goum du Trarza en avril 1932 avait bel et bien été une défaite cuisante pour les Français. Au lieu-dit Mountourozi, les Ouled Delim venant du Rio de Oro avaient tendu une embuscade au lieutenant de Mac-Mahon qui commandait le goum. La trahison de quelques goumiers expliquait le succès de cette embuscade qui finit tragiquement par la mort de Mac-Mahon et de quelques uns de ses goumiers, les autres s'étant enfuits, ainsi que par la mort de nombreux tirailleurs massacrés par les beidanes. Le capitaine Delange ne dut son salut qu'à des goumiers fidèles qui le firent monter sur un chameau alors qu'il était totalement épuisé.

Dans l'intimité, devant un verre de thé, les goumiers Trarza montraient à Libard les cicatrices des blessures reçues dans ce combat en prenant bien soin de ne pas être aperçus des goumiers Ouled Delim ou Ouled Bou Sba qui, eux aussi, s'était battu à Mountourounsi mais dans l'autre camp. Suivant leur politique traditionnelle, les Français avaient transformé en gendarmes les brigands qu'ils ne pouvaient vaincre. Le goum d'Akjout qui avait succédé au goum de Trarza comprenait ainsi des groupes des Ouled Delim, des Ould Bou Sba et d'autres tribus qui avaient combattu le goum de Traza. Cela ne rendait pas le commandement très aisé car la rancœur et même la haine étaient toujours vivaces. Les beidanes appelaient ce goum la "sanghé mélangée" car il rassemblait de nombreux ennemis d'autrefois. C'est aussi la raison pour laquelle la hiérarchie ne comprenait que quelques "brigadiers" qui ne commandaient que les goumiers de leur propre tribu et il n'avait jamais été possible de nommer des brigadiers-chefs qui auraient eu à commander d'autres beidanes que ceux de leur tribu et qui, eux, n'auraient jamais voulu obéir !

Lorsque Libard envoyait un petit convoi au poste pour en rapporter courrier, vivres et surtout solde du goum, il prenait soin de désigner quelques goumiers de tribus différentes en souhaitant qu'ils ne se battent pas en route car le risque était grand de ne jamais revoir la solde au cas où l'escorte n'aurait été formée que d'anciens dissidents ayant leur famille en zone espagnole.

Cheikh Sadia avait de nombreux fils qui impressionnaient Libard par leur distinction et leur culture. Il leur avait donné des prénoms de l'islam, bien sûr, Mohamed, Chérif etc... mais aussi de l'Ancien Testament : Yacoub, Brahim et même Issa (Jésus) ou Myriam pour une fille.

Libard fréquentait le poste de Boutilimit dont l'architecture lui plaisait beaucoup. La construction était en *banco*, briques d'argile crue mêlée de paille avec des tours crénelées du meilleur aspect et, au milieu de la cour, un "réduit", en ciment celui-là, où la garnison devait se réfugier, comme autrefois dans le donjon d'un château-fort. Le poste était construit sur une petite colline et on l'apercevait de loin. Autrefois, les guetteurs pouvaient aussi déceler les mouvements suspects suffisamment tôt pour donner l'alerte. Lorsqu'il venait au poste, il arrivait souvent à Libard d'être invité chez M. Brissot, l'"agent spécial", parfaite image du comptable fonctionnaire qu'on imaginait mieux dans une sous-préfecture de province qu'au milieu du désert. Sa digne épouse, parfaitement assortie, souffrait beaucoup des sarcasmes et des incongruités dont l'accablait Devery qui jugeait toutes les femmes sous un angle bien particulier. Un soir de grande réception chez l'Administrateur-en-chef, Libard eut l'occasion de constater que l'indignation de la pauvre femme était bien justifiée. A la fin du repas, passablement éméché, à l'heure où l'on servait le champagne, il eut une bonne idée et demanda à Moqtar d'aller chercher sa concubine et "el boul", énorme phallus d'ébène dont l'extrémité était peinte en rouge. Il trempa "el boul" dans sa coupe et pria sa concubine de le sucer puis il insista pour que Mme Brissot en fasse autant ! Les invités étaient heureusement dans une douce euphorie mais Libard, pourtant amateur de mauvaises plaisanteries et qui s'amusait beaucoup des paillardises coloniales, ne put s'empêcher de penser que Devery allait un peu loin.

Le nouveau commandant du goum fit l'objet de toutes les attentions de la part d'un riche négociant du village, Hamdou Guelibar. Heureusement, le capitaine, qui le connaissait bien, l'avait mis en garde : c'était un intrigant qui cherchait partout à recueillir quelque avantage de ses soi-disant très bons rapports avec les officiers méharistes. Les Maures adorent les intrigues et sont experts à faire courir des rumeurs. François apprit très vite à se méfier des flatteurs. Hamdou Guelibar avait cependant le mérite de se procurer beaucoup de choses qui avaient totalement disparu du marché : par exemple, deux bobines de pellicules photo vendues au méhariste qui disposait encore d'un méchant "vest-pocket" acheté à prix d'or lors de son passage à Casablanca. On pouvait faire développer les films au Sénégal mais le travail était si mal fait et le voyage aller-retour si hasardeux que Libard avait résolu d'effectuer lui-même le traitement. Il réussit à recevoir de la Manufacture de Saint-Etienne une cuve pour développer en plein jour avec les produits nécessaires. Le plus difficile était d'obtenir de l'eau assez fraîche pour que le développement soit correct. Il y arriva avec une vieille guerba qui laissait transpirer l'eau à l'ombre, dans un courant d'air et des bouteilles emmailottées de toile de jute qu'il arrosait avec l'eau fraîche de la guerba. La cuve spéciale était garnie, la nuit, sous la tente, car la lumière de la lune et des étoiles était si forte dans l'atmosphère très pure du désert qu'elle pouvait voiler la pellicule. Le résultat n'était pas fameux mais il était plus sûr et permettait à Libard de garder le souvenir de cette vie merveilleuse qui comptera tant dans toute sa carrière.

La chaleur commençait à devenir vive, surtout autour de midi et le "gueilé" ou sieste était obligatoire sauf pendant les abreuvoirs qui étaient une vraie corvée pour tous. Libard se relayait avec son sergent Bourgeon que les tirailleurs

appelaient “Bourgeron” comme un de ses collègues facétieux le leur avait appris. Le puits avait près de quatre-vingt mètres de profondeur mais il était bien cimenté, muni de deux grandes auges où pouvaient boire plusieurs animaux à la fois et d’*r’kim* ou piquet à fourche sur lequel on installait la poulie par où passait la corde tirée par un chameau qui remontait le *delou*, une poche en peau de bœuf qu’on aidait à se remplir au fond du puits par des tractions alternées sur la corde. Les goumiers, vifs et actifs, excellaient à cet exercice et faisaient courir le chameau pour gagner du temps. Les tirailleurs étaient beaucoup moins adroits et l’abreuvoir du troupeau “colonial”, celui des tirailleurs, était bien plus large que celui du “local”, celui des goumiers, entretenu sur le budget de la Mauritanie. Les cordes étaient en peau de bœuf, plus solide que la peau de chameau mais elles cassaient de temps en temps. Un ou deux bergers étaient donc en permanence assis autour du puits à réparer les cordes. Mais il fallait aussi quelquefois descendre un petit berger pour aller récupérer, au fond du puits un *delou* et le bout de la corde cassée. C’était une opération très dangereuse mais personne ne s’en inquiétait, même Libard gagné par le fatalisme des beidanes.

Le goug d’Atar était descendu vers le sud lui aussi et Libard rendit visite à son ami Sécaud au puits de Yaré. Il s’arrêta dans le campement des “Eulele”, une tribu depuis longtemps ralliée à la France. Un jour de sinistre mémoire, il s’arrêta au campement d’Ahmed ould Ethman, au puits de N’Toujeit lorsque se leva l’*Infi* ou vent d’est, très chaud, qui soulève des tempêtes de sable. L’atmosphère s’était obscurcie, le vent décapait la peau, les beidanes s’enveloppèrent complètement la tête dans leur *aouli*. On dut s’arrêter car même les chameaux ne voyaient plus clair. Il barraquaient d’ailleurs astucieusement, le dos au vent et allongeaient leur encolure sur le sol pour offrir le moins de prise possible à ce vent dévastateur. Libard entra péniblement à son carré et, comble de malheur, il fut pris d’une violente crise de dysenterie. Il n’avait guère d’élixir parégorique pour se soigner et ne but que de l’eau de riz. Après quelques jours il était si faible qu’il devait se mettre à genoux pour aller à la selle. Heureusement, son tirailleur Boubakar, lui avait installé à proximité de sa tente - du bon côté du vent - une petite *zérifa* qui lui servait de toilettes. Son camarade Sicaud, informé, lui fit parvenir une boîte de pilules qui lui fit du bien. Ce fut l’occasion d’observer le travail incroyable de scarabés noirs que les beidanes appellent *ranfous* et les Européens “roule-merde” et qui font, avec les excréments dont ils se nourrissent des boules grosses comme des billes qu’ils font rouler jusqu’à leur trou en les guidant avec leurs mandibules. Il faisait si chaud qu’il était impossible de marcher nu-pied sur le sable et que si l’on jetait au loin un *ranfous* sur le sol, au soleil de midi, il était mort avant d’avoir regagné un coin d’ombre.

Le G.N. accueillit un nouvel officier, le Lt Ducos de Lahitte qui avait déjà fait un séjour en Mauritanie et qui devait remplacer Libard à la compagnie de tirailleurs. Mais son ambition était de commander le goug et il fallait attendre pour cela le départ de Libard ! Les beidanes qui l’avaient connu, ne l’aimaient pas et lui faisaient une réputation de grigou, ce qui était un grave défaut aux yeux des goumiers très snobs et prêts à s’endetter et dépenser sans compter pour “paraître”. Le capitaine l’envoyait souvent en *chouf*, ce qui lui plaisait beaucoup et permettait à Libard de se reposer un peu.

La saison des tornades arriva et la première qui atteignit le carré du goug eut un effet dévastateur sur la tente de Libard qui était installée sur un bel emplacement bien plat qui se transforma aussitôt en dayat ! Les tapis flottaient, le réserve de tabac était à la dérive, les papiers étaient devenus illisibles et surtout, un papier de bleu de méthylène qui se trouvait dans la caisse-pharmacie avait fondu et coloré tout en bleu, même les tapis rouges ! Lorsque la pluie s’arrêta, il fallut mettre le tout à sécher et cela donna au campement un aspect “romanichel” que Libard appréciait très peu. Les tirailleurs lui avaient construit une *tickit*, sorte de hutte en paille très confortable pendant l’été car les murs laissaient passer le moindre courant d’air, ce qui n’était pas le cas sous la tente. Pour l’heure, la *tickit* fut recouverte de tous les vêtements et couvertures. Un grave inconvénient se manifesta après l’arrivée de la pluie : ce fut l’invasion des moustiques qui, heureusement, restèrent surtout au ras du sol. François se fit donc construire par ses tirailleurs un curieux lit sur pilotis à une hauteur suffisante - près de deux mètres - pour ne pas être incommodés par les bestioles mais déjà très dangereuse en cas de cauchemar. Heureusement, Libard jouissait d’un sommeil tranquille et ne tomba jamais de cette couchette, étroite et peu confortable.

Un jour, avec un large sourire, le capitaine annonça l’arrivée au carré d’un jeune ménage d’administrateur qui appréciait les randonnées à chameau. Effectivement, Libard eut la surprise de voir arriver les Loupet accompagnés de trois garde-cercle et barraquer devant la tente du capitaine. Loupet était un jeune administrateur plein de zèle qui avait l’intention de beaucoup circuler pour connaître tous les chefs beidanes. Mais son épouse, une jolie femme, déclara que son chameau la fatiguait trop et qu’elle resterait au carré jusqu’au retour de son intrépide mari. Libard découvrit que sa réputation l’avait précédée au carré, ce qui expliquait le sourire gourmand qu’arborait le capitaine lorsqu’il lui fit les honneurs de la tente qu’il avait fait dresser pour le jeune ménage, à côté de la sienne. Inutile de préciser que, pendant les quelques jours d’absence de Loupet, les bavardages allèrent bon train. Les beidanes n’étaient pas les derniers à suggérer, d’un air entendu, que les deux tentes étaient si proches qu’il devait bien se passer quelque chose. Quant aux lieutenants, sevrés de compagnie féminine, ils lorgnaient avec envie cette jeune femme peu farouche que la hiérarchie s’était accaparée ! Loupet, pour sa part, revint enchanté de sa tournée dans les campements beidanes. Son épouse semblait ravie de son retour et envisageait avec faveur un autre rezzou qui les conduirait peut-être au carré d’un autre G.N. Celui de l’Atar n’était pas si éloigné !

La chaleur écrasante, seulement coupée de quelques orages qui ne rafraîchissaient pas vraiment l’atmosphère confinait les méharistes dans leur *tickit* où il faisait bon lire près d’une guerba fraîche. La solidarité méhariste n’était pas un vain mot. Le camarade de Libard qui commandait le goug d’Atar lui envoya, un jour, une charmante petite amie, dans le genre de Bonheur, mais beaucoup plus jeune. Soukheïma vint passer quelques jours à Bouçdéré. On la trouvait souvent dans le *tickit* de Libard, enchanté de sa compagnie. Elle était gaie et jouait souvent avec Messaoud, le petit chat que François avait adopté après avoir fait rôtir, sans vergogne, la petite Magrège. Elle joua aussi avec François à des jeux que la morale réprouve mais qui aidait le vieux soldat qu’il se sentait devenir, à supporter la rude vie des camps.

Lorsque Soukeïra rejoignit le carré d'Atar, Libard effectua une tournée vers Tagora où il visita un campement d'Ouled Biri et des tentes d'une fraction d'Ouled Bou Sba avec Mohamed Salem. Le G.N. reçut aussi la visite d'un nouveau méhariste, le Lt Leborgne (qui devait devenir célèbre par la suite). Le Lt Ducos de La Hitte partit en reconnaissance de pâturage et Libard l'accompagna jusqu'à Bouir el Barka. Les fastidieux abreuvoirs se succédèrent, où les "azouazils" se gorgeaient du sel de la sebkra d'Idjill qui contenait une bonne proportion de sable.

Avec le mois de novembre, la température devint plus clémente. Libard se déplaçait parfois vers l'ouest d'où il arrivait que, de l'océan, parvienne un agréable petit vent que les beïdanes appelaient *Sahéla* et que Bayard avait célébré dans un sonnet dédié à Libard.

Vers la mi-novembre, Libard fut accablé de télégrammes chiffrés prescrivant toutes sortes de mesures d'alerte. Visiblement, le commandement s'attendait à un débarquement allié dont on voulait bien savoir où il se produirait. Libard se voyait mal défendre la côte Atlantique entre Saint-Louis-du-Sénégal et Port-Etienne, près de la frontière espagnole, avec les quatre-vingt-seize mousquetons *modèle 1916*, passablement usés. Il était convaincu, d'ailleurs, que si l'ennemi se présentait avec des pains de sucre et du thé vert et qu'il tente de s'y opposer, il aurait eu aussitôt la gorge tranchée ! Ces rumeurs guerrières ne l'inquiétaient pas trop, non pas parce qu'il pensait que la réputation de son goum dissuaderait la flotte américaine, mais parce qu'il réfléchissait plutôt qu'il serait insensé de faire débarquer une armée moderne si loin de toute communication et de tout objectif. C'est néanmoins avec un grand soulagement qu'il apprit le débarquement des Américains au Maroc et en Algérie. Les détails des opérations n'étaient pas publiés et Libard espérait qu'aucun de ses camarades n'eût succombé, victime de l'obéissance aux ordres. Il remerciait le ciel de n'avoir pas eu à affronter un tel cas de conscience puisque, pour lui, ce débarquement allié signifiait qu'il allait pouvoir reprendre les armes contre les Allemands, et sûrement dans de meilleures conditions qu'en 1940. Mais ce qui était relativement simple pour les fantassins qui, à plat ventre dans le sable, pouvaient sauver l'honneur sans vraiment s'opposer aux envahisseurs qui n'étaient pas des ennemis, l'était beaucoup moins pour des marins et surtout pour des aviateurs pour qui, tourner le dos à l'attaquant, constituait bel et bien un acte de désertion devant l'ennemi. En outre, le terrible souvenir de Mers-el-Kebir était encore très présent et la petite armée gaulliste n'avait pas fait grand chose pour se faire aimer des coloniaux, bien au contraire ! Libard était donc plus heureux que jamais dans son coin de Sahara et, de plus, il pensait qu'il n'aurait pas longtemps à attendre avant de pouvoir reprendre les armes.

Les derniers orages éclatèrent loin dans le sud et le G.N. songea déjà à remonter vers le nord, surtout vers les zones où l'on avait signalé de maigres pluies. Un ancien gommier du capitaine, Sidiould Hamindaoua arriva un jour avec un cheval gris. Il venait se mettre à la disposition du capitaine comme palefrenier domestique. En réalité, il venait mendier quelque argent car il paraissait bien démuné. Il fit essayer son cheval par Libard qui ne se laissa pas aller à l'acheter malgré son amour des chevaux. Au désert, même si on est dans une région où les puits sont abondants, le cheval n'est pas utile et présente, en revanche, de nombreuses servitudes : il faut lui donner à manger du grain - qu'il faut donc transporter - et surtout lui donner à boire tous les jours. En outre le harnachement de Sidiould Hamindaoua laissait fort à désirer et c'était vraiment très désagréable de monter sans bottes et sans éperons. Le cheval était assez joli mais il n'avait aucun dressage et c'est donc sans regret que Libard déclina l'offre de Sidiould Hamindaoua qui ne savait plus quoi faire de son cheval !

Une bien triste nouvelle arriva un jour : Dessoule, le jeune Saint-Cyrien, camarade de Libard au 1er RTS à Dakar Bango et qui servait au poste d'Akjout venait de mourir à l'hôpital de St-Louis. Il avait eu une crise de septicémie à la suite d'une blessure et bien qu'on eût fait venir un avion pour l'évacuer, il n'avait pas survécu. Les médicaments modernes manquaient cruellement. Libard conservait soigneusement quelques comprimés de sulfamides pour son sous-officier et pour lui-même. Pour le reste, il y avait de l'aspirine, du bleu de méthylène et de l'élixir parégorique. Les chameaux, eux, étaient soignés *ferro et igne*, c'est-à-dire que les "gonfles" et autres abcès qui survenaient lorsque le bât ou la rahla était mal adaptés, étaient ouverts, soit au couteau soit avec un fer rougi au feu ! On garnissait ensuite la plaie avec de la poudre d'iodoforme qui était la panacée pour les chameaux. Il arriva que Libard perdit une de ses montures d'une morsure de vipère sur les lèvres ou sur la langue. Dans le froid du matin, la petite vipère était engourdie dans une touffe d'herbe et lorsque le chameau mangea celle-ci, elle le mordit. Le venin provoqua aussitôt un œdème si important que le chameau mourut étouffé sans qu'on puisse faire grand chose pour le secourir. On avait alors découpé soigneusement, sur son encolure, le carré de peau qui portait son matricule afin de justifier sa mort auprès de l'administration du gouverneur. Les chameaux du goum avaient un matricule de trois chiffres précédés de la lettre arabe *sin* , ce qui permettait de les retrouver plus facilement en cas de vol. Ils avaient quelque fois sur la croupe, une autre marque au fer qui renseignait sur leur origine. Le marquage nécessitait l'aide de plusieurs beïdanes bien musclés. On allumait un petit feu pour faire chauffer au rouge les fers à marquer qui avaient un manche en bois. Le chameau était entravé, la tête et le coup solidement maintenus à terre et le chef berger appliquait le fer rougi sur son encolure, ce qui provoquait évidemment, de la part de l'animal, de vives réactions ! Les beïdanes avaient des procédés assez barbares mais efficaces pour dresser les chameaux. Lorsqu'on les sanglait, très souvent, ils blatéraient mais quelques uns cherchaient à cracher leur rumen sur le palefrenier, ce que ce dernier détestait car le rumen sent très mauvais. L'homme saisissait alors une bonne poignée de sable et la jetait dans la gueule du récalcitrant !

Au milieu de l'hiver, lorsque le goum fut remonté vers la grande dune de l'Akchar où le pâturage avait reverdi, Libard reçut du gouverneur la mission d'aller organiser, au départ de Boutilimit, des convois de ravitaillement pour le nord qui mourait de faim. Il fallut réquisitionner des chameaux civils et c'était là le plus difficile car les chefs présentaient des animaux beaucoup trop bas d'état pour transporter des charges de mil sur des centaines de kilomètres et chacun, bien entendu, cherchait à se défilier. Il fallait aussi réquisitionner des bœufs et les peser dans la cour du poste, sur une bascule romaine (car on les payait au poids) et ce fut un exercice assez sportif ! Pour s'acquitter de cette tâche, Libard dut rester au poste une ou deux semaines. Aussi eut-il recours à Zénabo qui, avec un grand dévouement, lui donna des leçons d'arabe très utiles pour mener à bien les problématiques discussions avec les administrés qui appréciaient peu les exigences du

gouverneur. Zénabo parlait un peu français et était très enjouée. Pendant la traditionnelle “sieste coloniale”, à l’ombre fraîche des murs en banco très épais, elle avait établi des relations intimes entre, comme elle disait, *mintiana* (ma fille à moi) et *ouldek enté* (ton fils à toi) et c’était un festival très gai qui changeait le méhariste de la vie rude et ascétique qui constituait son lot habituel !

Un jour qu’il était dans la cour du poste au milieu des bœufs, il entendit soudain le bruit d’un avion à basse altitude qui tournait autour du bâtiment et qui alla atterrir non loin, dans une zone sans arbres. Il pressa soudain Mohamed Fall d’aller chercher les chameaux (heureusement, ils n’étaient pas loin) et ayant juste pris le temps, pour lui, d’aller coiffer son képi, ils partirent vers l’avion. En arrivant, un aviateur, le *tommy-gun* à la hanche, leur signifia de s’arrêter. Libard fit aussitôt baraquier les chameaux et se présenta, en anglais, ce qui fit bonne impression car visiblement le képi ne paraissait pas suffisant à l’Américain pour identifier un officier français, en boubou et nu-pieds ! L’atmosphère se détendit rapidement et François bavarda avec les aviateurs américains qui lui offrirent aussitôt une cartouche de cigarettes américaines dont le goût lui était passé depuis tant d’années ! Ces aviateurs venaient prendre contact avec les autorités françaises en vue d’organiser la recherche des chasseurs américains qui risqueraient de faire des atterrissages forcés entre Dakar et Casablanca. Les petits avions arrivaient en effet par bateaux et rejoignaient le Maroc par leurs propres moyens. Libard expliqua qu’il existait beaucoup de terrains de fortune et il en avait aménagé plusieurs, dans la plupart des cas, sur un reg bien plat. Il suffisait alors de disposer quelques cailloux peints en blanc pour matérialiser la piste. Les Américains, très incrédules, furent néanmoins intéressés quand ils apprirent que les Groupes Nomades parcouraient constamment le désert et disposaient de la radio. Pendant ces agréables discussions, au poste, on n’était pas resté inactif et Libard vit apparaître, au loin, la voiture à chameaux de Devery, surveillant du coin de l’œil ses collègues américains, anxieux d’observer leur réaction à la vue de cet étrange équipage. Quelques instants plus tard, “Bourkerch” invita cordialement les nouveaux alliés à se rendre au poste qu’il commandait. Tout le monde s’y rendit à pied car les aviateurs avaient décliné l’offre de Libard qui leur avait présenté quelques surperbes “azouzils”. La confiance ne régnait cependant pas sans restriction car après avoir recueilli les renseignements qu’il désirait, l’officier refusa de rester à dîner et rejoignit en hâte son avion, toujours gardé par deux hommes, le *tommy-gun* menaçant.

Bientôt, tous les convois commandés partirent vers le nord, chargés de mil et d’arachides. La route serait longue car les chameaux n’étaient pas brillants et les escorteurs étaient des brigands faméliques qui, bien sûr, se nourrissaient sur le bête. Mais Libard avait rempli sa mission et après quelques bon repos avec Hamadou Guelibar et Devery, il quitta à regret son professeur d’arabe Zénabo (qui affecta un chagrin déchirant) pour prendre la route du nord et des puits profonds. Les nuits devenaient fraîches et François, le matin, sortait de sa couverture avec précaution car il arrivait souvent que des scorpions, pour éviter le froid de la nuit, vissent dormir sous la couverture ou sous la peau de mouton qui servait de matelas !

Libard rejoignit son carré avec plaisir et discuta avec le capitaine des projets du commandement pour remettre sur pied des unités aussi modernes que possible pour impressionner favorablement les alliés américains afin qu’ils fournissent le matériel et les équipements. On parlait beaucoup de leur matériel auto et de leurs transmissions. Libard qui se souvenait de ce dont il disposait en 1940 n’en croyait pas ses yeux. L’amour-propre français fut chatouillé agréablement lorsqu’on apprit que les unités d’Algérie s’étaient bien comportées en Tunisie mais qu’une unité américaine de chars, stationnée dans un oued s’était fait rafler tous ses chars par les Allemands car les servants étaient allés dormir sur une colline pour éviter les moustiques ! On apprit tout cela par les Américains, prompts à l’autocritique et qui ne cachaient pas le manque d’entraînement de leurs unités.

Un beau jour, le brigadier Sidi ould Eli vint, en confidence, raconter à Libard qu’il connaissait une chamelle extraordinaire qui serait la monture idéale d’un chef tel que lui. Ce n’était guère fréquent qu’un officier qui disposait de plus de deux cent cinquante chameaux parmi lesquels il pouvait choisir les meilleurs, achète, de ses deniers, une monture personnelle. Mais François qui savait combien ses gnomiers étaient snobs se dit que son prestige sortirait grand d’une telle acquisition. De plus, il pensait que son séjour toucherait bientôt à sa fin car il serait rappelé au Sénégal pour faire partie du corps expéditionnaire et la chamelle serait alors un magnifique cadeau à offrir à son dévoué palefrenier Mohamed Fall ould Moqtar qu’il avait toujours apprécié. Sidi ould Eli vint donc présenter Hamamia qui était vraiment une monture hors du commun. En Mauritanie, on ne conservait les chamelles comme monture que si elles étaient stériles et d’un très beau modèle : c’était le cas ! Et Mohamed Fall la monta aussitôt pour la présenter à toutes allures. Le marché fut conclu, les économies de Libard ébréchées d’autant, mais tout le monde était content...

Après quelques promenades dans l’Akchar, la grande dune fixée et dans l’Azefal, la dune vive où les chameaux enfonçaient dans le sable et où il fallait parfois aplanir à la main la crête des dunes tant les chameaux avaient peur de la franchir, Libard apprit la grande nouvelle, officieusement d’abord : il allait être rappelé au Sénégal pour faire partie d’une unité destinée à manœuvrer avec l’armée américaine. Il était si enthousiaste qu’il ne regrettait pas d’abrégé son séjour au goum où il était pourtant si heureux. Il se voyait déjà débarquer en France l’année suivante et il ne savait pas qu’il lui faudrait attendre une année de plus ! Son successeur désigné, Ducos de Lahitte était ravi : il rêvait depuis longtemps de commander un goum ! Quelques gnomiers avaient l’air plus réservé mais on ne savait jamais si ce n’était pas pour flatter celui qui quitte le commandement et en obtenir, avant son départ, les cadeaux traditionnels. Libard se plut à flâner dans son carré, spécialement chez le “maâlem” à qui il avait commandé quelques bijoux et sa femme, la “maâlema” qui recouvrait de cuir joliment décoré n’importe quel objet. Le coin des bergers ne manquait pas de pittoresque bien que leur pauvreté révoltât un peu Libard. Les enfants étaient toujours presque nus mais tout ce petit monde souriait au *nazrani* et n’avait pas l’air malheureux, même les hétaires qui saluaient aimablement le lieutenant, personnage très important et même tout-puissant car il représentait le *beit el Mal*, l’administration, le coffre-fort !

Enfin l'ordre arriva pour Libard de passer le commandement du goum et de réintégrer les cadres. Le procès-verbal de passage de commandement fut vite rédigé car le matériel était réduit à sa plus simple expression. Les mousquetons existaient bien ainsi que les deux cent trente-sept chameaux mais les quatre-vingt-seize chandails et les quatre-vingt-seize couvertures seraient bien difficile à présenter : il faudrait songer à faire des procès-verbaux de perte, sinon, un jour, quelqu'un devrait les payer de sa solde ! La machine à écrire existait et marchait encore : c'était le miracle de la fabrication américaine extrêmement solide ! Quant au cours de sociologie musulmane de l'Ecole Spéciale Militaire (Saint-Cyr), Libard l'avait souvent consulté avec profit. Cela lui avait permis de rendre de nombreux jugements, sur des chicanes très anciennes et comme l'objet du litige était souvent un animal et que sa vie était brève, il suffisait de faire traîner un peu la procédure pour qu'il soit plus facile de clore le procès.

Heureusement, François avait pu se procurer une bonne quantité de thé vert et des pains de sucre car il dut boire le thé d'adieux avec tous. Ce fut l'occasion de manifester de très grands regrets que de menus cadeaux rendirent supportables. Un grand moment ce fut lorsque Mohamed Fall ould Moqtar reçut la chamelle Hamamia et où il offrit à François son cadeau de départ. Ce poignard était ancien, réparé avec des petites pièces de cuivre et des liens en cuir. La lame venait sans doute d'une arme espagnole et non pas de Solingen comme la plupart des poignards modernes. Le fourreau était en argent finement décoré et, à l'intérieur, pour guider la lame, on trouvait deux morceaux de bois odoriférant. C'est qu'il fallait envoyer *ad patres* un ennemi le plus élégamment possible.

Et un beau matin, sans s'attarder car grande était l'émotion, Libard salua son capitaine et partit au grand trot vers Akjout, pour la dernière fois...

Après avoir récupéré au poste les quelques bagages qu'il avait amenés au désert, bien inutilement, Libard monta à nouveau dans un camion Lacombe pour rejoindre Rosso par Nouakchott. Là, par chance, il trouva une place dans une voiture pour Saint-Louis. Ce n'était pas très confortable mais beaucoup plus rapide que le *William Ponty*.

Les quelques jours qu'il passa à Saint-Louis furent pour Libard un fête perpétuelle. Traditionnellement, les méharistes étaient bien accueillis par les sédentaires et les femmes confirmaient la légende qui les accompagnait. François retrouva tous ses camarades et aussi la jeune et jolie bibliothécaire qui l'aidait avec dévouement à chercher ses livres. Le colonel l'invita à un grand dîner. Ce fut à nouveau l'occasion de revêtir la grande tenue blanche mais ses chaussures lui faisaient très mal car il ne les avait pas chaussées depuis près de deux ans ! A sa grande surprise, au moment d'aller saluer le gouverneur qui était tombé très malade, il découvrit que c'était "Boukerch" qui en assurait l'intérim car il était l'administrateur-en-chef le plus ancien. Toujours égal à lui-même, il faisait volontiers scandale. C'est ainsi qu'il avait adopté comme moyen de transport une calèche indigène sur laquelle il avait fait peindre en chiffres énormes son numéro favori : 69 ! Les mauvaises langues racontaient que pour le rencontrer, il était plus sûr de se rendre à la maison de tolérance plutôt qu'au palais du gouverneur.

François fut souvent invité par son camarade Gorgelen qui avait fait la traversée avec lui sur le *Champollion* et dont la charmante épouse était venue le rejoindre. A sa grande surprise, il découvrit un joli bébé qui faisait la joie de son camarade qui, pourtant, lui avait raconté la disgrâce dont il avait été accablé depuis sa blessure de guerre. L'explication de ce miracle était, bien sûr, fournie par un autre jeune lieutenant qui fréquentait assidûment la famille. Libard qui n'avait rien à faire, invitait souvent la jeune femme à l'accompagner dans les promenades en calèche dans les vieilles rues de Saint-Louis ou au bord de la mer, dans les bois de filaos. Un flirt s'ébaucha que Libard tint à contenir dans des limites très strictes mais il s'aperçut vite que cela allait lui imposer un vrai supplice de Tantale ! Un après-midi où François avait trouvé son flirt en robe de chambre très légère et qu'elle s'était sans façon installée sur ses genoux, Gorgelen rentra du quartier plus tôt que d'habitude et trouva sans surprise les deux amis en conversation plaisante devant des boissons fraîches. François, très gêné et cramoussi sous son hâle, supporta sans broncher les encouragements de son camarade qui remarqua le rouge à lèvres qu'il n'avait pas eu le temps d'enlever ! << Mais ne rougissez pas comme cela, dit-il, cela n'a aucune importance ! >> Mais François ne voulait à aucun prix trahir la confiance de son camarade et repoussa héroïquement les avances pressantes de son épouse. Les grognons qui les avaient aperçus dans leurs promenades en calèche refusaient de le croire et pourtant, c'était vrai !

L'état-major n'était pas pressé, semble-t-il, de statuer sur le sort de Libard qui attendait placidement sa décision dans cette charmante ville, remplie de souvenirs du passé, de Pierre Loti à Psichari. La vérité oblige à dire qu'il y avait aussi des ripailles appréciées par François : c'était son côté "soudard". L'ordre arriva enfin de rejoindre Dakar par le célèbre *Dakar-Niger* où il devait se présenter au grand état-major. Libard quitta donc ses camarades venus en nombre l'escorter sur le quai et monta sans enthousiasme dans le wagon qui ne ressemblait en rien à celui de l'*Orient-Express* ! Mais sa mine se transforma lorsqu'il s'aperçut qu'il partageait son compartiment avec une charmante jeune femme qu'il avait d'ailleurs remarquée au cercle des officiers mais dont il n'avait pu faire la connaissance, serrée de près qu'elle était par un jeune vétérinaire ! Le voyage fut très agréable. La conversation porta sur les chevaux car elle adorait monter. Jamais le parcours ne parut si bref, surtout vers la fin où les nouveaux amis se retrouvèrent dans le couloir, à l'abri des regards indiscrets des compagnons de voyage. Elle expliqua qu'elle se rendait chez un ami de son mari qui était un personnage important de l'administration publique et qu'elle avait l'intention d'y rester quelque temps pour changer d'air. Elle reverrait volontiers Libard si l'état-major le retenait quelque temps à Dakar. François en fut ravi et échafauda aussitôt des projets dont l'inconnue principale était le logement que l'administration lui réservait ; il n'y avait pratiquement pas d'hôtels et l'armée réservait une chambre de troupe aux jeunes officiers de passage. Heureusement, au mess des officiers, François retrouva de nombreux camarades, y compris des mariés, tous plus mal logés les uns que les autres mais on lui donna l'adresse d'un camarade qui disposait d'une belle maison et dont la femme et les enfants étaient partis en Algérie. Dans le jardin se trouvait un petit local

qui servait de chambre à l'institutrice des enfants et dont François fit ses choux gras. Il put ainsi retrouver sa nouvelle amie qui lui raconta qu'elle devait fuir l'ami de son mari chez qui elle était reçue : c'était un barbu, obsédé sexuel, qui la poursuivait dans toute la maison ! Libard s'offrit aussitôt à lui fournir une compagnie plus paisible qu'elle apprécia avec de grandes démonstrations de reconnaissance. Un soir, en sortant du restaurant, les deux tourtereaux connurent une chaude alerte. Ils se promenaient au clair de lune, dans les jardins qui descendaient du palais du gouverneur vers la mer quand, tout-à-coup, un cri : << Halte-là, qui vive ? >> retentit. C'était un tirailleur placé là pour s'assurer qu'aucun commando ne menaçait le palais du gouverneur et qui, heureusement, renonça vite à emmener Libard au poste de police.

Le général finit par recevoir Libard très aimablement et lui expliqua qu'on mettait sur pied, à Thiès, un groupement motorisé qu'il devait rejoindre en attendant le départ pour l'Afrique du Nord. Thiès, Libard connaissait bien pour y avoir séjourné quelques mois et c'est sans enthousiasme qu'il y retourna avec cependant l'espoir de revoir Mme Langlet dont il conservait un si bon souvenir...

C'est le colonel Renucci qui commandait l'embryon d'unité motorisée qui rassemblait tout ce qui traînait en A.O.F. Il organisa de grandes manœuvres et garda Libard près de lui pour expliquer ses projets. Les avions de bombardement *Glenn Martin* et *Curtis* de chasse furent mobilisés pour ces manœuvres : on jetait des bombes réelles au plus près de l'infanterie et pour tout dire, l'atmosphère était révolutionnaire. Libard n'en croyait pas ses yeux. A la fin de la manœuvre, on fit une grande *diffa* sur la petite côte où l'on se gorgea de langoustes. Ce fut un grand changement pour le méhariste surtout que Mme Langlet vint à passer un ou deux jours à Thiès chez un jeune camarade de Libard dont l'épouse était devenue une de ses grandes amies. Le régiment de Libard qui portait le nom rocailleux de R.M.C.A.O.F. devait devenir le régiment de reconnaissance d'une division d'infanterie sénégalaise et il s'attendait à être envoyé au Maroc, en stage, dans une division blindée américaine pour y apprendre tout sur le matériel américain et servir ensuite d'instructeur à son régiment. En attendant, il profita de la moto qu'on lui avait affectée pour faire du "tout terrain" dans la brousse, au milieu des baobabs, non sans risque car le terrain de manœuvre, autour du camp de Thiès était truffé de tranchées et de postes de tir qu'on apprit à bien camoufler et les tirailleurs étaient experts dans ce travail qui les amusait beaucoup. C'est ainsi que Libard découvrit à ses dépens l'art du camouflage. Alors qu'à bonne vitesse il roulait sur une petite piste, il fit un soleil impressionnant dans une tranchée étroite et profonde parfaitement invisible. Il resta KO un bon moment car, lorsqu'il se réveilla, il vit penché sur lui un Noir qu'il avait doublé sur son bourricot quelques kilomètres plus avant. L'indigène était visiblement soulagé de voir le *toubab* reprendre ses esprits mais Libard était blessé à l'épaule et au genou. Quant à la moto, elle refusa de démarrer et il dut donc, au prix d'un furieux effort, regagner le camp à pied. Mais la conséquence la plus fâcheuse de cet incident, c'est que le projet de stage américain tomba à l'eau. En effet, Libard convoqué à Dakar pour y subir un examen médical très poussé à l'E.M. américain, y arriva couvert de pansements et s'y trouva énergiquement refoulé. Les Américains avaient très peur des microbes et il fallait montrer patte blanche même pour un petit voyage dans leurs avions !

Le pauvre Libard rejoignit donc la triste garnison de Thiès en pensant avec regret à l'expérience séduisante d'un stage dans une division blindée américaine. Cependant il ne perdit pas trop au change car, un peu plus tard, il fut désigné pour faire le stage au 1er Etranger de cavalerie qui était un régiment de reconnaissance déjà équipé en matériel américain.

Il n'y avait pas d'avion, bien sûr, mais un bateau qui, partant de Dakar, fila vers le sud-ouest pour aller rejoindre un grand convoi allié. Le voyage ne manqua pas de distractions : vitesse très lente car le convoi marchait obligatoirement à la vitesse du bateau le plus lent, alertes fréquentes, grenadage par un torpilleur d'escorte etc... Au bout de dix jours, on arriva à Casablanca où l'on apercevait le superbe croiseur *Jean Bart*, *sister ship* du *Richelieu*, bien endommagé à Dakar et qui, inachevé, avait réussi à s'enfuir de Saint-Nazaire à la barbe des Allemands? A quai, à Casablanca, il s'était servi de ses canons mais il avait été fortement endommagé par des bombes d'avions. Libard ne s'attarda pas et rejoignit par le train de Fez la garnison du 1er étranger de cavalerie où il savait que se trouvait son grand ancien, Darenou et où il arriva le 14 juillet 1943, par une chaleur accablante.

Douzième partie : en Afrique du Nord jusqu'au débarquement en Provence

Heureusement son ami s'était occupé de tout et l'emmena dîner dans la médina dans un restaurant où, en plus de la couleur locale, on mangeait une excellente cuisine marocaine. Libard découvrit ainsi le "gris" de Boulaouane dont son ami lui parut faire un usage immodéré. En rentrant, il fallut traverser une large place au centre de laquelle se trouvait un grand bassin. Darenou déclara que la Légion allait tout droit et n'aimait pas les détours ! C'est ainsi qu'il traversa le bassin avec de l'eau jusqu'aux genoux !... Libard n'en fut pas trop surpris tant la réputation de Darenou était connue. Il n'arriverait pas toujours à lui éviter les inconvénients que lui rapportait sa conduite extravagante. Cela avait commencé lorsqu'ils étaient en "Math spé" au lycée St-Louis qui ressemblait, à l'époque, plus à un quartier de haute sécurité qu'à un lycée destiné à instruire les futures "jeunes savantes". A la suite dont ne sait quel chahut, Darenou s'était vu exclu du lycée et, complètement écoeuré, était allé s'engager à la Légion sous une fausse identité. Le plus inquiet fut son père, officier de cavalerie, qui s'occupait de renseignement au Moyen-Orient et qui n'arrivait pas à retrouver la trace de son fils disparu. Il le retrouva cependant à Sidi-Bel-Abbès, au dépôt de la Légion Etrangère où il eut les plus grandes difficultés à le récupérer. Le colonel qui commandait déclara à Darenou : << Jeune homme, n'oubliez pas que vous avez signé un engagement à la Légion ! >> << Mon colonel, je ne l'oublierai jamais >> répondit-il.

Après bien des vicissitudes, Darenou rentra à l'X et, par tradition familiale, demanda à sortir dans la cavalerie "à cheval", ce qui était très inhabituel. A Saumur, il fit quelque scandale par son non-conformisme et à cause des préjugés

réciproques qu'avaient l'un envers l'autre, des personnages aussi différents qu'un Polytechnicien et un instructeur de cavalerie convaincu qu'un fort en math ne pouvait pas savoir monter à cheval. Quant à Darenou, il entreprit de donner des leçons au professeur de math de Saumur qu'il jugeait parfaitement nul ! Le résultat fut que Darenou ne sortit pas dans un rang très brillant mais cela ne l'empêcha pas finalement, de rejoindre le 1er régiment étranger de cavalerie que Libard considérait comme le plus beau régiment de l'armée française.

Le lendemain du 14 juillet, Libard se présenta donc au colonel et lui demanda la faveur de faire un stage dans l'escadron où servait Darenou, ce qui lui fut accordé aussitôt. Dans ce régiment, unique en son genre, selon sa devise *Nec pluribus impar*, on trouvait des personnages hors du commun : le colonel, d'abord, représentant authentique de la cavalerie à cheval (il avait été champion olympique avant la Grande Guerre), le fils de l'ancien empereur d'Annam qui était un géant et qu'on appelait le lieutenant d'Annam, le capitaine Vachnadzé, un Géorgien, ancien officier du Tsar qui se promenait avec son chasse-mouches en queue de cheval, le capitaine de Nède, l'ennemi personnel de Darenou, un ingénieur allemand anti-nazi qui revenait de la campagne de Tunisie avec la Légion d'Honneur et un galon de plus et bien d'autres, tous très attachés à la Légion.

Libard entama donc son instruction avec un instructeur particulier : il ne pouvait pas rêver mieux ! Il fut bien intégré et, à la popote, les cavaliers révisèrent leurs préjugés sur l'Ecole Polytechnique au vu de deux anciens élèves si différents de l'image qu'on s'en faisait habituellement. Un incident grave se produisit cependant : à la suite d'une manœuvre dirigée par le colonel, Darenou, au bar, entre deux vins, déclara en présence de de Nède qu'à son avis, le colonel était un c..., parfaitement inapte à commander un régiment de reconnaissance de division blindée ! De Nède se dressa aussitôt devant Darenou et lui déclara qu'il allait de ce pas en rendre compte au colonel. Le lendemain, tous les officiers furent convoqués à la salle d'honneur. François demanda au capitaine qui commandait l'escadron de le dispenser de s'y rendre : il ne faisait pas partie du régiment, ni de la Légion et préférerait se tenir hors de cet épisode désastreux. Mais tous les officiers insistèrent pour qu'il s'y rende car, étant tout-à-fait adopté par le régiment, il devait suivre le sort commun. A la salle d'honneur, le colonel, blanc d'émotion, dit que c'était avec beaucoup de peine qu'il avait appris qu'un jeune officier lui avait gravement manqué de respect. Il pria le coupable de se dénoncer et, aussitôt, Darenou se leva et présenta ses excuses. L'affaire en resta là mais le commandement, bien inspiré, confia le régiment à un chef prestigieux qui le conduisit jusqu'au Danube et affecta le champion olympique à un poste de "souveraineté" au Maroc.

Le véhicule personnel de Darenou était une *Jeep* amphibie, d'un encombrement impressionnant et à l'intérieur de laquelle, il faisait très chaud (on était à Fez, au mois de juillet). Aussi Libard apprécia-t-il beaucoup une promenade à Ifrane, en altitude, où l'on respirait enfin ! Le matériel de campement américain comportait des *jerry cans* vernissés à l'intérieur et destinés au transport de l'eau potable. A la Légion, on avait plutôt tendance à le remplir de "gris" de Boudaouane, souverain pour calmer la soif pendant la canicule !

Au mois d'août, le régiment partit bivouaquer dans la forêt de la Marmora où Libard espérait respirer l'air de la mer. Il en serait déçu mais le bivouac ne lui faisait pas peur après un séjour aux méharistes. Par malheur, il fit à nouveau une sévère crise de dysenterie dont il triompha rapidement grâce aux soins du médecin-lieutenant, de Darenou et aussi de son ordonnance, "La Mouche" qui lui était très dévoué. "La Mouche", ainsi nommé à cause d'une toute petite moustache, prétendait être Belge. Il était en réalité de Belleville et ne trompait personne. C'était un bon exemple de légionnaire qui avait sans doute un passé un peu chargé mais qui avait trouvé sa place à la Légion et s'y trouvait parfaitement heureux. Il prodigua ses soins à Libard qui, pendant quelques jours, ne fut pas vraiment très flambard !

Au mois de septembre, Libard sut que son régiment s'embarquait pour Casablanca et qu'il le rejoindrait une fois son stage terminé. Entre temps, il apprit qu'il venait d'être nommé capitaine, ce qui le gênait un peu devant son "grand ancien" Darenou qui devrait attendre encore un peu. Mais on sait que dans la cavalerie, "l'avancement est très lent".

Au mois d'octobre 1943, de grands changements se produisirent lorsque le colonel Renucci qui avait formé et entraîné le régiment au Sénégal le quitta pour une mission en Australie, sans doute découragé par le peu de chances qu'on lui donnait alors de faire partie du Corps Expéditionnaire. C'est le colonel Caudou, de redoutable réputation qui prit le commandement. Le régiment s'appelait désormais : *régiment colonial de reconnaissance* et devait faire partie de la 10ème division d'infanterie coloniale dont les trois régiments de tirailleurs sénégalais existaient déjà. C'était l'homologue du régiment d'infanterie coloniale du Maroc qui était le régiment de reconnaissance de la 9ème D.I.C. Il avait été installé au camp Garnier à Rabat et déjà pourvu de son matériel américain : automitrailleuses modernes et même un escadron de chars légers. En vue de poursuivre son entraînement, le R.I.C.M. quitta Rabat, laissant la place au R.C.R. Le colonel s'installa confortablement avec son état-major et le gros du régiment, sous les ordres du cdt Charles, alla stationner sur un terre-plein du port de Casablanca pour participer au déchargement du matériel américain qui arrivait par *Liberty ships* à cadence accélérée. Le bivouac était très inconfortable car les pluies commençaient et les marsouins patageaient dans un océan de boue. Ils n'avaient que leur habillement de Dakar et avaient froid, surtout la nuit. Cependant, grâce aux caisses de bois dans lesquelles arrivaient les *Jeeps* et à leur débrouillardise, le bivouac changea d'aspect et devint un modèle. Avec une caisse de *Jeep* et deux toiles de tente, on faisait une petite case pour deux soldats. Les allées, bien alignées, étaient garnies de caillebotis en bois pour vaincre la boue. Les braves soldats travaillaient au port jour et nuit, par équipes. Ils se nommaient les *Nasfus* tirant leur appellation des inscriptions recouvrant toutes les caisses *North African Force U. S.* de même que les *G.I.* devait leur surnom à leurs équipements qui, tous, portaient ce sigle : *Government Issue*. Comme Libard était le plus jeune capitaine, il n'avait rien à commander et le cdt Charles le prit comme adjoint. Le poste de commandement était dans le vestiaire de la piscine, d'un inconfort complet, dans un perpétuel courant d'air vraiment pénible. Heureusement, le mess des

officiers était bien plus accueillant et Libard y retrouva quelques camarades dont Berger, le médecin d'Akjout. Ils firent la connaissance de deux jeunes femmes esseulées qui portaient toutes deux un manteau en peau de mouton, un jaune pour la blonde et un blanc pour la brune. Les deux méharistes et les deux moutons devinrent de grands amis et amusèrent les officiers du mess qui enviaient leur gaité et leur joie de vivre. Les sorties, en camion militaire, étaient assez spartiates. C'était sans importance : les jeunes gens habitués à la vie de brousse, sans aucune distraction, passèrent sur cet inconfort.

Bien que le débarquement en métropole parût de plus en plus lointain, la valse des officiers continua. Le colonel Coudau quitta le régiment sans laisser aucun regret. "Tape dur", le Lt-colonel commandant en second, ainsi surnommé car il était sourd, prit le commandement pour le laisser cinq jours plus tard au Lt-colonel Rousseau. Libard se réjouit de ce changement car il avait été sous ses ordres au mois de juin 40 ; ils avaient tous les deux terminé la campagne, prisonniers à Nancy et s'étaient retrouvés au Sénégal. C'est lui qui avait envoyé Libard en Mauritanie, chez les méharistes, lui ayant toujours manifesté beaucoup d'intérêt et même d'amitié.

Enfin, au mois de janvier 1944, les hommes du R.C.R. quittèrent le sinistre bivouac de Casablanca et leur fonction de dockers pour rejoindre le camp Garnier à Rabat. Malheureusement la joie fut de courte durée car on apprit la dissolution de la 10ème D.I.C. qui disposait pourtant de trois régiments de tirailleurs sénégalais et de son régiment de reconnaissance. Les régiments de tirailleurs devaient rester au Maroc, en mission de "souveraineté".

Au R.C.R. l'inquiétude était à son comble. Personne n'avait l'intention de rester "en souveraineté" au Maroc pendant que les autres, c'est-à-dire ceux qui, comme à la 9ème D.I.C., étaient déjà équipés de matériel américain, débarqueraient en France. Libard, le plus jeune capitaine, n'ayant pas de commandement avait été nommé adjoint à Tape dur qui, n'ayant rien à faire, s'impatientait beaucoup. Les hommes qui venaient d'A.O.F. souffraient aussi des rivalités entre l'armée d'Afrique et les gaullistes. Giraud, le commandant-en-chef qui avait l'oreille des Américains et qui était très populaire parmi les officiers avait été poussé dehors du duumvirat par de Gaulle au mois de novembre, ce qui n'aidait en rien l'unification désirable de l'armée.

Libard se souvenait d'avoir été passé en revue par lui en 1938 quand il était gouverneur de Metz et que l'Ecole Polytechnique était en voyage d'études dans le fief des artilleurs. Cela avait été un très bon souvenir car les élèves étaient traditionnellement très bien reçus par la population. François s'était fait couper les cheveux par un coiffeur patriote qui avait catégoriquement refusé de se faire payer ! Le climat était franchement différent de celui que les communistes faisaient régner à Villeneuve-Saint-Georges, sa première garnison !

Il ne paraissait pas possible de laisser sur la touche ce régiment qui comprenait un grand nombre de volontaires pleins d'enthousiasme, où dans chaque grade, on trouvait de grandes compétences, ce qui changeait Libard de son unité de 1940 !

Un des camarades de François ne se sentait pas très à l'aise chez les coloniaux. Il portait des galons blancs de cavalier dont il était très fier et avait été contacté par un officier du B.C.R.A. qui lui promettait de le faire parachuter en France. Il s'en ouvrit à Libard qui, complètement découragé, n'hésita pas à se porter volontaire bien qu'il considérât un peu cela comme une trahison envers son colonel qui lui avait toujours témoigné une grande confiance et lui avait donné des commandements enviables. Et le drame se produisit effectivement lors d'une inspection du général de Lattre, bien connu pour son sens du spectacle (on l'appelait "Théâtre de Tassigny"). Alors qu'il était arrivé pour une inspection et une prise d'armes à trois heures du matin, un de ses officiers déposa sur le bureau du colonel une dizaine de demandes de ses officiers volontaires pour le B.C.R.A. ! Le colonel, fou de rage : << Même vous Libard ! >>, se servit pourtant de cette preuve évidente de découragement des officiers pour plaider la cause de son régiment auprès de de Lattre qui fut favorablement impressionné par l'allure des coloniaux, mal armés et mal habillés mais tous volontaires pour le débarquement. Il décida donc que le R.C.R. deviendrait un régiment de chasseurs de chars (R.C.C.). Cette nouvelle fut accueillie par tous avec une joie délirante. Le colonel déclina solennellement les demandes d'affectation au B.C.R.A. sauf celle du cavalier qui devait sauter en France dans les maquis F.T.P. et vivre des aventures peu communes...

Libard qui n'avait toujours rien à commander, se consola cependant à l'idée de débarquer en France au sein d'une armée commandée par un chef prestigieux. Même les exactions des gaullistes qui venaient de Tunisie pour essayer de débaucher les sous-officiers coloniaux en leur promettant un ou deux galons de plus et une solde en livres sterling n'entamèrent pas le moral, bien au contraire. Le régiment n'enregistra qu'un seul cas de désertion : un caporal, peu apprécié de ses chefs et qui ne serait pas regretté.

Libard prépara avec Tapedur un programme d'instruction. A part le *T.D. (Tank Destroyer)*, il était bien au courant du matériel américain après son stage au 1er R.E.C. à Fez. Mais cela lui laissait aussi beaucoup de loisirs et Rabat était une ville très agréable, même en plein hiver. Les officiers appréciaient les grands hôtels et les bars où se pressaient des jeunes femmes peu farouches. Les coloniaux y rencontraient cependant de redoutables rivaux : les cavaliers qui essayaient d'imposer partout leurs galons blancs. Libard fit quelques infidélités à son mouton blanc qui était resté à Casablanca. Il allait souvent en joyeuse compagnie boire du thé à la menthe dans un joli jardin qui dominait la vieille ville de Salé. Cela ne lui rappelait que de très loin le thé qu'il partageait avec ses goumiers dans une ambiance tellement plus spartiate. Il appréciait beaucoup ces contrastes de la vie coloniale comme il appréciait, du temps des combats, les accalmies où l'on déguste les petits plaisirs de la vie.

Cette routine paresseuse fut brutalement interrompue par le Lt-colonel Tapedur, son chef direct, qui montra triomphalement à Libard une note de service venant d'arriver : " Le colonel adressera une liste de candidats au cours d'état-major qui va incessamment s'ouvrir au Maroc". Tapedur lui dit : << Libard, voilà ce qu'il vous faut ! Un Polytechnicien doit servir à l'état-major ! Je vais vous désigner comme n° 1 ! >> Complètement abarsourdi, Libard se défendit comme un beau diable : il n'avait pas quitté les méharistes pour se planquer dans un état-major mais pour commander un escadron. Il plaïda qu'il avait toujours été un mauvais élève et qu'il n'était heureux qu'avec des soldats. Comme il y avait beaucoup de volontaires pour ce cours d'état-major, ce serait plutôt anormal de le désigner, lui qui ne voulait pas y aller ! Mais le proverbe : "Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre" étant toujours vrai, Tapedur envoya la candidature de Libard appuyées de recommandations chaleureuses. Et, bien sûr, quelques temps plus tard, arriva un télégramme annonçant que le capitaine Libard aurait à se mettre en route sans tarder vers Marrakech où devait commencer le stage des " Forces Terrestres Antiaériennes". Libard, complètement effondré, eut juste le temps de rassembler un maigre paquetage et de se rendre à la gare sans même dire adieu à ses amis. Le voyage s'effectua de nuit, dans des wagons tellement surchargés que Libard alla s'installer dans un wagon de spahis se rendant à Marrakech avec leurs chevaux. Il fut même heureux de coucher dans la paille (les chevaux n'ont pas de puces).

Le dépaysement de Marrakech, sous un soleil d'hiver très agréable, avec, à l'horizon, des montagnes couvertes de neige ne fut pas suffisant pour lui faire apprécier les longs amphis sur l'emploi des F.T.A. Heureusement, au bout d'une quinzaine de jours, les stagiaires bénéficièrent d'une courte permission que Libard alla passer à Casablanca. Bien que le pays ne manquât pas de nourriture, l'administration avait organisé un rationnement avec des tickets dont la première conséquence fut l'apparition du marché noir et des restaurants clandestins ouverts dans des appartements privés dont les initiés se communiquaient l'adresse en grand secret.

Libard, qui avait retrouvé son mouton blanc, l'invita à dîner dans un de ces endroits où l'on faisait ripaille. A sa grande stupéfaction, il y retrouva Tyla, son capitaine de juin 40 qu'il n'avait pas revu depuis le cimetière d'Esnes-en-Argonne, trois ans et demi auparavant. Tyla, très ému, paraissait ravi de revoir son sous-lieutenant, maintenant capitaine et lui fit brièvement raconter ce qui lui était arrivé entre temps, lui-même ne s'étendant pas trop sur son itinéraire qui l'avait amené à l'état-major du général de Boisboissel où, en réalité, il exerçait les fonctions importantes de popotier ! Lorsque Libard lui confia qu'il aurait bien voulu quitter ce cours d'état-major qui allait l'empêcher de débarquer en France avec son régiment et pour lequel il n'avait pas du tout été candidat alors qu'il connaissait plusieurs volontaires prêts à le remplacer, Tyla, enchanté de se rendre utile, lui déclara aussitôt qu'il "allait s'en occuper"... Trois jours après, François regagna tristement Marrakech en oubliant Tyla et la popote des généraux. Grande fut donc sa surprise - et sa joie - de recevoir, à peine revenu à ses "F.T.A.", un télégramme lui enjoignant de réintégrer son régiment. Sa joie n'eut d'égale que celle du capitaine désigné pour le remplacer à ce cours d'état-major e qu'il avait brigué sans résultat.

Une quinzaine d'années plus tard, vers 1960, Libard en voyage sur la Côte d'Azur, songeant à faire construire une maison de vacances, fut attiré par la baie de Cavalaire où l'on construisait beaucoup. Il entra dans un "bureau de vente" pour s'y renseigner et ô surprise, il constata que le vendeur était Tyla lui-même. Celui-ci avait pris sa retraite sur la Côte et vendait des maisons. Libard sarcastique, pensa qu'il avait enfin trouvé le métier accordé à ses compétences ! Il regretta cependant de ne pas conclure d'affaire avec lui car il aurait bien voulu lui manifester sa reconnaissance pour le signalé service rendu à Casa en 1944.

Entre temps, le régiment avait fait mouvement vers le Maroc oriental auprès du 11ème chasseurs d'Afrique qui devait lui apprendre le métier de chasseur de chars. Quand Libard revint, la sinécure d'adjoint à Tapedur était occupée par un autre et il fut nommé officier d'approvisionnement du régiment ! Ce poste ne nécessitait pas une grande compétence technique mais plutôt un haut degré de débrouillardise et il s'en accomoda fort bien. Il lui fallait cependant une voiture et, grâce au vieux lieutenant du service auto, on lui attribua une énorme bagnole en piteux état avec cependant, du tricolore sur le pare-brise et, sur l'aile avant droite, de quoi fixer un fanion. Libard négligea ces détails du moment que cet engin marchait, ce qui était à peu près le cas. Cette voiture lui servit à parcourir le pays en visitant les fermes à la recherche de fruits, de légumes et même de viande destinés à améliorer l'ordinaire du régiment. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de conscience et d'efficacité mais sans tenir compte des interdictions qu'il ignorait absolument. C'est ainsi qu'un jour, dans la cour d'une ferme, alors qu'il était occupé à peser un porc sur une bascule romaine tout en négociant âprement le prix de l'animal qui poussait des cris perçants, il ne vit pas arriver une voiture kaki de la subdivision d'Oujda d'où descendit un vieux capitaine qui l'interpella sévèrement en lui demandant ce qu'il faisait là. Libard crut s'en tirer par une boutade et lui répondit gaîment que s'il déclarait attendre l'autobus, l'autre ne le croirait pas. Catastrophe ! Le vieux capitaine n'avait aucun sens de l'humour. Il était chargé de vérifier si les militaires n'achetaient rien dans les fermes et il promit à Libard un grave motif de punition. Il devint rouge de fureur en apercevant le pare-brise de la voiture qui portait encore, d'après lui, l'insigne d'un général de division. Libard expliqua sérieusement qu'il ne l'avait pas volé, qu'elle venait du parc de Casablanca et que si on la lui avait attribuée, c'était que probablement personne n'en voulait ! L'officier de l'organisation territoriale, excédé de la désinvolture des officiers du Corps Expéditionnaire en formation, quitta les lieux en promettant à Libard qu'il entendrait rapidement parler de lui. Effectivement, trois jours après, le colonel fut saisi d'une demande de punition exemplaire pour un jeune capitaine surpris en flagrant délit d'achat interdit de cochon mais comme il lui avait pardonné sa tentative de désertion pour le B.C.R.A. et qu'il était satisfait des menus de sa popote, il classa l'affaire, non sans une explication orageuse avec la subdivision d'Oujda.

L'approvisionnement en vin était naturellement une priorité pour les coloniaux venant d'A.O.F. et cela conduisit Libard en Algérie, dans la région de Tlemcen, où le choix était très satisfaisant et les prix bien plus favorables qu'au Maroc. Libard découvrit avec étonnement qu'à la frontière il y avait une douane très efficace. Par la suite, une bonne connaissance

du pays et la disposition d'un engin tout-terrain permit, à l'officier d'approvisionnement, des économies substantielles sur les droits de douane...

La cohabitation avec les cavaliers du 11ème chasseurs d'Afrique était très satisfaisante à par quelques incidents dans les cafés ou le mauvais lieu de Martimprey du Kiss (que les coloniaux avaient vite rebaptisé "près de la cuisse"). Le garde-champêtre qui faisait précéder ses avis à la population d'un air de clairon, devint très populaire au régiment. Il faisait désormais toutes ses interventions au son du refrain de la Coloniale, même dans les quartiers du 11ème chasseurs qui s'en offusquaient. Le maire intervint courtoisement auprès du colonel pour que les soldats diminuent les tournées qu'ils lui offraient afin qu'il puisse effectuer son service jusqu'au coucher du soleil...

L'instruction sur les engins des chasseurs marchait bien et, l'émulation aidant, les cavaliers furent amenés à reconnaître les qualités des coloniaux. Profitant de la présence du 1er étranger de cavalerie dans la région de Lalla Marnia, le commandement organisa un grand exercice de cadres. A cette occasion, Libard retrouva son "grand ancien" Darenou et après une longue matinée en plein soleil, les officiers se retrouvèrent pour un bon déjeuner à l'ombre, copieusement arrosé suivant la tradition. La critique devait avoir lieu l'après-midi dans une salle des fêtes mais Darenou qui avait vanté à Libard le muscat fabriqué là par les Pères Blancs - comme en Tunisie d'ailleurs - et qui en avait consommé sans mesure, se révéla non concerné par la critique des généraux. On le laissa donc dormir dans un coin au grand soulagement de ses camarades qui redoutaient un esclandre...

Le régiment s'était enrichi d'un petit contingent d'"évadés d'Espagne" qui étaient souvent de jeunes étudiants très différents des soldats du régiment souvent réservistes d'A.O.F., engagés volontaires. Libard s'intéressa particulièrement à un aspirant qui était boursier de licence, ayant fait Khâgne et échoué à Normale Supérieure. Il affichait un certain dédain pour les militaires de carrière et son patriotisme, indiscutable, n'excluait pas un brin d'antimilitarisme. Comme le général de Lattre était venu ouvrir à Douera, à proximité immédiate de son P.C., une "école de cadres" où l'on prodiguait une formation dont il avait le secret, largement à base de sport et de maniement d'armes à différentes cadences, Libard proposa d'y envoyer Vanhecke. Ce dernier se débattit comme un beau diable et déclara qu'il n'avait aucun goût pour le "drill" prussien qu'il soupçonnait être enseigné à Douera. "Tapedur" était le plus convaincu que l'école des cadres du général était précisément ce qu'il fallait à un bon jeune homme qui ignorait tout de l'armée, de sa grandeur et de ses servitudes. C'était aussi l'avis de Libard et Vanhecke fut donc expédié à Douera malgré ses récriminations. Au cours d'une visite à Douera, quelques officiers du régiment furent reçus par le général qui exerça sur eux son habituelle fascination. En revanche, son épouse qui, avec une grande gentillesse, leur offrait des cigares et de l'orangeade, n'eut pas le même succès auprès de soudards qui appréciaient plutôt les boissons fortes. Libard en profita pour aller voir Vanhecke qu'il trouva très occupé à improviser les gradins d'un théâtre antique à la tête d'un talweg et qui lui déclara qu'il avait l'intention d'y faire jouer une tragédie grecque ! François était ravi et se dit qu'il avait gagné mais le plus surprenant fut qu'à son retour au régiment, l'aspirant fut candidat volontaire pour un second séjour à Douéra, mais comme instructeur !!!

Le séjour à Martimprey-du-Kiss n'avait rien d'enchanté et tous se demandaient si l'on percevait ce matériel américain si nouveau et si performant qu'on connaissait bien maintenant. Tant qu'on ne l'avait pas perçu, il ne paraissait pas certain qu'on fasse partie du Corps Expéditionnaire.

Le colonel, un vieux colonial assez porté sur la boisson, essayait de ranimer l'enthousiasme de ses officiers avec les moyens qu'il connaissaient et qui faisait merveille de son temps. Quelquefois il invitait à sa popote des civils avec leurs épouses et même des filles dont certaines n'hésitaient pas à fraterniser avec les jeunes officiers. Un soir, il arriva au dîner escorté d'une Française divorcée accompagnée de sa fille, jeune mariée, dans l'épanouissement d'une maternité récente. Libard, le popotier, prévenu à l'avance, avait prévu un repas somptueux qui provoqua les cris d'admiration des invitées. La maman accueillait favorablement les hommages du commandant, chef d'état-major du régiment, un chaud lapin, ancien méhariste qui, à ce titre, était toujours indulgent à l'égard de Libard. Ce dernier, placé à côté de la fille, entama avec elle un flirt qui semblait très prometteur. Le repas fut très gai. Le colonel, ravi, appréciait beaucoup le bon vin déniché par le popotier. Lorsqu'assez tard, on s'avisa de rentrer, il fallut reconduire les invitées qui habitaient un village à quelque distance. Le chef d'état-major offrit aussitôt ses services ainsi que sa voiture et Libard proposa de les accompagner. Pour lui, les choses allaient bon train et pendant que le commandant faisait ses adieux à la mère devant la maison, la fille n'eut pas de mal à le convaincre de ne pas rentrer au camp et de finir la nuit avec elle. Elle exposa cependant que sa mère était remariée avec un Algérien très sévère qui ne transigeait pas avec la morale. C'est donc avec beaucoup de précaution que les deux complices pénétrèrent dans la chambre où ils furent accueillis par le bébé, visiblement affamé. En guise de préliminaires, Libard admira donc un joli tableau de maternité. Heureusement, le bébé ne criait pas la bouche pleine et, aussitôt repu, il se rendormit profondément. Le sommier était, semblait-il, si peu discret qu'il fallut mettre le matelas par terre car le beau-père dormait dans la chambre voisine... A la guerre comme à la guerre ! Libard s'était souvent passé de matelas et, après tout, il ne s'agissait pas de dormir ! La bonne nourrice se révéla aussitôt une amante exaltée et on comprenait pourquoi elle voulait mettre le matelas par terre. Son mari était absent depuis longtemps et Libard, condamné au célibat, se dépensa sans compter. Ce fut une folle nuit et il ne remarqua même pas qu'il était inondé du lait de la bonne nourrice lorsqu'après un bien court sommeil, la jeune femme éperdue de reconnaissance, lui proposa de lui préparer un solide petit déjeuner. L'appétit aiguisé par ses performances nocturnes, Libard se régala et engloutit des tartines de beurre et du chocolat au lait à grande vitesse car il devait disparaître avant le réveil du maître de maison. Il se retrouva au bord de la route, essayant de rentrer en stop, mal rasé et plein de remords à l'idée d'affronter le regard désapprobateur de Tapedur. Qu'il était donc difficile de s'en tenir à une vocation d'ascétisme sans succomber aux tentations d'une vie de soudard, buveur et paillard qu'on appréciait d'autant plus que ces écarts étaient rares et brefs !... Libard essaya de se justifier en évoquant Psichari et même Charles de Foucault qui n'avaient pas toujours été exemplaires et lui, modeste capitaine de la Coloniale, finit par se trouver bien des excuses...

Le colonel, probablement mis dans la confiance par son chef d'état-major, apprécia beaucoup ces fantaisies qui ne firent qu'augmenter l'indulgence qu'il professait toujours pour Libard. Il persista dans son penchant pour le scandale et, un jour, au grand mépris des chasseurs d'Afrique, cavaliers bien élevés et bien-pensants, il emmena tout son monde à la maison close, réquisitionnée pour la circonstance. Cela déplut souverainement à Tapedur et à quelques officiers traditionnels. Peu à peu, quelques uns le considèrent comme un ivrogne assez indigne et probablement incapable de commander le régiment au combat. Libard, sensible à ces critiques, ne pouvait cependant se défendre d'un grand attachement à cet officier qu'il avait vu commander au feu les débris des régiments de la 3ème D.I.C. dans des circonstances dramatiques où l'on rencontrait sur le terrain bien peu d'officiers supérieurs et encore moins de généraux ! A vrai dire, l'amitié que le colonel avait pour François n'était pas sans risque. Il se souvient d'un trajet en jeep ; le colonel déclara qu'il n'en n'avait jamais conduites et prit le volant, expédiant le chauffeur à l'arrière. Il conduisait bien trop rapidement sur la route goudronnée et Libard ne fut pas tranquille en voyant arriver, en sens inverse, un convoi américain de gros G.M.C. conduits par des Noirs qui roulaient aussi à bonne allure. La route était étroite et, pour ne pas rouler sur le bas-côté, le colonel rasa de si près les gros camions - tous avec des remorques - qu'on entendit tout-à-coup un bruit sec : c'était le rétroviseur de la jeep - à l'extrémité d'une tige de fer - qui avait été coupé net par un camion ! Le chauffeur, peletonné à l'arrière et terrorisé proposa au colonel de reprendre le volant, ce qui, heureusement, fut accepté à la halte suivante !

Dans le même ordre d'idée, un autre mauvais souvenir fut le voyage à Alger dans le *command car* de "Papa" - c'est ainsi qu'on nommait le commandant Giraud, fils aîné du général. Le command car, mieux que la jeep pouvait rouler vite sur les routes et Papa pria le chauffeur d'aller s'asseoir derrière, prenant lui-même le volant. Tout-à-coup, on entendit un épais nuage de sauterelles s'écraser en abondance sur le pare-brise mais Papa, l'intrépide, ne ralentit pas pour autant, insensible à la remarque de Libard concernant la route littéralement beurrée de sauterelles écrasées par le trafic important de camions militaires. L'inévitable se produisit : le command car fit un magnifique tête-à-queue, heureusement sans sortie de route ni heurt d'aucun obstacle. Libard n'avait plus un poil de sec et médita l'aphorisme si souvent entendu : " La vie du soldat est rude et parfois mêlée de réels dangers". C'est avec un grand soulagement qu'il arriva à Alger non sans remercier chaleureusement Papa pour le bon voyage accompli dans un véhicule d'ordinaire réservé aux officiers supérieurs !

Enfin, un permission arriva, excellente antidote contre la dépression et Libard rejoignit Casablanca, ses amis et son mouton blanc. Il régnait à Casa un sévère rationnement de l'eau qui était coupée une grande partie du temps. Les habitants profitaient des heures d'ouverture pour faire une provision dans les baignoires. Bien sûr, il arrivait qu'ils laissent les robinets ouverts lorsque l'eau était coupée. Quand elle revenait, cela provoquait des inondations dans les appartements et Libard et son amie s'amusait des cascades qui coulaient des balcons quand ils rentraient du cinéma jusqu'au jour où, la raccompagnant chez elle, Libard s'inquiéta de l'ascenseur en panne et de l'eau qui ruisselait dans l'escalier. Il ne fallut pas longtemps pour monter les étages et découvrir avec horreur que c'était bien de l'appartement du pasteur (que celui-ci avait prêté à sa belle-fille durant son absence) que l'eau sourdait, en passant sous la porte. Lorsque celle-ci fut ouverte précipitamment, ce fut un niagara qui envahit le palier, menaçant les autres appartements, dévalant l'escalier, inondant la cage d'ascenseur. L'intérieur de l'appartement offrait un curieux spectacle car les tapis flottaient sur le plancher. Le reste de la nuit fut consacré à évacuer cette eau qui était allée inonder la machinerie de l'ascenseur et à faire sécher comme on pouvait tout ce qui était humide. En dépit de leur insouciance, les deux complices ne pouvaient que redouter les réactions du pasteur quand il rentrerait. Il n'avait pas la réputation d'être un plaisantin...

La permission passa trop vite et, après un dîner d'adieu aux camarades qui se croisaient nombreux au mess des officiers, Libard rejoignit Martimprey-du-Kiss peu avant le départ du régiment vers St-Lucien, à quelques kilomètres au sud d'Oran. L'enthousiasme et la joie renaissaient car c'est à Oran qu'on allait percevoir le matériel américain tant désiré. Tapedur s'en alla, remplacé par "Radada", un lieutenant-colonel qui venait de Cherchell avec la réputation d'un fonceur.

Les semaines qui suivirent furent très occupées car ce n'était pas une mince affaire que d'équiper le régiment à l'américaine, c'est-à-dire avec un luxe d'armement, d'équipement, d'habillement, de matériel auto et de transmissions dont on n'avait aucune idée dans l'armée française. De nombreux incidents se produisirent, plus ou moins graves, toujours résolus dans la gaîté, tant on avait l'impression que tout le régiment, du pauvre Noir de 2ème classe au colonel, marchait sur un nuage. Pourtant, le débarquement n'aurait pas lieu avant plusieurs mois... Libard se souvient d'un épisode vraiment surréaliste : un petit convoi de chars se dirigeait d'Oran vers St-lucien. Au bord de la route courait une voie ferrée dont on ne se souciait pas. A une halte, un équipage tourna sa tourelle sans se rendre compte que le canon barrait la voie ferrée. Et le petit train arriva. On s'aperçut trop tard de l'obstacle imprévu qui barrait sa route. Le choc fut brutal et mit hors d'usage le mécanisme d'orientation de la tourelle qui, tournant d'une manière folle, entraîna le canon qui balaya les wagons du train, causant de gros dégâts, heureusement sans faire de victimes.

Aussitôt le matériel en place, les officiers furent impatients de s'en servir. C'était facile pour le matériel auto et les transmissions. On pouvait faire aussi manœuvrer les T.D. (nos chars appelés *Tank Destroyers* en américain et *Panzer Jäger* en allemand). Pour le tir, c'était bien plus difficile. On improvisa cependant un champ de tir avec des voies Decauville, en pente, sur lesquelles on faisait dévaler des wagonnets portant des cibles. On obtint même l'autorisation de faire des tirs en mer, ce qui était exceptionnel. Radada emmena au bord de la mer un petit détachement qui tira pas mal de cartouches et s'amusa bien. Voici un extrait du journal de Radada :

17 juillet 1944

<< Je viens d'avoir 20 ans ma jolie (deux fois vingt, il est vrai mais mon cœur a toujours 20 ans puisque je t'aime !). Et je ne me sens pas plus vieux qu'avant !! Reçu ton message de Pâques avec joie ! J'ai été passer les 3 jours, 14-15-16

juillet, en vacances avec 200 hommes du Régiment pour les changer d'air. Très réussi, la moitié en forêt, la moitié au bord de la mer. Et pas d'accident malgré la pétarade que nous avons fait tout azimuts, à la grande émotion d'un brave forestier. Mais il fallait que mes hommes fasse connaissance de leurs fusils et y prennent confiance. Il n'y a rien de tel que de tuer un lapin ou une tourterelle au fusil de guerre pour croire en son fusil !

Oui, mais cela lui vaudra par application des dispositions du 11/4/1910 et du 5/10/1929, B.O.E. Vol. 56 ter, une punition du Général Commandant de la division Territoriale d'Oran : "...inflige au militaire susqualifié une punition de trente jours d'arrêts simples, avec le motif suivant : a autorisé des militaires de son unité à chasser du gibier dans la forêt de M'SILA en utilisant des armes de guerre." Heureusement, le même général déclara finalement qu'il n'y avait pas lieu de saisir la justice militaire pour si peu. Ouf !

Mais cela n'était pas suffisant pour les plus impatientes qui trouvaient le commandement c'est-à-dire le colonel, trop inerte, et qui rêvaient de grandes manœuvres. Et la mafia des capitaines (il n'y avait que quatre escadrons de combat et un escadron hors rang) imagina, en grand secret, un exercice d'alerte sans en avertir l'état-major. Libard, qui en faisait partie, mais avait été mis dans le secret par un camarade, était très excité par cette innovation pour le moins révolutionnaire. Il trouvait toutefois que c'était contraire à l'esprit militaire de court-circuiter la hiérarchie, même si on ne la trouvait pas à son goût. Il était aussi très inquiet de la réaction des colonels... Mais comme il se souvenait, ô combien, de ses critiques de sous-lieutenant, en 1940, à l'égard du commandement qui laissait la troupe dans l'inaction, sans faire d'exercice d'alerte, sans occuper les positions, sans exercices de cadres pour tester les consignes et imaginer les manœuvres imprévues de l'ennemi, il se réjouit enfin de voir "jouer à la guerre" avant de la faire pour de bon !

Heureusement tout se passa à merveille : la mise en état d'alerte eut lieu à la fin de la nuit, sans accident. Les grands chefs furent sortis du lit au dernier moment et la population se demanda ce qui arrivait. Le bruit était considérable et la poussière soulevée ne permettait plus de voir grand chose, même avec des phares. La manœuvre se déroula sur les chemins et dans les champs, se terminant par des tirs réels sur le champ de tir. Les sous-officiers et les soldats (qui, heureusement, ne savaient pas que tout cela avait été improvisé par les capitaines) étaient ravis et les colonels faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se conduisirent comme s'ils commandaient eux-mêmes la manœuvre. Radada apprécia beaucoup la bonne tenue et le professionnalisme de la troupe, se montra ravi de l'initiative des capitaines et sans doute encore plus de la mine renfrognée du colonel, au fond très vexé de n'avoir pas organisé lui-même un si beau spectacle !

Au mois de juin, on pouvait dire que le régiment était fin prêt et l'impatience fut à son comble lorsque le 6 juin éclata le coup de tonnerre du débarquement de Normandie. Il devenait de plus en plus probable que l'armée française du général de Lattre, qui ne s'appelait encore qu'"Armée B" allait débarquer sur la côte méditerranéenne avec la 7ème Armée U.S. du général Patch. Le général Nyo vint inspecter le régiment et se montra satisfait. Élément plus significatif d'un prochain départ, les officiers furent priés d'expédier leurs bagages au "cocal", c'est-à-dire le dépôt de Rabat. En 1945, Libard se rendit à la caserne de Clignancourt pour récupérer ses bagages. Les deux cantines étaient bien là mais entièrement vides ! Seule une grande caisse contenant des souvenirs de l'artisanat indigène et surtout sa *rahla* n'avait pas été pillée !

Au cantonnement de St-Lucien, Libard commença à jouir d'une grande tranquillité. Son billet de logement était à quelques kilomètres, dans une belle maison appartenant à des retraités très discrets. Pour ses déplacements, on lui avait attribué une Renault d'assez bonne mine mais dont l'embrayage et les freins étaient à bout de souffle. Si bien qu'il fut obligé de revenir en ville, chez le boulanger du village dont la fille était lamentablement rébarbative. Pire, la chambre était séparée par une mince cloison de celle du grand-père que sa prostate obligeait à se lever plusieurs fois par nuit. Le pot de chambre métallique faisait un tel bruit que Libard était éveillé à chaque fois !

Un dimanche, le colonel invita un groupe d'officiers américains à une après-midi dansante et bien arrosée. Il y avait quelques filles de St-Lucien mais nos alliés arrivèrent avec leurs propres auxiliaires féminines. Libard s'empessa d'essayer son anglais sur une jolie grande blonde qui parut apprécier sa conversation à défaut de son expertise chorégraphique. Hélas, le *cheek to cheek* fut brutalement interrompu par un cow boy apoplectique qui venait récupérer sa protégée de vive force. Libard se contenta à grand peine devant une telle grossièreté mais ils étaient les invités...

Le 14 juillet donna lieu à une prise d'armes et un petit défilé. Libard remarqua que la population était très maréchaliste, qu'elle n'aimait pas beaucoup les militaires et, qu'au fond, elle paraissait peu concernée par la libération de la France !

Les préparatifs de départ furent donc bien accueillis par tout le monde et le mouvement vers Oran et les *aeras* organisées par les Américains s'effectua en bon ordre, dans un nuage de poussière rouge épouvantable et par une température caniculaire. Libard et une grande partie du régiment embarquèrent sur le paquebot *Sidi-Brahim* aménagé en transport de troupe. Le matériel lourd fut embarqué sur plusieurs autres navires.

Le 20 juillet 1944, à 13 heures, on leva l'ancre pour une escale à Alger où l'on passa le samedi 22, en route pour la Corse que l'on quitterait à bord de bateaux spéciaux de débarquement sur les plages - on ignorait encore lesquelles. La traversée fut assez lente, consacrée à de nombreux exercices d'alerte aux avions, aux sous-marins et le *Sidi-Brahim* arriva à Ajaccio le lundi 24 à 18 heures. Le débarquement commença aussitôt. Les autres navires suivirent et ce ne fut pas une mince affaire que de sortir des cales et de mettre à terre trente-six chars de 30 T ! Tout se passa bien et aucun incident ne fut à déplorer.

Les soldats étaient très heureux dans leur bivouac. La population leur apportait de savoureux produits du terroir qu'ils échangeaient volontiers contre des boîtes américaines. Enfin les ordres arrivèrent. Un premier échelon devait partir sous les ordres du Lt-colonel Charles et comprendre un peloton de reconnaissance (celui de Vanheck) ainsi qu'un escadron de T.D. mais lequel ? Le colonel décida de le tirer au sort et c'est Libard, en tant que plus jeune capitaine de l'état-major du régiment qui sortit le n° 3. C'était l'escadron de "P'tit Louis" qui partirait le premier. Celui-ci exulta et tous ses hommes en étaient ravis. Le 17 août, le petit détachement se mit en route vers l'*aera Adam*. Hélas, un accident grave vint endeuiller ce départ dans l'enthousiasme. Les chars avaient tendance à survirer dans les virages de la route de montagne. Un premier char se renversa sur la route et le suivant, qui allait sans doute un peu vite ou qui n'avait pas respecté les distances, en fit autant. Les trois occupants de la tourelle ouverte étaient assis sur le rebord et se retrouvèrent sous le char. On compta trois sous-officiers tués ainsi qu'un caporal-chef. Un sous-officier et un caporal étaient grièvement blessés. Seuls les pilotes et les copilotes-radio, qui étaient dans la caisse du char, furent épargnés. Mais la route était coupée et le reste du détachement bloqué. Les Américains qui dirigeaient les manœuvres d'embarquement, repectant un horaire très serré, envoyèrent immédiatement sur le lieu de l'accident un énorme bull-dozer qui, sans autre forme de procès, poussa les deux chars dans le ravin et le reste du convoi rejoignit l'*aera Adam* pour embarquer avec un retard insignifiant.

Le colonel n'était pas de bonne humeur et chargea Libard d'organiser les funérailles dès le lendemain. Deux des victimes avaient leurs familles qui les attendaient à Toulon et Libard, la larme aux yeux, rédigea un petit discours que prononça le colonel. Les blessés étant à l'hôpital d'Ajaccio, il alla aussitôt les visiter.

Le 19 août, le régiment alla stationner sur l'*aera Plato*, située sur la plage de Psiciatello et le Dimanche 20, Libard embarqua sur le L.S.T. (*Landing Ship Tanks*) X IOE. Le navire comprenait un équipage entièrement grec et les officiers appréciaient de pouvoir parler français avec le commandant et son état-major qui parlaient tous notre langue.

Le départ eut lieu vers 19 heures et le navire rejoignit l'énorme convoi qui se dirigeait vers le nord, en direction du golfe de St-Tropez. La nuit se passa en de nombreux exercices d'alerte. On enfila les gilets de sauvetage munis d'une cartouche de gaz pour les gonfler rapidement. Le régiment comprenait un petit nombre de tirailleurs noirs et quelques uns, par suite de fausse manœuvre, gonflèrent leur gilet, ce qui provoqua chez eux un rire inextinguible. On comprit pourquoi les Américains les appelaient des *mae west* ; c'était à cause de la généreuse poitrine de l'artiste !...

Le lundi matin, la côte de Provence fut en vue et vers 15 heures eut lieu la première tentative de débarquement sur la plage de la Nartelle. Quelque chose ne marcha pas car, après plusieurs tentatives, le XI s'éloigna dans la baie surpeuplée de navires de toutes sortes. Heureusement que les Américains avaient la maîtrise de l'air ! De nombreux navires étaient munis de ballons retenus au bout d'un câble pour dissuader les attaques en piqué. La nuit était très calme et l'ennemi ne réagit pas. Libard se demanda si le 3ème escadron qui était à terre depuis deux jours avait déjà été engagé et il avait hâte de fouler la terre ferme pour accompagner le colonel aux renseignements.

Le mardi, vers midi, le commandant du navire trouva la bonne plage et le débarquement s'effectua sans incident. Ce fut vraiment impressionnant de voir les deux grandes portes s'ouvrir, le plan incliné s'abaisser dans l'eau et le L.S.T. vomir ses chars sur la plage. Libard ne pensa même pas qu'il devait s'agenouiller pour embrasser la terre de la *Mère patrie* : il avait bien d'autres choses à faire !

Treizième partie : avec la Première Armée française (août 1944 - hiver 1945)

Bien sûr, Libard aurait préféré commander un escadron mais il devait encore patienter et il s'en consola en accompagnant le colonel au château de Cuers où se trouvait le P.C. de la 9ème D.I.C. Il apprit que le 3ème escadron avait déjà été engagé et que malheureusement, l'aspirant Jacquel commandant le 3ème peloton et qui avait été blessé la veille au soir, venait de mourir. Par la belle route de Colobrière, Gonfaron, la Garde - Freinet, Grimaud et Cogolin, Libard regagna la position d'attente du régiment à La Môle, trouvant néanmoins le temps de s'arrêter à Cogolin pour acheter une belle pipe en racine de bruyère !

L'après-midi du 23 le trouva au P.C. d'Armée de Pierrefeu et au P.C. de la 9ème D.I.C. qui s'était portée au château de Solliès-Pont. La petite ville de La Valette avait été libérée et l'enthousiasme de la population était à son comble. Malheureusement, au nord de la route la Fardèle - La Valette, le 3ème escadron avait perdu deux T.D. et l'aspirant d'Arcinolles. La grande nouvelle de la journée était la libération de Paris qui remplissait tout le monde de joie mais surtout les Parisiens qui se rendaient compte toutefois que la liaison entre les deux armées n'était pas pour demain.

Les anciens de Thiès se réjouissaient pour leurs camarades du 12ème groupe d'escadrons de chasseurs d'Afrique, déguisés en gaullistes et qui bénéficiaient de l'immense popularité parisienne de la 2ème D.B. Libard apprit la belle conduite et l'efficacité du peloton de reconnaissance de Vanecke qui manœuvrait avec le 3ème escadron. Il ne regrettait pas de l'avoir envoyé à l'école des cadres de Douera. C'était vraiment un cavalier intrépide ; il avait détruit au passage des canons et des mitrailleuses lourdes, faisant feu de tous ses moyens : canons de 37 de ses AM, grenades à fusil, rocketsguns ! Il était allé renforcer les chars du R.I.C.M. arrêtés à l'entrée de Toulon par les feux du fort Ste-Catherine. Ensuite, il avait culbuté la défense et foncé à travers la ville vers l'arsenal. Il n'avait eu que quelques blessés légers qui avaient refusé de se faire évacuer. (Par la suite, Vaneck confiera à Liebard que la conquête de l'arsenal s'était aussi accompagnée d'un investissement du quartier réservé et sans aucune résistance, les hétaires avaient réservé un accueil enthousiaste aux marsouins !)

Les mauvaises nouvelles parvinrent aussi au P.C. La veille, l'adjudant Lejœur du peloton de pionniers avait trouvé la mort avec un de ses hommes en déminant un passage. Les Allemands utilisaient comme mines de gros obus de marine qui se trouvaient en abondance à Toulon mais ils installaient parfois un piège qui faisait exploser l'obus alors que, le croyant désamorcé, on cherchait à l'évacuer du chemin.

En route, Libard rencontra un de ses camarades de promo, Genthon, un artilleur, qui arrosait copieusement une batterie installée à Toulon.

Le 24, le colonel emmena Libard au fort Ste-Catherine d'où l'on assista à l'assaut du fort d'Artigues. Ce fut un combat très particulier car ces forts étaient dans la ville même. L'ouvrage ne voulait pas se rendre. Les artilleurs de Genthon avaient donc amené des pièces sur les superstructures de Ste-Catherine qui était entre nos mains et distant d'environ 800 m du fort d'Artigues. Cela n'avait pu se faire qu'au prix de beaucoup d'efforts, en hissant les pièces à bras et en arasant les talus qui gênaient le tir. Une préparation de 155 s'abattit sur Artigues et, aussitôt la fumée dissipée, les pièces de Ste-Catherine commencèrent le tir à vue directe afin d'ouvrir des brèches permettant l'assaut des tirailleurs. Libard était comme au spectacle : on apercevait des guetteurs allemands quittant leur trou pour se mettre à l'abri dans les souterrains. Pendant ce temps, le capitaine Paté qui commandait la compagnie de transmissions de la division reçut des civils F.F.I. un renseignement étonnant : ils lui montrèrent, dans un jardin, une tranchée récemment rebouchée où devait passer un câble relié au fort. On le chercha aussitôt, et après l'avoir trouvé, on y brancha un téléphone et c'est ainsi que le colonel Salan put envoyer un ultimatum au commandant du fort. Celui-ci ne voulait se rendre que si on lui promettait que sa garnison ne serait pas massacrée par les tirailleurs sénégalais ou par les "terroristes" et que ses blessés seraient soignés. Les Allemands n'avaient pas la conscience tranquille car ils se souvenaient avoir eux-mêmes massacré des tirailleurs sénégalais en 1940. Quant aux F.F.I. qu'ils nommaient "terroristes", ils en avaient encore plus peur. Finalement, la garnison se rendit vers sept heures du soir et plus de quatre cents prisonniers défilèrent devant les artilleurs qui contemplaient le beau travail effectué sur les défenses du fort.

Et le soir même, Libard alla dîner au mess des officiers de Toulon : c'était l'avantage d'être à l'état-major et de ne pas être encombré par un escadron ! Cependant, il aurait bien voulu changer de rôle, être acteur et non plus spectateur. Le P.C. du régiment s'établit au nord de Solliès-Pont où le 2ème escadron, qui avait fait sa traversée après le gros de la troupe avait fini par le rejoindre. Le samedi 26, Libard se rendit au P.C. du général Molière qui commandait l'infanterie de la division. C'était une aubaine : il eut l'occasion de prendre un bain chaud, ce qui ne lui était pas arrivé depuis un bon moment ! Libard avait pris ses quartiers dans une villa de Beaulieu pendant que le R.I.C.M. nettoyait la presque île de Saint-Mandrier. Le commandement s'était rendu compte que la vue des soldats blancs majoritaires dans les blindés, facilitait beaucoup le reddition des derniers défenseurs de Toulon. C'était fini : l'amiral Rufus qui commandait la place s'était rendu et le dimanche 27 août, Libard assista au défilé de la division ; on vit le commandant Gauvin, qui avait été blessé trois jours avant, défiler fièrement, le bras en écharpe, à la tête de son bataillon ! Il rencontra son camarade de promo Baron, ingénieur du génie maritime qui lui raconta la mort de leur camarade Gobert, dans l'arsenal, juste avant l'arrivée des Français.

Les quelques jours qui suivirent furent consacrés à des cérémonies diverses : messe pour les morts du régiment, office solennel à la cathédrale et à des réunions plus intimes : Beaulieu, avec des jeunes filles qui lui firent le précieux cadeau d'une bobine de pellicule qui lui permit de prendre quelques clichés des canons détruits ou des énormes pièces de marine de St-Mandrier. Une soirée au *Caveau* (car les boîtes de nuit réservaient un accueil fort sympathique aux "libérateurs") fit suite à un superbe appétitif-concert à la Valette qui avait adopté le R.C.C...

Le 5 septembre, le régiment reçut l'ordre du départ vers le nord. En deux jours il parcourut plus de 300 km pour bivouaquer le 7 à St-Albin-de-Vaulserre. Libard se souvenait avoir appris, en 1939, que nos chars ne devaient jamais parcourir plus de 20 à 30 km par jour, les grands déplacements se faisant par le train ! Quant à lui, il accompagna le colonel qui allait déjeuner à Marseille chez un de ses amis, Polytechnicien, qui avait travaillé chez Kuhlmann. On passa la nuit à Laragne, première étape du régiment, chez un cultivateur, ancien adjudant d'infanterie coloniale qui nous raconta de surprenantes histoires de la Résistance. Le lendemain, après avoir déjeuné à Grenoble, on arriva au château de St-Albin où s'était établi le P.C. du régiment. Le châtelain et son épouse reçurent magnifiquement les officiers et Libard soupçonna même qu'une idylle s'ébauchait entre la jeune fille de la maison et le sémillant capitaine de Cambourg ! Le mariage fut effectivement célébré aussitôt après la reddition allemande, l'année suivante.

En dépit de tous ces événements heureux, la victoire de Toulon à laquelle Libard avait eu la chance d'assister, étant aux premières loges et la belle tenue de ceux qui avaient été engagés, il n'était pas très heureux de l'ambiance qui régnait au sommet du régiment. Radada était très monté contre le colonel qu'il accusait d'être un soudard de basse classe, un ivrogne tout à fait incapable de commander le régiment. Il ne se cacha pas de le dénoncer au général, lui mettant même le marché en mains : ou il commandait le régiment ou il s'en allait, par exemple chez Koenig dont il avait fait la connaissance à Cherchell. Radada attribuait tous les accidents regrettables, par exemple la perte des deux T.D. du 3ème escadron en Corse à l'ivrognerie et au manque d'instruction du régiment dont il rendait le colonel responsable. L'ambiance à l'état-major du régiment devenait vraiment désagréable. Heureusement, le Lt-colonel Charles, par son égalité d'humeur, sa compétence et son efficacité, calmait le jeu.

Libard vit bien qu'il se préparait un grand chambardement. Radada et le colonel, chacun de son côté, s'absentaient, visiblement à la poursuite des généraux. Le jeune frère de Radada commandait le 4ème escadron, il portait un uniforme anglais et on le soupçonnait de faire du renseignement, au profit dont ne savait qui, mais sûrement pas celui du colonel !

Finalement, l'ordre arriva le 9 septembre : le colonel quittait le régiment et c'est le Lt-colonel Charles qui en prendrait le commandement. Radada restait lieutenant-colonel en second car il était plus jeune que Charles. Cela ne lui plaisait guère mais ce qui le rendit furieux c'est que son frère Michel, qui commandait le 4ème escadron, était muté au dépôt. Libard n'eut pas le temps de se perdre en conjectures sur les raisons de ces limogeages car il reçut le commandement du 4ème escadron, ce qui comblait ses vœux. Il était heureux de servir sous les ordres de Charles qu'il connaissait bien depuis la piscine de Casablanca. C'était un officier exigeant mais très compétent et très calme. On pouvait avoir confiance dans le haut commandement qui s'efforçait de mettre chacun à sa place. De même qu'au 1er étranger de cavalerie, le vieux colonel, champion olympique n'avait pas été jugé capable de commander au combat un moderne régiment de reconnaissance de division blindée, de même le colonel Rousseau qui avait manœuvré comme un brave, au mois de juin 40, avec les débris de plusieurs régiments qu'il avait regroupés autour de lui, avec sa grande gueule et son petit sifflet, n'avait pas été jugé digne du commandement du R.C.C.C.

Libard disposait de trois pelotons de combat à quatre chars munis d'un canon à grande vitesse initiale et d'un peloton hors rang qui s'occupait des services : ravitaillement, dépannage, transmissions, administration. Ces moyens restaient généralement à la base arrière mais pour manœuvrer et commander l'escadron, il disposait personnellement d'une jeep et de deux auto-mitrailleuses dont une munie d'un étonnant poste de radio permettant de dialoguer en phonie avec dix interlocuteurs. C'est ainsi qu'il put, non seulement parler avec ses chefs de peloton et avec son colonel mais aussi avec les chefs d'infanterie qu'il appuyait, éventuellement avec les artilleurs et même le petit avion d'observation.

Le peloton de combat, commandé par un lieutenant et un adjoint, souvent un aspirant, comprenait deux groupes de deux chars et un groupe de protection composé de fantassins portés sur un camion à six roues. Le chef disposait d'une jeep. Tous les véhicules étaient munis de postes radio à deux fréquences : une pour parler à l'intérieur d'un peloton et l'autre pour l'échelon supérieur. Les chars avaient une caisse semblable à celle des chars Sherman mais la tourelle était très différente : elle était ouverte car elle logeait le chef de char, le tireur et le chargeur. Dans la caisse se trouvait le pilote et l'aide pilote-radio. En principe, ces mastodontes de 30 tonnes ne combattaient pas par le mouvement. C'était des anti-chars qui s'emboîsaient dans une position de batterie judicieusement choisie pour détruire les blindés ennemis qui se présenteraient. L'officier qui commandait passait la plupart de son temps à reconnaître les itinéraires et les positions de la batterie, en liaison avec les unités d'infanterie qu'il devait défendre ; il voyageait en jeep et beaucoup à pied !

Les T.D. du régiment avaient deux moteurs diesel, ce qui était une bonne sécurité car on pouvait se servir de l'un pour faire démarrer l'autre, le démarrage des diesel posant souvent des problèmes, surtout par temps froid.

Le dépannage disposait d'un engin curieux appelé par les Américains char "Recovery" que les marsouins avaient aussitôt rebaptisé "haricot vert". La tourelle, postiche, était pourvue d'un faux canon en tôle. Elle renfermait un petit atelier de dépannage et un puissant treuil. Tous les transports étaient assurés par des camions G.M.C. avec remorque et le gas-oil, l'huile et l'essence étaient distribués dans d'innombrables jerrycans.

En comparaison, Libard songeait aux unités de chars de 1940 qui étaient ravitaillées par des camions-citernes, superbes objectifs pour l'artillerie et l'aviation ! Pour l'heure, dans la bataille de Toulon, les T.D. avaient surtout été utilisés comme des canons-automoteurs en appui de l'infanterie. Le régiment (en principe réserve de corps d'armée) était d'ailleurs rattaché à la 9ème D.I.C. Mais Libard rêvait déjà de grandes batailles de blindés et de combat tourbillonnaire où il manœuvrerait ses trois pelotons. sur ce point, il allait être déçu... bien plus humblement, il fallut s'occuper de former la colonne de route, de veiller à ce que personne ne s'égaré ni ne reste en panne en un mot, faire des kilomètres à petite vitesse, dans la poussière, les vapeurs de gas-oil qui piquaient les yeux et le nez et qui vous assurait une bien triste mine à l'arrivée de l'étape.

Le jour même de sa prise de commandement, l'ordre de mouvement arriva suivi, bien-sûr d'un contre-ordre. Libard nota dans son calepin un bon déjeuner à Pont-de-Beauvoisin et, le 11 septembre, une étape jusqu'à Crançot où il dîna avec une famille nombreuse qui offrit une bonne soupe aux légumes contre les vivres américaines *meat and beans* que les soldats dédaignaient déjà mais que les civils appréciaient beaucoup.

Il semblait que le commandement voulait pousser de l'avant pour reprendre contact avec les Allemands car le réveil du lendemain fut avancé à 5 h 30 afin de partir avant le jour. Libard allait d'un bout à l'autre de sa colonne sur les routes du Jura qui n'étaient guère adaptées à la circulation d'engins chenillés. Dans un petit pays dont il a malheureusement oublié le nom, il s'arrêta à un carrefour où la route faisait un virage serré pour voir défiler son escadron. Devant lui se dressait une succursale de banque dont la façade était de marbre noir, superbe ! Le village dormait encore et tous les volets étaient clos. La colonne arriva et le tintamarre des chenilles sur les pavés était énorme. Certains de nos chars avaient des chenilles garnies de patins en caoutchouc et prenaient le virage sans encombre mais lorsqu'arriva un char dont les patins étaient en acier, le mastodonte dérapa et alla se frotter contre la belle façade en marbre noir qui se décolla et s'effondra lamentablement. Au même moment, à l'étage, une paire de volets claqua et le directeur jaillit de sa fenêtre pour constater le désastre. Libard signa rapidement le constat nécessaire et le directeur de la banque, heureux d'être "libéré" à si peu de frais, lui offrit un bon café, sans rancune !

Le soir, l'escadron cantonna dans le village de Sancey-le-Long et passa la nuit en état d'alerte ; visiblement, l'ennemi n'était pas loin; il avait dû se rétablir dans la boucle du Doubs et les pelotons de reconnaissance avaient déjà pris le contact.

Le lendemain matin, Libard se rendit à Valonne, au P.C. du 4ème régiment de tirailleurs tunisiens d'où il fit quelques reconnaissances d'itinéraires. Le soir, on ordonna l'état d'alerte et le déplacement vers Vellerot-lès-Belvoir. Le 1er peloton était en état d'alerte au col de Ferrière. Toute la nuit tomba une pluie dilluvienne. Libard qui était logé dans une belle maison eut une pensée pour les fantassins qui bivouaquaient dans les bois comme cela lui était arrivé si souvent en 39-40. Le père de famille tait un homme d'apparence austère qui récitait le "*benedicite*" avant de s'asseoir à la table avec sa femme et ses enfants. L'invité était très impressionné par la superbe tenue de cette belle famille.

Le lendemain matin, la pluie avait cessé et Libard, qui voulait en savoir plus long, se rendit au col de Ferrière où se trouvait son 1er peloton et poussa, en compagnie du Lt Binet une reconnaissance vers la crête. Ils abandonnèrent leur jeep à l'abri des bois et allèrent, à pied, reconnaître à la jumelle, le pays qui s'étendait devant eux. En revenant vers la jeep, grande fut leur surprise de voir le chauffeur Boutet qui tenait en respect, avec son grand fusil américain, deux Allemands qui n'avaient pas l'air très agressifs ! C'était des déserteurs qui venaient du camp de Valdahon où se trouvaient, semblait-il, des unités formées de Russes et de Polonais. Ils s'étaient dirigés vers la jeep sur la foi de la grande étoile blanche peinte sur le capot et étaient très déçus de constater qu'ils étaient prisonniers des Français et non des Américains. En revenant au col de Ferrière, ils marquèrent une légère panique en voyant deux Sénégalais du groupe de protection qui s'approchaient avec beaucoup de curiosité. Pourtant, les Noirs n'avaient aucune mauvaise intention mais plutôt une admiration sans réserve pour leur lieutenant et leur capitaine qui ramenaient tranquillement, assis sur le capot de la jeep de Boutet, les premiers prisonniers de l'escadron !

Dans les jours qui suivirent, le R.I.C.M., régiment de reconnaissance de la 9ème D.I.C. fut relevé par le 13ème tirailleurs sénégalais, les pelotons voyageant d'un village à l'autre car on craignait toujours une réaction des chars allemands. L'escadron de reconnaissance du régiment se porta à Crosey-le-Grand pour surveiller les passages du Doubs et prendre contact avec les Américains se trouvant dans ce secteur. Ce fut l'occasion pour Libard de découvrir avec surprise le profit qu'on pouvait tirer de ce voisinage. En principe, les équipages des chars devaient recevoir comme armement individuel des carabines petites et légères et un *Tommy-gun* qui, malheureusement, tirait les énormes cartouches de 11 mm comme le colt que Libard portait sur la cuisse. Les emplacements de ces armes étaient prévus dans le char où il y avait vraiment peu de place pour ce qui n'était pas réglementaire. Par l'effet de la célèbre "débrouillardise" française, le régiment, au lieu des carabines, avait touché des grands fusils d'infanterie et tout le monde souffrait beaucoup d'avoir ces grands flingots toujours dans les jambes. En arrivant dans le pays, les soldats américains se montrèrent très friands de fromage de gruyère et aussi du "schnaps" local, évidemment ! Et les Français qui découvraient avec quelle facilité on signait des procès-verbaux de perte dans l'armée alliée eurent vite fait de proposer des roues de fromage contre des carabines. Libard ne voulait pas croire à l'existence de semblables échanges mais il fut bien obligé de constater que de nombreux fusils étaient reversés à la base arrière, remplacés par ces jolies carabines M 30.

Les régiments d'infanterie étaient désormais en ligne et auraient bien voulu débarrasser la boucle du Doubs de la présence des Allemands. Hélas, cela n'avait pas l'air si facile. A l'ouest, le 2ème escadron perdit un T.D. sur une mine. Le colonel Salan attaqua mais n'atteignit pas tous ses objectifs. Les pertes étaient sérieuses. A l'est, Vermondans fut pris mais perdu à la suite d'une contre-attaque. Le 4ème escadron se trouvait dans le sous-secteur centre basé à Dambelin. On lui avait adjoint le peloton de reconnaissance Vernant (un ancien camarade de Thiès). Des reconnaissances furent effectuées vers Mauchamp et le Charme. La région était très boisée, les chemins mauvais et truffés de mines, les vues lointaines rares. Ecot semblait le point fort de la résistance ennemie. Le peloton Ricour qui tentait de s'approcher d'Ecot dut rebrousser chemin et Ricour lui-même fut blessé. Les résistances ennemies n'avaient été que grignotées et, à la fin du mois, le commandement décida de s'installer sur la défensive.

Le 28 septembre, on déplora un tragique accident de tir. Le capitaine Charvet qui commandait l'escadron de reconnaissance du régiment fut tué ainsi qu'un sous-officier. On compta aussi huit blessés. C'était un mortier anglais qui avait explosé au premier coup. On pouvait se demander comment ce mortier était arrivé entre nos mains et pourquoi on avait eu envie de s'en servir ! La guerre n'admet pas le bricolage et on a bien assez à faire à apprendre la meilleure utilisation de ses propres armes. Charvet était un officier d'élite qui avait toutes les qualités. Il fut regretté par tous. C'était une lourde perte pour le régiment. Mais il y eut d'autres accidents, au peloton Ricour par exemple qui déplora deux noyés dans une rivière. Le Lt de Cussac sauta sur une mine amie avec sa jeep. Radada était furieux de toutes les pertes que nous avions en dehors de l'action contre l'ennemi. Il dénonça l'indiscipline et le manque de formation. Au fond, il avait raison mais la guerre est un métier dangereux et le meilleur moyen d'éviter les accidents est de ne rien faire ! Il est vrai qu'il dénonçait aussi l'inaction et il portait des jugements très sévères sur certaines unités et leurs chefs ; il ne travaillait pas dans la dentelle et cela devait lui faire beaucoup d'ennemis.

De son côté, Vanecke, toujours volontaire pour des patrouilles dangereuses ramena des prisonniers et des renseignements.

A la fin du mois de septembre, la division adopta une attitude défensive et dut tenir un front de l'Isle-sur-le-Doubs jusqu'à la frontière suisse de Villars (*lès-Blamont* ?). Le 4ème escadron porta son P.C. à Montécheroux avec le 1er peloton Buret. Le 2ème (Roblot) était à Chamesol avec le peloton de reconnaissance Vernant affecté à l'escadron. Seul, le 3ème peloton (de la Rivière) était détaché au loin, vers Crozey-le-Grand et l'Isles-sur-le-Doubs. Nos tirailleurs furent dirigés sur Toulon au fur et à mesure de leur relève par de jeunes engagés. Libard vit partir son fidèle ordonnance remplacé par un bon jeune homme d'origine polonaise nommé Zaepfel qui se révéla rapidement d'un dévouement à toute épreuve;

Le mois d'octobre fut calme, l'ennemi ne réagissant que par quelques tirs d'artillerie et fut mis à profit, d'abord pour instruire les jeunes recrues qui remplaçaient nos artilleurs noirs et par des reconnaissances diverses ainsi que par des tirs sur des objectifs repérés, en particulier des clochers qui servaient d'observatoire aux Allemands. Le 1er peloton se chargea du cocher d'Ecurcey et le 2ème peloton de celui des Roches-lès-Blamont. On tira aussi sur des lièzières de bois ou sur des cabanes où l'on avait observé des mouvements suspects. Cela amusait bien les soldats qui rebaptisèrent le régiment en "chasseur de clochers". L'instruction reprit ses droits et même la formation "Z", c'est-à-dire la défense contre les gaz de combat. Mettre les masques en position de protection avait toujours donné lieu à des plaisanteries d'un goût douteux mais conduire un véhicule et surtout un char, tirer à la mitrailleuse avec le masque n'est pas si facile ! Le 7 octobre eurent lieu un service à la mémoire des morts du régiment et aussi une conférence sur la lutte contre les gaz. Pour économiser les transports - l'essence était rare - Libard adressa à ses chefs de peloton un ordre assez bizarre leur enjoignant d'envoyer des sous-officiers ou des gradés << à la fois catholiques et capables de diffuser l'instruction Z >> !...

Dans le secteur du 4ème escadron on avait trouvé un char "Panther" culbuté sur le côté et incendié par son équipage. Libard décida donc de s'en servir pour un exercice de tir au "Rocket gun". Cet exercice plut beaucoup à Radada et on en tira d'utiles renseignements. C'était extraordinaire de voir comment la charge creuse perceait de part en part un blindage de 10 cm en acier nickel-chrome ! Le trou était petit mais les dégâts à l'intérieur devaient être effrayants (v. photo en annexe).

La relève de nos tirailleurs noirs était achevée et le régiment toucha assez de jeunes engagés F.F.I. et de renforts d'Afrique du Nord pour constituer un 5ème escadron - d'infanterie - aux ordres du capitaine Villain, nouvellement affecté. Cette stabilisation nous amena aussi, bien sûr, d'autres visiteurs. Le général de Lattre se fit présenter ses anciens élèves de Douera. Il était accompagné des généraux Béthouart (corps d'armée), Valléry (division) et Morlière (infanterie divisionnaire). On apprit aussi un accident de tir lamentable qui s'était produit à la compagnie du frère de Radada qui commandait le 4ème escadron avant Libard, accident qui avait fait un mort et une dizaine de blessés. Le jeune frère de Radada avait eu l'idée saugrenue de perfectionner une grenade à fusil en l'entourant de fil de fer. Le résultat fut qu'elle avait éclaté au milieu des spectateurs et provoqué en ce qui le concernait, un éclat dans le front au sujet duquel le pronostic était réservé. Le pauvre Radada resta plusieurs jours à son chevet et il en profita aussi pour visiter Vaneck blessé dans son A.M. qui avait fait une chute de trois mètres, faisant un mort. Libard se demandait si le régiment ne battait pas les records d'accidents car il y avait vraiment trop de malchance !

A Montéréchoux la vie tranquille continuait mais on se doutait que les généraux préparaient quelque chose. Le cantonnement était confortable heureusement car la neige fit son apparition et le pays était renommé pour son climat rude. Le Lt Binet logeait chez le curé avec son aspirant. Il avait bien choisi car dans cette province très catholique, les presbytères étaient généralement de belles maisons et on n'y manquait de rien. Cependant le curé était inquiet. Il trouvait que, depuis quelques temps, son eau avait mauvais goût. Il buvait l'eau d'une citerne qui recueillait l'eau du toit. Horreur ! Une enquête discrète révéla que ce cochon d'aspirant, habitant dans la mansarde et trop paresseux pour se rendre aux toilettes, pissait par la fenêtre sur le toit. Bon ordre y fut mis et on ne sait si le curé apprit jamais un jour la redoutable vérité !...

Enfin, le 11 novembre, ce fut le branle-bas de combat ! Il neigeait pourtant, le paysage était tout blanc et on n'y voyait pas grand' chose. Mais le bruit courut que le général de Gaulle et M. Churchill étaient au Lomont pour suivre le spectacle de l'attaque. Le général Magnan, qui commandait la 9ème D.I.C. avait prévu un groupement dans la boucle du Doubs placé sous les ordres du colonel Bourgand qui disposerait de l'escadron de reconnaissance et des 2ème et 3ème escadrons de T.D. A l'est, entre le Doubs et la frontière suisse, c'était le général Morlière, commandant l'infanterie divisionnaire de la 9ème D.I.C., qui commanderait l'attaque. Il disposerait du 9ème zouaves et du 6ème tirailleurs marocains ainsi que du 4ème escadron de Libard. Mais les pelotons étaient un peu mélangés par suite des missions antérieures. Le 3ème peloton La Rivière du 4ème escadron était toujours loin, à l'ouest de Dambelin. Pour compenser, Libard reçut le peloton de Cussac du 2ème escadron. On avait évidemment voulu éviter un ballet de chars sur les mauvaises routes. Au fond, cela n'avait guère d'importance puisque les pelotons étaient affectés à des bataillons d'infanterie. Libard avait l'impression désagréable qu'il ne servait à rien, du moins pour mener la bataille puisque ses pelotons étaient dispersés, à la disposition des zouaves ou des Marocains et qu'en plus, Radada intervenait par-dessus tout le monde pour animer le combat. En fait, il fallait bien veiller à ce que les ordres soient précisés, les itinéraires reconnus, les liaisons radio organisées, le ravitaillement acheminé en temps voulu aux endroits choisis. Sans parler du dépannage qui allait être très sollicité ainsi que du déminage dont il fallait suivre avec soin la progression. En outre, Libard veillait à ce que le colonel d'infanterie et les chefs de bataillon utilisent correctement ses engins. En principe, c'était la défense anti-chars qui avait la priorité mais en fait, s'il n'y avait pas de chars ennemis, les T.D. jouaient le rôle de canons d'assaut au profit des fantassins en accompagnant leur attaque. Les équipages ne rechignaient pas devant cette besogne dont ils appréciaient l'efficacité redoutable et quelques uns auraient eu même tendance à forcer en négligeant le danger d'une pièce anti-char ennemie et surtout celui des champs de mines qui étaient très nombreux car les Allemands avaient mis à profit la pause du mois d'octobre pour les multiplier : mines anti-chars sur les chemins et mines anti-personnel se rencontraient un peu partout !

Libard remarqua aussi que les T.D. rendaient de grands services à l'infanterie grâce au luxe de leurs transmissions. Tel capitaine qui n'avait plus de liaison avec son chef de bataillon sera dépanné par le lieutenant de T.D. par l'intermédiaire de son capitaine dont le P.C. jouxte celui du chef de bataillon. Libard lui-même, avec son A.M. 608 entrait facilement en contact avec les colonels de l'arrière et les voisins. Quelques petites difficultés pouvaient se produire quand la nuit survenait. L'infanterie voulait bien conserver les T.D. dans ses points d'appui tant était rassurante la présence de ces mastodontes bien armés. Libard était d'un avis différent : la nuit, les T.D. ne servaient à rien mais ils étaient très vulnérables au cas où un brave *feldgrau* s'approcherait suffisamment près pour les tirer au "panzerfaust", balancer une mine magnétique ou même une

grenade dans la tourelle-baquet. Il insistait donc toujours pour ramener ses T.D. un peu à l'arrière la nuit au risque d'être taxé de prudence excessive. Les T.D. étaient rapidement devenus très populaires auprès des fantassins qui, lors des progressions, n'hésitaient pas à grimper sur les chars.

Le 13 novembre tout était prêt et on s'attendait au déclenchement de l'offensive en dépit de la neige, du temps exécrable, de la visibilité nulle ! Mais à l'est, il ne se passa rien, pas plus d'ailleurs que le 14 où l'on entendit pourtant le canon se déchaîner à l'ouest où l'attaque avait commencé dans la boucle du Doubs.

Le 15, le temps s'éclaircit et le groupement "est" passa à l'attaque à 10 h. Le peloton Binet appuya l'attaque d'Ecurcey par le 9ème zouaves. Libard était de ce côté avec le brave colonel Aumeroux (de réserve !). Il alla faire un tour sur une crête pour voir d'un peu plus près Ecurcey sur lequel le 1er peloton avait déjà envoyé pas mal d'obus. Il était accompagné du petit Zaepfel dont c'était le baptême du feu et qui ne savait pas reconnaître les dépôts d'obus des arrivées. Libard lui en expliqua les différences si bien qu'il plongea un peu moins souvent ! On vit aussi les premiers prisonniers et Zaepfel appréciait de les voir bras en l'air, moins flambarde qu'il ne les avait vus lorsqu'il était F.F.I. Ecurcey fut pris sans coup férir.

À l'est, le peloton Roblot opéra avec le 1er bataillon du 6ème Marocains qui devait attaquer le bois des Trembles. Libard était inquiet car il ne pouvait entrer en communication avec lui. Pourtant, il avait installé son A.M. 610 pour faire le relais en un point bien dégagé. Il se rassura sachant que Radada avait décidé d'accompagner cette attaque. Par la suite, il apprit que l'infanterie manquait de mordant et que la première attaque avait échoué. Le lendemain, sans doute grâce à Radada qui avait pris l'affaire en mains, le bois des Trembles fut conquis mais deux chars du 2ème peloton avaient sauté sur des mines et étaient immobilisés. Le sergent Moinet et trois soldats blessés avaient dû être évacués. L'adjudant Labory, bien que blessé, était resté à son poste et, en rampant, était entré dans les chars par la trappe du plancher et avait tiré tous les obus qui restaient dans les deux engins. Le 3ème peloton du lieutenant de La Rivière opérait avec le 21ème R.I.C. du colonel Beurgand sur l'axe Pont-de-Roide - Bourguignon. Il appuyait, en particulier, la 5ème compagnie aux lisières de Vermondans et à la cité du Fourneau.

Dans cette action, le lieutenant Roblot, frère du chef du 2ème peloton fut tué et Libard dut annoncer la triste nouvelle. Heureusement, Michel Roblot que tout le monde surnommait "Jules", on ne savait pourquoi, était un vrai guerrier au moral solide. C'était aussi un ancien des chars car, en juin 40, il commandait un de nos meilleurs engins - le modèle "B 1 bis" - lors de la contre-attaque de Laon. Ingénieur agronome dans le civil, "Jules" était chef du service antiacridiens du Soudan. Libard salue au passage le respect des compétences par l'armée qui affecte un chasseur de sauterelles à un régiment de chasseurs de chars !

Pendant ce temps, Libard manœuvrait avec le 2ème bataillon du 9ème Zouaves qui attaquait Roches-les-Blamont. Le peloton de Cussac était à l'aile droite et le peloton Binet à l'aile gauche, le peloton de reconnaissance Venant travaillant au bénéfice de l'ensemble. La progression était pénible en raison de l'abondance des mines. Petrochilo, le chef du peloton de pionniers, démina plusieurs itinéraires. Il était aidé par un prisonnier d'origine polonaise qui s'était spontanément offert pour lui indiquer les champs de mines qu'il devait bien connaître. Il était accompagné d'un F.F.I. Cela ne l'empêcha pas de sauter lui-même sur une mine...

Cependant, le village de Thulay avait été atteint dans la matinée. Mais un 88 allemand avait réagi. La jeep de Binet avait été touchée, son chauffeur Hesnard tué et le brave petit soldat Amarot blessé. Binet était très affecté par la mort de son chauffeur; Il s'était forcément établi une certaine intimité entre les deux hommes...

Le peloton de Cussac rendit compte qu'il avait atteint Roches-lès-Blamont et, au début de l'après-midi, l'infanterie prit Hérimoncourt. Un peloton de reconnaissance et deux pelotons de Shermann passèrent sur la route et Libard en déduisit que la percée était faite et que la division blindée allait en commencer l'exploitation. On allait peut-être, enfin, faire un beau contact tourbillonnaire de blindés alors que jusqu'à présent, les T.D. n'avaient fait qu'appuyer l'infanterie de manière extrêmement efficace mais peu gratifiante pour les chefs, les pelotons étant distribués aux bataillons, les escadrons aux régiments et le capitaine s'occupant surtout de dépanner, de ravitailler mais aussi de conseiller et d'aider l'infanterie grâce à ses importants moyens de transmissions.

L'accueil des marsouins par la population d'Hérimoncourt fut extraordinaire mais rempli d'inquiétude Libard et ses officiers qui s'attendaient à un ordre de mouvement puisque les zouaves occupaient Hérimoncourt et Vaudoncourt et s'apprêtaient à poursuivre vers Beaucourt et Badevel. Comment pourrait-on récupérer les équipages qui étaient dispersés chez les habitants qui leur offraient à manger, à boire et... le reste ? Toutefois, le 18, Libard apprit que son petit groupement n'était plus à la disposition des zouaves mais devait rejoindre le régiment. Il récupéra aussi son 3ème peloton et perdit le peloton de Cussac qui rejoignit l'escadron Deysson. Le régiment était en réserve de division sauf le 2ème escadron qui fonça, avec le R.I.C.M. en direction du Rhin. Radada qui les accompagnait devait être à son affaire ! Le 19, le 4ème escadron alla cantonner à Dampierre-les-Bois et, par miracle, il ne manquait personne au départ, en dépit de l'attachement que manifestaient les habitants pour leurs libérateurs.

Libard qui s'inquiétait des deux chars du 2ème peloton restés immobilisés au milieu d'un champ de mines devant le bois des Trembles apprit avec tristesse que le sergent-chef Morvan et deux soldats avaient été grièvement blessés en venant les dépanner. Un détachement du 5ème escadron installé là pour garder les chars avait subi de lourdes pertes au moment du déminage : un sergent, un caporal-chef et deux soldats avaient été tués et trois autres blessés. C'était la première fois que

l'escadron affrontait les champs de mines qui étaient vraiment épouvantables pour les blindés mais aussi pour l'infanterie car l'ennemi utilisait en abondance des mines anti-personnel, non métalliques et qu'on ne pouvait découvrir avec des détecteurs de mines. Il prenait généralement soin de garnir ses champs de mines anti-chars avec des mines anti-personnel pour empêcher le travail des démineurs : une mission peu glorieuse mais terriblement dangereuse. Libard apprit que le colonel Charles était responsable d'un groupement comprenant la majeure partie de son régiment plus le 1er bataillon du 6ème R.T.M. et qu'il opérait sous les ordres de la 1ère D.B. du général du Vigier qui fonçait sur Dannemarie et Altkirch. On allait peut-être faire un vrai combat de chars !

En attendant, l'escadron organisa la défense du village de Faverois car on s'attendait à voir surgir l'ennemi depuis la région des étangs, de Suarce ou même de Seppois, ces villages ayant été pris par la 1ère D.B. ou le R.I.C.M. mais quittés ensuite car il fallait foncer vers Mulhouse et le Rhin. Le combat "tourbillonnaire" allait peut-être enfin, pouvoir commencer ! Libard vit partir le peloton Vernant pour Seppois et Ueberstrass. Le 3ème escadron de Petit Louis avec une compagnie de Marocains s'empara d'Ueberstrass et prit même Largitzen avec le peloton de reconnaissance d'Yvon et une compagnie de Marocains. A la fin de l'après-midi du 20 novembre, Friesen fut pris par le peloton Vernant, une compagnie de Marocains et un peloton du 3ème escadron. Le colonel installa son P.C. à Ueberstrass et Libard s'y rendit pour recevoir l'ordre d'occuper Seppois avec son escadron et une compagnie du 6ème R.T.M. Le 1er peloton s'installa au nord de Seppois avec une section de Marocains pour barrer l'axe de Largitzen. Le 3ème peloton et deux groupes de Marocains occupaient Seppois-le-Haut et barraient la route de Bisel.

Le 2ème peloton, réduit à deux chars était en réserve à la sortie ouest de Seppois. Le P.C. de l'escadron était dans une auberge, au carrefour de la route de Seppois-le Haut. La nuit fut sans histoire et au petit matin, le peloton Roblot avec ses deux chars, alla occuper le carrefour dit de "la centrale électrique" pour interdire la route d'Ueberstrass. Libard comprenait qu'il s'agissait de conserver libre l'axe de ravitaillement des divisions blindées qui exploitaient la percée vers Mulhouse et le nord. Il savait aussi que le R.I.C.M. et le 2ème escadron Deysson filaient vers le Rhin et que les Allemands allaient probablement essayer de couper ce cordon ombilical qui longeait dangereusement la frontière suisse. Effectivement, la journée du 26 novembre fut assez agitée. Seppois reçut un petit bombardement. Un obus tomba si près de son P.C. que Libard vit une machine à coudre provenant de la pièce d'à-côté traverser son bureau pendant qu'il rédigeait un compte-rendu. Le peloton Binet avait stoppé une attaque blindée venant de Lepuix-Neuf sur Réchézy. Le char *Tourane* de l'adjudant Leclercq s'était enlisé mais un gros char de type *Panther* avait été détruit par *Nha Trang*, le T.D. du sergent Collober qui ne pouvait plus tirer car il avait reçu un obus qui avait fait ricochet sur le masque, rendant hors d'usage l'appareil de pointage et la mitrailleuse de 50. Le sergent Collober, chef de char, le tireur Barcos et le chargeur Bacquerie, blessés, avaient été évacués. Le char, inutilisable, fut ramené à Seppois. Libard prit la liaison avec le capitaine couturier du R.I.C.M., à Réchézy, et qui lui raconta que Courtelevant avait été sévèrement attaqué, empêchant le 4ème escadron du 1er cuirassiers d'attaquer Lepuix-Neuf. Visiblement, tous les bois étaient infestés d'Allemands. On leur prêtait le désir d'aller en Suisse pour y être internés mais en réalité, ils étaient très agressifs. Le peloton Roblot qui n'avait plus que deux chars était face au bois et très souvent tirait sur des fantassins qui s'approchaient. Un *feldgrau* venu poser une mine anti-char sur la route fut tué. Il n'y avait pas d'infanterie autour des chars et les hommes, fatigués, étaient très nerveux. Au nord de Seppois, on se battait à Hirz bach et à Friesen mais Libard n'avait à ce sujet d'autre renseignement que les coups de canon qu'il entendait. Le capitaine Larrieu lui fit dire de prendre contact avec le groupement blindé de Beaufort mais c'est en vain qu'il rechercha des éléments de la 1ère D.B. Au moins jusqu'à la nuit car alors un contact plutôt fâcheux fut pris à la "centrale électrique" avec un détachement de cavaliers commandés par le Lt Henry, comprenant un char léger et un half-track. Roblot racontera qu'il avait entendu venir, sur la route d'Ueberstrass qu'il était chargé de garder, un engin blindé tirant de toutes ses armes devant lui dans les bois. Naturellement, les T.D. avaient tiré, immobilisant le char et incendiant le half-track qui suivait. Le bilan était lourd : le Lt Henry était tué et, dans le char, on comptait un blessé ; Dans le half-track incendié restaient trois morts tandis que trois blessés en sortaient. Libard, très ému de cette sanglante erreur, mena son enquête qui dégagait complètement la responsabilité de ses hommes. Le détachement Henry s'était arrêté à Ueberstrass où il avait pris contact avec le P.C. du R.C.C.C. Comme il désirait rejoindre les siens vers Réchézy, on lui avait formellement indiqué de passer par Seppois et de prendre liaison avec Libard avant de passer par le "carrefour de la centrale" gardé par le peloton Roblot. Au lieu de cela, Henry, en bon cavalier qui, selon la formule, "n'écoute pas, ne comprend pas et part au galop" avait foncé sur la route directe d'Ueberstrass au "carrefour de la Centrale", en traversant les bois occupés par les Allemands et il avait cru s'en sortir en filant à toute vitesse, en faisant feu de toutes ses armes ! On connaît la suite...

Le lendemain, Libard alla visiter ses deux pelotons à l'ouest de Seppois. Pour traverser le bois infesté d'Allemands, il jugea raisonnable d'emprunter, pour la première fois, son A.M. au lieu de la jeep. La route était coupée par des abattis et le brave petit Zaepfel sautait le premier pour aller dégager les arbres, heureusement pas trop gros qui lui barraient la route. La liaison avec le peloton Roblot était excellente et on ne risquait plus de mésaventure. Le spectacle du carrefour était épouvantable : le half-track achevait de brûler, répandant une odeur écœurante de chair carbonisée. Le point d'appui de la chapelle, occupé par le peloton Binet était renforcé d'un peloton de reconnaissance de chasseurs d'Afrique et des éléments du 5ème escadron. Au cours de la nuit, il avait repoussé des éléments d'infanterie adverse. Au jour, il patrouillait sur les itinéraires avec les A.M. des chasseurs. Le peloton Roblot, attaqué par des fantassins, réagit par des patrouilles qui tuèrent trois ennemis et ramenèrent deux prisonniers dont un blessé, porteur de deux bazookas.

Vers 17 h, le peloton Roblot fut attaqué à nouveau et un A.M. de chasseurs fut détruit au rocket. Entre temps, Roblot avait signalé trois chars ennemis vers Ueberstrass. Le peloton de reconnaissance Yvon fut envoyé en patrouille, perdit une jeep et revint avec deux blessés. Le bois de l'Oberwald était décidément bourré d'infanterie allemande qui cherchait à détruire nos armes et couper les routes. Libard était anxieux de consolider la défense de Seppois qui était évidemment le point fort à conserver à tout prix. Il disposait pour cela d'éléments variés : entre le 3ème peloton de La Rivière et les éléments

du P.C. de l'escadron, un peloton de chasseurs d'Afrique, des éléments du bataillon de Marocains et, plus tard, d'un détachement du 5ème escadron. C'était surtout l'infanterie qui faisait défaut afin de protéger le chars, surtout la nuit, des incursions des patrouilles ennemies toujours armées de "bazookas" et autres "panzerfaust".

La journée du 23 fut mise à profit pour remanier le dispositif : d'abord, relever les rescapés du 2ème peloton qui n'en pouvaient plus et qui furent placés en réserve au milieu de Seppois. Ensuite, relever le 1er peloton par le 3ème et organiser deux points d'appui à la chapelle (It de la Rivière) et à l'étang Neuf (aspirant Prudham) avec des éléments du 5ème escadron en vue de contrôler fermement l'axe Courtelevant-Seppois et empêcher l'ennemi niché dans le bois de Gerschwiller de venir couper la route. Avant de partir, le 3ème peloton fit deux prisonniers à la lisière NE du Gobewald et le 1er peloton poursuivit des Allemands sur la route d'Ueberstrass et ramena leurs bagages.

A la nuit, Libard vit arriver avec satisfaction quarante hommes de F.F.I. qui renforcèrent le point d'appui de la chapelle et soixante-dix autres qui se rendirent au point d'appui de l'étang Neuf : c'étaient les premiers éléments du 152ème R.I. qui venait relever les Marocains.

En rentrant à son P.C., Libard constata avec soulagement que Seppois était bien défendu avec un groupement blindé. Il songea *in petto* qu'il arrivait un peu tard car le régiment, la veille, avait défendu victorieusement le village de Friesen contre un bataillon ennemi appuyé par sept *jagdpanthers* avec seulement un peloton de T.D. du 3ème escadron, une partie du peloton de reconnaissance Vernant et une compagnie de Marocains qui avait déjà bien souffert ! Au début de l'attaque, l'ennemi avait marqué des points : le char du sergent Le Guen avait été touché, le sergent qui tirait avec la mitrailleuse de 50 fut tué cependant que le pilote, bien que blessé, ramenait son char à l'abri. Le colonel Charles rameuta le peloton Roussel du 3ème escadron qui arriva à toute vitesse et intervint sur les lisières du village que l'ennemi tentait de déborder. Le T.D. de Percot immobilisa un *jagdpanther* qui s'avancait dans la rue principale grâce à un coup miraculeux dans la fente de visée du conducteur qui fut tué. Le reste de l'équipage évacua le char sous le tir de l'infanterie. Le Lt Roussel, un brave légendaire, tira lui-même au rocket sur un *jagdpanther* qui progressait dans les prés. Le pilote, en essayant de faire demi-tour, enlisa son char que l'équipage dut abandonner. L'ennemi le détruisit aussitôt au 88. Le Lt Vernant combattait vers la gare. Il emmena une patrouille armée de rocketsguns et détruisit deux canons de 37. Le T.D. de Bouch'is tira sans arrêt mais ce brave tomba décapité par un obus. Son équipage continua le combat. Les tirailleurs marocains qui commençaient à faiblir se remirent en confiance et reprirent totalement le village de Friesen. Les énormes chars allemands de 45 t ne purent s'aventurer dans un terrain aussi lourd. Binet, avec ses T.D. de 30 t l'avait éprouvé lui aussi près de Courtelevant ; néanmoins, un de ses T.D. avait pu désembourber un char léger de cavaliers.

Les liaisons n'avaient pas toujours été faciles avec les cavaliers de la 1ère D.B. et Libard en avait souffert mais finalement, le régiment, sous forme de "groupement Charles", avait bien rempli sa mission puisque ce jour-même, le général du Vigier vint à Ueberstrass féliciter "Hirsute" (c'était l'indicatif radio du régiment qui servait à désigner familièrement le colonel, Libard étant lui-même désigné par l'appellation "Hirsute 4").

Le groupement Charles passa sous les ordres de la 5ème D.B. avec la même mission. L'ennemi ne s'avouait pas encore vaincu ; il agissait encore avec ses mortiers et sans doute avec ses chars qui lui servaient d'artillerie. Il fallut donc nettoyer les bois et dégager complètement la route par où passait le ravitaillement des deux divisions blindées. Le 3ème peloton participa à ce nettoyage dans la région des étangs et reçut de nombreux tirs de mortiers ; il y eut un blessé au 5ème escadron.

Au sud, dans le bois de Gerschwiller, l'ennemi se montrait très actif. Alors que deux bataillons du 6ème R.I.C. avaient pu passer pour aller jusqu'au Rhin rejoindre le R.I.C.M., la route fut coupée et le 3ème bataillon du cdt Gauvin fut obligé de monter une attaque pour nettoyer le bois et libérer la route qui longeait la frontière suisse. Dans cette action, Mme Rouquette, chef de la 2ème cie du 25ème bataillon médical eut une conduite particulièrement héroïque. Blessée et capturée par les Allemands, elle s'imposa si bien à eux qu'elle obtint qu'ils la libèrent avec six conductrices dont trois étaient blessées. Ells ramenèrent aussi le corps d'un médecin-capitaine qui venait d'être tué. Déjà, le 24 novembre, entre Courtelevant et la centrale électrique, deux ambulancières avaient été tuées et trois autres blessées. Grâce à Danis, le tireur du char *Mékong* dont on parlera à l'occasion de la prise de Durlach, Libard reçut une abondante documentation sur l'inauguration, le 21 novembre 1991, en présence de la maréchale de Lattre de Tassigny, d'un monument à la mémoire des ambulancières du 25ème bataillon médical, élevé entre Réchésy et la centrale électrique.

Seppois reçut des obus, peut-être d'un *jagdpanther* puisqu'un T.D. reçut un coup direct qui ne détruisit que les bagages. Un autre coup atteignit une grange et le T.D. qui se trouvait à côté eut un épiscopat cassé et les bagages endommagés. L'Oberwald donnait encore du fil à retordre. Les T.D. bombardèrent ses lisières tandis qu'un peloton de reconnaissance, une compagnie de Marocains et un détachement de pionniers démineurs progressaient lentement. Un bataillon du 152ème R.I. reprit l'opération à son compte et nettoya le bois.

Le soir, le 4ème escadron se regroupa à Seppois et garda les issues vers Courtelevant et Ueberstrass. La responsabilité du village était assurée par le colonel commandant le 11ème chasseurs d'Afrique (celui-là même qui avait fait l'instruction du R.C.C.C. à Martimprey-du Kiss).

Le 25 novembre, l'escadron fit mouvement vers Ueberstrass et Friesen en vue d'appuyer l'attaque sur Hindlingen. Les Marocains du groupement Charles avaient été relevés par un bataillon du 152ème R.I. (F.F.I.). Une compagnie de ce bataillon fut accrochée au SO de Friesen et subit des pertes. Le 1er peloton fit trois prisonniers : un sergent qui disait

commander une compagnie, un caporal-chef et un caporal. Le groupe de pionniers du 1er escadron qui patrouillait dans l'Oberwald ramena dix-huit prisonniers dont deux sous-officiers. Il semblait que l'infanterie qui nous entourait était plutôt désireuse de se rendre.

Le soir, un nouvel accident lamentable frappa l'escadron : le jeep de dépannage, après avoir travaillé à Ueberstrass, dut rentrer à la nuit à Seppois où se trouvait encore la base de l'escadron. Le sergent-chef Marcy était un excellent dépanneur mais il ne savait pas lire une carte. Il se trompa de chemin, prit la route de la centrale électrique, de sinistre mémoire et, après la maison forestière, s'engagea dans les bois et sauta sur une mine. Le caporal-chef Ipert, conducteur de la jeep, bien que fortement commotionné, revint à Ueberstrass donner l'alerte. Aussitôt, l'aspirant Séguier et quatre hommes furent volontaires pour accompagner les brancardiers qui ramenèrent les corps de Marcy et du soldat Lebrun. La patrouille récupéra aussi un rocketgun mais la jeep, la mitrailleuse et tout le matériel étaient hors d'usage.

Vers 20 h 30, le 1re peloton fit encore trois prisonniers, un sergent, un *obergefreiter* et un *gefreiter* qui débouchaient de la crête ouest du village. Libard se dit qu'heureusement Radada était bien loin sinon, il aurait fulminé contre le manque d'instruction des soldats du régiment. Hirsute avait de ses nouvelles, en particulier par le colonel Le Pulloch qui commandait le R.I.C.M. puisqu'il avait accompagné le 2ème escadron Deysson qui manœuvrait avec le R.I.C.M. avec pour objectif le Rhin !

On apprit ainsi que, pendant qu'on se battait à Friesen, le 2ème escadron était déjà à Kembs et à l'Ile-Napoléon. Le Lt Rambaud de l'escadron de reconnaissance avait été blessé. Mais c'est à Bartenheim qu'avait eu lieu la dure bataille car les Allemands de l'école de sous-officiers de Colmar avaient contre-attaqué, perdant deux chars Panther et d'autres blindés mais le 2ème escadron y avait laissé deux T.D., cinq morts et sept blessés. A l'Ile-Napoléon, le Lt de Cussac avait été grièvement blessé. Le capitaine de Cambourg avait patrouillé vers Kembs et Loéchlé mais à Bartenheim, la bataille avait repris avec de nouvelles pertes. Le 2ème escadron se réorganisa avec seulement deux pelotons de quatre T.D.. Le R.I.C.M., du moins, pouvait s'enorgueillir d'avoir trempé son fanion dans le Rhin.

Notre escadron, de son côté, avait poursuivi sa progression vers Dannemarie avec le groupement Charles. Le 2ème peloton, à deux chars, était à St-Léger avec le peloton Vernant, le 3ème à Manspach, le 1er à Strueth et le P.C. d'Hirsute à St-Ulrich. On circulait beaucoup : le 2ème peloton dut aller protéger les convois de la 9ème D.I.C. à Largitzen et rejoindre ensuite Dannemarie où s'était finalement installé le P.C. du régiment. Le peloton de pionniers de l'escadron de reconnaissance établit une passerelle sur la rivière, entre Manspach et Dannemarie et y fit encore cinq prisonniers dont un sous-officier.

L'escadron resta une journée en position d'attente à Manspach et le 29 novembre, il alla stationner à Waltenheim où le rejoignirent des éléments du 2ème escadron ainsi que le Lt Vian, officier dépanneur qui vint travailler sur les chars rescapés du Lt-colonel Larroque. Le régiment était en réserve de la 9ème D.I.C. qui était chargé de la défense de la région sud et est de Mulhouse. On se battait encore très fort dans la forêt de le Harth. Le peloton Thiry se battait au Pont de Bouc et au carrefour Gambetta. Il eut deux blessés et un char avarié. Le peloton de la Rivière fut envoyé à Eschentzwiller, à la disposition du 23ème R.I.C. Le 3 décembre fut un jour sombre pour l'escadron : au cours du repli du point d'appui de Gambetta, le peloton de l'adjudant-chef Thiry dut abandonner le Dodge de son groupe de protection et deux chars, après les avoir détruits. Un sergent-chef de char et un soldat furent tués, un autre blessé. Pendant ce temps, le peloton de la Rivière s'était porté à Rixheim et le peloton Roblot à Jettingen.

Le 4 décembre, le peloton Binet se porta à Landser, à la disposition du 21ème R.I.C. et le 5 à Zaessingue en vue d'une contre-attaque éventuelle. Libard aurait eu envie de se demander ce qu'il faisait dans un tel dispositif s'il n'avait de nombreuses besognes peu glorieuses mais urgentes comme le ravitaillement et l'entretien des chars. Il porta son P.H.R. (peloton hors rang) à Jettingen pour agir au mieux. Binet n'avait que deux chars de disponibles et Roblot un seul ! Les travaux d'entretien furent poussés activement mais, en raison de l'état d'alerte, les travaux importants comme les changements de chenilles ne pouvaient être envisagés. Un incident burlesque se produisit lorsqu'un T.D. manœuvrant maladroitement, en voulant s'abriter sous une grange, renversa un des poteaux, provoquant l'écroulement du toit ; il n'y eut pas de blessé car le pilote était bien à l'abri dans sa caisse mais le nettoyage du char ne fut pas triste, la tourelle étant remplie des débris de la toiture ! Heureusement que Radada n'était pas là pour fulminer contre l'instruction insuffisante de ses conducteurs.

Le 7 décembre, ce fut au tour du 3ème escadron de partir pour Sierentz afin de participer avec le 6ème R.I.C. du colonel Salan à l'attaque contre Loéchlé. L'action principale eut lieu le 10 décembre. Le groupe de l'aspirant Popaert eut ses deux T.D. détruits par un 75 PAK (trois hommes tués, lui-même blessé ainsi que six sous-officiers et hommes de troupe). A la nuit, Loéchlé était nettoyé et l'escadron y passa la nuit. Par la suite, il alla stationner à Steinbrunn-le-Bas et "Petit louis" qui avait son P.C. à Kappelen partit en permission ! Cette nouvelle fut accueillie avec faveur par tous et en particulier par Libard qui n'avait pas revu Paris depuis le 10 mai 1940 et qui pensait que son tour viendrait, en dernier, bien sûr, puisqu'il était le plus jeune capitaine. Pour l'instant, il fut question d'une action en direction de Wittelsheim et le régiment fit mouvement vers Spechbach-le-Bas. A cette occasion, Libard récupéra son 3ème peloton la Rivière et reçut une pleine remorque de chenilles de rechange. En outre, le 2ème peloton dut envoyer des équipages pour percevoir deux T.D. Les convois routiers devaient être bien organisés et respecter strictement les horaires car les routes étaient en très mauvais état et, aux passages délicats comme un pont provisoire, le créneau horaire était très juste et il ne fallait pas le manquer !

Le 15 décembre, on apprit que la grande opération était remise mais que le 4ème escadron devait appuyer une attaque du 21ème R.I.C. vers le bois de Nonnenbruch et la route Thann-Mulhouse. Ce fut l'occasion de nombreuses

reconnaisances d'itinéraires au NE de Schweighouse et vers le couvent d'Oelenberg. Ces reconnaissances étaient fastidieuses car il fallait souvent quitter la jeep pour continuer à pied. On ne savait jamais où se trouvait l'ennemi et pas toujours les amis ! Dans toute la région, on signalait des infiltrations ennemies et les colonels, qui redoutaient les actions des chars, appelaient sans cesse les pelotons T.D. à la rescousse. Comme l'escadron cantonnait dans le même village d'Hirsute, c'était le moment de soigner le service des sentinelles et de multiplier les rondes de sous-officiers et d'officiers ! A de nombreux signes, Libard devinait que l'offensive s'effritait et qu'on allait plutôt s'installer sur une position défensive autour de Mulhouse qui n'était d'ailleurs pas complètement libérée.

Le 4ème escadron resté à la disposition du 21ème R.I.C. du colonel Bourgaud, alla s'installer à Rixheim. Le 3ème peloton devrait s'installer à l'Ile-Napoléon dès que le 3ème bataillon du 21ème R.I.C. aurait relevé les zouaves. Le 2ème escadron de Deysson s'installa à Zimmersheim à la disposition - pas plus fier pour cela - du colonel Fabien commandant le régiment de F.F.I. de Paris. Le reste du régiment était dans Mulhouse avec le colonel, en particulier l'escadron de reconnaissance qui effectuait de nombreuses patrouilles.

Noël se passa à Rixheim au milieu d'une population sympathique qui accueillait favorablement les soldats. Le petit Zaepfel, l'ordonnance de Libard, pouffait de rire en racontant la "corvée de charbon" : dans une ferme voisine, une jeune fille, pleine d'attentions pour les soldats qui cantonnaient chez ses parents, se faisait régulièrement accompagner à la cave pour remplir le seau à charbon. Comme elle avait très bon cœur, ce n'était pas toujours le même qui se dévouait et tout le monde en était content !

L'Ile-Napoléon reçut un petit bombardement et un blessé fut évacué. La neige se mit à recouvrir tout le paysage, les jeeps, les A.M. et les chars. Effectuer une liaison de nuit, jeep en black-out, était vraiment sportif : on ne distinguait pas la route des champs voisins et comme Boutet, le chauffeur de Libard, avait tendance à s'endormir, il lui prescrivit de chanter. Boutet objecta qu'il ne savait pas le faire et son officier de répliquer : «< Aucune importance, je vais t'apprendre un ou deux refrains que tu chanteras très fort >>. C'est qu'il pensait qu'en dépit de l'offense faite à la musique, cela valait mieux que d'aller au fossé.

Dans la nuit du 27 au 28 décembre, une énorme explosion se produisit dans la mairie d'Habsheim qui servait de P.C. au colonel Fabien, le tuant ainsi que plusieurs officiers de son état-major et détruisant partiellement la mairie. On crut d'abord à un sabotage et l'escadron de reconnaissance envoya une patrouille. L'enquête révéla qu'il s'agissait d'un accident. Le *hobby* du colonel était, paraît-il, de désosser les mines pour voir "comment ça marche". Il se serait attaqué à une grosse mine anti-char de forme rectangulaire ... et on connaît la suite. Radada aurait sûrement condamné le manque d'instruction militaire du colonel mais cela ne l'empêcha pas de voir donner son nom donné à une station de métro; les héros ne choisissent pas toujours leur mort !

A cette occasion, les camarades du 2ème escadron racontaient des histoires surprenantes sur les habitudes des soldats du colonel. Il y avait d'abord quelques femmes, ce qui suscitait l'envie des marsouins qui ne connaissaient, pour leur part, que les ambulancières. Quand il faisait beau, on jouait volontiers au foot-ball en négligeant beaucoup le service des sentinelles. Pourtant la ligne de front était facile à repérer : c'était le canal de Huningue mais les patrouilles allemandes n'en tenaient aucun compte et étaient très à l'aise dans la forêt de la Harth...

Les escadrons du R.C.C.C. et du R.I.C.M. qui étaient en réserve dans les villages à bonne distance de la forêt furent invités à établir un important système de sentinelles, de rondes et d'alertes alors qu'ils se considéraient comme bien tranquilles, loin du front. Cela n'empêcha pas le dépannage de l'escadron du capitaine Couturier, du R.I.C.M. d'être enlevé en pleine nuit par une audacieuse patrouille allemande qui avait franchi le canal et s'était enfoncée de 4 ou 5 km dans les lignes du régiment Fabien. La patrouille emmena avec ses prisonniers un jeune garçon qui avait été témoin pour l'empêcher de donner l'alerte mais, délicate attention, elle le renvoya avant de retraverser le canal, avec un mot de compliment pour le capitaine Couturier !

La fin de l'année fut bien calme pour le régiment ; le 2ème escadron effectua quelques tirs de harcèlement vers Hombourg et Ottmarsheim et l'escadron de reconnaissance effectua de très nombreuses patrouilles de jour et de nuit dans Mulhouse.

Le 5 janvier, après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi tenta sans succès un coup de main sur l'Ile-Napoléon mais le peloton Prudham eut deux chars, une jeep et un Dodge endommagé. Il ne s'avouait toujours pas vaincu et le 9 janvier, après une forte préparation d'artillerie, il attaqua notre tête de pont de Lutterbach mais il fut sévèrement ébréché et se retira avant que le 3ème escadron ne puisse intervenir.

Dans le courant du mois de janvier, l'escadron de reconnaissance et les pionniers du Lt Pétrouchilo reconnurent des passages pour le franchissement de la Doller. Le 19 se prépara une grande attaque pour réduire cette poche de Colmar, dernière portion du territoire alsacien occupée par les Allemands. Le 4ème escadron fut chargé de faire du tir indirect et reconnut donc les positions des batteries au nord de Rixheim. Libard qui se souvenait des écoles à feu de Fontainebleau était à son affaire. Les tirs étaient soigneusement préparés et quelques coups de réglage furent bien observés par les artilleurs. Les tirs étaient prévus à l'aube, juste avant le débouché de l'infanterie. Le froid était vif et la plaine couverte de neige. Les équipages durent passer la nuit à proximité immédiate de leurs engins et, par gentillesse, le maire avait fait ouvrir une belle maison inoccupée depuis longtemps pour permettre à Libard de coucher dans un lit. Mais comme il gelait très fort, aussi bien à l'intérieur de la maison, inoccupée depuis longtemps qu'à l'extérieur, la nuit fut plutôt pénible. Il n'était pas question de se déshabiller. Il fallait plutôt bien se couvrir avant de se glisser sous le gros édredon rouge ! Et le matin du 20 janvier, le brave petit Zaepfel apporta à son officier du jus, encore un peu chaud et de l'eau chaude pour se raser. Celle-ci n'était plus du

tout chaude mais pas encore gelée. Qu'importe ! A 7 h, le tonnerre se déclencha et l'escadron, l'équivalent d'un groupe de 75, expédia cinq cents coups d'explosifs pour renforcer la préparation d'artillerie.

C'est le 3ème escadron qui attaqua avec un bataillon du 6ème R.I.C., un bataillon du 23ème et un escadron de Shermann. Les blindés étaient sous le commandement de Radada qui, pour l'opération, était l'adjoint du général Salan. Les chars avaient passé la rivière sans trop de difficulté mais l'infanterie, qui avait traversé à gué, souffrait beaucoup du froid. Cependant, la fabrique d'explosifs de Meyershof fut conquise, non sans peine, mais le lendemain l'ennemi contre-attaqua avec des blindés, probablement ceux de la brigade Feldernhalle qui avait déjà combattu à Friesen et à Courtelevant. Elle possédait des Jagdpanther que les T.D. prenaient très au sérieux. Le général Salan demanda des T.D. supplémentaires et c'est le peloton Courtois du 2ème escadron qui partit à Boutzwiller. On apprit que le peloton Davion avait perdu un char sur une mine. Les T.D. avaient beaucoup de mal à tirer sur les chars ennemis, la visibilité étant très mauvaise. L'escadron de reconnaissance prépara des équipes de rocketguns. Le village de Kingersheim fut pris, plusieurs chars allemands détruits. Le 3ème escadron avait perdu un tué et cinq blessés mais il avait capturé dix-neuf prisonniers. Le jour suivant, un aspirant et neuf sous-officiers et hommes de troupe furent blessés mais plusieurs blindés ennemis avaient été détruits. Enfin, le 24 janvier, jour de gloire pour Radada, le groupement perdit cinq blessés mais captura cinquante prisonniers dont le commandant de la brigade Feldernhalle ! Et c'est précisément le jour où il fut nommé colonel à titre exceptionnel !! Libard qui suivait ces événements avec enthousiasme, se demanda si on allait faire bientôt appel à son escadron car la conquête des cités des puits de potasse avait l'air plus difficile que prévu. Le command-car de Radada sauta sur une mine et fut gravement endommagé mais l'équipage était indemne. Personne n'en fut surpris car le colonel avait la "baraka".

Le 30 janvier eut lieu l'attaque du village de Wittenheim par le bataillon Communal du 6ème R.I.C. et les pelotons Roussel et Davion du 3ème escadron. L'infanterie atteignit facilement les lisières sud et est mais eut beaucoup de mal à nettoyer le village malgré l'aide efficace des T.D. qui perdirent deux tués, quatre blessés dont un sous-officier et quatre blessés non évacués. Deux T.D. avaient été endommagés. On constata avec plaisir qu'ils faisaient sauter les *schumines* sans inconvénient pour leurs chenilles. Les pionniers de Pétrichilo relevèrent trente *schumines* et six *tellermines* qui, elles, étaient très efficaces contre les trains de roulement. Les pelotons du 4ème escadron vinrent relever ceux du 2ème et se préparèrent à attaquer la cité Ste-Barbe. Cette attaque eut lieu le 2 février. Il faisait -15° la nuit et tout était couvert de neige. C'est le bataillon de la Bollardière (I/21° RIC) qui effectua l'attaque principale avec le peloton de l'adjudant-chef Thiry en partant du bois de Jungholz. Le II/21°RIC du chef de bataillon Witthouse attaqua depuis Wittenheim en direction du nord avec les pelotons Binet et Roblot, tous deux réduits à deux chars. Libard partit en jeep pour faire la liaison avec de la Bollardière et, au milieu d'un brillant espace de neige, il reçut quelques obus qui le décidèrent à poursuivre à pied, après avoir envoyé le chauffeur Boutet mettre à l'abri dans une ferme. Dans la cité, comme d'habitude, ce fut le combat de maison en maison avec des snipers dans les étages et des mines un peu partout. Le sergent Lhuilerie, dans sa tourelle, fut tué d'une balle au front. Le Lt Ricour qui sortait de l'hôpital et qui était venu volontairement aider l'adjudant-chef Thiry avait repéré un engin allemand. Il alla chercher un T.D. et, pendant sa mise en batterie, reçut en pleine poitrine un obus perforant d'un 75 PAK qui se dévoilait. L'adjudant Thiry était blessé mais le T.D. avait pu tirer et immobiliser l'engin ennemi qui continua néanmoins à tirer. L'aspirant Séguier manœuvra pour détruire cet engin mais son char fut touché deux fois. Le soldat Thirriat fut blessé et un début d'incendie obligea l'équipage à abandonner le T.D. Ce combat singulier tourna donc, en apparence, à l'avantage de l'ennemi car les chefs de peloton ne pouvaient plus manœuvrer.

Binet n'avait plus qu'un char et Roblot n'en avait toujours que deux depuis le bois des Trembles ! Du coup, on fit appel au 2ème peloton de la Rivière qui possédait encore trois chars pour accompagner le II/21°RIC qui, le lendemain, attaqua Pulversheim. Radada laissa prudemment le "reste" du 4ème escadron en anti-chars à la cité Ste-Barbe (avec trois chars seulement !). Entre temps, Libard avait téléphoné à sa jeep pour qu'elle vienne le rejoindre, mais sans succès. Il apprit que le pauvre Boutet qu'il voulait mettre à l'abri, avait déclenché un bombardement sur la ferme et avait été blessé à la cuisse. Perdant son sang en abondance, il avait réussi à regagner Wittenheim et, en arrivant, n'avait pu dire que ces quelques mots : << Surtout, il faut aller chercher le capitaine ! >>

Le dimanche 4 février, Binet, cantonné dans l'école avec son peloton réduit à un seul T.D. eut la surprise de voir arriver le père de Milleville, aumônier du régiment qui offrit de célébrer la messe dans l'école nonobstant des tirs de *niebelwefer*, sortes d'"orgues de Staline" qui tiraient des fusées avec leurs six tubes. Ces projectiles arrivaient en faisant un bruit effrayant. Radada arriva alors et s'avança pour recevoir la communion, ce qui surprit beaucoup les assistants qui connaissaient son courage légendaire mais pas sa foi ardente.

Pendant ce temps, le 3ème peloton de la Rivière qui était à Pulversheim effectuait des tirs sur deux observations ennemies repérées et Libard reconnaissait l'itinéraire que devait emprunter le peloton de T.D. pour appuyer l'attaque de la cité Ungersheim, inutilement d'ailleurs (mais combien de reconnaissances n'ont abouti à rien !) car l'infanterie attaqua de nuit et les T.D. ne pouvaient y participer.

Le 5, de la Rivière était à Ungersheim d'où il tira sur le château d'eau et l'église d'Ensisheim puis dans les bois de Reguisheim d'où il tira sur les lisières du village. Binet, qui avait emprunté l'A.M. 610 de l'escadron pour effectuer la reconnaissance de positions de batteries destinée à appuyer l'attaque d'Ensisheim subit un tir d'artillerie vers la ferme St-Georges. L'A.M. reçut un obus qui le mit hors d'usage. Le soldat Maubert, blessé, fut évacué, le soldat Chevreau et le Lt Binet, légèrement blessés, restèrent à leur poste. Finalement, le bataillon Sizaire (II/21°RIC) franchit l'Ill la nuit et s'empara d'Ensisheim sans l'aide des T.D. Il s'empara d'un char Panther en panne que son équipage avait abandonné sans le détruire, ce qui laissait à penser que l'ennemi était découragé. Ce sensationnel trophée, dépanné par un bulldozer, et en état de marche,

participa, quelques jours plus tard, conduit par le lieutenant Vian du service auto du régiment, au grand défilé qui eut lieu à Mulhouse, devant le général de Gaulle qui décora de la médaille militaire l'adjudanchef Thiry du 2ème escadron.

Le 4ème escadron, dans sa totalité, fut regroupé à la cité Ste-Barbe pendant que le R.I.C.M., le 3ème escadron du R.C.C.C. et le 21ème R.I.C. traversèrent la forêt de la Harth avec pour objectif Ottmarsheim et Bantzenheim. Les difficultés ne vinrent que des ponts détruits car l'ennemi se retira vers Chalampé pour rentrer chez lui. Libard fut fort occupé par des besognes peu glorieuses comme le ravitaillement en carburant, la répartition des munitions, les réparations qui étaient du ressort du dépannage de l'escadron. Le nombre de pneus crevés dans la traversée des cités minières était incroyable.

Le 12 février, l'escadron rejoignit Mulhouse et quelques jours après reçut même un T.D. retour de la compagnie de réparations, ce qui paraissait encourageant car, du coup, l'escadron en comptait encore huit sur les douze d'origine. Si le matériel manquait, en revanche, l'encadrement était abondant. De la Rivière, promu capitaine devint commandant-en-second de l'escadron, Binet toucha un sous-lieutenant comme adjoint et Duret prit le commandement du 3ème peloton. Le grand souci de Libard concernait la bonne tenue et la discipline car l'escadron, bien que couchant sur la paille, stationnait en ville et les soldats étaient terriblement sollicités par la population tellement heureuse d'être enfin libérée.

Le général de Lattre, comme à son habitude, profita de l'accalmie pour créer une école de cadres à Rouffach et désigna aussitôt Radada comme commandant-en-second sous les ordres du colonel Lecocq, son ancien chef de Mauritanie. D'après quelques élèves qui en étaient revenus six semaines après, un peu amaigris, on n'avait pas eu le temps de s'y ennuyer. Fort de son expérience de Cherchell, et auréolé de sa réputation de bravoure, Radada avait donné sa mesure pour former de jeunes chefs compétents et intrépides. Le "Roi Jean" qu'on nommait aussi "Théâtre de Tassigny" avait vraiment l'art de mettre *the right man at the right place*.

Le 18 février le régiment se déplaça vers Strasbourg. Le 4ème escadron cantonna à Lingolsheim et eut l'heureuse surprise de recevoir l'équipe du "camion-bazar" qui était une sorte de foyer du soldat sur camions et qui parcourut le cantonnement. Les équipages étaient de jeunes femmes qui furent accueillies avec faveur à la popote d'Hirsute. Libard, sarcastique, remarqua que les plus jolies étaient justement les moins accessibles.

Au début du mois de mars, le général de Morlière quitta le commandement de la division et fut remplacé par le général de Valley qu'Hirsute connaissait et appréciait beaucoup. Le 17 mars, une délégation alla rendre les honneurs au général de Lattre en visite à Strasbourg.

Bien entendu, cette période de repos fut mise à profit pour réparer le matériel, compléter les manquants et tout inspecter. Des soldats arrivèrent du centre d'instruction divisionnaire ainsi que quelques sous-officiers. Un sergent reçut par accident une balle dans le ventre et mourut avant d'arriver à l'hôpital. A la fin du mois, on sentit que l'activité allait reprendre et on se réjouissait de porter enfin la guerre en Allemagne !

Effectivement, le branle-bas de combat fut déclenché le 31 mars et Libard en fut content car son escadron était désigné pour faire partie d'un groupement blindé aux ordres de Radada qui ferait lui-même partie d'un groupement temporaire commandé par le colonel Buragaud, commandant l'I.D. 9. Ce groupement devait franchir le Rhin vers Limersheim avec pour objectif Karlsruhe.

Malheureusement, on dut mettre un bémol à cet enthousiasme car, en fait, l'escadron était réduit au 1er peloton à trois chars, au 2ème peloton à deux chars et au peloton hors rang, c'est-à-dire, la jeep du capitaine, les deux A.M. de commande et un élément de dépannage. Le reste de l'escadron, aux ordres de la Rivière rejoindrait plus tard après la perception de cinq chars.

Enfin, le 1er avril —non, ce n'était pas une blague— la colonne se mit en route et franchit la frontière, en direction de Kandel et Liemersheim. La manœuvre était rigoureusement minutée et, pour corser l'affaire, on devait changer d'heure dans la nuit. Heureusement la radio permettait de s'assurer que toutes les montres étaient bien réglées. C'est le 1er peloton Binet qui fut désigné pour attaquer les casemates et permettre aux bateaux pneumatiques de l'infanterie de traverser le Rhin. La dernière position d'attente fut reconnue au plus près de la position de la batterie sur la levée, juste en face des casemates. Entre H-10 et H-3, les T.D. effectuèrent des tirs d'embrasures en même temps que la préparation d'artillerie qui comportait des fumigènes entre H-3 et H. Le tir des T.D. reprit aussitôt dissipé le nuage des fumigènes. L'affaire se passa bien. L'artillerie ennemie réagit mais le 1er peloton n'avait eu qu'un blessé et détruit deux casemates. L'infanterie traversa le Rhin sans trop de casse, avec des moyens dérisoires ! Mais les T.D. ne pouvaient pas la suivre : ils devaient passer le Rhin à Mannheim, sur le seul pont de bateaux américains qui puisse les supporter.

Heureusement, un détachement blindé aux ordres du capitaine Villain avec le peloton de reconnaissance Rambaud, un groupe de pionniers et un peloton de chars légers du R.I.C.M. était déjà en route vers le pont de Mannheim pour redescendre ensuite vers le sud à la rencontre du 21ème R.I.C. qui avait passé, de son côté, le fleuve sur quelques bateaux pneumatiques.

Dans l'après-midi, le groupement de Radada fila vers le nord et arriva à la nuit devant le pont de Mannheim. Il fallait maintenant obtenir des Américains le droit de passage pendant un très bref créneau horaire. Libard qui parlait à peu près l'anglais, accompagna les officiers qui allaient négocier avec les grosses mâchoires. Celles-ci avaient traditionnellement tendance à considérer les Français comme des fantaisistes et ne s'en cachaient pas. Il fallut parlementer et attendre pendant

des heures. Radada s'impatientait fort de ne pouvoir rejoindre les coloniaux du 21^{ème} R.I.C. dépourvus d'artillerie et de chars. Libard commençait à penser qu'il aurait mieux valu affronter une division blindée ennemie que l'obstination de ces officiers américains jaloux de leur beau pont, à vrai-dire superbe et extrêmement fréquenté par des convois de toutes sortes. Finalement, l'obstination de Radada l'emporta et le maigre détachement blindé, composé en tout et pour tout de cinq chars, franchit le pont à la lumière des projecteurs puis se fraya un chemin au milieu de la ville totalement en ruines, pour se regrouper à Liedolsheim. L'aube du 3 avril commençait à pointer, les équipages avaient pu dormir deux heures mais les officiers repartirent sans avoir fermé l'œil. Le peloton Roblot avec deux chars aida le 21^{ème} R.I.C. à prendre Eggenstein et le peloton Binet opéra plus à l'ouest où un escadron du R.C.I.M. s'était emparé de Knielingen. Visiblement, le détachement du capitaine Villain avait bien contribué à dégager le terrain et cette journée ne nous coûta que deux blessés.

Dès le lendemain matin, il fut question de pénétrer dans Karlsruhe très faiblement défendue par quelques détachements retardateurs mais rendue totalement impénétrable par des murs et des barricades de toutes sortes. Ils s'opposaient au passage des chars qui essayaient de les détruire à coups de canons, sans résultat. Enfin, Roblot se servit d'un char pour démolir un mur du château et on put s'engouffrer dans la brèche avec le peloton de reconnaissance et filer vers le sud jusqu'à la gare et au-delà.

Radada ordonna à Libard de regrouper son escadron à son P.C. qu'il avait établi au 51, rue Richard-Wagner, ce qui fut fait à 13h 30. Il est important de noter cette heure car il y aura, par la suite, une controverse : qui avait le premier pénétré dans Karlsruhe ? Un aspirant du 1^{er} R.E.C., ancien élève de Radada à Cherchell prétendit que c'était lui et Radada lui exposa longuement que ce n'était pas vrai. Il estima - et Libard avec lui que la 2^{ème} D.B. était arrivée dans les bagages et que les chars des spahis avaient emprunté la brèche ouverte par Roblot. Il ajouta qu'il déjeunait tranquillement dans une brasserie de la rue Richard-Wagner quand il vit arriver des Shermann menaçants qui étaient allés ensuite parader sur la place Adolf-Hitler. Pire encore, il affirma avoir vu des "commandos" se livrer au pillage de la ville pendant qu'il était au château, dès le matin et il se demandait sournoisement combien de pertes avait causé le "nettoyage" de la ville !

Radada n'était pas homme à s'endormir sur ses lauriers et puisque l'ennemi avait déserté Karlsruhe, il s'agissait de lui courir après vers Durlach où le 23^{ème} R.I.C. était arrêté par une vive résistance. L'endroit était très malsain car le Turmburg constituait un remarquable observatoire qui permettait des tirs d'artillerie très précis sur les assaillants. Le terrain était très difficile pour les blindés : des talus d'autoroutes, de chemins de fer, des destructions en grand nombre. Libard abandonna même sa jeep et chercha, à pied, le moyen d'amener au moins un T.D. au bataillon Loisy du 23^{ème} R.I.C. arrêté par deux blindés allemands. Conscient de l'urgence et se heurtant plusieurs fois à des impasses, très essoufflé, il finit par faire le pari d'amener un T.D. (*le Mékong*) dans la salle d'attente de la gare de Durlach. Il fallut pour cela traverser les voies, ce qui est très mauvais pour les chenilles et s'assurer aussi qu'il n'y avait pas de cave en dessous du plancher. Il vit bien les deux blindés de l'autre côté de la gare et expliqua la manœuvre, une fois le char en place, derrière la grand'porte de celle-ci, ce qui fut fait sans éveiller l'attention de l'ennemi : deux hommes ouvrirent brutalement la porte, le char s'avancerait et le tireur devrait rapidement viser à travers le tube sans quoi, à cause de l'erreur de parallaxe entre la lunette et le canon, il aurait risqué de couper un arbre au lieu d'atteindre le char adverse. La manœuvre s'exécuta sans tarder. Au premier coup de canon, Libard fut couvert de gravats et d'éclats de verre. La gare était en piteux état, un gros arbre coupé net mais, hélas, les deux chars se sauvèrent, poursuivis en vain par les obus du T.D. Libard était très déconfit d'avoir raté le char allemand à si courte distance, d'autant que le tireur, Danis, était excellent. Quarante ans plus tard, il en eut l'explication, Danis ayant repris contact avec lui. Il ne s'était pas consolé de n'avoir pu suivre la consigne de viser à travers le tube car, pour gagner du temps, le chargeur avait été rempli d'un obus perforant et Danis n'avait pu, alors que viser avec la lunette. Cependant, l'infanterie reprit sa progression et s'empara de Durlach.

Le 5 avril, le groupement de Radada fut dissout et l'escadron rejoignit le commandement du régiment. En fait, les pelotons furent affectés directement par le colonel aux différents bataillons d'infanterie. C'était peu exaltant pour le capitaine qui ne manquait cependant pas de travail et, comme d'habitude, il fallait actionner le ravitaillement, le dépannage, assurer les liaisons avec l'infanterie, ce qui était facile car Libard connaissait bien maintenant tous les chefs de bataillon de la 9^{ème} D.I.C. avec qui régnait un parfait climat de confiance.

La plaine de Bade était coupée par une bretelle de la ligne Siegfried et il n'était pas question de dévaler vers le sud, l'objectif étant d'atteindre Kehl afin de débarrasser Strasbourg des bombardements allemands. Il fallait débordre cette bretelle en passant par les contreforts de la Forêt Noire, à travers un terrain facile à défendre en raison des abattis et des destructions de ponts.

Au départ, l'escadron cantonna à Ruppur où se trouvait une belle manufacture de cigares. Libard qui en était très amateur, s'approvisionna largement et, par effet de mimétisme, bientôt tout l'escadron eut le cigare au bec. Mais comme le pillage est toujours puni, l'énorme réserve constituée dans le "haricot vert" (le char *Recovery* aménagé en camion atelier) sera perdu lorsque le "haricot vert" tombera lui-même en panne. Revenu, après un court séjour, de la compagnie de réparation de la division, il était parfaitement vidé du moindre "stuck" de cigare...

Le 4^{ème} escadron appuya le 23^{ème} R.I.C. qui devait prendre pied sur le plateau entre Durlach et Ettlingen afin de tourner les défenses de la plaine. Il opérait avec le 2^{ème} bataillon sur l'axe Etzenrot-Spielberg. Les pionniers du régiment avaient beaucoup à faire pour enlever les abattis et les mines. Libard accompagna Binet pour une reconnaissance laborieuse dans les bois : on voyait bien des Allemands et une batterie de Flack mais comment faire pour amener un T.D. dans un terrain aussi impossible ? Binet réussit cependant à démolir deux canons et des mitrailleuses au carrefour sud de Spielberg ce qui permit à l'infanterie d'aborder Scholbronn. Pendant ce temps, Roblot, avec ses deux chars, appuyait le 3^{ème} bataillon qui s'empara de Volkersbach.

Le 10 avril fut un jour de tristesse à cause de la mort du capitaine Villain qui remplissait la fonction d'officier de renseignement. Il avait placé sa jeep sur un petit mamelon afin d'avoir une bonne liaison radio mais, repéré par une mitrailleuse de 20, il fut tué d'une balle dans la tête alors qu'il téléphonait. Roblot qui appuyait son bataillon vers Friolnheim repéra l'ennemi qui s'était ainsi révélé, détruisit les deux mitrailleuses de 20 et une batterie entière de Flak.

Le 3ème peloton de Duret avait retrouvé les zouaves du colonel Aumeran. Dans l'après-midi, Libard eut l'occasion d'aller saluer la dépouille de Villain dans une église où on l'avait transporté ; ce fut un instant émouvant. C'était un jeune capitaine très sympathique et très brave, très apprécié de Radada avec qui il avait été instructeur à Cherchell.

Le 11 avril, Libard fut à Bischweier. Le capitaine de Cambourg et le sergent Blanchet furent blessés à Kuppenheim au cours d'une reconnaissance et le général de Lattre, de passage, en profita pour décorer, sur le champ de bataille, de la Croix, le capitaine Deysson, commandant le 2ème escadron. Tout le monde se réjouit de cette distinction si bien méritée et qui avait tant d'impact sur la troupe !

Hirsute, qui avait le souci très louable de donner à son état-major l'occasion de se distinguer, constitua le "groupement Marengo" auquel participa le 3ème peloton de Duret. Du coup, c'est le 1er peloton Binet qui accompagna les zouaves d'Aumeran et eut le privilège d'entrer le premier dans Baden-Baden le 12 avril. Libard le rejoignit sans tarder et, s'il n'y avait pas beaucoup de gloire à gagner, ils y firent, en revanche, un superbe déjeuner dans le casino, servis par un maître d'hôtel en habit ; cela changeait un peu du "meat and bread" mangé dans une boîte au bord de la route. Un sous-officier vint même remettre à Libard une superbe carabine de chasse au chevreuil qu'un notable avait prié de lui remettre avant qu'elle ne tombe en de mauvaises mains ; on demandait en effet d'aller porter à la mairie toutes les armes de chasse...

Le lendemain, 14 avril, ce fut au tour du groupement de Marengo de se distinguer en détruisant un point d'appui au SE du château de Rastatt, provoquant la reddition de la garnison : un colonel, deux capitaines, un lieutenant et six cents hommes se rendirent. Du côté français, il n'y eut que trois tués et un blessé.

La 9ème D.I.C. dut aller s'emparer de Kehl afin de libérer Strasbourg des bombardements. Le 4ème escadron, à la disposition du 23ème R.I.C. participa, sans tirer un coup de canon, à la prise d'Achern et de Sasbach ; le premier peloton eut l'honneur de visiter la tombe de Turenne.

Le 15 avril, la progression continua sur l'axe Renchen, Ulm, Oberkirch et les trois pelotons de l'escadron se dirigèrent sur Tiergarten, Ulm et Oberachern. Le 17, la 9ème D.I.C. eut à s'emparer d'Oberkirch et le 2ème peloton (qui n'avait toujours que deux chars) manœuvra avec le 1er bataillon du 23ème R.I.C. A cause des pannes, Libard était amené à changer les chars d'un peloton à l'autre, de manière à ce qu'un peloton au moins puisse être composé d'au moins deux engins. Par malheur, à Oberkirch, où opérait un escadron de Shermann de la D.B., Roblot perdit sa jeep, écrasée par un char qui reculait trop précipitamment. Heureusement, Radada n'était plus là pour s'indigner. En effet, le général de Lattre l'avait affecté au pont nouvellement construit de Maximiliansau où il était responsable du passage de Karlsruhe, ce qui lui donnait autorité sur tous ceux qui s'en occupaient, et ils étaient nombreux. Mais Radada ne manquait pas d'autorité et la seule ombre au tableau, ce furent les colères d'enfant du général parce que les sapeurs étaient sales, mal rasés et que les civils "boches" ne le saluaient pas ! Sa promotion exceptionnelle au grade de colonel l'aida à supporter cette disgrâce ! Il est vrai qu'il ne pouvait pas rester commandant en second puisque Charles était encore Lt-colonel !

Il semblait que l'ennemi ne livrait plus qu'un combat retardateur d'arrière-garde. Ce fut donc aux éléments de reconnaissance de passer en tête du dispositif. Le 2ème escadron se partagea entre les trois escadrons du R.I.C.M. Le 19 avril le sous-lt Molteni fut tué à Mietersheim. Le 4ème escadron quitta Oberkirch pour Schutterwald puis Mittersheim. Il accompagnait toujours le 23ème R.I.C. dans sa promenade militaire. Le 21, les trois pelotons furent à Kensingem, Gettingen et Hochstetten et le 22, l'escadron fut regroupé à Neuenburg. Des reconnaissances furent effectuées dans le Kaiserstuhl où il y avait beaucoup de vin blanc et pas de soldats ennemis. Mais Libard tenant à conserver son escadron en bon état opérationnel, se méfiait presque plus du premier que des seconds. L'ennemi réagissait encore par des bombardements et le régiment eut à dénombrer quelques pertes.

Le 23 avril les trois pelotons du 4ème escadron stationnèrent à Obergengen, Niedergengen et Weiniglen. Le 24, le 4ème escadron dut appuyer le groupement Gilles pour prendre Lörrach. Les pelotons n'avaient que deux ou trois chars. Roblot, qui n'avait plus de jeep, avait réquisitionné une belle petite Opel verte et installé dedans, tant bien que mal, son poste de radio. Pour les Allemands, c'était l'hallali et les Français fonçaient le plus vite possible, peut-être quelquefois imprudemment. Un peloton de l'escadron de reconnaissance tomba sur un gros convoi de ravitaillement et fit un vrai carnage : dix-huit véhicules détruits et une centaine de prisonniers. Libard rencontra l'escadron de son grand ancien Argoud qui cherchait à foncer encore plus vite que les coloniaux. Mais une automitrailleuse était arrêtée à la crête surplombant Lörrach et les coloniaux du I/23°RIC du Cdt Allain grimperent sur les T.D. en chantant dans un enthousiasme incroyable. La crête était défendue par des combattants résolus et bien enterrés. Les T.D. tirèrent et les fantassins progressèrent, faisant des prisonniers. Roblot avait bien recommandé à ses deux chars de ne pas dépasser la crête mais soudain, le char *Pnom Penh* fut immobilisé par un coup dans une chenille. Le pilote et l'adjudant Faffin sortirent du char pour examiner les dégâts et furent aussitôt salués par une grêle de balles. Il y avait encore beaucoup d'ennemis bien enterrés dans des trous étroits et profonds. Un marsouin du 23ème s'écroula et le jeune Thobois sortit également du char pour lui porter secours. Cet acte de dévouement lui coûta la vie. Vicaine remonta dans la tourelle pour essayer de repérer le 88 qui avait touché le T.D. On lui cria de rentrer. C'était trop tard : il s'écroula, une balle en pleine tête. L'adjudant Faffin qui croyait avoir repéré le 88 retourna sur le char et, au moment où il enjambait la tourelle, il le atteignit en plein cœur ; il disparut dans le T.D. Roblot, en rampant, alla chercher son deuxième char *Bien Hoa II* pour démolir l'anti-char ennemi. Celui-ci avait expédié un obus juste devant le T.D. et le sergent Morisset le fit reculer prudemment, à défilement de tourelle. Le pointeur ennemi était un champion. Il tira à nouveau un perforant qui écréta et traça un sillon dans la terre avant de traverser *Bien Hoa II* de part en part à travers la soute à munitions. Le char

s'enflamma aussitôt. Le pilote et son aide réussirent à sortir bien que blessés. Le jeune Ormeau jaillit enfin de la tourelle, torche vivante. On lui arracha son treillis mais il ne survivra pas. On commençait à penser qu'il n'y avait pas un 88 mais deux. Aussi, Roblot donna aux deux hommes encore dans *Pnom Penh* l'ordre d'évacuer par le trou du plancher ; cela leur sauva la vie car aussitôt, un obus atteignit *Pnom Penh*, exactement au même endroit que *Bien Hoa II*, et il s'enflamma à son tour. Mais les Allemands n'eurent pas le temps de savourer leur triomphe. Les hommes du bataillon Allain, dans un assaut furieux, tirèrent et firent prisonniers tous les défenseurs de Lörach, occupé le soir même.

Le lendemain, Libard, qui voulait en avoir le cœur net de ce malheureux coup du sort, découvrit et photographia les deux 88, parfaitement bien camouflés et enterrés à 2500 et 2800m, ce qui prouvait à la fois l'excellence du matériel 88 PAK et le professionnalisme des tireurs. Libard fit remarquer que ces emplacements, très anciens, devaient figurer sur les photos aériennes et qu'il aurait dû recevoir ce renseignement avant l'attaque ; mais on allait si vite...

Un chef de bataillon, prisonnier à la suite de cette action, remit à Libard son automatique qu'il conserve encore précieusement, en compensation du superbe parabellum enterré dans un bois dominant Xeuilley-sur-Madon, le 21 juin 1940.

Les jours suivants ne furent plus occupés qu'à s'assurer des villages qui bordaient la frontière suisse et capturer les fuyards qui essayaient de la franchir. Le 3ème peloton Duret s'empara de Rheinfeldens sans combat le 25 avril. Le 27, le 4ème escadron s'installa à Walshut. C'est là que Libard rédigea, à loisir, son dernier compte d'opération sur une machine à écrire capturée à l'ennemi.

Le 2 mai, le P.C. du régiment fut à Stockoch, à la pointe du lac de Constance qui sera le point extrême atteint en Allemagne. Après un bivouac à Neuzingen, l'escadron arriva à Immendingen qui laissera sûrement un souvenir inoubliable à beaucoup en raison de la présence de nombreux étrangers, travailleurs civils ou prisonniers qui accueillirent les troupes françaises en libératrices. Pour sa part, Libard résista mal au charme d'une jeune polonaise qui participait au cocktail offert par le 2ème escadron ; on sentait que la capitulation approchait. Le journal de marche d'Hirsute mentionne l'escorte, par le peloton Rambaud, du Roi Jean, dans son entrée triomphale à Mulhouse, venant de Kembs.

Le "cessez-le-feu" arriva enfin le 8 mai et, comme Louis XVI dans son calepin à la date du 14 juillet, Hirsute écrivit dans le journal de marche : << Rien >>

Au 4ème escadron, ce fut l'occasion de présenter un peloton d'honneur (celui de Binet) à un commandant de l'armée suisse qui avait franchi la frontière aussitôt la capitulation. On lui rappela que le régiment était aussi à la frontière suisse de Villars au mois d'octobre précédent avant l'offensive de novembre. Somme toute, le 4ème escadron ne s'était guère éloigné de cette frontière depuis la région de Delle et de Seppois où il avait livré de si durs combats.

Pour la fête de Jeanne d'Arc, le 13 mai, l'escadron participa à une revue et à un grand défilé à Tuttligen où se trouvait le P.C. de la 9ème D.I.C. qui rendit les honneurs à son chef, le général Vallery. Quand les généraux ont gagné la guerre, ils ont l'habitude de faire défiler leurs soldats. A la Première Armée française, on n'échappait pas à cette règle, d'autant que ce grand chef adorait ces manifestations et que c'était un metteur en scène hors du commun. Pour les soldats, c'était plutôt des corvées qu'ils supportaient en grognant mais ils y trouvaient aussi leur compte car on leur accordait des médailles au cours de prises d'armes.

Hirsute était très soucieux de ménager son matériel ; aussi, dans l'intimité de la division, par exemple, défilait-on à pied. Les soldats n'appréciaient guère l'ordre serré mais ils le préféraient au travail de devoir sortir les engins. Hirsute et le général Vallery se connaissaient depuis longtemps et s'appréciaient mutuellement. Le régiment ayant été deux fois cité, le général vint décorer le drapeau sur le front des troupes. En effet, ce régiment d'infanterie coloniale avait, bien entendu, un drapeau et non point un étendard. Bien qu'il ait emprunté à la cavalerie les termes comme "escadron", "peloton" en place de "compagnie" et "section", il y avait des "caporaux" et non des "brigadiers", des "clairons" et non des "trompettes". Lorsqu'il avait été jumelé au 11ème chasseurs d'Afrique pour apprendre le métier de chasseurs de chars, au Maroc oriental, cela avait soulevé les sarcasmes des cavaliers !

Ces glorieuses manifestations donnaient soif et, comme les hauts responsables avaient depuis longtemps évité d'employer les troupes coloniales en dehors des limites de culture de la vigne, on se réunit dans les popotes pour faire tomber la poussière. A cette occasion, même les plus renfrognés prirent un air réjoui, comme on peut l'observer sur les photos.

Hirsute s'était organisé un P.C. confortable et recevait volontiers ses officiers pour un appétitif d'honneur servi fréquemment par d'agréables jouvencelles volontaires pour cet emploi. Libard remarqua, à cette occasion, que l'une d'entre elles, Hannelore, lui manifestait un intérêt évident. Elle manœuvra assez bien pour rejoindre rapidement la popote du 4ème escadron où son savoir-faire serait apprécié comme il se doit...

Le régiment s'appretait à changer de cantonnement et l'escadron envoya un détachement précurseur vers Bad Durckheim, charmante petite ville d'eaux. Dans l'enthousiasme, on déplora encore un lamentable accident : l'A.M. *Hanoi* se retourna les six roues en l'air à la sortie d'un virage. Heureusement, il n'y eut que des dégâts matériels et Radada n'était plus là pour dénoncer le manque de rigueur et le défaut d'instruction. Sur le calepin de Libard on lit que, ce soir là, il était l'invité d'Hirsute qui n'était peut-être pas encore au courant de l'incident.

Le cantonnement de Bad Durckheim se révéla excellent, de vrais délices de Capoue ! Sur le petit lac on installa le club nautique du régiment et un confortable foyer du soldat. Libard installa son P.C. et la popote de ses officiers dans la Metzgerei Sternen qui faisait aussi restaurant et dont la patronne était une excellente cuisinière. Il hérita aussi de la chambre du grand fils retenu sur le front russe et qui se trouvait au-dessus de la popote. L'installation de l'escadron dans ce cantonnement de rêve ne posa aucun problème. Les soldats étaient enchantés par l'accueil de la population. Il s'établit même une véritable fraternisation contre laquelle le haut commandement ne tarda pas à s'élever dans une note de service très sévère !....

Le 19, une importante délégation du régiment se rendit à Stuttgart où se trouvait le P.C. du 2ème corps d'armée pour participer à la prise d'armes du 2ème corps devant le général de Gaulle et le ministre de la guerre, M. Diethelm. A cette occasion, "Big Charlie" remit la Croix au commandant Marengo et la médaille militaire à l'adjudant-chef Roger. Ce fut aussi pour Libard, toujours aussi truculent en irrespectueux, le plaisir d'un reportage sur "Double Patte" et "Patachon" qu'il eut loisir de réaliser, étant, pour son bonheur, dans les "officiers sans troupe". Malheureusement, la journée se termina mal pour le régiment. Un T.D. du 3ème escadron tomba en panne et dut être remorqué par un "Wrecker". Sur une route très accidentée, il se retourna dans un ravin, provoquant la mort de deux soldats. Le 3ème escadron de "Petit Louis" s'était couvert de gloire mais il n'avait pas eu de chance puisqu'avant les combats, en Corse, il avait perdu deux chars et six morts.

Le tour de permissions s'établit. Quelques uns quittèrent le régiment et furent remplacés par des renforts venus du dépôt. Les volontaires pour l'Extrême-orient furent mutés au R.I.C.M. qui partirait avec la 9ème D.I.C. car le R.C.C.C. devait rester en Allemagne. Ce n'est que plus tard qu'on enverrait, là-bas des chars lourds. Libard, quant à lui, songeait sérieusement à quitter l'armée, ce qui n'avait pas l'air facile !....

Hirsute - le colonel Charles, ayant des attaches à Cambrai, avait choisi cette ville pour être la marraine du régiment. Ce fut l'occasion d'un grande fête à laquelle allèrent participer les soldats originaires de cette région qui rapportèrent, en plus de leurs bons souvenirs, un chèque de 100 000 F pour la caisse de secours du régiment.

Comme le 18 juin approchait, on s'attendit à d'importantes cérémonies à Paris et Libard se réjouit particulièrement d'être désigné par le colonel pour diriger un petit groupe qui devait être décoré, sur les Champs-Élysées par le général de Gaulle ! La famille et les amis s'agitèrent frénétiquement pour obtenir de bonnes places dans la tribune, et, le 15 juin, Libard accompagna le capitaine Deysson qui devait défilé, à pied, avec un escadron d'honneur, le drapeau et le colonel. Libard cherche, en vain, dans le journal de marche d'Hirsute, le récit du changement de programme qui le blessa profondément ainsi que ses camarades sous-officiers et soldats qui devaient être décorés, à Paris, devant leurs familles et qui rentrèrent piteusement à leur cantonnement de Bad Durckheim le 19 juin !

La veille du grand défilé, Libard, avec ses compagnons, s'était rendu à une convocation afin de recevoir les dernières instructions concernant le déroulement de la cérémonie. On leur avait déclaré sèchement et sans commentaires, que seuls seraient décorés ceux qui portaient la Croix de Lorraine et, comme ce n'était pas leur cas, ils devraient seulement assister au défilé et rentrer chez eux ! On entendit dire que cette décision de "Big Charlie" avait soulevé une telle colère chez le "roi Jean" qu'il avait décidé qu'aucun militaire de la 1ère Armée ne serait décoré ce jour-là !

Effectivement, après le retour en Allemagne, le 22 juin, "Théâtre de Tassigny" organisa à Constance une prise d'armes grandiose dont il avait le secret. Il avait invité le sultan Mohamed V et, pour traiter dignement son hôte et le reconduire à Lindau où se trouvait son P.C., il avait réquisitionné, fait repeindre en blanc et baptisé *Rhin et Danube* un beau bateau du lac de Constance. Du débarcadère jusqu'au château où le "roi Jean" avait pris ses quartiers, le chemin était éclairé par une double rangée de gnomes marocains porteurs de torches...

Pour l'heure, Libard, avec le même petit groupe revenu bien déçu de la capitale, arriva à Constance assez tôt pour visiter la ville entièrement pavoisée de branches de sapin et choisir un bon restaurant où ils furent accueillis en triomphateurs. En dépit de son insistance, Libard ne put obtenir la moindre addition, comme à Baden Baden. Mais, cette fois-ci, la guerre était finie !

L'après-midi fut réservée à la prise d'armes, impeccable. Les photos sont lamentables car les opérateurs, pas bien outillés, devaient se tenir au loin. Libard retint que le général de Lattre le décora "au nom de la France" sans mentionner ni "Big Charlie" ni la République. Et grande fut sa joie quand il vit quitter la tribune d'honneur, pour venir le féliciter le général de Langlade qui venait d'être nommé gouverneur de Strasbourg et qui se souvenait d'avoir connu à Thiès, au Sénégal, le Lt Libard, alors que, chef d'escadron, il commandait le 12ème groupe d'escadrons de chasseurs d'Afrique dont certains officiers étaient tellement anti-gaullistes qu'ils tiraient des plans pour envahir la Gambie britannique ! Mais eux, comme dans beaucoup d'autres unités de la 2ème D.B. avaient porté la Croix de Lorraine ! Libard remarqua, une fois de plus, que les plus sectaires n'étaient pas les meilleurs et que nombreux étaient les officiers de l'Armée d'Afrique qui avaient souffert des discriminations qu'aimaient faire certains gaullistes dont les troupes n'avaient pas particulièrement bonne réputation en Afrique du nord, avant le débarquement.

Cette belle journée confirma le talent de metteur en scène du général et fit oublier ses caprices. Les hommes du R.C.C.C., en particulier, oublièrent que le 21 mai, tous s'étaient déplacés à Schramberg, au P.C. du R.I.C.M. où le général devait les inspecter. Ils l'avaient attendu un bon moment mais en vain car il avait changé d'avis, peut-être à cause du mauvais temps !

Au mois de juillet, on se sentit vraiment en vacances à Bad Dürheim. Pourvu que les soldats se tiennent bien, Hirsute n'était pas très exigeant et l'encadrement était décontracté. Un excellent état d'esprit régnait dans le régiment. Après presque un an de combats, les officiers étaient proches de la troupe. Les engagés volontaires, ramassés en cours de route, dans des provinces bien élevées (sic) s'étaient parfaitement intégrés aux coloniaux d'Afrique. Il restait, bien sûr, un peu de l'esprit soudard bien porté du temps de l'ancien colonel, en Algérie ! Libard n'était pas le dernier à succomber à ce snobisme et aux charmes des jeunes Allemandes qui tournaient autour des soldats français. Il est vrai qu'elles n'avaient pas vu depuis longtemps leurs jeunes compatriotes, fort occupés sur le front russe. L'ivrognerie, célèbre dans la Coloniale semblait bien maîtrisée et Libard fut fort surpris de recevoir, un jour, une plainte du *burgmeister* pour un impayé de sa troupe, non pas comme il s'y attendait pour du vin ou du schnaps mais pour du lait !!

Pour les popotes et au mess des officiers, on n'avait aucune difficulté à recruter d'accortes servantes. Elles étaient nombreuses à briguer ces emplois et l'on pouvait, visiblement, joindre l'utile à l'agréable...

Le 14 juillet approchait et l'on prépara un défilé de troupes et une revue dignes de la victoire. Le régiment ferait défiler ses T.D. à Villingen. La population était incroyablement joyeuse de voir des chars. Même les notables dont quelques uns étaient tout de même un peu renfrognés, s'activaient à faciliter les choses et à décorer les façades avec des branches de sapin. Lorsque le grand jour arriva, les soldats français s'étonnèrent de l'enthousiasme de la foule qui acclamait les équipages comme si peu importaient l'étoile américaine et la croix de Lorraine qui avaient remplacé, sur les "Panzers" les insignes allemands et nazis. A midi, les officiers furent invités au Rathaus pour un apéritif d'honneur, ce qui était déjà fort surprenant. Mais la stupéfaction fut à son comble lorsque le "chœur des vierges" entonna un hymne inattendu : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine...* Hirsute et ses officiers n'étaient pas loin de penser qu'on se foutait d'eux lorsque le maire lui remit une grosse enveloppe, fruit d'une collecte parmi les habitants pour aider les familles du régiment ayant eu à souffrir des nazis ! Décidément, les habitants du pays de Bade et du Wurtemberg étaient de braves gens ! Dommage qu'ils eussent été aussi nazi que les autres. Libard eut, sur ce sujet, d'intéressantes conversations avec les différents notables chez qui il eut l'occasion de cantonner.

Le dimanche 21 juillet, il alla déjeuner à Stasbourg, avec Pierre Le Coënt, un ami d'enfance de sa mère, officier de réserve et patriote convaincu qu'il avait déjà rencontré lorsqu'il était dans son parc d'artillerie à Verdun. Ils avaient échangés alors, des propos pessimistes quant à l'issue des combats qui n'étaient pas commencés mais qui n'allaient pas tarder. Tout cela, en raison du mauvais moral et de l'impréparation de l'armée, même dans les meilleures unités. Cette fois, c'était la joie sans mélange et Libard fut ému de constater que ce vieux Croix de Feu reconnaissait dans Libard le jeune officier qu'il était au moment de la victoire de 1918.

Un jour, on annonça la visite d'une journaliste suisse qui venait faire un reportage sur la 1ère Armée Française. Les popotiers rivalisèrent pour l'inviter dignement et Libard, à la *Metzgeri Sterner*, organisa un festin car son camarade du 2ème escadron qui l'avait déjà reçu, l'avait prévenu que la jeune femme était très séduisante. La déception fut grande car il s'agit, en fait, d'un vieux tromblon ! Le dîner fut cependant très bon et on espéra que la Suisse en garderait une haute opinion de l'Armée française.

Pendant les vacances des Ecoles, le haut commandement, soucieux de distraire les soldats, invita de nombreux étudiants à venir visiter l'armée d'occupation. C'est ainsi que le régiment reçut la visite d'un petit groupe de l'Ecole Polytechnique Féminine qui jouait une pièce de théâtre. Libard, curieux de découvrir, à travers ces élèves, ce que pouvait signifier cette prestigieuse raison sociale, s'empressa auprès de la troupe et s'offrit d'aller chercher son animatrice retenue dans un village voisin. Au retour, il bruina et la route qui serpentait à travers les bois, semblait savonnée. Les pneus de la Mercedes étaient parfaitement lisses. Mais il fallait arriver à l'heure, avant le début du spectacle. Libard se souvient d'un cantonnier, sur le bord de la route, qui assista à un magnifique dérapage. Libard et sa compagne qui allaient vers Bad Dürheim dans la voiture, capote fermée, se retrouvèrent dans les buissons du bas-côté, capote ouverte et dans le sens inverse, après avoir fait un tonneau complet. Les arbustes du bord de la route avaient heureusement amorti le choc des quatre roues retrouvant le sol. Lorsqu'il reprit ses esprits, Libard vit le cantonnier qui l'observait, l'air terrorisé, visiblement inquiet qu'on puisse lui attribuer la responsabilité d'un accident impliquant un capitaine français... La suite montra l'efficacité du dépannage du 4ème escadron, prévenu par auto-stop, qui répara sans tarder la voiture et qui achemina ses passagers vers le théâtre où l'animatrice, émue et encore un peu essoufflée, arriva juste à temps pour présenter sa troupe à Hirsute. Celui-ci eut bien un regard soupçonneux vers Libard qui, très détendu, remerciait St Christophe du soin qu'il prenait des conducteurs imprudents.

A quelque temps de là, Libard accueillit une petite troupe de l'Opéra de Paris qui venait présenter un ballet. Libard n'était pas sûr que ce spectacle prestigieux conviendrait à son équipe de soudards. Néanmoins il s'empressa de répondre favorablement à l'offre et réussit à obtenir, de la Première danseuse, un rendez-vous pour le lendemain matin. en lui proposant d'aller faire un tour au lac de Titisee qui offrait, en cette saison et par grand soleil un spectacle admirable. Libard fit monter la superbe créature dans sa petite Mercedes décapotable, malheureusement repeinte en tenue camouflée, non par crainte de l'ennemi mais plutôt de l'état-major. La charmante personne était visiblement un peu impressionnée et Libard, fier comme Artaban, traversa le village sous les yeux admiratifs de son escadron. La promenade, trop brève, laissa vraiment un bon souvenir (disons que ce fut ... Byzance) assombri néanmoins par le retour quand le chef de ballet tança sévèrement la jeune femme pour son retard. Etait-ce seulement de sa part, de la conscience professionnelle ? Libard soupçonna aussi une pointe de jalousie...

Le colonel informa Libard qu'il pourrait prendre un mois de permission du 15 août au 15 septembre. En vérité, depuis qu'il était dans l'armée, il n'en n'avait jamais eue de si longue. Il se réjouit de retrouver sa famille et ses amis à Rambouillet mais ressentit assez vite un peu de déception. Les rangs s'étaient éclaircis, les survivants âgés et quelquefois malades, les amis dispersés ou ayant mené une vie si différente qu'il ne sentait plus avec eux grand'chose de commun. Si bien que c'est sans regret qu'il rejoignit sa garnison de Bad Durheim et de solides amitiés.

L'activité militaire était encore fort réduite. On démobilisa les engagés pour la durée de la guerre. Ils furent remplacés par des jeunes, venant souvent de Normandie. Le toubib était frappé par leur état de santé médiocre. Ils n'avaient pas fait de sport et leur dentition était dans un état lamentable. C'était néanmoins de bons soldats qui se tenaient bien et apprenaient vite le métier. Cependant, la malchance se manifesta une fois de plus. Un jour, un escadron dut fournir la garde au P.C. du colonel. Inutile de dire que ce petit détachement était bien inspecté avant de partir. Les soldats portaient seulement un casque léger selon la règle et ils montèrent dans un camion débâché qui emprunta une route bordée d'arbres. Un jeune soldat se pencha imprudemment hors du véhicule et sa tête vint frapper durement contre un arbre : il mourut sur le coup ! A quelque temps de là, un autre jeune soldat s'arracha un doigt en sautant d'un camion au cours d'un exercice. Il était marié et son alliance s'était accrochée dans la ridelle ! Là encore, aucune faute n'avait été commise mais le métier militaire, selon la formule, "offre parfois de réels dangers".

Les troupes d'occupation touchaient des marks à un taux de change vraiment très favorable et Libard en profita pour se faire tailler un *trench coat* dans une toile de tente qu'on pouvait acheter dans une sorte de coopérative militaire allemande qui vendait aussi de magnifiques brodequins d'*Alpen Jagers*. Bien qu'il n'eût pas trouvé encore de cheval à monter, Libard se fit aussi confectionner une paire de bottes très convenables par un bottier local. Elles étaient noires mais cela convenait bien pour ce qu'il voulait en faire.

La fin septembre amena l'inspection du général commandant le 1er corps d'armée auquel le régiment était désormais rattaché. Un grand concours de tir fut organisé par la division à Ebrigen. Libard, qui adorait tirer au pistolet, s'y rendit mais ne récolta pas beaucoup de lauriers. Le colt américain qui se balançait sur sa cuisse était lourd, mal équilibré et tirait, bien inutilement, des balles énormes propres à arrêter un rhinocéros dans sa course mais il n'avait aucune précision. Il regrettait amèrement le parabellum à genouillère qu'il avait payé si cher, place St-Michel et qui maintenant devait être bien rouillé au pied du gros arbre, à la corne du bois dominant Mézières et la vallée du Madon. Il esaya aussi le beau petit Walther, cadeau obligé du major allemand capturé à Lörrach.

C'était une belle arme, maniable et aussi précise que le permettait un canon court. Il évoquait aussi le revolver à barillet modèle 1892 calibre 8mm dont l'armée l'avait doté à la mobilisation. Son fonctionnement était très sûr mais la poudre noire qu'utilisait la cartouche faisait un gros nuage de fumée ! De toute façon, à la guerre, il est très rare qu'on ait à se servir d'un pistolet, surtout quand on est capitaine commandant un escadron de chasseurs de chars qui tirent à deux kilomètres. Beaucoup de choses paraissent pourtant très positives dans le matériel américain qu'avait reçu l'armée française. Outre le confort de l'habillement et du campement, la simplicité d'emploi des vivres, le soldat appréciait la maniabilité de l'armement individuel; Il restait peu de grands fusils encombrants dans les véhicules. Ils avaient été remplacés par la petite carabine américaine M 30, pas très puissante mais légère et maniable. De l'avis de Libard, l'armement individuel servait surtout à rassurer le soldat qui le portait mais il n'infligeait pas une grande perte à l'ennemi. Au mois de mai 40, ses soldats de servaient de mitrailleuses modèle 1914 mais ils ne s'étaient jamais servis de leurs mousquetons modèle 1916 et Libard lui-même, apercevant un soldat allemand qui laissait sans voix et sans réaction le soldat le plus proche de lui, avait dû prendre son mousqueton et tirer une seule cartouche qui avait fait disparaître l'ennemi dans le trou.

En revanche, la combattivité américaine était entretenue utilement, par exemple, par le couteau de tranchée qu'on portait à la cuisse et qui plaisait aux soldats français qui s'en servaient comme d'un outil. Libard se demandait ce qu'auraient pensé ses soldats bretons si on les avait affublés d'une arme semblable et surtout quelle aurait été la réaction de la Gauche à l'idée qu'on préparait ses enfants au corps à corps où l'on égorge l'ennemi ! Pourtant, les braves fantassins étaient toujours empêtrés dans de longues baïonnettes et même les mitrailleurs de Libard portaient au côté, un sabre-baïonnette toutefois moins encombrant !

Au fond, à la guerre, l'important est d'avoir envie de gagner. Il fallait donc s'en donner les moyens. Peu importait que le couteau de tranchée prête un peu à rire quand on le voyait sur la cuisse d'un brave type qu'on imagine très difficilement en train de s'en servir .

Au début du mois d'octobre, un grand branle-bas de combat perturba la douce quiétude du cantonnement de Bad Durrheim : le régiment allait faire mouvement vers d'autres garnisons. Le 4ème escadron dut aller s'installer à Trossingen, jolie petite ville sur le Neckar. Il y eut bien des regrets et même des larmes qui montraient que les soldats français n'avaient pas cherché à se venger sur la population allemande des exactions trop nombreuses qu'avaient commises les nazis en France. Au moins dans ce régiment dont les hommes, il est vrai, avaient pour la plupart ignoré ce régime puisqu'ils étaient en Afrique. Libard approuva ce changement car il pensait qu'il est toujours mauvais de s'enliser dans les habitudes.

D'ailleurs, le nouveau cantonnement se révéla presque aussi confortable que le précédent malgré l'absence d'un club nautique. Mais la saison le faisait moins regretter. Trossingen était la capitale des accordéons et des harmonicas, le fief de la famille Hohner qui possédait la grande usine où on les fabriquait. Libard qui ne soupçonnait pas chez ses troupiers un tel goût pour la musique, découvrit avec étonnement que tout son escadron jouait de l'harmonica. Il y en avait de tous les

modèles : des grands, des petits, d'autres avec un levier qui permettait de changer de registre. Les plus audacieux se mettaient à l'accordéon, heureusement jugé trop encombrant par la majorité des apprentis musiciens.

Le capitaine se vit attribuer une magnifique villa pour son logement et sa popote. Bien entendu, cette belle maison était la propriété de la famille Hohner qui, sans doute par précaution, craignant le manque de soins des soudards, avait fourni en même temps une intendante en la personne de Bertha qui se révéla rapidement d'un dévouement attendrissant envers Libard. Bertha venait de Stuttgart où elle était au service d'une vieille dame de la famille qui vivait seule avec son perroquet. Un malheureux bombardement avait transformé la maison et la vieille dame en chaleur et lumière et seuls, Bertha et le perroquet avaient pu se réfugier à Trossingen.

Bertha s'occupait de tout, très efficacement. Elle avait pris en main les ordonnances qui filaient doux et régnait sur la popote du 4ème escadron. Elle s'inquiétait de savoir si Herr Hauptmann était satisfait de ses services. Elle travaillait sans arrêt, tous les jours, assurait le ménage, la cuisine, le blanchissage, le repassage et, enfin, très timidement, sollicitait d'Herr Hauptmann la faveur de passer son après-midi du dimanche à chanter des cantiques en s'accompagnant de son accordéon dont elle jouait très bien !

A la fin du mois d'octobre, le commandement, sans doute pour se distraire avant la mauvaise saison, organisa une grande manœuvre et Libard eut la satisfaction de voir ses jeunes soldats se débrouiller correctement. Radada aurait été fier d'eux en constatant qu'ils avaient appris en si peu de temps, avec des officiers et des sous-officiers qui avaient un peu perdu le goût de l'instruction et dont quelques uns préféraient se consacrer à l'étude de la langue de Goethe avec une ardeur qui se prolongeait entre minuit et la couverture.

Les Hohner - ils étaient trois frères - rassurés par la bonne tenue de leurs hôtes, se manifestèrent et Libard appréciait beaucoup les longues conversations avec eux. L'un d'eux connaissait très bien Paris pour s'être occupé longtemps du marché français. Un autre avait séjourné souvent à Londres. Enfin, le troisième était très international et connaissait bien l'Amérique du Sud qui constituait un marché important pour les accordéons. Libard les tracassait toujours avec la même question : comment de bons chrétiens comme eux avaient-ils pu tolérer si longtemps Hitler et les exactions des nazis ? La réponse était toujours la même : il avait d'abord supprimé le chômage, résolu le problème de la jeunesse et fait régner un ordre parfait dans tout le pays. Quand il avait entraîné l'Allemagne dans des guerres de conquêtes, c'était trop tard et, pour le reste..., on ne savait rien, on ignorait tout des camps d'extermination.

L'état-major du 4ème escadron, où le capitaine était à peine plus âgé que les lieutenants et les aspirants, était resté très jeune de caractère et appréciait beaucoup les plaisanteries, même d'un goût douteux. C'était plutôt une bande de copains, du moins en ce qui concernait les anciens. Les nouveaux qui n'avaient pas fait la guerre étaient plus réservés. A l'occasion de l'affectation d'un jeune sous-lieutenant qui sortait de l'école, on organisa une réception mémorable. La jeep de service, conduite par un aspirant déguisé en vieux soldat et accompagné d'un lieutenant, ordonnance du nouveau venu, alla chercher le bon jeune homme au P.C. du colonel. En route, ils ne tarirent pas d'histoires incroyables sur le climat épouvantable qui régnait dans cet escadron et les exactions qui étaient quotidiennes. Par malheur, la jeep tomba en panne, sous une pluie torrentielle et, au cours d'une manœuvre maladroite, la cantine toute neuve du jeune sous-officier tomba dans le ravin... C'était un samedi soir et, après un copieux apéritif, on se mit enfin à table. Bertha, qu'on avait mis dans la confiance, considérait d'un œil assez désapprouvateur les convives dont elle ne saisissait pas bien la hiérarchie. Le capitaine était absent, retenu par une mission douteuse dont le caractère était tenu secret. C'était un aspirant qui avait l'air plus âgé que les autres qui jouait le lieutenant le plus ancien qui le remplaçait. Il était scandaleusement grossier et le pauvre sous-lieutenant se demandait comment on pouvait tolérer une si mauvaise tenue. Libard, qui jouait le rôle de serveur, avait invité le toubib et l'aumônier, mais en précisant qu'ils devaient inverser leurs rôles... et ce n'était pas triste. Le serveur maladroit renversa la soupe sur l'épaule du malheureux qui n'osait pas se fâcher et la soirée se prolongea par des histoires coloniales dans le pire registre, et on sait qu'elles sont corsées ! Enfin, on se sépara et le bon jeune homme eut la surprise de trouver dans sa chambre une des plus culottées - façon de parler - des petites alliées peu farouches qui assuraient le repos du guerrier.

Le lendemain dimanche, le sous-lieutenant, bien fatigué par une nuit blanche et plutôt agitée, arriva au déjeuner et on lui expliqua la bonne plaisanterie. Mais ce jour-là, tout n'était rentré dans l'ordre, chacun ayant repris son rôle et on attendit le capitaine pour se mettre à table. On expliqua rapidement qu'il fallait ne pas s'étonner des manières surprenantes de cet officier : c'était un ancien communiste, ancien des F.T.P., qui était allé sur le front russe et en avait rapporté des habitudes peu fréquentes chez les officiers de tradition... Et l'on vit arriver le vieil aspirant, encore plus vieux que d'habitude, vêtu d'un blouson bizarre sur lequel rutilait une étoile dorée au bout d'un ruban rouge. C'était Libard qui avait confectionné cette curieuse décoration avec sa "*Silverston medal*" américaine et le ruban de sa Légion d'Honneur. Le capitaine, qui visiblement régnait par la terreur sur son escadron, raconta des histoires de résistance, de bourgeois jetés au fond des puits, de tortures infligées aux partisans du Maréchal et surtout, il s'étendit sur ses campagnes sur le front russe où la guerre était fraîche, pas toujours joyeuse mais sûrement très différentes des principes de loyauté chevaleresques enseignés à Saint-Cyr. Le pauvre bizuth se demandait s'il ne devait pas regretter l'équipe fantaisiste de la veille qui lui paraissait préférable à ce qu'il voyait aujourd'hui et qui ne laissait pas de l'inquiéter. La soirée s'acheva par toutes sortes d'événements inattendus et il put enfin se reposer pour être frais et dispos au rassemblement du lendemain. Il arriva devant l'escadron rangé au garde-à-vous pour être présenté par Libard qui avait retrouvé sa tenue habituelle. A la popote, le nouveau se déclara pleinement rassuré et pardonna sans rancune à ses tortionnaires des deux jours précédents. Faute de combats héroïques, cela lui tiendrait lieu de souvenirs pour ses débuts au régiment.

Un dimanche, Libard invita l'aumônier du régiment et organisa une promenade à Siegmaringen avec visite du château des Hohenzollern. Il faisait beau, on prit des photos et la visite du château fut intéressante, guidée par un noble vieillard qu'on disait de la famille mais qui ne parlait qu'allemand, ce qui ne permit pas au plus grand nombre d'apprécier ses compétences.

Au début de novembre, alors qu'on se préparait à affronter l'hiver à Trossingen, arriva la nouvelle d'un nouveau déplacement. Le 4ème escadron devait se rendre à Ravensburg. Libard se réjouit de ces déplacements qui servaient de prétexte à une revue de détail : on s'apercevait que les bagages enflaient sans mesure et ce fut l'occasion de s'alléger malgré les récriminations que cela provoquait...

Comme d'habitude, le déplacement des chars fut réglé avec soin par un détachement de sécurité routière qui jalonnait l'itinéraire, prévenait les habitants et surveillait le déplacement. La radio permettait au capitaine de suivre l'opération et de veiller à son bon déroulement. Sur la route directe se trouvait, en effet, un vieux pont qui ne pouvait porter que quinze tonnes. Aussi les chars qui en pesaient trente devaient-ils emprunter une déviation, contrairement aux véhicules à roue qui pouvaient faire la liaison directe. Hélas, un char tomba en panne assez en avant de ce pont et le dépannage s'activa autour de lui. Comme la nuit commençait à tomber, Libard s'inquiéta de ne pas le voir rejoindre l'escadron qui était déjà installé. Enfin, au téléphone, on apprit qu'il arrivait en grande hâte. Les gens du dépannage sont souvent des dégourdis que rien ne rebute. A Seppois, au mois de novembre de l'an passé, pour n'avoir pas bien lu la carte, le sous-officier, chef du dépannage en était mort sur une mine. Cette fois, Libard en fut quitte pour une peur rétrospective. Lorsque le char rejoignit son cantonnement, escorté par le dépannage, Libard demanda sournoisement par où ils étaient passés et la réponse redoutée arriva : << Sans problème, directement par le petit pont .>> Une fois de plus, il fallait dire merci à St Christophe.

Le billet de logement était chez un notaire, ce qui était rassurant. En effet, c'était une belle maison où Libard et son petit état-major purent s'installer confortablement. L'hôte était un vieil homme qui ne supportait pas la vue d'un officier français. Peu importait du moment qu'on disposât des lieux... Lorsque l'heure du dîner arriva, Libard eut la stupéfaction de voir Bertha, avec un grand sourire de triomphe, apporter la soupière. Il était convenu qu'elle resterait à Trossingen où elle avait toujours servi. Libard, enchanté de ses services, n'aurait quand même jamais demandé aux Hohner de la garder. Mais c'était elle qui, en dépit des protestations, s'était sauvée pour suivre le 4ème escadron. Très émue, elle affirma qu'elle ne le quitterait pas tant que Herr Hauptmann y serait. Et ce fut le cas.

Le séjour à Ravensburg fut loin d'être enchanteur. D'abord, c'était l'hiver et le climat était détestable. Faute de manœuvres, Hirsute déclencha une série d'inspections du matériel auto, de l'armement etc.. et les sous-officiers pointèrent méticuleusement les manquants. A la guerre, on perd beaucoup de matériel surtout dans les situations critiques mais il suffit de rédiger des "feuilletts modèle 3" de perte et la situation est régularisée. Encore faut-il que les intéressés signalent les pertes à l'adjudant d'escadron. Heureusement, à cet égard, Libard était bien équipé en la personne du sergent-chef Belvaux qui, depuis le départ d'Algérie, s'était toujours occupé de la comptabilité. Naturellement, les soldats l'appelaient "Bellevache" mais Libard l'appréciait beaucoup, étant peu doué lui-même pour la comptabilité. Il l'avait fait nommer adjudant et se reposait entièrement sur lui de ces détails fastidieux. Dans les derniers jours des combats, pressentant le cessez-le-feu, dont la conséquence dramatique fut le refus, par les autorités, de "feuilletts modèle 3" de perte, l'adjudant, invoquant des bombardements imaginaires, avait bien essayé de "perdre" ce qui lui manquait et c'était vraiment une tâche difficile !

Libard détestait les revues de détails qui lui rappelaient désagréablement son vieux capitaine de 1940 qu'il avait surnommé Leroidec et qui adorait ce genre d'exercices. Il n'avait plus de goût à rien, se renfrognait et songeait de plus en plus à quitter l'armée qui, en dehors de la guerre, tombait souvent dans le ridicule. D'ailleurs, les meilleurs étaient presque tous partis, les volontaires pour l'Indochine avaient été mutés au R.I.C.M. et envoyés avec, les engagés volontaires et les réservistes démobilisés, tous remplacés par le meilleur, des jeunes appelés et des jeunes officiers sortant des écoles mais aussi par le pire : des bureaucrates qui n'avaient jamais vu un champ de bataille et aussi des F.F.I. et autres F.T.P.F. qui avaient pris goût à la solde mensuelle et cherchaient à rester dans l'armée d'active.

Libard, décidément dépressif, n'avait même plus d'assiduité aux leçons d'allemand que les petites alliées étaient toujours disposées à lui enseigner. Heureusement, la perspective d'une permission pour Noël lui redonna un peu d'entrain. Il s'ouvrit à Hirsute de son désir de quitter l'armée. Celui-ci le comprit et Libard constata rapidement qu'il n'intéressait plus personne. Finalement, sur les conseils des officiers supérieurs avec lesquels il avait manœuvré et dont quelques uns étaient au ministère, il décida de demander un congé de trois ans, sans solde, interrupteur de l'avancement et résiliable à tout moment par le ministre. Il se rendit compte que cela lui coupait toute chance de faire une belle carrière au cas où il changerait d'avis.

La-dessus, il partit en permission. Celle-ci fut très agréable et trop brève, sa famille et ses amis ne sachant que faire pour fêter dignement l'arrivée du héros ! Le retour à Ravensburg n'en fut que plus morose. Comme tout avait changé ! Fini, le temps du désintéressement, de la générosité, du dévouement à une grande cause ! Le temps des comptes, des mesquineries, des jalousies et des intérêts sordides était venu...

Une note de service arriva qui retint l'attention de Libard : le commandement organisait en Autriche, dans le Voralberg, des stages de ski dirigés par des éclaireurs faire un skieur ? Il ne fallait pas rêver ! Mais à sa grande surprise, Hirsute qui ne savait plus quoi faire de lui, retint sa candidature et l'expédia dans une très jolie vallée autrichienne.

Ce séjour lui plut beaucoup. Bien sûr, ce n'était pas le paradis terrestre : le matériel de ski n'était pas fameux, il n'y avait pas de remontées mécaniques et surtout, le pays étant très pauvre, les militaires étaient bien obligés d'apporter leurs rations alimentaires, n'ayant que peu à acheter sur place. Qu'importe ! la vie était très sportive et même assez dure pour les

vétérans comme Libard qui n'étaient pas loin d'être jugés hors d'âge ! Il y avait là, quelques vieux lieutenants avec qui Libard se lia d'amitié et qui étaient là, comme lui, parce que leur chef de corps ne savait plus quoi en faire. Ils ne feraient sûrement de bonnes recrues pour les unités de chasseurs alpins mais en attendant, ils s'amusaient bien !

Après un délai raisonnable, la demande de congé fut acceptée par le ministre et un télégramme rappela Libard à Ravensburg afin de passer le commandement du 4ème escadron à son successeur qui venait d'arriver. Il se souvenait avec regret du passage de commandement du goum d'Akçout : l'état du personnel, du matériel et des animaux tenait dans un quart de feuille ! Sans la moindre discussion ! Il n'en fut pas de même avec le nouveau venu. Il manquait beaucoup de choses dans cet escadron, c'était vraiment un grand désordre. Où étaient passées les cent vingt-six burettes à huile qui figuraient sur l'état ? Heureusement que quelqu'un fit observer que ces burettes se trouvaient dans les crosses des fusils américains qui avaient été reversés. Et les trente-huit masques à poussière et les quatre-vingt écrans protecteurs ? Heureusement que l'officier des détails se souvenait qu'ils avaient été reversés à Strasbourg avec le reste du "matériel Z" (une attaque au gaz semblant peu vraisemblable). Il y avait aussi le problème des "boussoles de poignet" et d'un "compas sistomètre M2" qui avaient fait déjà l'objet d'un procès-verbal de perte lors d'une revue du service auto du régiment en juillet 45 à Bad Dürkheim.... Mais il y avait plus grave : il manquait deux paires de jumelles. Grâce à l'adjudant Belvaux, on retrouva un "feuillet modèle 3" pour la perte d'une paire de jumelles, ce qui n'avait pas été enregistré et bien qu'émis par l'escadron ! Et pour l'autre qui était manquante, Libard aurait voulu bien être sûr qu'elle n'avait pas été emportée, par mégarde, par un officier de réserve grand assidu des champs de courses...

Après une semaine de tracasseries insupportables, Libard, épuisé, signa avec son successeur un procès-verbal de passage de commandement du 4ème escadron qui mentionnait expressément la perte d'une paire de jumelles américaine et d'un "sistomètre M2".

Les voies de l'administration militaire sont lentes mais sûres et obstinées. Libard fit un courrier d'explication au service du matériel en septembre 1946. Cela n'empêcha pas la Trésorerie aux armées de poursuivre le remboursement d'une somme de six mille francs par la perception du 7ème arrondissement. Mais entre-temps, Libard était très occupé par son usine de Bailleul-sur-Thérain, dans l'Oise où un dernier "avis avant commandement" le rejoignit enfin le 1^{er} janvier 1947. Heureusement, le bon général le Troadec, tout puissant responsable du matériel des troupes d'occupation en Allemagne, avait pris, le 10 janvier précédent, une décision généreuse et justifiée seulement par la pitié que lui inspirait le pauvre ancien commandant du 4ème escadron. Il divisa par deux l'imputation de six mille francs (qui représentaient la moitié de sa solde mensuelle de l'époque) et se hâta d'adresser un mandat de trois mille francs au percepteur. Il était content de s'en tirer à si bon compte ; il se souvenait en effet que sur les douze T.D. de 30 T avec lesquels il avait commencé à se battre, douze avaient bel et bien disparu, détruits au combat ou irréparables, d'une valeur dont il n'avait aucune idée mais qui devait être considérable. Il frémit encore à l'idée qu'on aurait pu rechercher sa responsabilité à ce sujet et lui imputer la responsabilité financière de la perte d'un ou deux !

Mais le pire, en janvier 1948, c'est-à-dire deux ans après son départ de l'armée, Libard reçut un courrier émanant d'un intendant militaire lui demandant des explications sur une réquisition qu'il aurait faite deux jours avant la fin des hostilités (en annexe, figure un rapport d'un dénommé Despax qui l'accusait formellement de "pillage") ! Très surpris, il rédigea donc une réponse lui paraissant suffisamment éloquente pour le laver de tout soupçon. C'est ainsi qu'il en fut jugé en haut lieu puisqu'il n'entendit plus jamais parler de cette affaire.

Libard se consola en pensant que ces deux déplaisants épisodes n'arriveraient pas à ternir les bons souvenirs qu'il conserverait de son bref mais combien passionnant passage dans l'armée.

